· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O.S.
2 - VIII - 10
1 IX 1(10

III 1 IX 1610

Digitized by Google

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Le VOYAGE D'ALCIMÉDON, ou le naufrage qui conduit au port.

Les ISLES FORTUNÉES, ou les aventures de BATHYLLE & de CLÉOBULE.

L'HISTOIRE DES TROGLODITES.

Les AVENTURES D'UN JEUNE ANGLOIS.

Les AVENTURES D'UN CORSAIRE PORTUGAIS.

Les voyages & aventures du capitaine ROBERT BOYLE.

79714

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME DIXIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*

BIBLIOTECA · JUCCHINELLI · PAVIA

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

CE volume commence par le *voyage d'Alcimédon*, ou le Naufrage qui conduit au port. Le philoſophe Alcimédon eſt jetté par un naufrage dans l'île de *Philos*, habitée par des peuples qui font leur unique occupation de l'amour, mais d'un amour épuré, qui élève l'ame, l'ennoblit, & n'eſt nullement maîtriſé par les ſens. Il n'eſt rien de plus doux que les mœurs de ces peuples, dont les uſages, les loix & la forme du gouvernement ſont abſolument différens de ceux de toutes les nations de l'Europe. L'auteur, ainſi que tous ceux qui ont imaginé de pareilles fictions, après avoir créé une nation idéale, en devient

le légiſlateur, & fait produire les plus heureux effets aux loix qu'il a établies. On trouve d'ailleurs de la morale & une ſaine philoſophie dans cet ouvrage : s'il paroît d'abord un peu extraordinaire de voir des vieillards ſoupirer d'amour, & ſi l'on eſt étonné de voir de jeunes femmes préférer ces ſoupirs ſurannés aux empreſſemens d'une jeuneſſe aimable & faite pour plaire, on reconnoît bientôt que l'amour véritable eſt fondé ſur la raiſon & le ſentiment, & que ſi l'on peut s'abandonner ſans crainte à cette eſpèce d'amour, il faut au contraire ſe garantir ſoigneuſement de celui qui n'eſt fondé que ſur les ſens ; que ce dernier amour eſt une paſſion dangereuſe, qui ſéduit d'abord, mais produit par la ſuite l'ennui, le dégoût & les regrets.

Nous n'avons aucun renſeignement ſur l'auteur des voyages d'Alcimédon ; cet ouvrage a été imprimé en 1759.

L'hiſtoire intéreſſante des Sévarambes,

ainſi que tous les ouvrages d'un mérite diſtingué, a eu un ſuccès ſoutenu, & a fait beaucoup d'imitateurs. On s'eſt vu pendant quelque tems inondé de nouvelles deſcriptions de peuples ſages & amis de la vertu, qui habitoient des contrées particuliérement favoriſées de la nature. Nous n'avons pas cru devoir employer aucune de ces imitations, la plupart froides & faſtidieuſes; nous nous ſommes contentés de faire mention de quelques-unes qui ſe trouveront dans notre notice à la fin de ce recueil. Mais nous croyons que nos lecteurs liront avec plaiſir un ouvrage moderne, intitulé les *Iſles Fortunées*.

Nous y avons trouvé une peinture fraîche & délicate, des mœurs pures des anciens Grecs. Les bergers habitans des Iſles Fortunées, nous retracent ceux de l'ancienne Theſſalie, & leur hiſtoire, écrite d'un ſtyle pur, agréable, & même un peu poëtique, nous a paru digne de trouver place dans ce recueil. C'eſt à la

plume élégante & facile de M. Moutonnet de Clairfons que nous devons cet ouvrage. L'auteur s'eſt attaché particulièrement à imiter les anciennes paſtorales, & en a heureuſement ſaiſi la manière. Nous lui ſommes redevables en outre des traductions des idylles de Théocrite, des ouvrages d'Anacréon, de Sapho, de Bion & de Moſchus, & des baiſers de Jean Second. Les Iſles Fortunées ont été revues, retouchées & augmentées par l'Auteur.

On a fait ſuivre cet ouvrage de *l'Hiſtoire des Troglodites*. Nommer l'illuſtre Monteſquieu, c'eſt faire le plus bel éloge du morceau que nous imprimons, & que nous tirons des Lettres Perſannes. On verra que cet épiſode tenoit trop intimement à notre plan, pour que nous ne nous empreſſaſſions pas de l'adopter.

Charles de Secondat de Monteſquieu, né au château de la Brede près Bordeaux, en 1689, eſt ſans contredit un

des plus beaux génies de ſon ſiècle. Il fut pourvu en 1716 d'une charge de préſident à mortier du parlement de Bordeaux, qu'il trouva dans la ſucceſſion d'un de ſes oncles. Il s'occupa dès ſes plus tendres années de l'étude des loix, de celle de la philoſophie, & à cultiver la littérature. Il eſt inutile de dire combien ſes ſuccès furent rapides & brillans. Ses *Lettres Perſannes*, fruit des loiſirs de ſa jeuneſſe, annoncèrent tout ce qu'on devoit attendre du jeune auteur, ſoit comme philoſophe, ſoit comme écrivain. Ce chef-d'œuvre ouvrit à Monteſquieu les portes de l'académie : il fut reçu en janvier 1718, malgré l'oppoſition de pluſieurs membres, qui avoient été mécontens de quelques traits, qu'il s'étoit permis contre cette compagnie, ou qui avoient été effrayés de certaines propoſitions un peu hardies, & que l'on crut contraires au dogme de la religion chrétienne. Après les Lettres Perſannes, Monteſquieu travailla ſans relâche à l'ou-

vrage qui a été le principal fondement de ſa réputation, nous parlons de l'*Eſprit des Loix*. Nous ne nous permettons aucune obſervation ſur cette production: ſa place eſt marquée dans les archives de la littérature, & elle eſt d'une nature trop étrangère à notre collection, pour nous occuper plus long-tems. Cet illuſtre auteur eſt mort en février 1755. Outre les Lettres Perſannes & l'Eſprit des Loix, on a de lui des lettres familières & quelques ouvrages de littérature légère, entr'autres le Temple de Gnide, eſpèce de poëme en proſe, digne de ſervir de modèle à ceux qui voudroient tenter cette carrière nouvelle.

Les deux épiſodes qui ſuivent, intitulés, les *Aventures d'un Anglois*, & les *Aventures de Férin, corſaire Portugais*, ſont tirées, la première des voyages de Jean Lediard, & la ſeconde des voyages de Mendez Pinto. Nous n'avons pas voulu employer ces ou-

vrages en leur entier : nous en avons ſeulement tiré les deux épiſodes que nous imprimons, qui nous paroiſſent propres à intéreſſer nos lecteurs, & qui ſuffiſent à leur curioſité.

Enfin nous terminerons ce volume par les voyages du Capitaine Robert Boyle. Le principal mérite de cet ouvrage conſiſte dans trois épiſodes, l'un eſt l'hiſtoire de mademoiſelle de Villars, l'autre celle d'un eſclave Italien, & la troiſième les aventures de Dom Pédro Aquilio. Nous n'anticiperons pas ſur le plaiſir que feront à nos lecteurs ces trois épiſodes, en leur en donnant ici un extrait. Nous croyons qu'on y trouvera de quoi ſatisfaire à tous les goûts. Toutes ces aventures ſont très-variées ; les unes ſon plaiſantes, les autres ſont intéreſſantes. Nous ne connoiſſons pas l'auteur de ces voyages, que l'on croit traduits de l'Anglois. On l'a imprimé en Hollande en 1730, & quoique l'édition ait été en-

VOYAGE D'ALCIMÉDON,

ou

NAUFRAGE QUI CONDUIT AU PORT.

Hiſtoire plus vraie que vraiſemblable, mais qui peut encourager à la recherche des terres inconnues.

Ah! Neptune, tibi qualia dona darem!

Propert. Eleg. 13. lib. 2.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Les ſentimens ſont partagés ſur le fondement des faits extraordinaires que je raconte.

Selon des mémoires excellens, mais ſecrets, qu'il m'eſt défendu d'indiquer, je dois croire vraies toutes les choſes qui ſont avancées dans cette hiſtoire.

Selon un manuſcrit, qui ne mérite pas moins de confiance que ces mémoires, tout ce qui eſt arrivé d'étrange à Alcimédon, n'eſt dû qu'à une trop forte doſe de ſyrop de diacode, que ſon médecin lui fit prendre, pour calmer une agitation qui le privoit depuis long-tems du ſommeil. Il dormit, dit ce manuſcrit, quarante-huit heures de ſuite, pendant leſquelles il fit le voyage que l'on va lire.

En ſuppoſant que l'eſprit endormi puiſſe parcourir autant de pays par heure dans une nuit, qu'éveillé il fait de chemin pendant un jour entier, ce calcul rendra aſſez probable le ſonge d'Alcimédon; ſans parler des choſes ſingulières que l'on prétend qu'il a vues, & qui reſſemblent fort à des rêveries, ni de cette maxime auſſi ancienne que les femmes, *non gaudet veteri ſanguine mollis amor;* maxime qui donne le démenti au goût que l'on ſuppoſe aux jeunes perſonnes de l'île de Philos pour les vieillards.

C'eſt au moment de tomber dans les bras d'Alcioné, que l'on aſſure qu'Alcimédon s'éveilla. J'ai trouvé ce dénouement trop cruel, & Alcimédon trop malheureux, pour adopter

cette assertion. Dans la réalité, ou songe, j'ai préféré la réalité; & je me suis conformé aux mémoires qui en sont les garans.

Mes lecteurs ont comme moi, la liberté du choix; ils croiront, ou ne croiront point. Mais j'ai assez bonne opinion de leurs cœurs, quoique cette histoire fasse fort peu de cas des nôtres, pour présumer qu'ils desireront l'existence réelle & connue de l'île, ou plutôt qu'ils voudroient que tous les continens de l'univers pussent avoir les mêmes mœurs, & les mêmes vertus.

Cependant je suis encore plus assuré que si cette petite histoire a l'honneur de mériter un regard de quelque critique, il trouvera que la regle des vingt-quatre heures y est aussi déplacée, que son infraction l'est dans une pièce dramatique. Il observera qu'il est contre toute vraisemblance que dans un jour, on arrive, on fasse connoissance, on plaise, on aime, on épouse & l'on hérite.

Cette remarque pourroit être fondée, si l'action se passoit chez nous, ou chez nos voisins; mais l'équité veut que l'on juge des choses suivant les tems, les lieux, les usages. C'est par ce principe que les adorateurs d'Homère & des anciens justifient ce que leurs écrits ont de choquant à nos oreilles.

Il faut donc réfléchir, que si parmi nous on ne croit point un homme sur sa parole, quand il dit qu'il est vertueux, l'épreuve en est inutile dans un pays où la bouche est toujours l'organe du cœur, & où le tact est si exquis, que la dissimulation ne peut en imposer un instant aux yeux des peuples qui l'habitent,

VOYAGE D'ALCIMÉDON,

OU

NAUFRAGE QUI CONDUIT AU PORT.

ALCIMÉDON, perſécuté de la fortune, trahi par l'amitié, déſeſpéré par l'amour, réſolut de fuir le ciel funeſte qui l'avoit vu naître, & s'abandonnant au gré des vents & de la deſtinée, de chercher un aſyle où ſon nom & ſes malheurs reſtaſſent inconnus. Il ſe flatta de trouver peut-être ce repos & cette heureuſe obſcurité chez des peuples que nous nommons barbares; parce qu'ils touchent encore à la nature.

L'occaſion d'exécuter ce deſſein, en s'exilant d'une patrie ingrate, ſe préſentoit. Elle lui étoit offerte par un vaiſſeau qui n'attendoit qu'un tems favorable pour mettre à la voile. Celui qui le commandoit, ignoroit lui-même le lieu de ſa deſtination. Il n'en devoit

être inſtruit qu'à une certaine hauteur, en ouvrant, quand il y ſeroit parvenu, des ordres juſques-là ſecrets & ſcellés. C'étoit préciſement ce qu'Alcimédon pouvoit déſirer de plus conforme à ſa ſituation & au plan qu'il s'étoit formé. Réſolu de s'abandonner au hazard, il ne vouloit plus ſe reprocher un choix. Il connoiſſoit trop l'opiniâtreté du ſort qui le pourſuivoit, pour n'en pas redouter les rigueurs ordinaires, & ſi ſouvent répétées.

J'irai déſormais à l'aventure, diſoit-il; ce qu'on appelle communément haſard, me conduira peut-être mieux que ce qu'on nomme prudence, raiſon, réflexion, combinaiſon. Si une conſtante & cruelle expérience m'a forcé de haïr les hommes, & de mépriſer les femmes, par leur ingratitude & leurs perfidies; ſi mon eſprit trop confiant m'a rendu la victime des uns, & la dupe des autres, je ſerai à l'abri de ces écueils, dans une terre étrangère. Perſonne ne m'y devra rien; ainſi point de trahiſons à redouter, point de piéges à fuir. Tous ces êtres inconnus me ſeront indifférens. Sans haine, ſans goût & ſans intérêt pour eux, je rirai de leurs vices, peut-être même de leurs vertus; & ce ſera pour la première fois depuis long-tems que j'aurai pu rire.

Ce fut avec ces diſpoſitions, & ce petit

levain de la philoſophie de Démocrite, qu'Alcimédon s'embarqua. Pour imiter à la fois plus d'un philoſophe, comme Bias, il emporta tout ſon bien avec lui. Mais il étoit plus chargé que ce grec, quoiqu'il ne le fût que des foibles débris d'une aſſez grande fortune que ſa généroſité, ſa ſenſibilité pour les malheureux, ſa droiture dans les affaires, ſon déſintéreſſement, les hommes enfin, & les élémens avoient contribué à détruire. Il lui en reſtoit aſſez pour vivre ſelon le nouveau ſyſtême qu'il s'étoit fait. Dans le ſein de l'opulence, il n'avoit jamais aimé le faſte; dans celui de la philoſophie, il le dédaignoit. Borné au ſeul néceſſaire, le ſien étoit au-deſſous des reſſources qu'il avoit conſervées, pour ſe procurer les beſoins de la vie. Son principal tréſor étoit ſes livres & ſes manuſcrits; il les chériſſoit comme les ſeuls remédes aux maux qu'il avoit ſoufferts, & comme les conſolateurs de ſes dernières années. Il avoit alors atteint ſon huitième luſtre; & depuis le quatrième, il avoit travaillé à ſe ménager cet appui contre huit autres, s'il devoit avoir le malheur de les vivre, ayant ſans ceſſe devant les yeux l'éloge que fait Ciceron de l'étude des belles-lettres, pour s'en ſervir comme d'un bouclier impénétrable à l'adverſité & à l'ennui.

Le vent favorable au départ du vaiſſeau ſouffloit, Alcimédon concentré en lui-même étoit déja loin du port, qu'il ignoroit encore qu'il en fût ſorti. Mais enfin le corps réveilla l'eſprit; l'agitation que les vagues cauſoient au vaiſſeau ſe communiquèrent au paſſager. Expoſé pour la première fois ſur un élément qui ſéduit d'abord par ſon calme, & qui ne trahit que trop enſuite l'attente qu'il avoit fait concevoir, Alcimédon en éprouva quelques incommodités. Mais bientôt accoutumé, comme les autres, aux divers balancemens du vaiſſeau, il s'y trouva le plus heureux des mortels. Il n'y voyoit point de femmes, ainſi ſon cœur étoit en ſûreté. Il n'y connoiſſoit pas un homme, ainſi perſonne ne pouvoit le tromper.

Tout ce qui ſe trouvoit embarqué ſur ce vaiſſeau, formoit un aſſemblage biſarre de gens de tout âge, & de tous caractères, quoique du même métier, qui les intéreſſoit aſſez peu. Le jeu & la table étoient leurs délaſſemens, & les femmes le ſujet de leurs converſations. Alcimédon ne voyoit ni n'entendoit rien. Retiré dans l'eſpèce de cellule qui lui avoit été donnée pour logement, il jouiſſoit, pour la première fois, ſelon lui, d'une tranquillité qu'il avoit toujours cherchée, & jamais rencontrée. Il liſoit, il penſoit, il écrivoit. Un mois s'écoula

dans cette douce & uniforme ſuite de jours. Il ſouhaitoit que ce cachot flottant, qui le déroboit au reſte du monde, pût n'aborder jamais à aucun rivage habité. Par tout il craignoit de rencontrer les mêmes hommes, les mêmes vices : & quoiqu'inſtruit par l'expérience, il redoutoit ſes foibleſſes qui dans d'autres ſiécles euſſent pu paſſer pour des vertus. Tandis que l'équipage entier faiſoit des vœux pour une courte traverſée, & maudiſſoit les obſtacles qui pouvoient l'allonger, lui ſeul déſiroit qu'elle pût ne point finir. Ce n'étoit qu'avec chagrin qu'il avoit vu ſouffler un vent léger & favorable qui ridoit ſeulement la ſurface de l'eau, ſur laquelle le vaiſſeau ſembloit gliſſer rapidement. Il ne penſoit pas que ce moment ſi tranquille ſeroit bientôt ſuivi de toutes les horreurs, dont les flots & les vents peuvent aſſaillir les navigateurs.

Le ciel devint noir, la foudre ſeule par ſes feux menaçans, éclaira les ondes, qui à leur tour répétèrent les ſillons enflammés que les éclairs traçoient dans les nues. La mer mugit, blanchit & s'enfla ; des montagnes d'eau s'élevèrent & vinrent ſe déployer ſur le vaiſſeau, dont elles enfoncèrent un côté, après en avoir abattu les mâts. Ses membres ſe disjoignirent ; & tandis que l'eau rempliſſoit ſa calle, par la

chute des vagues qu'il ne pouvoit plus fuir ; elle y pénétroit également par les ouvertures que tant d'ébranlemens y avoient cauſées. Enfin le tonnerre, dont le bruit faiſoit retentir les airs, & trembler l'océan, tomba ſur les reſtes délabrés de ce malheureux vaiſſeau. Le bitume lui ſervit d'aliment. Le feu s'éleva avec impétuoſité, & fit bientôt des progrès qu'aucun travail ne put arrêter. Il ne reſtoit que le choix du ſupplice. L'eau & le feu préſentoient cette alternative affreuſe à cinq cens victimes renfermées dans un même tombeau. Elles avoient la mort ſur la tête, devant elles & ſous les pieds. Tout eſpoir étoit perdu ; les cris, les gémiſſemens des plus foibles de ces infortunés augmentoient encore l'horreur de ce tableau, quand tout-à-coup le vaiſſeau échoua ſur un ſable doux, dans une eſpèce de plage où la mer étoit tranquille.

Cet événement ineſpéré ranima le courage abattu de ceux que les couleurs de la mort avoient déjà flétris. Chacun penſa à ſon ſalut, & perſonne ne s'occupa de celui des autres. Tous s'empreſſèrent de ſortir au plus vîte d'une priſon qui renfermoit pluſieurs milliers de cette poudre meurtrière, qui fait peut-être plus de honte au cœur de l'homme, que d'honneur à ſon eſprit. L'incendie devenoit général, & il

n'y avoit plus qu'un plancher entre le feu & le ſalpêtre.

Alcimédon qui avoit d'abord été aſſez ferme, & qui contemploit dans ces images effrayantes le terme de ſes malheurs, penſa néanmoins comme les autres à s'y ſouſtraire. Il oublia ſes livres & ſes manuſcrits, & ſauta machinalement dans la mer. Elle étoit auſſi paiſible qu'un étang. A peine eut-il nagé pendant quelques minutes, qu'il rencontra le ſable ſous ſes pieds, & cette rencontre lui cauſa le plaiſir le plus vif de ſa vie. Les infortunés ont beau dire, le plus grand des malheurs eſt de mourir, ſur-tout auſſi horriblement. Le philoſophe Alcimédon qui avoit appellé cent fois la mort à ſon ſecours, dans l'orage continuel de ſes infortunes, l'eut priée, comme le bucheron de la fable, de l'aider à en ſupporter de nouvelles. Il avoit lû toutes les hiſtoires des ſuicides; il avoit loué leur tragique réſolution, mais il n'avoit jamais eu le courage déſeſpéré qu'il faut pour les imiter. Il fut donc fort aiſe de ſentir qu'il marchoit, & qu'il marchoit à pied ſec. Le ciel ceſſant d'être en feu, étoit devenu trop obſcur, pour qu'il pût diſcerner aucun objet. Mais dans ce moment il en ſavoit aſſez. Il étoit à terre, quels qu'en fuſſent les habitans; ils ne pouvoient être plus dangereux, que le

naufrage auquel il venoit d'échapper. Si c'étoit une terre déſerte, il lui reſtoit la reſſource de Robinſon, des racines & de l'eau. Que de philoſophes dans des païs abondans n'en avoient pas eu davantage!

Mais bientôt il vit qu'il ne ſeroit pas même réduit à cette dure extrêmité. La poudre du vaiſſeau s'enflamma, & telle que ces mines meurtrières, que les aſſiégeans employent à leur défenſe, elle vomit le feu & la mort. Alcimédon fut moins effrayé du bruit de ſon exploſion, que raſſuré par les objets que ſa lumière horrible lui fit entrevoir.

C'étoit une côte charmante, couverte d'arbres éternellement verds, qui annonçoient un printems perpétuel, & bordée d'habitations d'un goût qui lui firent bien augurer de leurs habitans. Cette réflexion fut auſſi prompte, que la diſperſion des membres du vaiſſeau qui l'avoit apporté, & de ceux de quelques malheureux matelots qui vinrent tomber à ſes pieds. Il n'en ſentit que plus vivement le bonheur d'exiſter encore. Cependant il étoit très-humain : mais on l'eſt pour ſoi, avant que de l'être pour les autres, & l'on ne prive jamais la nature de ſes droits.

Ces infortunés qui venoient de périr avec le vaiſſeau étoient des gens de l'équipage, les

uns trop malades pour avoir pu en ſortir, les autres trop foibles, pour ſoutenir l'image & l'approche d'une mort qu'ils croyoient certaine. Avant qu'une main bienfaiſante les eût pouſſés ſur un rivage inconnu, ils s'étoient noyés dans les liqueurs les plus fortes & les plus ſpiritueuſes, pour être inſenſibles au ſort qui les attendoit. Comme ils ne voyoient plus le danger, ils ne virent point le port; & du ſein du ſommeil de l'ivreſſe, ils paſſèrent dans celui de la mort ſans l'enviſager, ſans la connoître & ſans la ſentir.

Alcimédon, qui pour la première fois de ſa vie ſe voyoit heureux, au comble d'un malheur ſi complet, ſans s'arrêter inutilement à déplorer leur ſort, eſſeya de marcher. Il s'apperçut qu'il fouloit un gazon tendre; & au parfum qui s'en exhaloit, qu'il écraſoit des fleurs. Celles des citroniers & des orangers s'y mêloient. Notre philoſophe alloit à pas lents, autant pour reſpirer l'air voluptueux de ces lieux, que dans la crainte de rencontrer quelques précipices; car tout étoit encore couvert de ténébres & de fumée. Il avançoit pourtant, & non loin du rivage, il ſe trouva à l'entrée d'un boſquet, dont l'odeur lui annonçoit le jaſmin, le mirthe & la roſe. Il héſita de s'y enfoncer, mais il falloit le traverſer ou reculer; il prit le premier parti.

A peine y avoit-il fait quelques pas, qu'il entendit des ſoupirs, & une voix touchante qui gémiſſoit. Il s'arrêta, plus ſurpris qu'effrayé. » Ah malheureux, diſoit cette voix, je » n'ai pas encore vingt-cinq ans, je ſuis riche, » tout me proſpère!... C'eſt en vain que j'im- » plore le deſtin, il m'accable de ſes faveurs. » Non, cruelle Alcioné, vous ne m'aimerez » jamais, avec tous ces déſavantages! .... » Vous voulez combler le ſort de votre amant, » & le mien l'eſt par les proſpérités! Vous » voulez le trouver dans l'abîme de l'infor- » tune... Hélas! j'y ſuis plongé, tandis que vous » me croyez au comble du bonheur!... « Après ces plaintes très-nouvelles aux oreilles d'Alcimédon, la voix ne pouſſa plus que des ſoupirs & des ſanglots.

Voilà, dit le philoſophe, un genre bien étrange de douleurs! quelle eſt donc cette Alcioné ſi ſingulière? Dans quel pays ſuis-je tombé? C'eſt ſans doute celui de ces eſprits aériens dont on fait tant de contes ailleurs. Tout ici eſt enchantement, & bientôt peut-être cette terre, que je crois ſentir ſous mes pieds, s'évanouira, comme les ſons de la voix plaintive que je viens d'entendre. On eſt malheureux ici, quand on n'a pas encore vingt-cinq ans, quand on eſt riche, quand tout réuſſit. Ma vie va

finir par un ſonge incroyable, après avoir été traverſée par les calamités les plus inouies.

Il alloit continuer ces exclamations; mais il les interrompit, pour écouter la voix qui recommençoit ainſi à ſe plaindre : « O étrangers, également trop heureux, ſoit que vous ayez été » enſevelis dans un naufrage que je vous envie, » ſoit que vous ayez pu y échapper, quel ſort » vous attend, ſi vous meritez de vivre ſous » ces climats ? Sévère Alcioné, voici peut-être » le jour de ta défaite, ou plutôt de ton » triomphe !... » Le malheureux qui gémiſſoit n'en put dire davantage.... Et ces derniers mots furent prononcés d'un ton à faire croire qu'il expiroit, en les proférant. Alcimédon ne les comprit pas mieux que les premiers. Il fut tenté d'aller conſoler, ou ſecourir cet amant déſeſpéré; mais une courte réflexion l'arrêta. C'eſt un fou, certainement, dit-il, qui s'eſt échappé des petites-maiſons de ce pays. J'ai aimé, j'ai fatigué les échos & les hommes de mes plaintes, mais, tout inſenſé que j'étois, jamais il ne m'eſt rien échappé de ſi extravagant. J'ai cru connoître tous les caprices des femmes; celui dont on ſe plaint ici n'eſt pas dans la nature. C'eſt un fou ou un phantôme qui rend des ſons, & qu'il faut fuir. Il exécuta ce deſſein auſſi rapidement qu'il le conçut. La

tinua donc sa marche, ou plutôt sa promenade dans ces jardins, qu'il prit pour l'empire de Flore.

Ils environnoient une ville dont chaque maison sembloit offrir un palais, non tels que ceux que l'opulence seule fait élever, mais tels que le goût & le génie les dessinent. Un peuple nombreux rempliſſoit les avenues qui conduisoient à cette ville. Alcimédon approchoit; il remarqua des jeux, des danses, & sur-tout des têtes-à-têtes, où il croyoit voir l'amitié sincère dans ceux des hommes, & la tendresse naïve dans ceux des deux sexes, qu'aucun importun, aucun indiscret n'alloient interrompre. Tout étoit nouveau pour lui. Tout renversoit ses idées; car ces têtes-à-têtes d'amans & de maîtresses lui paroissoient aussi bizarrement assortis, que les gémissemens du bosquet lui avoient paru étranges. Les femmes avoient tout au plus l'air de dix-huit à vingt ans. La fleur du printems n'étoit qu'à demi éclose sur leur teint. Parmi les hommes, au contraire, les plus jeunes touchoient à leur automne; & les autres portoient déja l'empreinte des traces de l'hiver. Néanmoins c'étoient précisément ceux qu'Alcimédon voyoit traiter avec le plus de tendresse. Où suis-je, s'écria-t'il encore? je n'ai que quarante ans, & j'avois commencé

depuis dix dans mon pays à être un amant ridicule aux yeux d'une femme de vingt : & ce ſont ici les femmes de cet âge qui préviennent les vieillards !

Il n'y a aucun de mes lecteurs à qui le même ſpectacle n'eût cauſé la même ſurpriſe. Mais pourquoi la nature, qui ſe joue dans ſes productions végétatives, ne varieroit-elle pas également dans celles que nous appellons animées ? Ici une plante n'a pas la même vertu qu'elle a plus loin. Nous ne connoiſſons la nature que par les opérations dont elle nous préſente les effets dans le cercle étroit qui nous renferme. En eſt-ce aſſez pour conclure qu'elle fait ſentir, penſer & agir par-tout les mêmes animaux de la même manière ? Ils ſe reſſemblent à l'extérieur, mais l'ame, mais l'eſprit ſe modifient par des différences qui nous ſont cachées, & qui ſont néanmoins déciſives dans les goûts, dans les paſſions, dans les ſentimens. Si ce n'eſt pas à cette phyſique qu'il faut rapporter les cauſes de la différence eſſentielle des mœurs des peuples de l'iſle dont je parle, de celles des autres peuples connus, il faudra dire qu'ils ſont une eſpèce nouvelle d'êtres chéris & privilégiés, que le premier de tous a ſéparés du reſte des autres, pour qu'ils évitaſſent la corruption générale. Je laiſſe le choix de l'opi-

mion ; car je hais la diſpute, & je me borne aux faits.

Ceux qui me reſtent à raconter ſont auſſi nouveaux qu'intéreſſans, pour les mortels qui chériſſent encore la vertu dans le cahos du vice. Je ſuis fâché de ne pouvoir leur tracer la route de cette terre fortunée ; mais il eſt défendu d'en marquer la poſition ſur aucune carte ; & d'ailleurs on n'y peut arriver, qu'en ne la cherchant point. Tel eſt l'arrêt du ſort. Heureux ceux qu'il favoriſe ! Par combien de traverſes voulut-il épurer Alcimédon, avant que de le conduire dans ce lieu de repos & de volupté ! Il y a peu de voyageurs qui conſentiſſent à s'embarquer, pour ſa recherche, en courant ſeulement les riſques de ſon naufrage. Tout le monde veut être heureux ; mais perſonne ne veut acheter le bonheur par des peines, encore moins par des dangers. Alcimédon ne penſoit plus qu'à fuir les hommes corrompus, & à vivre avec lui. Il n'eût oſé former des vœux pour la deſtinée qui lui étoit réſervée.

Déjà il étoit parvenu à l'entrée d'un long mail, lorſqu'il fut abordé par un vieillard plus propre à inſpirer du reſpect à un homme ſage, & des plaiſanteries à un étourdi, & du goût à une jeune femme. Alcimédon ne fut

donc point étonné de le voir ſeul & déſœuvré, quoique d'autres vieillards lui paruſſent fort occupés. Ils étoient préciſément les objets de ſa ſurpriſe : & il fut enchanté d'en trouver un plus raiſonnable que les autres, puiſqu'il fuyoit les femmes. Il eſpéra qu'il alloit être inſtruit des merveilles & des contradictions qu'il voyoit depuis ſon arrivée dans une terre auſſi extraordinaire par ſes productions, que par ſes habitans.

O, qui que vous ſoyez, lui dit le vieillard d'un air doux & ſerein, étranger heureux qu'une étoile favorable a pouſſé ſur ces bords, vous avez commencé à y reſpirer le plaiſir, vous allez vivre dans ſon ſein ; c'eſt lui qui eſt le ſceau du bonheur ! Vous paroiſſez preſque parvenu à l'âge d'en goûter un inaltérable parmi nous. Que ces promeſſes ſont douces & nouvelles pour un cœur qui le chercha toujours, & qui ne trouva que des malheurs, répondit Alcimédon ! Trop généreux vieillard, ma félicité commence en effet, puiſqu'elle me préſente aujourd'hui à vos yeux. Mais, de grace, inſtruiſez-moi du nom des peuples nouveaux que j'enviſage, des lieux où je ſuis tranſporté. Je ſatisferai votre juſte curioſité, répondit Charés, c'eſt ainſi que ſe nommoit le vieillard, & je ne contribuerai pas à diminuer votre étonnement.

étonnement. Vous êtes dans l'île de Philos, & cette ville ſe nomme Philamire. Mais commençons par ce qui vous intéreſſe ; il vous eſt plus néceſſaire que je ſache vos aventures, que de ſavoir où vous êtes.

Quel âge avez-vous ? quarante ans, répliqua Alcimédon. Quarante ans, reprit le vieillard, c'eſt encore peu. Dix de plus vous applaniroient bien des difficultés. Mais peut-être auſſi aurez-vous des choſes à me dire qui pourront vous obtenir une diſpenſe d'âge. Hélas, interrompit Alcimédon, un peu plus confondu que jamais, que pourrai-je vous raconter ? Des malheurs, des perfidies, des noirceurs, des ingratitudes ? Depuis vingt ans j'en ſuis la déplorable victime.... Des perfidies, des ingratitudes, reprit vivement le vieillard : ah, mon fils, vous êtes trop heureux ! quelle félicité j'entrevois pour vous ! quel prix de vos peines ! & qu'elles vous paroîtront chères ! vous les bénirez mille fois le jour. Mais, dit Alcimédon, en ſe troublant, & doutant s'il rêvoit, ou ſi ſon Mentor extravaguoit, ne ſuis-je plus au nombre des vivans ? aurois-je été compris dans le naufrage de mes compagnons d'infortune ? & ſerois-je arrivé dans ces lieux d'un repos éternel, où l'on récompenſe la vertu ? O, mon père, ne ſeriez-vous point Minos, ce

juge incorruptible des actions des hommes ? ma vie m'a toujours raſſuré ſur ma mort. Je ne dois pas rédouter votre urne. Si je fus toujours malheureux, je m'efforçai toujours auſſi d'être vertueux. On me perſécuta, on me trahit ſans ceſſe, & je ne m'en vengeai jamais.

Le vieillard ſourit de ce délire plaiſant, & le laiſſa exhaler, pour que la tête de l'étranger ſe remît enſuite avec plus de facilité. Non, lui dit-il enfin, non, vous n'êtes point deſcendu au ſéjour des morts. C'eſt plutôt ici celui de la vie; on ne l'y perd que dans le ſein qui la donne, & ce n'eſt qu'au terme de la plus grande plénitude des années. J'ai bientôt vingt luſtres, ma carrière avance, & j'en attends la fin avec empreſſement pour me rejoindre à ma chère Aglatide.

A ce nom, le vieillard ſoupira, pleura, & ſe tut un moment. Peu s'en fallut qu'Alcimédon n'interrompît ce ſilence par un éclat de rire outrageant & inſenſé. Damis & Mondor n'y euſſent pas manqué; l'épigramme impromptue ſeroit partie enſuite plus vîte que l'éclair. Mais Alcimédon n'avoit jamais reſſemblé à ces meſſieurs; leur éducation avoit eu les mêmes différences que leurs principes. D'ailleurs il avoit déjà reſpiré un air de douceur, d'attendriſſement, d'intérêt, de décence & d'égards,

qui, en pénétrant ſon ame, y avoit développé & fécondé entiérement le germe de ces bonnes qualités que la nature y avoit placé.

Chez les mortels où vous êtes né, reprit le vieillard, après une courte pauſe, on demanderoit excuſe de la ſenſibilité que je vous ai fait voir, comme d'une foibleſſe; mais ici on s'en glorifie comme d'une vertu qui honore le cœur. Je ne m'en juſtifierai donc point devant vous, car il faut que vous adoptiez nos mœurs pour être heureux. Vous avez déja acquis ce qui eſt principalement néceſſaire pour le devenir, puiſque vous avez été malheureux longtems, ſans avoir mérité de l'être. Vous m'avez vu pleurer une femme digne des hommages de la terre; ma vie ne ſauroit être aſſez longue pour déplorer ma perte, quand même je n'aurois encore que votre âge. Mais ne vous y trompez pas; je ſuis mille fois plus heureux par le ſouvenir de mon bonheur paſſé, & par ma douleur même, qu'on ne l'eſt chez vous dans les bras de la volupté.

Vous n'êtes pas le premier homme de votre monde qui ſoyez venu dans cette île. J'en ai vu beaucoup, mais fort peu de raiſonnables, & qui fuſſent dignes de la ſociété dont ils pouvoient jouir parmi nous, & dont ils n'ont pas joui en effet, par la ſéchereſſe de leur ame.

Tous m'ont fait exactement les mêmes détails de vos plaisirs. Vos annales galantes dégoutent, & je plains sincèrement les hommes destinés à vivre dans ces climats empoisonnés, avec des cœurs sensibles & droits. Mais, sans m'attendrir plus long-tems sur leur sort, je ne dois m'occuper à présent que du vôtre. J'ai cru entrevoir dans le peu de mots que vous m'avez dit de vos infortunes, que l'amour a causé les plus grandes de votre vie, que vous avez aimé souvent, & que l'on vous a trahi aussi souvent. Hélas, sage vieillard, toutes les fois que je me suis attaché, c'étoit toujours avec une vérité, une candeur, un amour qui méritoient de produire les mêmes sentimens dans l'ame des femmes les plus légères. Mais on fixeroit plutôt l'axe du monde. Ce sont les amans de mon caractère que l'on trompe le plus impunément, parce qu'il n'y a ni éclat, ni vengeance à redouter. Le fat ne sent rien, mais son amour propre fait du bruit; l'honnête homme souffre & se tait. L'un affiche des lettres, montre des portraits, fait de mauvaises chansons; l'autre rend, ou ensevelit les preuves des complaisances & de l'infidélité de sa maîtresse. Cependant le croiriez-vous? c'est ordinairement ce premier que l'on quitte moins hardiment. On ne l'aime plus, qu'on le craint encore.

Bientôt un autre fat lui ſuccède; il eſt plus jeune, il ſait plus de quolibets, il a plus de phraſes précieuſes & entortillées, un équipage plus leſte, des habits d'un goût ſingulier. Voilà des ridicules plus que ſuffiſans pour tourner une tête, & chaſſer un rival. Mais ce dernier venu a beau faire, il ne tiendra pas plus que le premier. Il n'eſt queſtion que de perſiflage & d'extravagances. Il eſt toujours facile d'être ſurpaſſé par de tels avantages. On invente ſans ceſſe du nouveau dans ce genre, & chaque jour voit éclorre un ridicule de modes, de ton, de démarche, de voitures, d'habits imaginé dans la nuit, comme chaque nuit voit preſque ordinairement trahir les ſermens du jour, auxquels on ne rougit pas d'appeller l'amour à témoin, en profanant ſon nom. Ainſi ce commerce de liaiſons & de ruptures forme bientôt une chaîne dont les deux bouts ſe rejoignent : & alors il faut revenir de part & d'autre ſur ſes pas, & reprendre comme neuf un ſentiment que l'on avoit perdu comme uſé.

Cependant ſi vous liſiez les lettres de ces coquettes, de quelles expreſſions fortes, naïves & touchantes votre eſprit ſeroit-il frappé & votre cœur attendri! C'eſt le langage de l'amour le plus délicat, le plus durable, du ſentiment le plus pur & le moins partagé. Quels

pièges pour un cœur ſenſible & vrai! On ne ſe croit que trop facilement aimé, quand on fait ſon bonheur de l'être.

Vous allez le trouver ce bonheur, ou je ſuis fort trompé, interrompit Charés, ſi vous faites dépendre le vôtre d'un retour ſincère & vif. Malgré la peinture affligeante pour le cœur humain de l'amour que l'on connoît chez vous, j'ai voulu vous écouter juſqu'à la fin, parce que vous m'avez prouvé de plus en plus que vous méritez d'être aimé, puiſque vous mépriſez le plaiſir que le ſentiment n'accompagne pas. Vous êtiez digne de naître parmi nous; & j'oſe croire pour ma propre ſatisfaction, que, puiſqu'il y a des hommes dans votre monde faits pour ſentir les plaiſirs purs dont l'ame ſeule nous enivre ici, on y trouveroit également des femmes qui ne ſont ſenſibles qu'à ces mêmes plaiſirs, & qui ont en horreur ceux que les ſens conſeillent, & dont l'inconſtance, ou plutôt le vuide qu'ils laiſſent enſuite dans le cœur, en fait bientôt rebuter les objets, pour en prendre de nouveaux, renvoyés à leur tour.

N'en doutez pas, répondit Alcimédon, il en eſt parmi nous de ces femmes tendres, & dévouées irrévocablement à leurs amans. Mais le nombre en eſt petit : & comme leur conduite eſt une cenſure publique & continuelle

de celle des autres, celles-ci cherchent à s'en venger par des ridicules & des calomnies. Car il faut que je vous l'avoue. L'opinion & l'uſage influent chez nous juſques ſur le ſentiment. La dépravation eſt venue au point de faire rougir de la conſtance dans le choix, & de l'honnêteté dans les procédés. Je connois cependant Mélanie, Thémire, Mélite....

Ah, que vous me cauſez de joie, s'écria le vieillard, en interrompant Alcimédon! Je vois au début que votre liſte eſt plus longue que je n'oſois l'eſpérer. Peut-être qu'enfin les exemples de ces femmes vertueuſes & ſenſibles, corrigeront & inſtruiront celles qui ne le ſont que pour le plaiſir, & jamais pour l'objet. Mais louez votre ſort; vous n'en verrez point ici que la ſeule volupté décide. Toutes celles que je vous ferai connoître ſeront des Mélanies, des Thémires, des Mélites.... Obſervez comment ces noms ſont reſtés facilement dans ma mémoire; mais placez d'avance celui d'Alcioné dans votre cœur.

Alcioné.... s'écria Alcimédon! Oui, mon fils, reprit Charés, la plus belle & la plus digne des femmes. Elle n'a encore rien aimé, quoiqu'elle ait été l'objet des adorations de tout le monde. Mais c'eſt un détail qui exige un autre lieu que celui où le haſard nous a

fait rencontrer. Vous devez avoir beſoin de repos & de nourriture. Venez prendre l'un & l'autre chez moi, & vous y inſtruire de la route qui peut vous mener à une félicité qui ſemble n'attendre que vous.

Un ſentiment intérieur & inconnu, plus que la curioſité, avoit fait oublier à Alcimédon ſes fatigues & ſes beſoins. Son empreſſement étoit peint dans ſes yeux, & par le ſang qui coloroit ſes joues. Il auroit voulu moins d'attentions dans le vieillard, & plus de vivacité à lui révèler des choſes qui commençoient à lui devenir ſi intéreſſantes. Les hommes de cet âge aiment ordinairement à parler, & Alcimédon trouvoit celui-ci trop réſervé. Cependant il n'oſa lui faire connoître ſon impatience, & il le ſuivit dans ſa maiſon.

C'étoit celle d'un ſage, bâtie & meublée par un voluptueux. Tout y reſpiroit le goût; tout y étoit diſtribué de la manière la plus commode. Les ornemens étoient légers & élégans; ils ſe répètoient dans une infinité de glaces: & mille tableaux conſacrés à immortaliſer l'amour, les plaiſirs & la vertu, y formoient une variété auſſi ſavante pour les yeux des connoiſſeurs, qu'intéreſſante pour les cœurs ſenſibles. Ce coup-d'œil enchanta ſur-tout Alcimédon, qui avoit aimé & étudié la peinture. Il

ne ſe raſſaſioit point de ce qu'elle lui offroit de beau & de grand chez Charés. Mais chaque tableau lui paroiſſoit une énigme auſſi obſcure, que tout ce qu'il avoit vu & entendu dans cette île étonnante. Il comprenoit cependant que ces actions muettes, qu'il admiroit ſur la toile, étoient les emblêmes, ou même les hiſtoires des actions réelles des hommes parmi leſquels il étoit tranſporté. Avec un peu d'examen & plus de tems que ſa ſituation ne lui permettoit d'en donner à cette étude, il ſeroit parvenu à connoître leurs mœurs par ces images, & à développer même la ſuite des évènemens qu'elles lui préſentoient. Mais ſon attention étoit encore trop partagée, & d'ailleurs le vieillard qui le rejoignit vint entièrement l'en diſtraire, pour le conduire dans un ſallon agréable, où il trouva un dîné ſimple, mais délicat.

Charés, qui vouloit jouir de la ſurpriſe & de l'impatience de ſon hôte, ſous prétexte de l'amuſer, & d'effacer de ſon eſprit les traces affligeantes que ſon dernier malheur y avoit dû laiſſer, lui fit entendre une muſique, dont les voix & les inſtrumens lui parurent auſſi nouveaux, que tout ce qu'il avoit déja remarqué de plus extraordinaire. Il ſentit bientôt que le plaiſir s'emparoit de ſon ame, & qu'une eſpèce de quiétude voluptueuſe ſe répandoit dans

ſes ſens. Les deſirs naiſſoient, mais ſans tumulte; il étoit remué par une émotion délicieuſe qui enivre doucement le cœur, l'eſprit & le corps, ſans y porter le feu de ces agitations violentes, qui mêlent des peines réelles à des plaiſirs ſouvent imaginaires, toujours exagérés par l'attente, & jamais tranquilles dans la jouiſſance même. Alcimédon crut qu'il ſe formoit en lui une nouvelle création. Tout ce qu'il avoit lu du pouvoir de la muſique des anciens ſur les ſens, étoit alors juſtifié par la volupté dont les ſiens étoient ſaiſis. Les plaintes de la harpe l'attendriſſoient; l'harmonie des clarinettes l'animoit; l'éclat des hautbois de forêts l'égayoit, les ſons radoucis des cors le calmoient; la douceur de la guitarre, qu'il avoit toujours mépriſée, l'étonnoit; enfin, des voix céleſtes le pénétroient & l'enflammoient.

Si les dieux, diſoit-il, ont des concerts, ils ne ſont pas différens, ou ils ſont fort inférieurs à celui-ci. Il aimoit la muſique, & tant que celle de Charés dura, il ne fut occupé que des ſenſations qu'elle lui cauſoit. Il oublia juſqu'au beſoin de manger. En le régalant ainſi à chaque repas, le vieillard l'eût fait mourir de faim. Il s'en apperçut, & la muſique ceſſa.

Je ne ſais où je ſuis, ni ce qui ſe paſſe en moi, depuis une heure ſur-tout, lui dit Alcimédon, d'une voix embarraſſée par l'excès du ſentiment. Que venez-vous de me faire entendre? Ah! ſans doute la douceur de vos concerts eſt une peinture auſſi fidèle de vos mœurs, que celle que j'en ai déja cru entrevoir dans vos tableaux! C'eſt le cœur qui ſert ici de génie. C'eſt lui qui y donne la vie aux arts. Ils ont trop d'aſcendant ſur moi, pour que j'en puiſſe douter. Que l'on eſt heureux chez vous! Il n'eſt pas néceſſaire de raiſonner pour le devenir, il ne faut que ſentir. L'eſprit ſeul échauffé de la plus féconde imagination, n'auroit pu atteindre à ce degré inconnu ailleurs de délicateſſe & de perfection qui me frappe. Qu'il faut de vertu pour avoir autant de talens! On a réduit ici en pratique les ſpéculations ſtériles des autres peuples ſur le bonheur.

Charés l'écoutoit ſans l'interrompre, & jouiſſoit du plaiſir que lui donnoit le développement de ſon ame. Vos réflexions, lui dit-il enſuite, ſont juſtes; mais vous êtes déja preſqu'au même point que nous. Vous avez peut-être cru penſer dans tout ce que je viens d'entendre? Cependant vous n'avez fait que ſentir. Avant de vous apprendre des choſes que je ne

peux autant animer par mes expreſſions, qu'elles l'ont été dans ma galerie & dans mon ſallon, par la peinture & par la muſique, j'ai voulu qu'elles vous y préparaſſent, & que vous leur duſſiez les premières leçons du bonheur. C'eſt au cœur qu'elles parlent, & c'eſt par le cœur que l'on devient heureux. Mais ce ſeroit en vain qu'elles voudroient le remplir, vous y trouveriez bientôt un vuide qui vous chagrineroit. Ce pouvoir n'appartient qu'aux deſirs qui le rappellent tendrement aux plaiſirs. C'eſt-là l'ouvrage d'Alcioné. C'eſt à elle à vous élever au comble de la félicité.

Ce nom déja ſi cher à mon cœur, répondit Alcimédon, vous me l'avez prononcé tantôt, vous le répétez à préſent; le bois de mirthes, que j'ai traverſé pour venir juſqu'ici, en retentiſſoit; il me paroît dans la bouche de tous les êtres. Eſt-ce celui de la déeſſe, ou de la reine de cette contrée? C'eſt le nom d'une mortelle, répliqua Charés, mais qui efface Venus en beauté, & qui égale Minerve en ſageſſe. Elle n'a d'autre empire en ces lieux, que celui que donnent ſur les cœurs ces avantages réunis. Nous ne connoiſſons point d'autres ſouverains; c'eſt l'amour, c'eſt l'humanité, c'eſt la bienfaiſance, c'eſt la candeur, c'eſt l'amitié & la vérité qui règnent ſur nous. Le mortel qui

brille le plus par ces vertus, eſt celui qui acquiert le plus d'autorité, parce qu'il acquiert le plus de vénération. C'eſt le citoyen le plus utile, qui eſt le premier citoyen; & nous avons le bonheur d'être toujours dans l'embarras de ce choix. Mais il eſt tems, pourſuivit-il, d'entrer en matière, & de ne vous plus faire languir. Deſcendons dans mes jardins: vous les trouverez dignes de la maiſon qui vous a plu, & perſonne ne viendra nous y interrompre.

En diſant ces mots, ils arrivèrent ſur une terraſſe, d'où Alcimédon découvrit des eaux, des boſquets, des gazons, des fleurs; mais tellement jettés en apparence au haſard, que leur enſemble cachoit la main de l'art ſous celle de la belle nature. Ce n'étoient point ces diſtributions ſimétriques, ces compartimens uniformes, ces allées fatiguantes au ſeul coup d'œil. Les ſtatues mêmes & les bronzes qui enrichiſſoient ce payſage varié, y ſembloient amenés ſans deſſein, & y produire l'effet que font les hommes répandus çà & là dans les campagnes, ſans ordre & ſans régularité. Enfin rien ne ſe reſſembloit, & tout étoit d'accord, parce que tout étoit au ton de la nature.

Charés, en faiſant remarquer, & Alcimédon en admirant ces beautés de détail, qui n'ac-

cabloient point les yeux, comme dans nos jardins, où tout ſe montre aux premiers regards, arrivèrent dans une grotte que l'œillet & le jaſmin parfumoient, que l'eau d'une fontaine rafraîchiſſoit, qu'ornoient en-dedans les coquilles les plus brillantes, & que des lits épais de gazons environnoient. Ils s'y aſſirent l'un & l'autre. Peu s'en fallut que les coquilles ne fiſſent oublier à Alcimédon le ſujet intéreſſant de ſon tête à tête. Il en avoit formé autrefois, à grands frais, une collection, qu'il croyoit précieuſe; & il en voyoit plus de prodiguées dans une ſeule grotte, qu'il n'en avoit jamais raſſemblé dans les tiroirs de ſon cabinet. Il ne put comparer la vivacité de leur coloris qu'à celui de l'arc-en-ciel. Ses couleurs primitives y formoient par leur mêlange mille teintes agréables, qui préſentoient un tableau varié, où toutes les nuances poſſibles ſe confondoient & s'accordoient. Mais Alcimédon ne pouvoit comprendre qu'avec du goût, on ſacrifiât ainſi des tréſors dignes d'être ſoigneuſement renfermés. Il condamnoit intérieurement cette profuſion, quand Charés lui parla en ces termes:

Vous voyez un pays dont les mœurs, les uſages, les loix, les goûts vont vous paroître auſſi nouveaux, que l'air que vous y reſpirez

depuis hier. Mais ſans m'appeſantir ſéchement en détail ſur chacune de ces choſes, je veux vous en inſtruire, en vous intéreſſant. Je vais donc me ſervir, pour nous faire connoître, de la règle générale que la morale devroit employer, pour enſeigner aux hommes la vertu & leurs devoirs; peu de maximes & beaucoup d'exemples.

Ce que l'on nomme par-tout la plus belle moitié de l'univers, ce qui fait le charme des yeux, les délices des ſens, les douceurs de la ſociété; mais en même tems ce qui cauſe tant de troubles, de jalouſies, d'intrigues, de haines, les femmes enfin, qui ont chez vous tant d'empire ſur l'eſprit, & que, par une inconſéquence étrange, on y priſe ſi peu en général, ſont ici l'ame de nos vertus, & la ſource toujours pure, toujours féconde de notre bonheur. Il me ſuffira de vous les peindre, pour que le tableau de tout le reſte ſe préſente à vos yeux. Le monde entier eſt gouverné par elles; les peuples qui ſemblent en faire le moins de cas, en ſont les eſclaves. On rougit parmi vous de cette ſervitude qui ſera éternelle; parce que qui règne ſur les ſens, gouverne l'eſprit. Chez nous elles le gouvernent également; mais nous en faiſons gloire. C'eſt par le cœur, qu'elles épurent, que leur empire s'établit ſur l'eſprit.

Nos femmes ſont en général ce que les vôtres ſont dans l'exception ; ou l'exception pour les nôtres eſt auſſi reſſerrée, que la règle commune eſt étendue pour les vôtres. Ce ne ſont jamais les ſens qui les conduiſent, mais toujours le ſentiment. Elles ſe conſidèrent comme des fleurs précieuſes, qui ne doivent tomber qu'en des mains qui en connoiſſent la valeur; & elles ſe regarderoient comme flétries, ſi elles en rencontroient d'indignes de les apprécier, & de s'y attacher uniquement. Autant elles ſe croient d'un prix ineſtimable, tant qu'elles ſont des fleurs intactes, ou des fleurs chéries par ceux qui en ſont devenus les poſſeſſeurs, autant elles ſe croient avilies, & peu dignes enſuite de l'hommage & du cœur d'un honnête homme, quand elles ont été le jouet & la victime de l'inconſtance ou de la fauſſeté. Elles ſont donc auſſi difficiles & auſſi lentes dans leur choix, que les vôtres ſont inconſidérées & précipitées dans le leurs.

La jeuneſſe, les graces, qui par-tout ſéduiſent leur ſexe, les effrayent ici. Une femme qui veut s'aſſurer de ſa conquête auſſi certainement qu'elle aſſure la ſienne à ſon amant, n'en prend aucun dans cet âge équivoque pour le goût & les ſentimens, où les ſens dominent preſque toujours le cœur, & le ſubordonnent

à

à leur penchant pour la variété des plaiſirs. Elles attendent la maturité de l'eſprit, & les preuves de la ſolidité de l'ame ; ce qui regarde les avantages du corps les intéreſſe peu ; elles prétendent gagner plus d'un côté, qu'elles ne perdent de l'autre. Leur réputation eſt reſpectée, leur ſanté à l'abri des poiſons qui les flétriſſent chez vous dès l'aurore des ans, & les agrémens de la ſociété, les dédommagent de la diminution des emportemens qui ſont dûs ordinairement à la fougue de l'âge, & rarement à la force de la paſſion. Les objets de leur tendreſſe deviennent leurs idoles. Elles les ménagent avec autant d'avarice, que les autres femmes les prodiguent à leurs plaiſirs. On pourroit dire que leurs ſens ſont confondus dans leurs ames, par la vivacité de leur amour, & leur peu d'ardeur pour les plaiſirs, que l'on regarde ailleurs comme les plus fortes preuves de la tendreſſe, & qui ne font ſentir en effet que l'accablement, quand leur pointe eſt émouſſée. Ce n'eſt pas qu'elles n'en connoiſſent & n'en partagent les délices avec plus de ſenſibilité que les femmes qui les recherchent davantage. Quand leur choix eſt fait, elles ont un empreſſement délicat de le conſacrer par ce nœud indiſſoluble. Elles ſavent qu'après ce ſacrifice, qui livre à jamais leur

être entier à ce qu'elles aiment, le ſeul moyen de le rendre précieux, eſt de le rendre eſtimable.

C'eſt ce que leur conduite, leur délicateſſe, leurs attentions continuelles leur aſſurent. L'homme le plus volage, ou le plus inconſtant, ne pourroit jamais rompre une union ſoutenue par tous les moyens qu'elles employent pour la fortifier. Les remords l'arrêteroient; & d'ailleurs il ne trouveroit pas une femme qui voulût s'expoſer au malheur de celle qu'il abandonneroit, ni aux reproches d'y avoir contribué. Ce ſeroit pour elle une flétriſſure honteuſe. Jugez ſi cet art criminel & aviliſſant, que vous nommez coquetterie, eſt en horreur ici? Les hommes le mépriſent autant, qu'ils reſpectent une paſſion ſincère.

L'intérêt ne domine point davantage les femmes de cette iſle; rarement les favoris de Plutus ſont les leurs. Il faut qu'ils rachètent ce tort par mille vertus, pour que les femmes, qui ſe reſpectent, oſent ſe livrer à leur penchant pour eux. Elles craignent, preſque à l'égal de l'inconſtance, le ſoupçon d'un attachement mercenaire & intéreſſé.

Ce n'eſt qu'à cinquante ans paſſés que Mitrane, dont l'opulence lui eſt peut-être même inconnue, tant elle eſt immenſe, a pu toucher

le cœur de la belle & ſage Niſa. Elle l'aimoit depuis long-tems, & ſans l'obſtacle de ſes richeſſes, ſon bonheur eût été avancé de plus de dix ans. Elle n'a conſenti enfin à y mettre le ſceau depuis quelque mois, qu'après les preuves les plus éclatantes de la généroſité, & de la ſenſibilité de Mitrane pour les malheureux. Les ſecours prodigieux qu'il leur a procurés ſont la meſure de ſon amour. Sa main & ſa bourſe ont été les appuis de l'infortune : & le cœur de Niſa le prix ineſtimable de tant de bienfaits.

C'eſt preſque toujours aux femmes fortes & vertueuſes que les hommes doivent leurs plus belles actions. Le déſir de leur plaire, l'ardeur d'en être eſtimés, les élèvent au-deſſus d'eux-mêmes. Si une maîtreſſe mépriſable eſt l'écueil de la réputation & de la fortune de ſon amant, une maîtreſſe eſtimable en eſt le mobile principal. Je vais bientôt vous en donner des preuves touchantes, qui exiſtent ſous nos yeux, après vous avoir étonné encore davantage par ce qui me reſte à vous dire, pour achever le portrait de nos femmes.

Le germe de la vertu & de la fidélité eſt tellement identifié avec leur ame, qu'il faut chez nous des réglemens de police les plus ſévères pour obliger celles qui naiſſent dans

l'obſcurité à ſe dévouer aux plaiſirs des ſens des jeunes gens, que leur âge prive encore de ceux du ſentiment, que vous n'en avez chez vous, pour empêcher la licence & le débordement des filles qui ſe proſtituent par tempérament, où par intérêt, & ſouvent par ces deux motifs enſemble. Il a fallu que ce ſacrifice de la part des nôtres fût noté d'autant de gloire, qu'il l'eſt ailleurs d'infamie. On les regarde comme des citoyennes utiles, qui s'immolent au bien & au repos de l'état qui les entretient; car elles prendroient pour un outrage l'offre du prix des plaiſirs qu'elles ſont obligées de donner; & aucun de ceux qu'elles reçoivent dans leurs bras ne les mépriſe aſſez, pour les payer.

Vous me dites des choſes bien ſurnaturelles & bien inouies, s'écria Alcimédon, en interrompant Charés. Si la vérité n'avoit pas imprimé ſes caracteres ſacrés ſur vos lévres, ſi un autre que vous me parloit de mœurs auſſi incroyables, je l'avouerai, ma raiſon, mes notions qu'il voudroit renverſer, ſe révolteroient, & je ne croirois rien. Mais vous me perſuadez, & vous me tranſportez hors de mon premier être. Eh bien, ſeigneur, cette Alcioné que mon cœur adore déjà.... Bientôt, mon fils, je vous parlerai d'elle, reprit Charés

à ſon tour ; il étoit eſſentiel que vous connuſſiez nos femmes en général, pour apprendre à révérer Alcioné en particulier, comme elle doit s'attendre à l'être. Encore un coup de crayon que vous avez arrêté en m'interrompant.

Les filles de théâtre, inſcrites ailleurs par ce nom ſeul, dans la claſſe des filles publiques, pour leſquelles tant d'inſenſés, tant de dupes, prodiguent leur fortune, & expoſent leur ſanté, qui mettent ſans ceſſe à l'enchère ce qui a été vendu mille fois ; ces filles ſont ici ce que les veſtales étoient à Rome ; encore y montrèrent-elles quelquefois des marques de fragilité que nos comédiennes n'ont jamais données. Nos théâtres ſont des écoles de vertu, de bienſéance & de modeſtie. Nos actrices prennent les ſentimens des rôles qu'elles jouent ; ou plutôt elles trouvent dans ces rôles leurs propres ſentimens ; leur cœur s'élève au niveau des héroïnes dont elles empruntent les noms. Elles ſe croiroient indignes de le porter deux heures, & peu propres à faire illuſion aux ſpectateurs, s'ils voyoient une femme perdue ſous les habits d'Andromaque ou de Mérope ; d'ailleurs devant au public la conſervation de leur beauté, & le ménagement de leur ſanté, elles trouvent ce double avantage dans leur

ſageſſe & leur réſerve. Jugez par ce dernier trait, ajouta Charés, à quelles femmes vous avez affaire ? à préſent, continua-t-il, venons à Alcioné.

Quoique ſon origine ſoit illuſtre, quoiqu'elle remonte juſqu'à celle de la population de cette île, Alcioné tient trop de la nature & d'elle-même, pour qu'elle ait beſoin de rien emprunter de ſes aïeux. La vertu & la beauté furent toujours l'apanage de ſa race. La mémoire de ſon père eſt précieuſe parmi nous. En s'endormant pour la dernière fois dans la plénitude des années & de la félicité, il laiſſa trois filles, l'ornement de leur païs, & celui du monde entier, ſi elles en étoient connues. Le portrait des graces ne ſemble qu'une foible copie de ces trois ſœurs. Les deux aînées, Sophronie & Pulchérie, comblent depuis quelques années le bonheur de deux mortels, dont la vertu & la réputation avoient comblé la gloire, quand ils ont mérité qu'elles en devinſſent le prix. Nous leur devons les bienfaits immortels que nous tenons de ces deux grands hommes.

Sophronie, Pulchérie & Alcioné étoient auſſi difficiles dans leur choix, qu'elles ſurpaſſent les autres femmes ici même en beauté & en nobleſſe de ſentimens. Il falloit, pour ainſi

dire, faire des actions ſurnaturelles pour arriver à leur cœur. Tous les hommes le tentèrent, & deux ſeulement y réuſſirent. Ce fut Ariſton qui toucha celui de Sophronie, & Zénoclés qui s'empara de celui de Pulchérie. Mais ils y parvinrent par des voies différentes, parce qu'il y a pluſieurs chemins qui conduiſent à l'immortalité, & à l'heureux don de plaire.

Ariſton, génie univerſel, conſacra ſes jours à l'étude, & nous montra dans le même homme, un philoſophe judicieux & éclairé, un hiſtorien concis & impartial, un poëte ſublime & plein de feu; un homme de lettres ſans jalouſie, un ſavant ſans rudeſſe, un critique exact, ſans aigreur, un écrivain toujours ſûr de plaire, ſans le ſecours de la plaiſanterie offenſante, & d'inſtruire ſans la ſéchereſſe des moralités. Tout reſpire, tout eſt en action ſous ſes mains. Ses ouvrages inimitables ſont preſque devenus notre ſeule bibliothèque. On les lit, & on les relit ſans ceſſe; ils ſont toujours nouveaux, parce que le vrai, le raiſonnable, le juſte, en ſont les caractères inaltérables. La plus laconique de ſes réflexions eſt une ſentence ſans appel de la juſteſſe & de la raiſon. Elles ſont inſéparables de ſon eſprit: l'utile n'eſt jamais immolé à l'agréable. C'eſt à l'imagination à ſuivre la vérité: & non à la vérité à

s'évanouir devant l'imagination. Il en faut une bien féconde & bien réglée pour fournir ſans ceſſe des choſes nouvelles à cette condition, & conſerver à l'eſprit ſon caractère créateur! c'eſt cependant ce qu'Ariſton a toujours ſu concilier.

J'admire tous les jours en lui cet accord inaltérable, cette harmonie ſoutenue du feu de l'imagination & de la juſteſſe du raiſonnement. Mais ce que j'admire, ce que j'aime encore plus dans ſes écrits, c'eſt cet eſprit philoſophique, cet amour de l'humanité qu'ils reſpirent, & qu'ils inſpirent. Ariſton étoit né pour changer la face de la terre; pour faire une révolution dans les mœurs, comme dans les arts, les ſciences & les lettres, s'il eût vécu dans ces ſiècles de groſſiéreté, de ténébres & d'ignorance, que je ſais qui ont ſi long-tems obſcurci votre monde, il eût civiliſé les peuples les plus barbares: & il a encore inſtruit & éclairé le plus doux & le plus policé de l'univers. Oui, nous lui devons preſqu'autant pour l'accroiſſement de nos vertus, que pour celui de nos connoiſſances, qu'il a étendues, éclaircies & aſſurées. Son ſtyle ne peut être imité, & cependant tout le monde croit en le liſant qu'il eût exprimé la même penſée, comme il l'exprime. C'eſt toujours la netteté la plus

grande, & la préciſion la plus exacte. Rien de trop, ni de trop peu. C'eſt la penſée qui orne l'expreſſion, & non l'expreſſion qui embellit la penſée. L'eſprit précéde la plume, & la plume ne court point après l'eſprit. Enfin aucun mortel n'a jamais été plus univerſellement inſtruit, & n'a jamais fait un uſage auſſi utile, auſſi varié, ni auſſi agréable de ſes connoiſſances.

Il étoit déjà célébre, il y avoit long-tems quand il vit Sophronie, & qu'il s'enflamma pour elle. Le goût de Sophronie accordoit ſon cœur à Ariſton; mais ſa prudence le retenoit. Il n'avoit pas encore quarante ans accomplis. Il eſt vrai que la nature plus occupée de ſon eſprit, que des traits de ſon viſage, s'étoit bornée à mettre ſeulement dans ſes yeux le feu de ſon génie. Ariſton plus touchant qu'Apollon, n'en avoit point les charmes; & c'étoit un avantage de plus pour plaire à Sophronie. Car c'eſt une obſervation que j'ai oubliée dans le portrait que je vous ai fait des femmes de cette île, dit Charés, en s'interrompant. Les Adonis & les Hercules en ſont auſſi peu recherchés que les Plutus. Je vous ai dit pourquoi elles fuyent l'amour de ces derniers, & vous devez comprendre la raiſon qui les engage à redouter celui des autres. Ce n'eſt pas aſſez

pour elles de n'avoir rien à ſe reprocher : elles ne veulent pas même être en bute à l'ombre du plus leger ſoupçon, & les Adonis & les Hercules les y expoſeroient. Ils ſont ſouvent plus propres à allumer les ſens, qu'à échauffer l'ame.

Quoique les plus preſſans avantages ſollicitaſſent Sophronie en faveur d'Ariſton, elle ne put néanmoins ſe réſoudre ſi-tôt à répondre à ſes vœux, ni à écouter les ſiens propres. Elle admiroit la ſolidité de ſon eſprit, & elle craignoit la légéreté d'un cœur, dont il lui ſembloit que toutes les femmes devoient envier la conquête. Elle remit donc Ariſton à un tems plus mûr & plus aſſuré pour ſon repos. Il en fut déſeſpéré, & pour eſſayer d'aſſoupir ſa paſſion, par la privation de la vue de Sophronie, il ſe retira dans une maiſon de campagne, où ſes ſeuls amis eurent le privilége de l'aller voir.

Ce fut là qu'il augmenta conſidérablement ces productions admirables en tous les genres dont je vous ai parlé, & qu'il les réunit dans une même édition, pour l'utilité & la gloire de ſa patrie ; elle parvint bientôt ici, & Sophronie fut la première & la plus empreſſée à la lire.

Après cette lecture, ſon cœur ne ſe défendit

plus. Dix années d'abſence s'étoient écoulées. Malgré ce long terme, ſi propre à guérir une paſſion ordinaire, & à en faire oublier même l'objet, elle vola chez Ariſton, qu'elle trouva plus vieux, plus infirme, & auſſi amoureux. Elle couronna ſa conſtance & ſa paſſion; elle prit tous ſes goûts. On devient, pour ainſi dire, ce que l'on aime. Elle adore Ariſton, admire ſes ouvrages, les imite, & n'aime que ſes amis.

Pulchérie fut d'abord auſſi inexorable aux vœux de Zénoclés, que Sophronie l'avoit été à ceux d'Ariſton, quoique ſon penchant les eût peut-être prévenus. Il avoit encore plus de difficultés à vaincre que l'amant de ſa ſœur. Zénoclés, deſtiné par le ſort à marcher ſur les traces de Mars, en avoit preſque reçu l'air & la majeſté. Pulchérie en fut effrayée pour ſa réputation. Il eſt vrai que ſon amant étoit déjà connu par ſa douceur, ſon humanité, ſon affabilité, ſon adreſſe à tous les exercices, & par ſa valeur froide & réfléchie. Mais en étoit-ce aſſez pour qu'elle pût ſe mettre au-deſſus de toutes ſes craintes? Elle ne le crut pas. Plus ſon amant lui paroiſſoit aimable, plus il lui ſembloit redoutable. Elle prit donc le parti de lui avouer ingénûment ſon inclination naiſſante pour lui; mais en même-tems

elle lui avoua auſſi les juſtes motifs qu'elle avoit de la combattre, & de lui réſiſter encore long-tems. Ce fut en vain que Zénoclés tâcha de la raſſurer, en diſſipant ſes terreurs mal fondées. Elle fut inébranlable dans cette réſolution, & ſon amant dévoré d'amour & de regrets, renonça à la ſociété & aux charmes de ce ſéjour, pour aller s'enſevelir dans une retraite obſcure, que des forêts auſſi anciennes que cette île dérobent aux yeux des voyageurs. Il n'avoit que les bêtes fauves pour compagnes dans ce déſert preſqu'inhabité ; & pour perſpective, que des rochers affreux, au pied deſquels les ondes vont ſe briſer en mugiſſant.

Ce lieu ſauvage eſt ſitué dans la partie ſeptentrionale de cette île. On a d'abord de la peine à concevoir comment une terre auſſi heureuſe que celle que vous voyez, a une de ſes portions ſi différente des autres. Mais ce partage inégal, qui, à l'apparence d'un jeu aveugle de la nature, eſt en effet le préſent le plus précieux qu'elle ait jamais fait, puiſqu'il eſt le rempart de notre repos & de notre liberté. Vous avez éprouvé vous-même, par le naufrage de votre vaiſſeau, que la tempête a pouſſé ſur ces côtes, que la ſeule qui ſoit abordable, n'a point aſſez d'eau pour y former un port où

l'ennemi puiſſe mouiller. On y échoue ſur des ſables, avant que de toucher au rivage. Il n'y a que de légers canots qui puiſſent y atteindre; & nous n'avons rien à en redouter. Mais au contraire, ſans les rochers menaçans & eſcarpés qui défendent le côté du Nord, la mer y eſt aſſez profonde pour y porter les plus grands vaiſſeaux. Nous leur ſommes donc redevables de notre ſûreté? Cependant vous allez voir que l'on chercha à nous pénétrer il n'y a pas long-tems par cet endroit même impénétrable. Mais revenons auparavant à Zénoclés, à qui nous dûmes notre ſalut dans cette occaſion.

Il y avoit déjà quelques années qu'il vivoit, ou plutôt qu'il languiſſoit dans ſa ſolitude. Il n'y voyoit de tems en tems que des chaſſeurs qu'il raſſembloit pour détruire les animaux féroces qui ravageoient les troupeaux des campagnes voiſines. Les paſteurs de ces troupeaux, attirés par ce motif intéreſſant, s'y joignoient, ainſi que les cultivateurs des champs qui touchent à la forêt de Zénoclés. En les réuniſſant tous pour leur avantage commun, il répandoit ſur eux mille bienfaits, & ſes revenus aſſez conſidérables étoient employés uniquement à leur ſoulagement & à l'augmentation de leurs cultures. Il les encourageoit par des récompen-

ſes, & les inſtruiſoit par des leçons d'agriculture & de commerce qui, en les enrichiſſant, fertiliſoient tous les jours ces terres autrefois incultes. Le bruit de ſa renommée & de ſa généroſité ſe répandit bien-tôt par-tout, & en peu de tems la population de ces lieux preſque déſerts fut augmentée conſidérablement. C'étoit ſe rendre le bienfaiteur de ſa patrie, & ce titre étoit aſſez beau pour honorer le nom de Zénoclés. Mais celui de ſon libérateur lui étoit encore deſtiné. Sans le prévoir, Zénoclés s'en étoit préparé les moyens; & lorſqu'il n'avoit penſé qu'à faire des heureux, il avoit formé des défenſeurs intrépides à ſon pays.

Le jour d'une chaſſe générale, qui étoit une eſpèce de fête qu'il vouloit donner à ſon peuple, il en faiſoit déjà la revue, il en viſitoit les armes, lorſqu'un pêcheur accourant du rivage, lui apprit que, profitant de l'obſcurité de la nuit, une flotte ennemie s'en étoit approchée, & que choiſiſſant les accès étroits que leur préſentoient les coupures de quelques rochers ſéparés, elle avoit débarqué des troupes qui s'occupoient à ſe retrancher, à reconnoître le pays, & à chercher des guides. A cet avis d'un danger ſi preſſant, Zénoclés ne balança point ſur le ſeul parti qu'il avoit à prendre. Il comprit

qu'en donnant le tems aux ennemis de ſe fortifier, & d'aſſurer leur marche, c'étoit leur aſſurer la victoire. Il connoiſſoit trop l'eſprit doux, mais peu guerrier de ſes concitoyens, pour en attendre du ſecours.

Tranquilles par les ſoins de la nature, nous nous étions peu occupés d'y joindre les défenſes de l'art. Satisfaits de ne pouvoir être envahis, & bien éloignés de penſer à envahir les terres de nos voiſins, nous regardions comme inutiles, & même comme barbares, toutes leurs précautions. Mais l'expérience vient de nous apprendre qu'il ne ſuffit pas d'être pacifiques pour conſerver la paix, qu'il faut encore pouvoir ſoutenir la guerre.

Malgré le peu de ſecours que Zénoclés ſe flatta de tirer de cette ville, il y dépêcha néanmoins un courier, non pour y porter l'alarme & le déſeſpoir, mais pour en tranquilliſer les citoyens, les inviter à ſe joindre à lui, & leur apprendre qu'en les attendant, il alloit au-devant de leurs ennemis, dans le deſſein de les harceler & de les retarder. Il marcha en effet contr'eux, & ſes ſuccès paſſèrent ſes promeſſes. Il les trouva dans le premier déſordre d'un débarquement, les chargea & les tailla en pièces. Ses chaſſeurs, ſes bergers, ſes laboureurs furent dans cette action des ſoldats mieux diſ-

ciplinés & plus aguerris que ceux qu'ils attaquoient ; & Zénoclés, tel qu'Epaminondas, ſortit de ſon cabinet pour être un héros dès ſon premier coup d'eſſai. Ceux qui purent échapper à ſes armes cherchèrent une retraite ſur les eaux, & preſque tous y trouvèrent un tombeau.

Zénoclés arrivoit chez lui avec ſa petite armée, ſuivi de quelques priſonniers, lorſqu'il fut rencontré par les plus empreſſés de nos citoyens. Le compte qu'il leur rendit de ſa victoire fut auſſi modeſte qu'elle étoit éclatante & glorieuſe. Imité par ſes troupes, ce ne fut que ſur le rapport des ennemis que nous jugeâmes de leur nombre & de l'important ſervice que Zénoclés nous avoit rendu. Fatigué de louanges & de félicitations, il ſe renferma chez lui, rendit graces aux Dieux, & regretta de n'avoir point perdu la vie dans une occaſion qui venoit d'aſſurer notre liberté.

Le tems, ni l'abſence n'avoient pu le guérir de la paſſion qu'il nourriſſoit dans ſon cœur. C'étoit un poiſon qu'il trouvoit trop lent à ſon gré, & il s'en plaignoit douloureuſement, quand il vit entrer chez lui la belle Pulchérie. Il douta d'abord du rapport de ſes ſens, enſuite du bonheur qu'elle venoit lui annoncer. Quoi, madame, s'écria-t-il, lorſque j'ai déchiré

chiré mon cœur, en vous fuyant, vous avez l'inhumanité de pénétrer jusques dans le tombeau que je me suis choisi, & d'y venir ranimer des cendres encore trop sensibles, afin de rendre mon tourment plus vif? Avez-vous craint que vos coups ne fussent pas assez mortels de loin, ou vous êtes-vous offensée que je les supportasse si long-tems & que je respirasse encore?

Pulchérie prenoit trop de plaisir à ces reproches & à ces plaintes pour les interrompre. Quoique incertaine de l'effet de l'absence sur le cœur d'un amant, qu'elle n'avoit cessé d'aimer, elle étoit venue mêler sa joie à la joie publique, & se jetter dans ses bras, si l'amour les lui ouvroit encore. Elle avoit cru voir tous nos yeux tournés sur les siens, & la conjurer d'être la récompense de son libérateur & du nôtre. Ce qu'elle venoit d'entendre la rassuroit; elle voyoit son amant aussi passionné que couvert de gloire.

Ah! Zénoclés, jugez mieux de Pulchérie, s'écria-t-elle à son tour. Vous lui fûtes toujours cher. Que de soupirs vous lui avez coûté! Mais peut-elle les regretter, puisque c'est à leur cause que nous devons notre salut, notre honneur, & notre liberté? Si vous avez bien connu les craintes délicates qui ont

produit quelque tems vos maux & les miens; vous ne pouvez, ſans injuſtice, m'accuſer de rigueur. Je viens pour y faire ſuccéder une félicité inaltérable, ſi vous partagez la mienne. Vous n'êtes devenu que trop digne de ma tendreſſe; mais le ſuis-je encore de la vôtre?

Si vous l'êtes, trop généreuſe Pulchérie, répondit Zénoclés, ſi vous l'êtes? Ah! vous ne me faites cette queſtion que pour avoir le plaiſir d'entendre répéter que vous êtes adorée, comme vous le fûtes toujours! Sans ce motif flatteur, que le doute ſeroit cruel & outrageant! ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre; leurs ames ſe confondirent, & depuis ce jour elles n'en font qu'une.

Le vieillard ſe tût un moment, comme pour reſpirer leur bonheur. Le même ſentiment agitoit Alcimédon. Qu'ils ſont fortunés, dit-il, en ſoupirant & en rougiſſant! mais hélas, la connoiſſance d'une félicité ſi pure, d'une félicité, dont je ne croyois pas que les mortels puſſent jouir ſous aucun climat, n'eſt-elle pas un poiſon dévorant pour ceux qui ne peuvent eſpérer d'y atteindre? Eh! qui peut l'eſpérer, continua-t-il, que ceux qui ſont nés ſur cette terre trop heureuſe?

N'en déſeſpérez pas, reprit Charés, la modeſtie ſeule de cette crainte vous rend digne

d'un même bonheur. Il eſt tems de vous mettre ſur la voie qui peut vous y conduire. Je vous ai fait, ſans doute, ſoupirer après ce moment, & votre retenue, votre déférence pour mon âge m'ont ſacrifié votre juſte impatience. Vous ne perdrez ici le mérite d'aucune vertu. La moins brillante en apparence y eſt ſouvent la plus eſtimée. Tout ce que je vous ai dit étoit néceſſaire à votre inſtruction, & je vous épargne mille détails qui ne le ſeront pas moins enſuite, pour vous parler enfin d'Alcioné.

Elle eſt, comme vous le ſavez déjà, la ſœur de Sophronie & de Pulchérie. Quand on voit les deux aînées ſans elle, on croit voir deux déeſſes d'Amathonte ſe diſputer l'empire de la beauté; mais quand on voit Alcioné avec ſes ſœurs, la concurrence n'arrête plus, tous les yeux, tous les cœurs ſe réuniſſent, tout eſt Pâris pour Alcioné. Les vertus de ſon ame, les charmes de ſon eſprit égalent la légèreté de ſa taille, & la beauté incomparable de ſes traits. S'il y a eu des nymphes & des déeſſes, elles ont dû être faites & belles comme Alcioné. Vous remarquerez bientôt que ces avantages ſont l'apanage des femmes de ce pays; mais vous remarquerez facilement auſſi que tout diſparoît devant ce miracle de la nature; & c'eſt peut-être une de ſes erreurs, plutôt

qu'un de ſes bienfaits. La différence eſt trop grande & interrompt trop l'enſemble des autres beautés, pour n'être pas un excès. Parmi vous il ſeroit dangereux, mais admirez la trempe de nos cœurs. Alcioné, la divine Alcioné, n'a pas fait un infidèle. Les amans heureux par d'autres engagemens ſont les ſeuls qui puiſſent la voir tranquillement, & ſe borner au tribut d'admiration qui lui eſt dû par tout le monde. Heureux ſi les cœurs libres avoient le même avantage; mais aucun n'échappe à ſes chaînes. Plus elle s'obſtine à en refuſer, plus elle s'en attache. Il me ſeroit difficile de les compter; je ne vous parlerai plus que du tendre Coſroës.

C'eſt un jeune homme charmant & de la plus haute eſpérance; il joint, à la fleur du printems, la ſolidité de l'âge mûr. Il adore Alcioné, & tel qu'une plante noyée que le ſoleil ne réchauffe point, languit, ſe fanne & périt, le malheureux Coſroës, abîmé dans la douleur, eſt prêt à expirer. Si jamais cette nymphe, deſſéchée par l'excès de la ſienne, mérita que les Dieux en priſſent pitié, Coſroës eſt digne, ſans doute, de la même commiſération & du même bienfait. Son cœur eſt dévoré, ſes ſens ſont confondus & ſon eſprit troublé. Il fuit la lumière & les humains, &

n'habite plus que ce boſquet que vous avez traverſé en arrivant ici.

Ah ! ſeigneur, s'écria Alcimédon, j'ai entendu ſes gémiſſemens : ſon ſort m'eût attendri, ſans doute, ſi j'euſſe pu concilier avec la raiſon les cauſes de ſon infortune. Il ſe plaignoit de ſa jeuneſſe, de ſes richeſſes, & il les regardoit comme des barrières impénétrables qui lui fermoient à jamais le cœur d'Alcioné.

Vous êtes aſſez inſtruit à préſent, reprit Charés, pour concevoir le juſte fondement de ſes plaintes & de ſes regrets. Il connoît trop Alcioné pour ſe flatter d'en être aimé; mais il l'aime trop éperduement pour écouter la raiſon. Voilà la ſeule eſpèce d'infortunés que nous ayons parmi nous, ajouta le vieillard en s'attendriſſant, mais c'eſt un mal ſans remède. Coſroës eſt trop éloigné de l'âge auquel Alcioné pourroit lui faire grace en faveur de tant d'amour, & de ſes heureuſes qualités, pour qu'il lui reſte aucun eſpoir. Plus ſa paſſion eſt violente, plus elle lui paroît ſuſpecte; elle ſe défie des deſirs & des feux d'un âge inconſtant & fougueux; jamais elle n'y expoſera la deſtinée de ſes beaux jours.

Non, non, s'écria tout-à-coup Alcimédon dans un tranſport dont il ne fut pas le maître, non, il n'eſt pas poſſible qu'Alcioné réſiſte à un amant ſi éperdu, & d'ailleurs ſi digne de plaire.

Elle ſe laſſera de ſa réſolution, elle perdra ſes craintes, elle ſera ſenſible au ſupplice du tendre Coſroës, elle l'aimera..... ſeigneur, je ſuis perdu!

Quoi! interrompit Charés, déjà des allarmes, de la jalouſie, de l'amour, ſans en connoître l'objet? Ah! cruel, reprit Alcimédon, vos peintures ne me l'ont que trop fait connoître. Avec quel art vous avez enfoncé un trait brûlant dans mon ſein! que ſera-ce donc, répondit Charés, à la vue d'Alcioné? vous en ſerez conſumé. Cependant, continua-t-il, raſſurez-vous, gardez ces premiers feux que mes diſcours ont allumés, mais perdez vos craintes & vos inquiétudes, le malheureux Coſroës ne doit point vous en donner: ſa jeuneſſe & ſes biens ne ſont pas ſes plus grands torts aux yeux d'Alcioné, c'eſt le don de plaire qui l'exclut à jamais de ſon ame. Vous avez vu ſes ſœurs auſſi ſévères qu'elle ſur l'âge, mais vous les avez vues ſenſibles pour leurs amans, avant le terme qu'elles avoient fixé à leur bonheur; vous les avez vues leur donner des eſpérances, & ſouffrir autant qu'eux des épreuves qu'elles leur faiſoient ſubir; mais rien n'a pu émouvoir Alcioné. Trop ſincère pour nourrir une paſſion qu'elle ne peut partager, loin de laiſſer le plus foible eſpoir à Coſroës, elle a cru devoir le

lui faire perdre, à la première étincelle de ſon feu. Elle ſe ſeroit fait un crime de ſes progrès, ſi elle avoit pu y contribuer par ſon ſilence. Elle ignore l'art odieux d'enyvrer un cœur, quand le ſien reſte inſenſible; elle a donc parlé à Coſroës avec cette candeur qui eſt le ſeul langage de la vertu, mais elle n'a pu le guérir.

Hélas, Seigneur, lui dit alors Alcimédon, avec un air qu'il tâcha de rendre tranquille, aura-t-elle plus de pouvoir ſur mon ame, que ſur celle de Coſroës, quand elle l'aura bleſſée auſſi profondément; mais répondit le vieillard, loin de la vouloir guérir, ſi elle ne s'occupe que du ſoin d'en augmenter la flâme, ou qu'elle vous en faſſe voir une auſſi tendre..... N'achevez pas de m'empoiſonner, interrompit Alcimédon. Eh! qu'ai-je à lui offrir pour qu'elle faſſe tomber ſon choix ſur moi? A quel titre puis-je prétendre à cet excès de bonheur? Qu'ai-je fait dans ma vie qui pût même juſtifier le goût d'Alcioné? Conſidérez les travaux, les vertus & la gloire des amans de Sophronie & de Pulchérie. Ils n'en ſont devenus dignes que par des voies que la nature & la fortune m'ont interdites. Ma vertu eſt obſcure, je n'ai pas une étincelle du génie d'Ariſton, & jamais je n'aurai l'oc-

caſion qui a immortaliſé Zénoclés. D'ailleurs étranger en ces lieux.....

Quand le mérite accompagne les malheurs, on n'eſt point étranger parmi nous, répliqua Charés. Ce ſont ces malheurs que vous ne méritâtes jamais, c'eſt cette qualité d'étranger abandonné & pourſuivi par le ſort, qui peuvent vous gagner le cœur d'Alcioné. Ses ſœurs ont regardé les titres d'hommes illuſtres par les lettres & par les armes, comme ceux qui faiſoient à leurs amans un honneur qui rejailliſſoit ſur elles. Alcioné, auſſi délicate, croit la gloire d'un homme éprouvé par les adverſités, & toujours vertueux au milieu des vices, une gloire encore plus ſolide, plus difficile à acquérir, plus digne d'admiration & d'intérêt, que celle qui naît des lettres & des armes. Les amans de ſes ſœurs avoient un puiſſant motif qui leur faiſoit rechercher une grande réputation. Ils enviſageoient un prix au-deſſus de leurs travaux; mais vous, ſeigneur, c'étoit ſans eſpoir de récompenſe que vous reſtiez attaché à vos devoirs & fidèle à votre parole, quand on vous donnoit l'exemple d'y manquer. Ce n'étoit pas non plus l'eſpoir d'une réputation flatteuſe, ni celui d'une eſtime particulière, puiſque vous viviez dans un monde où rien n'eſt ſi équivoque que cette réputa-

tion & cette eſtime que l'on accorde ſouvent à celui qui les mérite le moins; tandis qu'on les refuſe encore plus ſouvent à celui qui les mérite le mieux. Croyez donc que l'eſpèce de gloire que vous vous êtes acquiſe, eſt le plus grand tréſor que vous ayez pu apporter dans cette île. Ne regrettez rien de ce que votre naufrage vous a fait perdre. C'eſt cette gloire qui touchera ſur-tout la ſenſible & généreuſe Alcioné. Elle a l'ame grande, & les malheureux ſont les ſeuls qui ayent jamais pu l'affecter.

Mais, comme vous l'avez dû remarquer déjà, il eſt preſque impoſſible qu'il y ait ici de ces malheureux dignes d'eſtime, qui ayent tout fait pour ſe concilier la faveur des hommes, ſi elle s'accordoit aux vertus, & qui par les vertus ayent réſiſté courageuſement & inaltérablement aux coups injuſtes du ſort. Vous êtes donc arrivé pour flatter le penchant naturel d'Alcioné, & lui offrir un amant autant ſelon ſes deſirs, par la ſorte de mérite qu'elle révère, qu'Ariſton & Zénoclés ont été, par le leur, dignes de la tendreſſe de ſes ſœurs.

La douce perſuaſion, répondit Alcimédon, coule de vos lèvres dans mon ame. Plaiſe à l'amour que ce ne ſoit point une cruelle illuſion; mais pourquoi voudriez-vous m'en ren-

dre la victime ? Quel plaiſir pourriez-vous prendre à enchaîner ce vautour ſur mon ſein, pour le déchirer ? Le reſpect que vous m'inſpirez me raſſure, & la confiance en eſt le fruit. Mais, ſeigneur, avec même de l'amour propre, m'eſt-il permis de recevoir les éloges que vous avez donnés à ma conſtance dans les adverſités, & à ma probité pour ceux mêmes qui me trahiſſoient ? Qu'ai-je fait en cela que l'honnête homme ne ſoit tenu de faire ?

Tout ce qu'il faut pour que je vous admire, interrompit Charés. Croyez qu'il eſt peut-être plus difficile de mériter ce titre, que de devenir un grand homme. Souvent l'action la plus héroïque de l'honnête homme eſt enſevelie dans le ſecret, tout le monde l'ignore, perſonne n'en parle, parce qu'il ne la publie point ; au lieu que les actions qui font acquérir le titre de grand homme ont toujours mille témoins, volent de bouche en bouche, & s'enflent même par la renommée. Eſt-il bien difficile de ſuivre ici la vertu pour elle-même ? Tout le monde y eſt vertueux par tempérament ; mais eſt-il bien facile de l'être par principes, de l'être exactement & foncièrement dans un pays où les plus délicats ſe bornent à l'être extérieurement ?

Cette dernière réflexion obligeante de Cha-

rés pour Alçimédon, termina leur long tête à tête. Il eſt tems, dit le vieillard, de retourner chez moi; peut-être y trouverons-nous bonne compagnie; le ſoleil approche de ſon couchant, c'eſt l'heure à laquelle mes amis viennent me voir, je veux vous les faire connoître, & vous applanir les routes qui vous mèneront aux pieds d'Alcioné.

Ils ſortirent de la grotte, & revinrent par un côté oppoſé à celui qui les y avoit conduits. La variété des objets n'y eut pas moins étonné & charmé les yeux d'Alcimédon que les premiers qui les avoient frappés, mais ils étoient tous dans ſon cœur. Ses facultés, ſes idées s'y concentroient pour y contempler la divinité que les diſcours de Charés y avoient profondément gravée. Il étoit diſtrait & ne répondoit plus aux choſes étrangères à cette divinité, dont le vieillard l'entretenoit en marchant, que comme un homme qui ne répond qu'à ſa penſée. Il ne s'apperçut même pas d'abord qu'il l'avoit quitté & qu'il étoit ſeul. Il y avoit déjà quelques momens que Charés l'avoit prévenu de s'arrêter devant une ſtatue d'Hébé, qui lui feroit encore plus admirer le modèle fourni par la nature, que la main de l'artiſte, quoiqu'il l'eût imité dans la plus grande perfection. A-t-elle été faite d'après

Alcioné, demanda-t-il long-tems après, cette ſtatue ſi parfaite? Surpris alors que Charés ne lui répondit rien, il le chercha & ne le vit plus. Il en fut alarmé, & ſortant de ſa rêverie, il retourna ſur ſes pas pour le chercher. Il n'alla pas loin.

Il le vit à ſon tour tellement occupé de cette ſtatue d'Hébé, dont ſes embraſſemens ſembloient vouloir animer le marbre, qu'il crut que rien ne l'en ſépareroit. Il le contemploit; il craignoit qu'il n'expirât dans un tranſport où le feu du cœur triomphoit de la glace des ans; mais il n'oſoit le retirer des bras de ſa ſtatue, ni pénétrer la cauſe d'une tendreſſe ſi animée pour un objet ſi froid. Enfin Charés s'en arracha le viſage baigné de pleurs & le cœur plein de ſoupirs plus éloquens que toutes les plaintes.

Vous voyez, dit-il à Alcimédon, quand il fut maître de ſon trouble, vous voyez preſque tout ce qui me reſte de ma chère Aglatide. Vous avez déja été témoin de ce que ce nom ſi précieux m'a cauſé de douleurs; jugez de l'impreſſion qu'une image fidèle de tant de charmes doit faire ſur mon ame, toutes les fois que mes regards s'y attachent. La voilà, ſeigneur! elle ſemble reſpirer dans ce marbre, & le rendre ſenſible. Elle ſemble me dire:

Charés, je vous aime autant que vous m'adorez. Ouvrez mon tombeau, deſcendez-y, vous y trouverez le feu de mes cendres égal à celui dont mon cœur brûla toujours pour vous. La mort avoit des droits ſur ma vie, mais elle n'en aura jamais ſur mon amour. Les ombres qui m'entourent en ſont témoins. Elles nous verront un jour réunis, & ce ſera de ce jour ſeulement que commencera pour moi cette félicité immortelle, dont les autres jouiſſent dès l'inſtant de leur entrée au ſéjour de délices que j'habite.

En finiſſant cette proſopopée attendriſſante pour un cœur tel que celui d'Alcimédon, & extravagante aux oreilles d'un agréable, Charés tomba preſque évanoui. Ses forces l'abandonnèrent, & ſon hôte ne fut pas peu embarraſſé à le ſecourir. Cependant il revint à lui, & fut touché des ſoins, & plus encore des larmes d'Alcimédon.

Ne vous effrayez point de l'état où vous m'avez vu, lui dit-il; c'eſt le plus heureux que je goûte depuis la perte horrible que j'ai faite de la tendre Aglatide. Chaque jour je viens ici mourir dans les bras de ſon image, pour tâcher de revivre plutôt dans les ſiens. Je me flatte que j'y trouverai une fin douce, qui ſera le commencement d'un bonheur éternel

quand mon ame ſéparée de la ſienne s'y ſera rejointe. Ma maiſon eſt remplie de ſes portraits, chaque appartement m'offre ſes charmes, & chacun de ſes traits m'arrache des ſoupirs & des larmes qui ſont tout mon bien. Son tombeau eſt mon lit. Nos corps n'ont pu être ſéparés par la mort. Mes nuits & mes jours ſont à elle. Ah! Pigmalion, s'écria-t-il, qu'avois-tu fait d'aſſez agréable aux Dieux, pour qu'ils animaſſent, à ta prière, l'ouvrage de tes mains, tandis qu'ils ont permis à la mort aveugle de détruire le chef-d'œuvre des leurs? cependant, ajouta-t-il d'un ton plus calme, avec cette douleur profonde qui vous attendrit, & qui peut-être vous épouvante, je ſuis, après ceux qui jouiſſent encore des objets de leur paſſion, le plus heureux des hommes, & mille fois moins à plaindre que ceux qui ne peuvent les obtenir. J'aime mes peines, elles me ſont précieuſes : & ce ſeroit me ravir tout ce que j'ai de plus cher que de m'en guérir, ſi elles avoient un remède.

Charés & Alcimédon étoient déjà arrivés au périſtile de la maiſon, quand le vieillard acheva ces mots. Ils y virent pluſieurs domeſtiques étrangers qui en firent connoître les maîtres à Charés. Montons, dit-il à Alcimedon, on m'attend; j'ai paſſé de quelques minutes

l'heure de mon rendez-vous avec mes amis. Ils connoiſſent celle que je donne plus particuliérement au culte & au ſouvenir d'Aglatide, & ils viennent aſſidûment faire un peu de diverſion aux traces lugubres que ce moment laiſſe dans mon eſprit. Quoi, les hommes ſont ici, répondit Alcimédon, des amis auſſi attentifs, auſſi ſenſibles que des amans parfaits ! Cette iſle eſt donc ce paradis de la terre tant célébré ailleurs, & ſi peu connu ?

Il n'en put dire davantage. Les portes de la galerie s'ouvrirent, & Alcimédon ne vit qu'une ſeule perſonne, quoiqu'il en vînt pluſieurs à la rencontre de Charés. Ah ! la voilà, s'écria-t'il, ſans faire attention à l'étonnement que ce cri cauſeroit, là voilà, cette unique Alcioné ! Seigneur, mes ſens m'abandonnent, & je ſuis prêt à l'adorer comme une divinité. C'étoit Alcioné en effet, ſuivie de ſes ſœurs & de leurs amans. Elle rougit de cette exclamation : elle baiſſa les yeux, les releva malgré elle ſur l'inconnu, & les rabaiſſa. Mais Alcimédon n'étoit plus en état de remarquer cet embarras. Le ſien, déjà trop annoncé par ſes paroles, ne l'étoit pas moins par ſa contenance. Tout le monde en fut frappé, mais perſonne ne voulut augmenter ſon trouble.

Quand Charés eut dit ſon nom, & expliqué

en peu de mots ſon aventure, chacun s'empreſſa de lui faire, non de ces politeſſes affectées & extérieures que l'éducation & la curioſité dictent pour les étrangers, mais des prévenances que la ſeule affabilité du cœur peut inſpirer. Il entendit la belle Alcioné qui demandoit au vieillard, ſon nom, ſa patrie, la cauſe de ſon arrivée dans l'île. Il prévint la réponſe de Charés. J'étois, madame, dit-il à Alcioné, un malheureux que le ſort & les hommes perſécutoient. Le projet de m'y ſouſtraire ne m'avoit laiſſé que le parti de les fuir. Je croyois ne m'éloigner que du vice & de la méchanceté. Un deſtin plus heureux que celui qui me pourſuivoit n'a jamais été cruel, m'a conduit au centre du bonheur & de toutes les vertus. Mais mon cœur, mes ſens, mes yeux ſont trop foibles pour ſoutenir l'éclat des merveilles étonnantes que je vois ici.

En prononçant ces derniers mots, il oſa regarder un moment Alcioné; mais comme ſi c'eût été un crime, il parut ſe troubler de nouveau, & ſa rougeur décela ſa crainte. La modeſte Alcioné eut été également embarraſſée de ſa réponſe & de ſon ſilence, ſi Charés, voulant leur donner le tems à l'un & à l'autre de ſe remettre un peu, n'eût pris la parole. Ce fut pour raconter à ſes amis le peu qu'il ſavoit de

l'hiſtoire

l'hiſtoire d'Alcimédon. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit le rendre intéreſſant & eſtimable par les qualités du cœur. L'amour propre d'Alcimédon en dût être auſſi flatté, que ſa modeſtie embarraſſée. Ariſton & Zénoclés y joignirent leurs éloges, & Sophronie & Pulchérie ſemblèrent encore enchérir ſur leurs amans.

La ſeule Alcioné ne ſavoit comment parler, ni comment ſe taire. Son état chez nous l'eut autoriſée à prendre ce dernier parti. La diſſimulation y eſt la vertu principale de ſon ſexe, & on la confond avec la réſerve; mais dans cette iſle fortunée la franchiſe eſt du devoir des deux ſexes & de tous les états. Alcioné loua donc enfin auſſi le courage & le mérite d'Alcimédon, mais en termes meſurés qui euſſent plutôt ſemblé faire l'éloge de la vertu que du vertueux; ſi le ton n'eût annoncé au moins autant d'intérêt pour l'un que pour l'autre. Le ſon enchanteur d'une voix déjà ſi chère achèva de porter le feu le plus ardent au cœur d'Alcimédon.

S'il eût ſu que la candeur des mœurs du pays autoriſoit l'aveu public de tous les ſentimens de l'ame, il n'eut pas différé d'ouvrir la ſienne à Alcioné. Mais il étoit encore trop obſédé par nos uſages, pour oſer être ſi prom-

ptement ſincère. Il ſavoit qu'il y a un tems marqué pour les déclarations des feux les plus paiſibles, faites même aux femmes les moins dignes d'en allumer d'autres. Il n'eſt pas étonnant qu'il n'oſât ſe permettre d'avouer ſa paſſion, dès la première vûe de celle qui la lui inſpiroit ; mais il n'étoit pas néceſſaire que ſa bouche parlât. Ses yeux, ſes geſtes, ſa couleur, ſa voix, ſes diſcours ſans ordre & ſans ſuite, diſoient tout, lorſqu'il croyoit ne rien dire, & qu'il s'applaudiſſoit de ſa circonſpection & de ſon reſpect.

Ariſton, qui s'appercevoit comme les autres, de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de l'étranger, propoſa à Charés de le mener à la comédie. C'eſt un délaſſement, un plaiſir de tous les âges & de tous les pays, ajouta-t'il : & Alcimédon ſera ſans doute bien aiſe de les partager avec nous. On joue le Sertorius de Corneille. Si les maximes de ce grand homme, ſi celles de l'auteur de Phèdre & de Britannicus, de celui de Mérope, d'Alzire, de pluſieurs autres de vos poëtes illuſtres & célébres, pouvoient devenir les maximes générales des peuples de vos contrées, vous n'auriez rien à nous envier, pourſuivit-il, en s'adreſſant à Alcimédon. Nous ſommes bien éloignés de penſer comme un de vos Miſantropes nouveaux, qui fait conſiſter

la force du génie dans la biſarrerie des paradoxes les plus étranges, & la perfection de la philoſophie dans la haine des hommes. Nous avons lu ſon étonnant diſcours contre les ſciences & belles lettres, qu'une académie plus étonnante encore a couronné, & nous en avons ri; mais nous ne ſavons pas encore préciſément ſi c'eſt plus aux dépens du vainqueur, que des juges de la victoire. Pour excuſer ceux-ci, nous avons cru que leurs ſtatuts ne leur impoſent que l'obligation de péſer le ſon & l'arrangement des mots, & qu'ils les diſpenſent de l'examen des choſes. Mais ſi cette régle les juſtifie, elle eſt ſi contraire à la véritable éloquence, qui conſiſte plus dans la force des penſées vraies, que dans le choix des termes ſonores, que nous leur conſeillons d'y renoncer. Il ſeroit auſſi peu judicieux de dire que l'acier brut eſt moins ſuſceptible de rouille que l'acier poli, & qu'il faut briſer les limes qui enlèvent ce que ſa ſurface a de raboteux, que d'accuſer les ſciences & les lettres de corrompre le cœur. Elles ſont les limes qui le poliſſent ſi parfaitement, que la rouille des vices honteux n'y peut mordre; & qu'il devient une glace unie ſur laquelle leur poiſon ne fait que gliſſer.

Nous avons lu auſſi l'ouvrage de ce moderne

Timon contre l'eſpèce humaine ; mais pour cette fois nous avons gémi. Eſt-il poſſible que né avec de l'eſprit & des talens, on faſſe gloire de montrer un cœur ſi farouche ? Vos vices ſont encore préférables à la vertu qu'il y veut ſubſtituer. S'il l'aime en effet, il l'a peint d'une façon à la faire haïr. Quoi, n'y a-t-il donc point de milieu pour l'homme, entre marcher à quatre pieds avec les brutes, ou vivre dans les excès de la débauche ? Ne peut-on être vertueux ſans fuir, ſans maudire la ſociété de ſon eſpèce ? C'eſt ce qui en épure les liens qu'il faut enſeigner, & non ce qui les détruit ; voilà comment il eſt glorieux de travailler, comment on doit faire parler la vertu. Inſtruiſez & n'humiliez pas ; ne faites point de déclamation contre l'art divin des Sophocles, & penſez que les citoyens d'Athenes & de Rome, qui en admiroient les chef-d'œuvres ; valoient bien les citoyens de Genève qui les proſcrivent.

Nous eſtimons d'autant plus ici vos bons ouvrages, que nous obſervons ce qu'ils enſeignent. C'eſt notre régle inviolable d'adopter les vertus & les connoiſſances étrangeres, pour fortifier, pour étendre les nôtres, & de rebuter ce qui peut-être vicieux ou dangereux dans la pratique. Les ſpéculations de vos ecrivains ſont admirables en général. Par quelle incon-

séquence dit-on si bien, & agit-on si mal? Alcimédon répondit en assez bon philosophe à cette question, & accepta avec reconnoissance l'offre qu'Ariston lui avoit faite de le mener à la comédie.

L'heure sonnoit, tout ce qui étoit chez Charés s'y rendit. En entrant dans la loge, Alcimédon entendit Sophronie qui disoit à Alcioné, que cet étranger est intéressant par ses malheurs, ses déplaisirs & sa constance! On jugera facilement de l'effet de ce discours sur un amant déjà dévoré de sa passion. Il tacha d'entendre également la réponse d'Alcioné. Elle n'en fit point à sa sœur; mais elle fixa Alcimédon. Ce regard dans un pareil moment, n'étoit-il par la réponse la plus favorable qu'il pût désirer? il osa presque la comprendre.

Bien-tôt la toile se leva, l'orchestre qui jouoit depuis long-tems, & qui l'eut autant séduit que le concert de Charés, s'il eut pu l'entendre, cessa tout-à-coup: les acteurs parurent, ils avoient l'air & l'habit des Héros qu'ils représentoient. Il avoient plus encore, la noblesse de leur démarche, & celle de leur voix; de l'ame, des entrailles, & point de poumons; point de contresens dans le costume, point d'affectation dans le geste, point de déclamation dans le discours. C'étoit le véritable ton du cabinet des rois.

La ſalle étoit belle, bien éclairée & d'une juſte proportion. La voix ſe diſtribuoit également par-tout. Une partie des ſpectateurs n'attendoit point impatiemment ſur ſes jambes la fin d'un divertiſſement fatiguant, tandis que l'autre eſt aſſiſe. Perſonne n'y parloit. Les femmes trop attentives, trop attendries, pour y faire des nœuds, écoutoient, & les jeunes gens ſembloient oublier leur beauté, pour ne ſe ſouvenir que de l'intérêt de la pièce. Point de cabale contr'elle, point de partialité pour les acteurs. C'étoit enfin le ſpectable le plus décent & le mieux réglé, auquel ou peut aſſiſter. Alcimédon, accoutumé au bruit, aux diſſonances, au pathétique exagéré, à mille défauts que nous condamnons tous les jours, & auxquels ne remédient ni le goût, ni la police, trouva encore autant de différence entre ce ſpectacle & ceux qu'il connoiſſoit, qu'il en avoit remarqué dans tout ce qu'il avoit admiré précédemment.

La tragédie étoit commencée, il fit ſes efforts pour y donner un peu d'attention; mais il ne fut tiré de ſa rêverie profonde, que par ces vers que Sertorius dit à Perpenna.

J'aime...à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer.

Alcimédon ne put ſe défendre de tourner

des regards timides & enflammés ſur Alcioné, qu'il ne baiſſa qu'à ces mots ſuivans.

Mais tel que je puis être on m'aime.

Il laiſſa échapper un ſoupir qu'il avoit voulu étouffer, & porta la main ſur ſon viſage, pour en dérober le trouble. Il ſe promit de ne plus ſe laiſſer ſurprendre à ces applications ſi naturelles à ſon état préſent; mais cette réſolution dépendoit-elle de lui? La ſcène de Viriate avec Thamire la lui fit bientôt oublier. Il ſe ſentit accablé de la ſurpriſe que cette confidente témoigne à la reine, en lui parlant de ſon amour pour Sertorius, en ces termes:

Il eſt aſſez nouveau qu'un homme de ſon âge,
Ait des charmes ſi forts pour un jeune courage:
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans,
Trouvent l'heureux ſecret de captiver les ſens.

Ceux d'Alcimédon, prêts à l'abandonner, ne furent retenus que par le deſir d'obſerver ſi Alcioné éprouvoit ce que Viriate répliqua à Thamire en faveur de ſon amant:

Ce ne ſont pas les ſens que mon amour conſulte:
.....
.....
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge,
Le mérite a toujours des charmes éclatans.

Il regarda encore Alcioné, mais pour cette fois avec un air de crainte & d'inquiétude.

Que devint-il, quand il rencontra ſes yeux, qui le fixoient auſſi avec une langueur qui ſembloit lui parler comme Viriate! Il en eut bien moins fallu pour enyvrer d'eſpérance les conquérans de nos belles. Cependant Alcimédon étoit trop enflammé, pour être légèrement crédule ou préſomptueux. Il flotta juſqu'à la fin de la pièce entre la crainte & l'eſpérance; mais le combat de ces deux ſentimens étoit inégal, & la crainte finiſſoit toujours par prendre le deſſus.

Dans l'entre-acte de la tragédie à la comédie qui devoit la ſuivre, la converſation devint générale dans la loge de Charés, & Alcimédon eut lieu d'admirer autant l'eſprit d'Alcioné que ſa beauté qu'il avoit d'abord cru incomparable. Elle lui fournit cette comparaiſon, qu'en vain il eut cherché ailleurs. Elle ſeule pouvoit être rivale d'elle-même.

Pulchérie, l'amante du héros de ſa patrie, trouva tant de conformité entre ſa ſituation, & celle de la reine de Luſitanie, qu'elle en prit occaſion de dire les choſes les plus délicates & les plus tendres à l'heureux Zénoclés, qui répondoit avec plus de paſſion, qu'un amant bien enflammé chez nous, qui n'a encore rien obtenu. Ils avoient l'un & l'autre la précieuſe liberté de penſer tout haut, de ſentir

en public ; & les témoins de leur bonheur fembloient en augmenter les charmes. Celui d'Ariſton & de Sophronie n'éclata pas moins. Ariſton jugeoit en maître ſouverain du théâtre, & Sophronie partageoit les applaudiſſemens qu'il recevoit.

Cette converſation animée & intéreſſante fut interrompue par le commencement de la petite pièce, & que les acteurs ne firent point attendre ; c'étoit la pupille. Il ſembloit que le choix & non le haſard, eut fait jouer cette comédie. Les applications au ſort d'Alcimédon y furent encore plus fortes, plus fréquentes que dans la tragédie. Alcimédon croyoit être à la place du tuteur, & Alcioné à celle de la pupille. Elle ſouffroit de ſon embarras, elle s'impatientoit de l'excès de modeſtie de ſon amant. Je plains un cœur ſi tendre & ſi vertueuſement formé, lui dit Sophronie ; je le plains d'être né dans un pays où le préjugé veut étouffer la nature, & fermer la bouche à la ſincérité. Si Lucinde eût été élevée parmi nous, & elle en étoit digne, elle n'eut pas ſouffert la contrainte de ſes ridicules amans, ni affligé celui qu'elle chériſſoit, en n'oſant lui déclarer ſa tendreſſe. Elle eût fait avec lui ce que nous faiſons ici. Le premier qui ſent l'amour, l'avoue le premier à l'objet qui le fait

naître. C'eſt une foibleſſe auſſi grande de diſſimuler un ſentiment, que c'eſt une tache honteuſe de le feindre, quand le cœur ne le dicte point.

Alcimédon ne perdoit pas un mot de cette réflexion, il conſidéroit attentivement & alternativement Sophronie & Alcioné, pour tâcher de démêler l'intention de l'une, & l'impreſſion de ce diſcours ſur l'autre. Il put ſe flatter qu'elles lui étoient également favorables; mais encore une fois, il le déſiroit trop, pour l'eſpérer beaucoup.

On ſortit de la comédie. Mille flambeaux en éclairoient les iſſues, & nul embarras n'empêchoit d'y arriver. La ſalle du ſpectacle formoit une eſpèce de rotonde environnée de portiques qui ouvroient circulairement pluſieurs débouchés. Cet édifice, conſacré aux plaiſirs du public & à ſon rendez-vous, étoit élevé au milieu d'une grande place octogone, dont les rues préſentoient autant de routes larges & commodes aux carroſſes. Ceux de Charés & de ſa ſuite approchèrent donc avec facilité; ainſi ſans ſe morfondre ſur un eſcalier en les attendant, on arriva bientôt chez lui.

Un ſouper délicieux fut ſervi peu de tems après, & la converſation fut amuſante du commencement juſqu'à la fin, parce qu'elle fut

toujours intéreſſante. On obligea Alcimédon de raconter ſes avantures. Il en parla modeſtement; il peignit ſans aigreur & ſans amertume les amis ingrats & les maîtreſſes perfides, dont il avoit à ſe plaindre. Il avoua naturellement les foibleſſes de ſon cœur, quand les preuves des plus évidentes trahiſons n'avoient pu le détacher des objets de ſes affections. Il déplora d'une manière touchante la douloureuſe ſituation d'un honnête homme, qui aime malgré lui une femme qu'il ne peut eſtimer. Alcioné, qui étoit à table à côté de lui, s'intéreſſoit viſiblement à ſes malheurs, le plaignoit moins en apparence que les autres, mais plus vivement ſans s'en appercevoir. Elle rougiſſoit d'indignation aux détails des fauſſetés de ſon ſexe, & ne pouvoit concevoir comment il étoit ailleurs ſi différent de ce qu'il eſt dans ſon pays. Les vices des hommes ne la chagrinoient pas moins ſenſiblement. Elle gémiſſoit de leur corruption & conſoloit Alcimédon par la certitude de n'en plus trouver que de vertueux, s'il étoit réſolu de fixer ſa demeure dans l'iſle où le ſort l'avoit conduit.

Si j'y ſuis réſolu, madame, s'écria-t-il? J'aurois mérité plus de malheurs & de perſécutions que je n'en ai eſſuyé dans le cours déja long de ma vie, ſi j'étois capable de quitter

l'asyle où je suis parvenu, pour redescendre aux enfers ! L'expression est forte, dit Alcioné. . . . . Pas encore assez, reprit-il, pour expliquer ce que j'éprouve dans ce moment. Il n'y a ni plus de beautés, ni plus de vertus au ciel que j'en vois ici, & je n'ai point d'autre comparaison pour me faire entendre. Il ne faut aux dieux que des hommages, de l'encens & des vœux. Tout ce que je connois ici n'est pas moins digne des miens. Nous demandons, interrompit Sophronie, plus de sentimens que de respects; ceux-ci gênent l'ame, ceux-là en sont les interprêtes. Ah ! madame, reprit Alcimédon, la mienne est remplie de ces sentimens que l'on estime tant chez vous, & qui m'ont toujours trahi ailleurs. Livrez-vous y sans contrainte, repliqua-t-elle, nous la connoissons aussi peu que la licence. Toujours tranquilles, toujours rassurées par les motifs, nous permettons un libre essor aux mouvemens du cœur & aux plus secrètes pensées de l'esprit. L'un est sincère, l'autre est droit; qu'aurions-nous à en redouter ?

On en étoit là quand le souper finit. Peu de tems après chacun se sépara avant l'heure ordinaire, afin de procurer à l'étranger un repos que l'on croyoit lui être nécessaire. Il resta donc seul avec Charés. Ah ! seigneur,

lui dit-il, avec une expreſſion qui affecta le vieillard; ſeigneur, que votre peinture éloquente eſt encore au-deſſous de la nature! Elle s'eſt épuiſée en formant Alcioné. Rien n'avoit paru d'égal ſur la terre, & rien n'y reparoîtra plus de ſemblable. On eſt accablé du pouvoir de ſes charmes avant que l'on ait pu les admirer. Je ne ſais ſi elle eſt blonde ou brune, grande ou petite; je ſais ſeulement que j'ai été ébloui, enyvré & embrâſé au premier coup d'œil. Que je vais être heureux ou infortuné! Si Alcioné dédaigne mes vœux, mes malheurs paſſés ne ſont pas l'ombre de mes malheurs à venir. Je ne vois rien, interrompit le vieillard, qui doive vous donner lieu de redouter ce refus. Ou je me trompe fort, ou l'impreſſion que vous avez faite ſur Alcioné, ne tardera point à répondre ouvertement à la vôtre. Oui, ſeigneur, elle vous aimera; je la connois aſſez pour oſer vous le prédire. Son embarras & ſon air d'intérêt ſont mes garans. Si votre âge trop peu avancé encore ne vous nuit point, je vous vois bientôt le plus heureux des hommes. Demain nous ſerons mieux inſtruits. Il faut vaincre votre timidité, & porter votre ame à ſes pieds. C'eſt elle qui doit régler votre ſort; ainſi c'eſt d'elle qu'il faut l'apprendre. A ces mots, il conduiſit Al-

cimédon dans ſon appartement, & croyant le livrer au ſommeil, en le livrant à lui-même, il le laiſſa en proie à tout ce que l'agitation de la paſſion la plus ardente & la plus impétueuſe a de troubles, d'allarmes & de déchiremens.

Quelle nuit éternelle il paſſa ! j'en atteſterois les amans les plus tendres, & je leur en demanderois la peinture, s'il y en avoit parmi nous qui puſſent être comparés à Alcimédon. Mais que diroient-ils qui approchât de ſon tourment, qui donnât une idée de ſa ſituation ? Il n'a pu la faire comprendre lui-même, & je ne ſuis pas aſſez éloquent pour y ſuppléer.

A peine le jour recommençoit-il à éclairer le ſommet des côteaux charmans de l'iſle de Philos, qu'il ſe leva, & deſcendit dans les jardins de Charés. Il n'y fut devancé que par mille oiſeaux, dont les chants amoureux, & les careſſes animées furent à ſon cœur & à ſes yeux autant de ſymboles du bonheur général de tout ce qui reſpire ſous ce climat chéri de la nature & des dieux. Tout portoit le feu dans ſes ſens, juſqu'à la fraîcheur & au murmure des eaux. Il erra long-tems dans les détours multipliés de ces jardins. Ils renfermoient mille beautés, mais il n'en remarquoit plus aucune, parce que celle qu'il cherchoit ne leur donnoit

pas la vie. Situation étrange d'eſprit & de cœur des amans! Sans Alcioné, il ſe croyoit dans un déſert; devant elle, tout le reſte ſe fut également évanoui.

Il y avoit déja pluſieurs heures qu'il marchoit à l'aventure, & qu'il revenoit ſur ſes pas, en croyant avancer, lorſque les rayons du ſoleil commencèrent à échauffer aſſez la terre, pour que l'on cherchât des aſyles contre leurs feux. Mais ceux d'Alcimédon étoient trop vifs pour qu'il fût averti par une ardeur étrangère de ſe couvrir des ombrages frais que mille réduits touffus lui préſentoient. Il n'y penſa, au contraire, que pour redoubler la flamme qui le dévoroit. La grotte où Charés avoit commencé la veille à la faire naître, lui étoit trop chère, pour l'oublier. Il crut qu'un lieu qu'il avoit ouï retentir du nom d'Alcioné étoit devenu un temple qu'il ne pouvoit aſſez fréquenter. Il y marcha pour le remplir de ſes ſoupirs & de ſes vœux : & déja il avoit mis un pied ſur l'entrée, quand il entendit une voix inconnue de femme. La diſcrétion l'arrêta; mais une puiſſance ſecrette l'empêcha de ſe retirer.

« Ne réſiſtez point à votre cœur, diſoit cette voix; votre jour de ſenſibilité eſt arrivé. Vous avez fait aſſez d'infortunés juſqu'à pré-

ſent, pour jouir enfin de la douceur de faire des heureux & d'être heureuſe vous-même. Tout ce que le ſage Charés vous a dit de l'étranger, tout ce que vous en avez vu vous-même, ne vous laiſſe aucun doute d'en être adorée, quand vous n'auriez pas l'expérience conſtante de l'être par tous ceux qui oſent élever un regard juſqu'à vous. Je ſuis ſon garant, répondit un homme, qu'Alcimédon reconnut pour Charés, autant que l'état de ſon cœur le lui permit dans ce moment inexprimable. Si vous aviez pû être témoin de ſes tranſports, quand vous fûtes ſortie de chez moi, la gloire & la ſatisfaction d'être aimée à cet excès par un homme vertueux, que toutes les adverſités ont éprouvé, vous euſſent décidée ſur le champ en ſa faveur. Il me faiſoit autant de pitié que de plaiſir. Toute la nuit j'ai partagé ſa ſituation, à préſent je ſuis inquiet de ſes ſuites. Il a précédé l'aurore, & c'eſt en vain que je l'ai cherché. »

« Ce ſeroit en vain auſſi, répondit Alcioné, car il eſt facile de juger que c'étoit à elle que ces diſcours s'adreſſoient, que je vous diſſimulerois, ou que je combattrois le penchant qui m'entraîne vers cet étranger. Il eſt ſelon mon cœur, il réunit les choſes que je voulois raſſembler dans mon amant; mais, hélas, ajouta-t-elle

ta-t-elle en ſoupirant, qu'il eſt encore jeune ! »

Alcimédon ne put tenir à cet aveu. Quoique le plaiſir & la ſurpriſe lui dérobaſſent preſque l'uſage de ſes jambes, il entra & ſe précipita aux genoux d'Alcioné. Ah ! madame, lui dit-il, vous redoutez mon âge, & moi je regrette les jours écoulez loin de vos yeux. Peuvent-ils être trop longs, quand ils doivent vous être conſacrés ? Divine Alcioné, je venois ici par l'excès de mon amour animer & attendrir ces marbres, que j'y croyois mes ſeuls témoins, & j'y entends prononcer par vous-même l'excès de mon bonheur. En ratifierez-vous l'aveu aux yeux du plus paſſionné de tous les hommes ? Pourriez-vous craindre ſon inconſtance, vous née pour faire adorer la fidélité, & la rendre la vertu la plus facile de l'univers ? Vous le ſavez, j'ai aimé ſans partage des femmes volages & infidèles ; pourrois-je trahir l'incomparable Alcioné ? Non, puiſque votre cœur m'eſt favorable, votre raiſon ne nous fait ni à l'un ni à l'autre une telle injuſtice. Si un mortel peut être digne de vous intéreſſer, j'oſe le diſputer à tous les amans de l'univers, quand il ne faut, pour être préféré qu'une paſſion ſans bornes, une conſtance ſans altération, & des malheurs non mérités, ſoutenus ſans foibleſſe.

L'étonnement d'Alcioné à l'arrivée imprévue de ſon Amant, ne lui permit pas de l'interrompre. Elle garda même le ſilence encore quelques momens, après qu'il eut ceſſé de parler; & il attendoit à ſes pieds l'arrêt de ſa vie ou de ſa mort. Mais pendant ce ſilence, ſes yeux commençoient à expliquer les ſentimens de ſon ame. Sans pouvoir vous ſoupçonner d'indiſcrétion, lui répondit-elle enfin, vous avez ſurpris l'aveu de mon inclination. Mon deſſein ne fut jamais de vous le dérober; incapable de déguiſement, je me ſerois fait un mérite de ma ſincérité, & de la promptitude de cet aveu, qui vous eſt ſi cher. Oui, pourſuivit-elle, d'un ton enchanteur, oui, Alcimédon, je vous aime; vous allez faire déſormais ma ſouveraine félicité, ſi je fais la vôtre. A ces dernières paroles, elle voulut le relever, mais il étoit évanoui à ſes pieds; il n'avoit pu les entendre, ſans être abandonné de tous ſes ſens retirés dans ſon ame. La pâleur de la mort avoit ſuccédé au feu de l'amour; il ne fallut pas moins que les mains d'Alcioné, qui preſſoient tendrement les ſiennes, pour le rappeller à la vie. Il ouvrit les yeux. Quel ſpectacle! L'idole de ſon amour, allarmée de ſon état, & lui répétant les aſſurances de ſon bonheur! Il fau-

droit avoir brûlé à cet excès, pour juger de ce tableau.

Ma chère Alcioné, puiſque ce titre m'eſt permis par vous-même, lui dit cet Amant d'une voix étouffée par le plaiſir, connoiſſez ce qui ſe paſſe en moi par les effets que vous en avez vus ! Cette révolution de tous mes ſens, parle mieux pour mon cœur que ma bouche, qui en fut toujours l'interprète fidèle. Je vous adore, vous devenez mon unique divinité. C'eſt-là ce que je ſens de moins pour vous, & ce que je peux ſeulement vous dire. C'eſt-là ce que je vous répéterai mille fois, & ce que je vous prouverai, tant que mes jours ſeront prolongés.

Zélonide, c'eſt le nom de la confidente d'Alcioné, & Charés étoient témoins de cette ſcene d'attendriſſement & de bonheur; ils ſe ſentoient heureux par celui de ces Amans. Alcimédon ſe jetta dans les bras du vieillard, & lui exprima ſa reconnoiſſance par ſes embraſſemens & par des larmes de joie. Il devoit trop auſſi à Zélonide pour oublier un tel bienfait. Que de choſes ſenties & ſenſibles il lui dit ! Mais toutes ſe rapportoient au prix qu'il avoit obtenu par ſes conſeils; & Zélonide n'en fut point offenſée. Elle aimoit trop Alcioné, pour vouloir lui ravir les mouvemens

même de la reconnoiſſance, dans un inſtant ſi doux.

Pour que ces amans y miſſent un ſceau, qui rendit à jamais durable & précieuſe l'union qu'ils venoient de former, Charés & Zélonide ſortirent de la grotte : l'amour ſeul y reſta avec eux, non pour animer leurs tranſports, ils étoient au-deſſus de ſes feux, mais pour en fermer l'entrée au reſte des humains.

C'eſt ici que le voile de Timante m'eſt encore plus néceſſaire qu'il ne le fût à ce peintre, quand il ſe trouva dans l'impuiſſance d'exprimer la violence de la douleur exceſſive d'Agamemnon. L'ivreſſe du cœur, le comble de la félicité, le ſein des délices ſont encore plus au-deſſus de l'art du pinceau. Je me tais, & je laiſſe ſentir.

Cependant Zélonide qui ſuivoit Charés, avoit cru reprendre avec lui, le chemin de ſa maiſon. Mais ce tendre vieillard, toujours entraîné par le ſouvenir de ſon Aglatide, la conduiſit aux pieds de ſa ſtatue. A cette vue ſes larmes coulèrent à l'ordinaire, ſes bras s'ouvrirent & ſerrèrent étroitement cette froide image de ſon amante.

Source jadis de mon bonheur, lui dit-il, tu le rendis égal à celui de ces amans, qui

oublient à préſent l'univers, & peut-être même leur propre exiſtence. De ce moment, ils commencent à vivre, & j'ai vécu. Juſqu'à quand, chère Aglatide, prolongeras-tu mon exil ! N'es-tu pas encore ſatisfaite des preuves de conſtance que je t'ai données depuis notre horrible ſéparation ? Il eſt tems de nous réunir. Je viens de procurer à ma patrie un citoyen vertueux qui ſuivra l'exemple de mon amour. L'union des cœurs que j'ai vu former, comble le mien d'une joie pure, mais elle y réveille celle qui l'enyvra. J'ai légué à Alcimédon & à Alcioné, qui te fut chère, tout ce que je tiens des mains de la fortune. Quel héritiers plus dignes de toi & de moi pouvois-je choiſir de ce que tu m'as laiſſé & de ce que je déſire de quitter ? Que ce ſoit le dernier hommage que je rendrai à ta cendre ! Aglatide, chère Aglatide, entends mes ſoupirs, & remplis mes vœux. Que mon âme, qui m'échappe pour voler ſur ces levres dont la pâleur me rappelle le coup fatal qui nous ſépara, fatiguée de ſa priſon détruite, s'exhale dans le ſein des airs, pour aller ſe renouveller dans le tien.

En achevant ces mots, Charés embraſſa encore plus fortement l'ombre de ſon Aglatide : & bientôt il parut aux yeux de Zélonide n'être

devenu lui-même qu'une ſtatue. Le mouvement & la voix ſe perdirent enſemble. Zélonide approcha, & Charés ne vivoit plus.

Aux cris perçans que ce ſpectacle douloureux & touchant lui fit pouſſer, Alcioné & Alcimédon eurent la vertu de s'arracher des bras de l'amour, pour voler au ſecours de l'amitié. Quelle image pour des cœurs auſſi tendres! Quel paſſage rapide des ſenſations les plus délicieuſes, aux regrets les plus juſtes! Alcimédon inconſolable, ſe jetta ſur les reſtes inanimés de ſon ami. Il l'arroſa de ſes larmes, il en fit couler un torrent des yeux d'Alcioné & de Zélonide, par les choſes attendriſſantes que ſa vive douleur lui inſpira. Alcioné ſentit qu'il lui en devenoit plus cher. Elle ne pouvoit faire une épreuve nouvelle des qualités vertueuſes de ſon ame, qu'elle ne lui fournit un nouveau motif de s'applaudir de ſon choix. Mais craignant enfin que la violence de l'affliction de ſon amant ne devint funeſte à ſa ſanté, elle ſe ſervit de ſon pouvoir pour l'entraîner loin de l'objet qui la cauſoit. Malgré la vûe d'Alcioné, & tout brûlant encore de ſes careſſes, il crut que ſon ame s'arrachoit de ſon ſein, en s'éloignant du malheureux Charés.

C'eſt à lui que je vous dois, divine Alcioné,

lui disoit-il ; ne condamnez pas l'état où sa perte me réduit. Je lui dois plus qu'aux dieux. Qu'auroient-ils pu donner au mortel qu'ils eussent voulu combler de leurs bienfaits, si ce n'eût été vous ? Il n'y a qu'une Alcioné dans l'univers, & je la tiens de Charés. En disant ces mots, il fondoit en larmes ; & soutenu par sa maîtresse & par Zélonide, il arriva avec peine chez cet ami qui lui coûtoit des regrets si justement mérités. La vûe de sa maison les redoubla encore, & quand on lui présenta le don de tous ses biens que ce généreux vieillard avoit écrit le matin même en sa faveur, il n'en sentit le prix que par un nouveau déchirement de son ame.

Quelle maîtresse sous un autre climat eût pardonné à son amant une douleur si démesurée pour un ami, sur-tout en sortant de ses bras pour la première fois ? Les femmes auront peine à le croire : cependant Alcioné fut enchantée de celle d'Alcimédon. Tous deux à l'envi s'empressèrent à rendre à Charés les derniers devoirs de l'amitié, & à remplir ses volontés. Ils mêlèrent ses cendres à celles d'Aglatide, & consacrèrent à la fidélité le lieu qui renfermoit leur tombeau commun.

Sophronie, Pulchérie, & leurs amans instruits

par Zélonide du bonheur & de la douleur d'Alcioné & d'Alcimédon, vinrent pour partager l'un & l'autre avec eux. Alcimédon apprit de Zénoclés que les compagnons de ſon naufrage qui avoient pu s'en échapper, après avoir fait des efforts inutiles pour ſauver les débris de leur fortune, étoient arrivés ce matin même ſur la place principale de la ville; & que le premier mouvement des habitans avoit été de les ſecourir & de les retirer chez eux; mais qu'ils avoient trouvé dans ces étrangers tant d'inconſéquences, de légèreté, d'étourderie, de familiarité avec les femmes qu'ils vouloient honorer de leurs careſſes, & d'arrogance avec les hommes, qu'ils ſembloient déjà menacer, en ſe prévalant de ces armes meurtrières qui ſont toujours prêtes à verſer le ſang dans le ſein même de la ſociété, que ſur leur rapport, la police avoit jugé néceſſaire, pour éviter le trouble que ces nouveaux hôtes pourroient cauſer, & plus encore pour ſe garantir de la contagion de leurs mœurs, de les pourvoir de toutes les choſes qui leur manquoient, & de tirer du port un vaiſſeau léger qui put les porter dans cette même île d'où fondirent autrefois ſur celle d'un peuple, auſſi doux qu'heureux, les barbares que la valeur de Zénoclés repouſſa.

Elle s'eſt ainſi peuplée de nos rebuts, ajouta-t'il. Notre force ne conſiſte pas dans le nombre, mais dans la vertu des citoyens; & nous donnons ce titre à tous ceux de l'univers qui nous paroiſſent le mériter. Nous conſervons les hommes tels que vous, que le ſort y conduit, pourſuivit-il, & nous renvoyons à nos ennemis ceux qui ſont indignes de vivre parmi nous. Vous avez été le ſeul dans cette occaſion, digne d'être adopté avec gloire & avec avantage pour ce pays; & dans pluſieurs naufrages nous n'en trouvons ſouvent pas un que nous puiſſions garder avec indulgence. Ces voiſins dont je vous parle, continua-t'il, ſervent donc à nous purger des étrangers vicieux que le hazard nous amène. L'humanité nous défendroit de les détruire, tandis qu'une ſage politique nous interdiroit le danger de les recevoir. Ce ſeroit une extrêmité fâcheuſe dont nos ennemis nous débarraſſent. Ils nous ſont encore utiles d'une autre maniere, pour la conſervation de la pureté de nos mœurs. S'il étoit poſſible que l'air de cette île ſe corrompit par quelque maligne influence, au point de faire commettre un crime à un citoyen, quelque grand qu'il fût, les loix n'ont point trouvé de peine plus rigoureuſe, que celle de l'exil du

coupable dans cette île, où regnent les vices & les paſſions criminelles. Rendu à lui-même, à ſes premiers ſentimens, concevez quel ſupplice il ſouffriroit ! Nous n'avons heureuſement point encore eu d'exemple de ce châtiment.

Il eſt moins que jamais à redouter que l'occaſion de l'employer ſe préſente, répondit Alcimédon : j'ai reçu aſſez d'inſtructions du ſage Charés, pour ſavoir que ſi vos concitoyens euſſent été ſuſceptibles de corruption, les actions & les écrits de Zénoclés & d'Ariſton les en euſſent encore mieux préſervés que la crainte de l'exil. Si Zénoclés eſt le héros de ſa patrie, pourſuivit-il, en s'adreſſant à Ariſton, vous en êtes le légiſlateur par vos ſublimes écrits : je brûle d'impatience de les lire ; & c'eſt à vous-même, ſeigneur, que je m'adreſſe, pour vous prier de me les confier.

On vous les a trop exagérés, répliqua modeſtement Ariſton ; mais s'ils obtiennent le ſuffrage d'un juge éclairé & philoſophe, je les croirai bons à mon tour. Y verrai-je, reprit Alcimédon, les tables de vos loix ? Parlez-vous de votre culte, de votre juriſprudence, des mariages ? Pas un mot de tout cela, répondit Ariſton. Vous avez pu remarquer que nous n'avons point ici de temples. Celui que l'on éleve

à la divinité eſt dans le cœur. Nous n'avons point non plus de juriſprudence pour régler des droits contentieux, parce que tout le monde étant juſte, perſonne n'a de procès. Quant aux mariages nous ne leur connoiſſons point d'autres nœuds que ceux que vous avez formés ce matin avec la belle Alcioné. Croyez-vous qu'elle ait jamais beſoin de recourir à un acte authentique du don de votre cœur ? ou s'il pouvoit arriver que vous le retiraſſiez, croyez-vous qu'elle ſe ſouciât de votre main ? Nous n'avons point de miniſtres qui reçoivent nos ſermens, ni de notaires qui les écrivent. Nous les faiſons à l'objet de nos vœux, & ils ſont ſacrés.

Ah ! Seigneur, pardonnez, s'écria Alcimédon tout confus, pardonnez aux notions communes qui m'ont captivé pendant quarante ans. Je me croyois philoſophe ; je ne ſuis encore que l'eſclave des préjugés de mon éducation. Ma vie ne ſera point aſſez longue pour adorer Alcioné, & pour admirer la pureté de la nature naiſſante, conſervée dans cet aſyle inviolable. Tous les jours augmenteront ma ſurpriſe, mon inſtruction & ma félicité. J'avois des livres que je croyois excellens, des manuſcrits que l'amour propre me faiſoit conſerver avec

complaiſance, je les ai perdus dans mon naufrage; & tandis que je les regrettois comme un bien réel, je ne perdois en effet que la ſource ou le dépôt de mes erreurs. Alcioné ſera à jamais ma divinité, ſes ſœurs charmantes & leurs amans ma ſociété, & les ouvrages d'Ariſton mes ſeuls livres.

Leur converſation fut interrompue par l'arrivée de Coſroës que l'on annonça. Son nom fit regner un ſilence profond. Cet amant malheureux parut. Alcimédon ne put ſe défendre d'un premier mouvement involontaire de jalouſie, en le voyant beau encore comme Narciſſe, quoiqu'une langueur différente l'eût deſſéché plus que lui. Mais le ſecond ſentiment fut d'admiration pour Alcioné, que les charmes de la figure n'avoient pu ſéduire. Coſroës s'approcha d'elle, & d'une voix affoiblie par le déſeſpoir, il la félicita ſur ſon union, dont il étoit déja inſtruit, avec un étranger digne par ſes vertus & ſes infortunes d'intéreſſer ſon cœur. Il eut le courage de proférer ces mots: je me fais juſtice, madame, ſur ce que j'en ai oui dire. Il vous méritoit mieux que moi; & je ſens que votre félicité adoucit mes peines. Alcioné fut ſenſible à cette démarche généreuſe. Alcimédon lui montra un déſir ſincère

de mériter ſon amitié, après avoir obtenu ſon eſtime; & il étoit aiſé de lire dans les yeux de Zélonide qu'elle lui offroit une conſolatrice. Cette fille charmante, qui n'avoit point encore quitté Alcioné, avoit ſenti un intérêt pour les maux de cet infortuné, dont la vivacité étoit trop grande pour n'être que de la pitié. Ma chere Zélonide, lui dit Alcioné d'un air enchanteur, je vous confie Coſroës. Ses ſentimens éprouvés méritent que vous faſſiez moins d'attention à ſa jeuneſſe qu'à celle de tout autre. Par amitié pour moi, abrégez la durée de ſes épreuves, & mettez-le en état de me revoir. Zélonide rougit & ſourit. Serois-je digne qu'elle daignât en prendre la peine, répondit Coſroës embarraſſé? Un cœur qui a brulé pour une autre.... adorera de même Zélonide, interrompit Alcioné; c'eſt une autre moi-même.

En effet quelques années après ces deux amans furent auſſi charmés l'un de l'autre, que ceux qui leur avoient donné l'exemple & le conſeil de s'aimer, l'étoient de leur choix.

Ici finiſſent les mémoires de l'hiſtorien d'Alcimédon. Il aſſure que l'on ſait le reſte de ſes aventures, quand on eſt inſtruit du bonheur

qu'il goûta dans la poſſeſſion d'Alcioné ; parce que les jours qui ſuivirent celui qui le mit dans ſes bras, furent tellement marqués & comptés par les mêmes délices & la même félicité, qu'ils ſe reſſemblèrent tous.

Fin des voyages d'Alcimédon.

LES ÎLES FORTUNÉES,

OU

LES AVENTURES DE BATHYLLE ET DE CLÉOBULE.

Par M. MOUTONNET DE CLAIRFONS,
de plusieurs académies.

Cette édition a été revue & corrigée par l'auteur.

L'Isole di fortuna ora vedete,
Di cui gran fama a voi, ma incerta guinge.
Ben sono elle feconde, e vaghe, e liete,
Ma pur motto di falso al ver s'aggiunge.
Jérusalem délivrée, chant 15, octave 37.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Si j'avois voulu ſuivre la coutume uſitée depuis long-tems, j'aurois aſſuré avec hardieſſe, que cet ouvrage n'eſt que la traduction d'un manuſcrit grec, trouvé dans les ruines d'Herculanum. J'aurois bâti cette hypothèſe à ma fantaiſie, & il ſeroit poſſible que j'en euſſe impoſé pendant quelque tems aux ſots & aux ignorans : mais les gens éclairés n'en auroient voulu rien croire. J'avoue donc ingénument, que cette bagatelle eſt toute entière de moi, & que je ſuis ſeul reſponſable de tous les défauts qui la déparent (1). Je ne pardonne pas à Monteſquieu d'avoir eu recours à ce miſérable ſubterfuge, en donnant le Temple de Gnide. Quel auteur avoit moins beſoin d'une pareille

(1) La première idée de ce roman m'eſt venue en liſant dans le Taſſe les quatre vers italiens qui lui ſervent d'épigraphe.

reſſource! Et quel ouvrage plus original & plus digne de ſa réputation! Mon but n'a pas été de travailler dans le goût dominant du ſiècle. On ne ſera point fatigué, effrayé, déchiré, ſuffoqué, anéanti, à la lecture de mon ouvrage. Mon deſſein n'a pas été de compoſer un roman bien noir, bien lugubre, bien horrible, & bien dégoûtant. On ne converſera point ici avec des ſcélérats abominables, ſouillés, noircis d'horreurs & d'infamies. On ne ſera point révolté par la peinture hideuſe de perſonnages odieux & atroces, dont les actions affreuſes devroient être enſevelies dans le plus profond oubli. Toute mon ambition, c'eſt d'intéreſſer les gens honnêtes; de les attendrir; de les occuper agréablement, en leur faiſant verſer quelques larmes. Si je réuſſis, je n'ai plus rien à deſirer, & mon triomphe eſt complet.

Je crois devoir avertir le lecteur, que cet ouvrage fut compoſé pendant

l'été de 1771. L'auteur étoit alors relégué au milieu des bois, ſur une montage (1) élevée de neuf cens pieds au-deſſus du niveau de la rivière qui coule au pied. C'eſt au fond de cette ſolitude, que, pour ſe diſtraire d'occupations ſérieuſes, & pour éloigner l'ennui, il s'amuſoit à former la tiſſure de ce petit roman, dans lequel il tâchoit d'imiter la ſimplicité grecque, & d'écarter les ſombres vapeurs de l'anglomanie, qui cauſent préſentement des vertiges dans toutes les têtes; tandis que le caractère de gaieté nationale s'affoiblit, ſe dénature & s'anéantit. Malgré toutes les brochures *ſentimentales* dont la France eſt inondée, nous n'en ſommes pas devenus plus ſenſibles & plus heureux. Cette épidémie littéraire eſt d'autant plus contagieuſe, que les femmes, qui donnent actuellement le ton, la fomentent & la propagent. Elles enten-

(1) Montjeu, auprès de la ville d'Autun, en Bourgogne.

dent bien peu leur intérêt ! Tous ceux qui affichent le titre faſtueux de *penſeurs*, ſont triſtes, égoïſtes, inſociables, pointilleux & arrogans. Quelle fatale révolution ! Quel puiſſant génie pourra nous guérir d'un travers auſſi ridicule & auſſi dangereux ?

LES ISLES FORTUNÉES,

OU

LES AVENTURES DE BATHYLLE ET DE CLÉOBULE.

Devenere locos lætos, & amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Virgile. Énéide, liv. 6, vers 638.

LIVRE PREMIER.

Bathylle monté sur un vaisseau Tyrien, voguoit sans inquiétude, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une horrible tempête. Les vents sont déchaînés sur les mers : le ciel s'obscurcit : une nuit affreuse succède au plus beau jour. L'air siffle, l'onde bouillonne & mugit, il tonne, les éclairs brillent : les vagues deviennent & plus grosses & plus furieuses, les voiles sont déchirées, le mât rompu, les rames brisées. Le vaisseau devenu le jouet des aquilons.

fougueux, eſt emporté rapidement ſur la pointe des rochers, s'entr'ouvre avec bruit, s'enfonce, & s'abîme en tournoyant au milieu des gouffres profonds. Quelques débris ſurnagent & préſentent aux mourans un foible ſecours. Bathylle ſans ſe troubler, s'élance ſur une large planche, la ſaiſit, fortement d'une main, & nage de l'autre. Accablé de laſſitude, il ne perd pas courage; élève ſa tête au-deſſus des flots, & apperçoit dans le lointain un endroit où il peut aborder ſans danger. Il fait de plus grands efforts: un rayon d'eſpérance brille à ſes yeux: une nouvelle force renaît dans ſes membres fatigués. Enfin il arrive au pied d'une haute montagne, & s'accroche à des branches ſouples. C'eſt avec ce frêle appui qu'il parvient ſur un quartier de roche. Inquiet, incertain, il doute quelque tems, s'il trouvera une habitation commode. Pendant qu'il étoit livré à ces inquiétudes, il découvre une grotte ſpacieuſe, creuſée dans le roc. Il s'avance de ce côté, & reconnoît avec plaiſir, qu'il peut y entrer ſans crainte, & faire ſécher ſes habits mouillés du naufrage.

Arraché à une mort preſque inévitable, Bathylle fixe alors ſes regards ſur cette mer encore follement irritée, & conſidère avec étonnement la rage & la fureur de cet élément

indomptable, mais qu'il ne craint plus. Il fait de ſages réflexions ſur les viciſſitudes & l'inſtabilité de la fortune, auſſi mobile, auſſi changeante que les flots agités par les vents. Ambitieux courtiſans, aveugles mortels, voilà votre fidelle image! le deſtin vous élève aujourd'hui au ſommet des grandeurs, & demain il vous renverſe, & vous fait rentrer dans le néant d'où il vous avoit tirés.

Les premiers rayons du ſoleil levant doroient l'entrée de cette grotte. Sa poſition heureuſe la mettoit entiérement à l'abri du ſouffle glacial des aquilons. Une douce chaleur y régnoit en tout tems. Une tendre verdure, émaillée de mille couleurs, en tapiſſoit agréablement les environs. Les fleurs répandoient les parfums les plus ſuaves, les plus délicats; & l'air étoit embaumé par les exhalaiſons les plus odoriférantes. Des arbres chargés de fruits vermeils, réjouiſſoient la vue: le chant mélodieux & varié des oiſeaux, flattoit délicieuſement l'oreille. Tout raviſſoit, tout enchantoit auprès de cette grotte champêtre. L'intérieur en étoit ſimple: l'art n'y avoit point donné le poli au marbre: les ſiéges étoient ſimplement taillés dans le roc. Une flute, une houlette, des vaſes de terre, des peaux moëlleuſes, étendues ſur des joncs frais, dans un petit enfoncement,

compoſoient les meubles & les richeſſes les plus précieuſes de cette demeure, où l'on ne voyoit étalés ni l'or, ni la pourpre. Tout annonçoit que cette grotte ſervoit d'aſyle à un ſimple berger. Du fond de cette retraite jailliſſoit une eau limpide, dont les flots argentés couloient avec un doux murmure, & offroient pour ſe déſaltérer, une boiſſon pure & ſalutaire.

Bathylle entre avec ſécurité dans cette grotte; la parcourt d'un œil avide & curieux. Rien ne l'intimide, rien ne l'effraye: tout l'invite au contraire à ſe repoſer avec confiance: la joie commence à renaître dans ſon cœur. Il préfére bientôt cette retraite meublée ſi ſimplement, aux palais les plus vaſtes & les plus magnifiques. Preſſé par la faim & la ſoif, il prend un vaſe rempli de lait, & répare ſes forces épuiſées. Un inſtant après, ſes paupières s'appeſantiſſent doucement. Accablé de ſommeil, il ſe couche ſur le lit de joncs, & s'endort. La ſérénité de ſon ame étoit peinte ſur ſon viſage; il ſembloit ſourire en dormant. Semblable au jeune enfant qui, après avoir pompé un lait pur & nourriſſant, laiſſe pencher mollement ſa tête ſur le ſein maternel. L'homme juſte a ſeul l'avantage précieux de goûter les douceurs d'un ſommeil calme &

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Tom. 10 pag 105

Que vois-je! quelle agréable surprise!

1787.

Digitized by Google

tranquile. Une ame ſouillée de crimes & de forfaits, eſt toujours plus tourmentée pendant les ombres de la nuit. Les inquiétudes & les craintes augmentent & redoublent avec les ténébres. Les ſcélerats ne peuvent alors ſe diſtraire de leurs frayeurs, les remords les déchirent plus cruellement; & s'ils s'endorment, leurs ſonges ſont affreux & terribles.

Pendant que Bathylle ſe livre aux charmes du ſommeil, un berger vénérable, ſuivi d'un chien fidéle, s'avance à pas lents & fait répéter aux échos d'alentour, des chants mâles & animés. Sa barbe blanche, longue & touffue; ſon front large & ſerein, ſes yeux vifs & perçans; ſa démarche ſimple, noble, aiſée, inſpirent le reſpect. Il s'arrête, raſſemble ſes chèvres & ſes brebis; les compte, les renferme dans une caverne ſpacieuſe & profonde; en bouche l'entrée avec une groſſe pierre, & cueille enſuite des fruits & les apporte dans ſa grotte chérie. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe & ſon étonnement, à l'aſpect d'un étranger, couché ſur ſon lit! Il treſſaille, recule, approche, regarde, conſidère attentivement Bathylle. Que vois-je? Quelle agréable ſurpriſe, dit-il en lui-même! Quel ſommeil paiſible! Il annonce la candeur d'une belle ame. C'eſt un infortuné qui, ſans doute, vient d'échouer

ſur ces côtes. La tempête aura briſé & englouti ſon vaiſſeau. Je ſuis trop heureux de pouvoir être utile à ce mortel. Un Dieu bienfaiſant me l'envoye, afin que j'aie le plaiſir d'exercer envers lui les droits ſacrés de l'hoſpitalité. Telles étoient les réflexions de cet admirable vieillard. Elles prouvent combien le malheur a toujours été reſpectable pour une ame pure, exempte des paſſions tumultueuſes, qui tyranniſent la plûpart des hommes.

De peur de réveiller ſon nouvel hôte, le berger marche légérement: prépare ſur une table de pierre, un repas ſimple & frugal; mais apprêté par les mains de l'amitié. Il le compoſe de lait, de fromage, de dattes, d'olives, de raiſin, de figues, & d'autres fruits excellents, nouvellement cueillis. Il arrange & diſpoſe tout dans le plus grand ſilence: à peine il ſe permet de reſpirer: il craint que le moindre bruit n'interrompe le ſommeil de ce jeune étranger. Il ſourit de tems en tems: il ſemble s'applaudir de le ſurprendre agréablement à ſon réveil. Enfin Bathylle s'agite légérement, & ouvre les yeux. Quel pinceau pourroit peindre ſa ſurpriſe & ſon étonnement, lorſqu'il vit ce vieillard reſpectable qui le conſidéroit avec attendriſſement? Il doute s'il eſt bien éveillé. Il s'imagine rêver encore, & que tout ce

qu'il apperçoit, n'eſt qu'un vain ſonge qui va diſparoître & s'évanouir. Il veut parler, & ſes paroles expirent ſur ſes lèvres. Il eſt plus aiſé de ſentir ſon embarras, que de l'exprimer. Banniſſez la crainte, de votre cœur, aimable jeune homme, s'écrie le berger, & ſoyez tranquile. Ne laiſſez point abattre votre courage, vous n'avez rien à redouter. Je tâcherai d'adoucir l'amertune, de diminuer les rigueurs de votre ſort, & de vous faire oublier vos infortunes. Si la mer en courroux a ſubmergé votre vaiſſeau, je réparerai ce malheur, autant qu'il me ſera poſſible. Vous n'êtes point au milieu de peuples cruels & ſauvages. On ſait ici reſpecter les malheureux, & leur procurer les ſecours néceſſaires. Vous avez ſans doute entendu parler des îles fortunées: on vous a peut-être entretenu de la douceur, de la concorde, de la paix, & de l'humanité qui règnent parmi leurs habitans? Vous reſpirez dans cette heureuſe contrée de la terre. Levez-vous maintenant, & ſoyez déſormais ſans inquiétude. Que la joie & la ſérénité brillent ſur votre front! oubliez vos chagrins.

Bathylle ſurpris & enchanté de ce diſcours, interrompt le berger en ces termes: généreux vieillard, qui peut vous inſpirer en ma faveur de pareils ſentimens? comment pourrai-je vous

en marquer ma reconnoiſſance? quelle preuve, hélas! vous en donnerai-je? Il ne me reſte rien, les flots ont englouti ce que je poſſédois. La miſère ſeule eſt mon partage. Je ne puis vous offrir qu'un cœur ſenſible & reconnoiſſant. Il faut que vous ayez vous-même éprouvé l'injuſtice du ſort, puiſque vous êtes touché de mon état, & que vous voulez partager les malheurs d'un infortuné. A ces mots il ſe taît, ſe lève, ſerre étroitement entre ſes bras le vieillard attendri, l'embraſſe, & l'inonde de ſes pleurs. Larmes délicieuſes pour des cœurs purs & innocens! ils reſtent tous les deux immobiles & ſans voix; mais leur ſilence eſt plus énergique & plus touchant que les diſcours les plus étudiés. Il peint merveilleuſement ce qui ſe paſſe au fond de leur âme. Que ce langage muet a d'éloquence, qu'il eſt ſublime! leurs yeux baignés de douces larmes, leurs tendres ſoupirs, leurs embraſſemens mutuels, prouvent que leurs cœurs ſont vivement émus, & que l'amitié leur fait déja goûter ſes délices les plus pures. Quelques inſtans après, le berger prend Bathylle par la main, le conduit vers la table couverte de mets naturels, délicats, ſavoureux, & lui adreſſe le premier la parole. Aſſeyez-vous, jeune étranger; & chaſſez loin de vous toutes les penſées qui pourroient trou-

bler votre tranquilité. Puiſſiez-vous trouver ſur cette table une nourriture agréable ! je vous préſente ces aliments, que j'ai cueillis & apprêtés moi-même. Voilà mes plus riches tréſors : voilà mes proviſions les plus exquiſes. Choiſiſſez : vous devez être preſſé par la faim : c'eſt le meilleur aſſaiſonnement. Bathylle ravi de ce langage & de cette ſimplicité, ſemble avoir oublié ſes malheurs. La joie & la gaieté pétillent dans ſes yeux : il mange avec appétit : ſavoure avec plaiſir ces fruits & ces mets champêtres, & ſe déſaltère avec l'eau puiſée à une ſource claire & pure. Il ne regrette point ces feſtins ſomptueux, où règnent au milieu de l'abondance, l'ennui & la ſatiété. Il préfere ce repas ſans apprêts, ſans cérémonie, à des viandes recherchées, à des aſſemblées bruyantes & tumultueuſes, dans leſquelles l'homme ſenſé ſe trouve abſolument ſeul parmi une foule de gourmands importuns, & de vils paraſites. L'amitié qui lie déja étroitement Bathylle avec ce ſage vieillard, le dédommage & lui tient lieu des biens qu'il a perdus. Que ce doux penchant ſe fait ſentir avec force ! que ſes charmes ont de pouvoir ſur des cœurs pleins de candeur & de franchiſe ! que l'amitié à de puiſſans appas ! elle fait ſeule le bonheur de la vie. C'eſt elle qui anime pour nous la nature entière.

L'homme qui ne connoît pas ſes plaiſirs, reſſemble à un mort; c'eſt un cadavre ambulant. Fuyons comme des ſerpens cruels, ces ames dures & inſenſibles, qui n'ont jamais aimé: rien n'eſt plus dangereux.

Après ce léger repas, le berger adreſſe ces mots à Bathylle: jeune étranger, daignez me regarder déſormais comme votre plus cher ami. Je crois mériter ce titre auguſte, que tant de lâches & tant de perfides profanent & déshonorent. Je ſuis digne de votre confiance. Epanchez tous vos ſentimens dans le ſein de l'amitié. Racontez-moi les divers événemens de votre vie. Dites-moi par quel enchaînement fatal de circonſtances bizarres & malheureuſes, vous avez été jetté ſur ces bords. Je brûle de l'apprendre. Allons nous aſſeoir auprès de cette fontaine; le calme & le ſilence, dont nous jouiſſons dans ce lieu, ſont très-favorables à mon deſſein. Je vous peindrai moi-même à mon tour les malheurs que j'ai eſſuyés. En butte aux coups de la fortune, & le jouet de ſes caprices les plus cruels, j'ai parcouru autrefois des contrées entiérement inconnues: mais commencez votre récit: je vais vous prêter une oreille attentive.

LIVRE SECOND.

BATHYLLE, après s'être assis sur les bords de cette source limpide, s'exprima en ces termes : je suis né à *Téos* ville d'*Ionie*, fameuse par la naissance du voluptueux & de l'immortel *Anacréon*. L'on m'appelle Bathylle. Mes parens, distingués par leur naissance & par leurs grandes richesses, le sont encore plus par leurs vertus & par leur intégrité. J'ai passé mes premières années dans le sein de ma famille. Que les jours étoient purs & sereins pour moi ! La joie franche & naïve brilloit sur mon front, & chaque instant de ma tendre jeunesse, étoit consacré alternativement à des occupations utiles, à des plaisirs innocens. Aucun nuage n'obscurcissoit la sérénité de mon ame. Je me livrois avec vivacité aux divertissemens de mon âge. Naturellement doux & caressant, j'obéissois sans peine, comme sans contrainte. On n'eût jamais recours aux menaces, encore moins aux châtimens, pour me conduire dans mon enfance. Mes parens m'idolâtroient : j'adorois mes parens. Les maîtres que l'on me donna, me furent attachés par le sentiment, & j'aimai par un retour sincère ceux qui m'instruisirent. Mon éducation

ne fut point négligée. On n'épargna rien pour y réuſſir. On choiſit dans tous les genres les hommes les plus honnêtes & les plus inſtruits. J'ai eu le bonheur de profiter de leurs leçons, de leurs exemples, & de leurs conſeils. Comment aurois-je pu les négliger ? on ſe ſervit des deux moyens les plus efficaces : on employa la douceur & l'émulation. Heureux mêlange qui dompte inſenſiblement les caractères même les plus farouches. Pour recueillir des fruits mûrs & abondans, le laboureur habile ſouhaite tour-à-tour des pluies bienfaiſantes & des chaleurs tempérées.

Mes études étant finies, mon père réſolut de m'envoyer à Athènes, pour m'y perfectionner dans les exercices du corps & de l'eſprit. Athènes eſt le rendez-vous de toute la Grèce. C'eſt-là ſeulement, que l'on trouve raſſemblés les philoſophes les plus profonds, les orateurs les plus diſtingués, les poëtes les plus célèbres, & les artiſtes les plus habiles. Les ſciences & les arts y ſont portés à un degré de perfection, que l'on déſireroit inutilement de trouver dans une autre ville. J'avois toujours eu la plus forte envie de voir & de connoître cette capitale ſi renommée de l'Attique. Je m'en formois l'idée la plus avantageuſe. Je la regardois comme la meilleure école en tout

genre ;

genre; & j'eſpérois y faire les plus grands progrès, & acquérir les plus belles connoiſſances. Cependant, que mes adieux furent triſtes! Je ne pus quitter un père & une mère que j'aimois ſi tendrement, ſans verſer un torrent de larmes. J'allois, à la vérité, à la ſource de toutes les ſciences; mais j'abandonnois le ſéjour de la candeur, de l'innocence, de l'amour conjugal & du bonheur. J'avois le cœur gros de ſoupirs: un tremblement violent & involontaire agitoit tous mes membres: je ne pouvois proférer une ſeule parole. Mon père plus ferme en apparence, n'étoit pas moins triſte; mais il avoit la prudence de renfermer ſa douleur au fond de ſon ame, & me donnoit, en m'embraſſant, des conſeils que je n'oublierai jamais. Pour ma mère, ſe livrant à toute ſa tendreſſe, elle ne put que me ſerrer triſtement entre ſes bras. Le chagrin dont elle étoit pénétrée, la rendoit muette: elle m'inondoit de ſes pleurs. En me voyant partir pour Athènes, elle s'imaginoit que l'on me portoit ſur le bûcher. Que ma poſition étoit accablante! Combien je ſouffrois! Toutes mes idées ſe boulverſoient & ſe détruiſoient mutuellement. J'étois incertain, ſi je devois reſter ou m'arracher des bras maternels. Les ſoins, l'amitié de ces parens reſpectables, les obligations que je leur avois, tout s'offroit

en même tems à mon eſprit irréſolu. Je craignois d'être ingrat en les quittant. L'amour filial refroidiſſoit mon ardeur pour les ſciences. J'étois dans la plus cruelle perplexité. Mon père fit ceſſer cette ſcène attendriſſante, en emmenant ma mère. Je partis enfin; mais en m'éloignant, je me retournois ſans ceſſe pour revoir un lieu que je chéris & que je regrette toujours. Que l'amour pour le pays qui m'a vu naître ſe réveille vivement dans mon cœur! O jour trop malheureux!..... Écartez ces idées, dit le Berger, en interrompant Bathylle; ne vous livrez point à votre douleur; éloignez ce cruel reſſouvenir, & continuez, je vous en conjure, votre récit m'intéreſſe & m'attendrit.

Deux jours après mon départ, je m'embarquai ſur la mer Egée. Un vent favorable enfle nos voiles, & nous pouſſe rapidement vers les Cyclades. Nous cotoyâmes l'île de Samos, conſacrée à Junon. Bientôt nous apperçûmes celle de Délos, où l'infortunée Latone devint mère d'Apollon & de la chaſte Diane. Apollon y rend des oracles fameux; & l'on célèbre en ſon honneur des fêtes magnifiques. Nous rengeâmes quelques autres îles peu connues, & nous abordâmes ſur les côtes de l'Attique.

Tous les objets que j'apperçus alors, me

parurent nouveaux. J'admirois les chemins larges & commodes que je parcourois. Des arbres choisis & bien alignés, les bordoient dans toute leur étendue, & procuroient aux voyageurs fatigués, une ombre salutaire. Des campagnes riantes, cultivées avec beaucoup de soin, & couvertes de riches moissons; des villages nombreux, une population prodigieuse annonçoient l'opulence & la richesse. J'appercevois avec surprise une quantité innombrable de maisons de campagnes, bâties avec élégance. Des tapis de gason, des arbres fruitiers, des bosquets fleuris, de belles statues en rendoient le séjour le plus agréable. Je croyois que l'on ne pouvoit imaginer rien de plus parfait; mais tout cet éclat, toute cette pompe, diminuèrent beaucoup à mes yeux, lorsque j'approchai davantage d'Athènes, & que j'eus considéré les ouvrages merveilleux qui décorent & embellissent ses environs. Quelle fut ma surprise, en entrant dans cette superbe ville! Je crus être dans un monde nouveau & enchanté. Je ne savois où porter mes pas. Je marchois au milieu de chefs-d'œuvre, qui de tous côtés attiroient mes regards. Mon ame étoit, pour ainsi dire, fatiguée de ses jouissances. Les merveilles de l'art sont en si grand nombre, qu'il est pénible

& preſque impoſſible de les voir toutes; le choix même en eſt difficile. J'emploiai pluſieurs jours à viſiter les promenades, les places publiques, les atteliers, le port & l'arſenal d'Athènes. Je voulus connoître d'abord l'étendue du commerce, l'induſtrie & les reſſources des habitans de cette ville opulente, afin de me livrer enſuite tout entier & ſans diſtraction, à l'étude des ſciences; d'approfondir le caractère des Athéniens, d'en ſaiſir les ridicules, & de les comparer avec ceux des étrangers qui s'y rendent en foule de toutes parts. C'eſt le meilleur moyen d'apprécier les différentes Nations, & de les juger ſans partialité.

Je ſuivis pendant quelque tems les philoſophes les plus fameux, & j'écoutai attentivement leurs leçons. Diviſés en pluſieurs ſectes ennemies, ils ſe haïſſoient & ſe critiquoient mutuellement d'une manière outrageante & groſſière. Ils débitoient leur morale fauſſe & dangereuſe d'un ton tranchant & emphatique. Leur orgueil étoit inſupportable. Je dévoilai bientôt les paradoxes & le charlataniſme de ces philoſophes turbulens: j'eus bientôt de l'éloignement pour leurs diſputes injurieuſes, & j'abandonnai ſans héſiter ces écoles du mauvais goût, de la licence & de l'athéïſme. J'allois renoncer pour toujours à l'étude de la

philoſophie, lorſque j'eus le bonheur de connoître un homme d'un caractère doux & ſociable, d'un eſprit élevé, & d'un génie ſublime. Il fuyoit les aſſemblées; vivoit ſeul & retiré: méditoit continuellement ſur les merveilles de la nature; ſondoit, approfondiſſoit ſes myſtères les plus impénétrables; ne s'attachoit qu'à l'évidence, & ne ſe repaiſſoit point d'illuſions & de vaines chimères. Il chériſſoit la vertu, & nourriſſoit ſon ame des connoiſſances les plus précieuſes. Ce ſage philoſophe vivoit inconnu dans Athènes, dédaignoit la célébrité & la renommée, & paſſoit tous ſes jours dans l'obſcurité: ſemblable à cet inſecte rampant & vil en apparence; mais qui brille & forme un phoſphore lumineux au milieu des ténèbres de la nuit. Théophante (c'eſt-là le nom de mon nouveau guide), après s'être aſſuré que je cherchois ſincérement à m'inſtruire, me promit de m'aider de ſes lumières, de ſes conſeils, & de me conduire dans la recherche de la vérité.

Théophante dans ſes différens entretiens, ſuivit une route tout oppoſée à celles des autres philoſophes qu'il mépriſoit. Il réfuta d'une manière ſolide & convaincante, le ſyſtême abſurde des diſciples voluptueux d'Epicure; le doute révoltant & inſenſé des aveugles Pyrrhoniens; le ſentiment trop rigide des

Stoïciens inſenſibles. Il ſappoit par les fondemens, & faiſoit crouler de fond en comble les édifices ruineux, élevés par ces philoſophes inconſéquens. Quelles merveilles il développoit à mon eſprit étonné ! Il me donnoit une idée claire, noble & préciſe de l'être ſuprême. Sa volonté, me diſoit-il, eſt éternelle & immuable, ainſi que ſon eſſence. Son pouvoir ne peut être limité. Il voit tous les ſiècles réunis dans un ſeul point indiviſible : le tems n'a point de ſucceſſion pour lui, & il embraſſe du même coup-d'œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, le préſent, le paſſé & l'avenir. D'un ſeul mot il a créé tout ce vaſte univers, qu'il ſoutient ſans effort, comme une plume légère. L'homme comparé à ces globes innombrables & immenſes, n'eſt qu'un atôme imperceptible, un être dépendant. Il naît ſans ſa participation, reſpire quelques inſtans, & la mort le moiſſonne ſans l'avertir. Pendant qu'il végète ſur cette terre étrangère, c'eſt un mêlange monſtrueux de baſſeſſe & de grandeur, de ſavoir & d'ignorance, de force & de foibleſſe; enſorte que l'homme eſt la plus inconcevable de toutes les énigmes. Il s'ignore lui-même ; marche à tâtons au milieu des objets qui l'environnent. Sa vue foible & débile, ne peut ſoutenir l'éclat d'une vive lumière : ſes connoiſſances ſont

très-bornées, & il prétend expliquer les difficultés les plus insolubles. Son amour-propre voudroit lui faire oublier sa petitesse & son néant. En effet, veut-il former des projets ambitieux, s'illustrer par des actions brillantes, goûter même le plaisir : la mort se présente à l'instant, l'arrête au milieu de sa course, le frappe & l'abbat. Insensés que nous sommes, & d'où peut donc naître notre orgueil ! Imbécilles & pusillanimes conquérans, comment osez-vous fonder des espérances sur un long avenir ? Votre vie n'est qu'un souffle léger, & votre existence qu'un moment rapide, qui passe comme l'éclair.

Théophante vengeoit l'être suprême des absurdités innombrables que l'on a débitées en son nom, soit par intérêt, soit par ignorance. Il déploroit amèrement la cruauté sacrilège de ces prêtres barbares & aveugles, qui immolent des victimes humaines sur des autels sanglans, érigés à des dieux fantastiques. Il peignoit l'être suprême dans toute sa pureté, sans avilir, ni dégrader la nature humaine, à laquelle il accordoit la liberté, ce présent inestimable qui nous fait en quelque sorte participer à la divinité. J'écoutois les discours de Théophante avec la plus grande attention. Chaque mot faisoit naître dans mon esprit de nouvelles idées, &

aggrandiſſoit la ſphère de mes connoiſſances. Quel heureux changement ! Je rampois autrefois, & je commençois à planer dans des régions qui m'étoient abſolument inconnues auparavant. Théophante me conduiſoit, pour ainſi dire, au pied du trône majeſtueux de l'éternel. Je me trouvois au centre de la lumière ; j'en étois inondé. Il me recommandoit ſur-tout, une ſoumiſſion aveugle aux décrets éternels ; beaucoup de modeſtie & de modération dans la bonne fortune ; de la patience, de la douceur, & du courage dans l'adverſité. Il m'inſpiroit du goût pour la vertu, & de l'horreur pour le crime. La vertu par ſes charmes divins, s'écrioit-il avec enthouſiaſme, épure, élève, anoblit les penſées ; tandis que le vice de ſon ſouffle impur, ternit & ſouille l'ame.

Théophante m'expliqua d'une manière admirable les myſtères les plus cachés de la génération. Il me démontra par des expériences ſûres & réitérées, la néceſſité de germes préexiſtans, contenus dans les ovaires des femelles : ces eſpèces d'œufs doivent être fécondés par le mâle ; & c'eſt de ce mêlange & de cette union que naiſſent toutes les différences, & toutes les variétés que l'on remarque dans chaque individu. Il me fit encore part d'un

ſyſtême bien merveilleux, & aſſez vraiſemblable, ſur la palingénéſie (1). Il prétendoit que notre corps renferme ſous ſes enveloppes groſſières, un atôme indeſtructible, un abrégé inviſible de l'homme matériel. Pour me faire comprendre plus aiſément ſon opinion, il ſe ſervoit de comparaiſons tirées de l'hiſtoire naturelle. Examinez, me diſoit-il, conſidérez attentivement cette chenille velue; elle rampe maintenant: dans peu de jours elle ſe renfermera dans une eſpèce de ſac, paroîtra ſans mouvement, & comme enſevelie dans un ſommeil léthargique. Attendez quelque tems, & cette chryſalide informe ſe dépouillera de ſa peau, ſubira une brillante métamorphoſe, & ſe transformera en inſecte aîlé, qui s'élévera légèrement dans les airs, pompera le ſuc des fleurs, après avoir rongé ſous une forme hideuſe les feuilles des arbres. Sans les preuves multipliées que nous en avons ſous les yeux, nous ne voudrions pas croire qu'une chenille rampante ſe métamorphoſe en léger papillon. Il en eſt de même de l'homme, quelqu'inconcevable que vous paroiſſe cette aſſertion. Pendant que nous vivons, nous reſſemblons à la

(1) Cette expreſſion eſt compoſée de deux mots grecs, qui ſignifient *nouvelle vie, renaiſſance, réſurrection.*

chenille : le trépas eſt l'état de la chryſalide, & nous quittons alors notre dépouille mortelle, pour reparoître ſous une forme plus parfaite. Frappé de ces raiſons lumineuſes, j'aurois penché volontiers pour le ſentiment de Théophante ; mais quel mortel peut expliquer clairement une énigme auſſi difficile ?

Les entretiens de Théophante augmentèrent mon averſion pour les autres philoſophes d'Athènes. Ce ſage vertueux défrichoit en ma faveur un terrein aride & négligé : augmentoit mes richeſſes & multiplioit mes connoiſſances. Sa morale pure & céleſte fortifioit mon ame contre les attaques de l'infortune, & contre les charmes ſéduiſans de la volupté. C'étoit pour moi un guide ſûr & fidèle, au milieu de chemins tortueux & difficiles : c'étoit un flambeau qui brilloit dans la nuit, & diſſipoit les ténèbres, dont la vérité eſt obſcurcie. Que ſes leçons étoient claires & ſublimes ! avec quelle avidité je les écoutois ! Combien Théophante m'étoit cher ! Je le regardois comme un ſecond père. Quelles obligations ne lui ai-je point ! Sans lui mon eſprit ſeroit encore plongé dans l'ignorance, & rempli de préjugés. Quand pourrai-je embraſſer cet ami rare & précieux, & puiſer dans ſon ſein ces douces conſolations qui élèvoient autrefois mon ame en l'écoutant !

Le berger ému, attendri, laiſſe échapper quelques larmes. Bathylle ſans s'en appercevoir, continue ainſi : Théophante, doué d'une pénétration & d'une ſagacité merveilleuſes, débrouilloit aiſément les matières les plus abſtraites, & les expliquoit avec clarté & préciſion. Je paſſois avec lui les jours entiers ſans m'ennuyer. Tous ſes diſcours rouloient ſur des objets piquans, utiles, neufs & intéreſſans. Il étoit également verſé dans la connoiſſance des belles-lettres, & inſtruit dans l'étude de la morale. Nous lûmes enſemble les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens. J'ai retiré de cette lecture les plus grands avantages, par les remarques ſenſées & judicieuſes dont Théophante ſavoit l'aſſaiſonner. Ce philoſophe éclairé, profond & modeſte, formoit en même-tems mon eſprit & mon cœur, en inculquant dans mon ame les connoiſſances les plus précieuſes, & en m'inſpirant des ſentimens généreux.

Je ſortois rarement, & je ne me répandois dans la ſociété, que pour approfondir de plus en plus les mœurs des habitans d'Athènes. Doux, affables, honnêtes, ils ont l'eſprit délicat & cultivé; mais naturellement portés au plaiſir & à la volupté, ils conſacrent tous leurs momens aux femmes, & paſſent leur vie dans l'intrigue & la molleſſe. L'amour, cette paſ-

ſion ſi forte, ſi violente & ſi impétueuſe dans d'autres climats, eſt traité à Athènes avec légèreté & en badinant : les cœurs ſe donnent ſans s'aimer, & s'éloignent ſans ſe haïr. C'eſt un commerce. On ne connoît point les tranſports, les emportemens d'une paſſion naiſſante; encore moins la rage & la fureur de la ſombre jalouſie. On s'aime, ou plutôt on ſe voit, tant que l'on ſe convient, & dès que l'ennui ſe fait ſentir, l'on ſe quitte ſans éclat & ſans reproche. Il ſembleroit que les cœurs, ou, pour mieux dire, que les corps ſe louent pour un an, pour un mois, pour un jour. Quel trafic honteux & révoltant! Les voluptueux Athéniens ne veulent cueillir que la fleur du plaiſir; ils en redoutent les épines. Le même inſtant voit naître, & s'éteindre leur flamme. Les femmes ſur-tout aiment à voltiger d'intrigues en intrigues. Elles ont l'ambition d'enchaîner en même tems à leur char, un grand nombre d'eſclaves & de ſoupirans. Elles les rendent heureux tour-à-tour. Souvent elles ignorent elles-mêmes celui qu'elles préfèrent. Le plaiſir ſeul les conduit, & les empêche d'avoir de la délicateſſe. Elles négligent, ou mépriſent cet art merveilleux d'irriter, d'enflammer les deſirs. Leur manière indécente de s'habiller, ou, pour parler plus vrai, de ſe

découvrir, ne laiſſe rien à deviner à l'imagination. La ſatiété & le dégoût s'emparent auſſitôt de l'ame de leurs amans blaſés; & ces Athéniennes ne peuvent ſe plaindre de la légèreté & de l'inconſtance des hommes : ce ſont elles malheureuſement qui en donnent l'exemple aviliſſant; & une conduite auſſi étrange ne les déshonore point, tant elle eſt ordinaire.

Les promenades publiques, les jardins mêmes des particuliers, annoncent que la pudeur eſt entièrement bannie d'Athènes. On y voit des ſtatues, admirables à la vérité, quant à la perfection du travail; mais elles préſentent des nudités & des attitudes qui allument le feu des paſſions dans les jeunes cœurs, les brûlent & les conſument. La jeuneſſe reſpire la volupté, avant que ſes organes trop délicats ſoient entièrement développés. Voilà pourquoi elle s'énerve, s'épuiſe, & languit au milieu d'inutiles deſirs. Enfin ces frêles machines, ſans avoir joui, pour ainſi dire, chancellent, tombent & ſe détruiſent.

Les maiſons des riches Athéniens, bâties avec beaucoup de goût, & à grands frais, renferment toutes les commodités raffinées du luxe & de la volupté. Des jardins ſpacieux, agréables, variés, offrent à l'œil ſurpris & étonné, les fleurs du printems, les fruits de

l'automne, des plantes curieuſes & des arbres étrangers. Que dirai je des grottes, des cabinets de verdure, des boſquets de toutes les ſaiſons, des labyrinthes qui procurent un aſyle favorable aux doux myſtères. C'eſt dans ces retraites enchantées, que les Athéniennes, vêtues légèrement, vont entretenir leurs tendres rêveries, en attendant l'heure du plaiſir.

Les Athéniens énervés dès leur plus tendre enfance; fatigués, accablés du poids de leur propre exiſtence; inſenſibles aux charmes durables de l'amitié; dévorés d'ambition; faſtueux par goût, & plus ſouvent encore par ton, ne conſultent jamais leur cœur, quand ils veulent ſubir le joug de l'hymen. Ils calculent les richeſſes, pèſent l'or; & c'eſt ce métal funeſte qui décide toujours de l'union des époux qui ne ſe connoiſſent point particulièrement & même qui ne ſe ſont jamais vus. De-là naiſſent bientôt l'indifférence, la tiédeur, le dégoût & la haine. C'eſt une ſuite naturelle de ces mariages auſſi mal aſſortis; tandis que la nature cruellement offenſée, perd ſes droits les plus ſacrés. C'eſt de cette ſource fatale que naît le libertinage le plus effréné. Voilà pourquoi les courtiſannes ſont ſi nombreuſes, ſi riches, ſi brillantes à Athènes. Qu'il eſt difficile à un jeune homme déſœuvré, de

réſiſter à leurs charmes trompeurs, à leurs feintes careſſes, à leurs paroles ſéduiſantes! Les ſons enchanteurs des redoutables ſyrènes, étoient moins à craindre. Cependant quel nouvel Ulyſſe prendra ſoin de fermer les yeux & de boucher les oreilles de cette jeuneſſe téméraire, bouillante & inſenſée? Quelques-unes de ces Laïs & de ces Phrynés, jouent un rôle important, & envié même par des femmes d'une naiſſance très-diſtinguée. Quelle horrible dépravation de mœurs! Nulle retenue, plus de frein.

Les Athéniens diſent qu'ils aiment paſſionnément la muſique : mais leur goût dans ce genre n'eſt ni ſûr, ni formé; s'il faut en juger par leur engouement pour toutes les nouveautés étrangères, l'affaire la plus importante, & qui les occupe le plus ſérieuſement, c'eſt le théâtre. Quand il paroît une tragédie ou une comédie nouvelles, on ſe ligue alors, comme s'il s'agiſſoit de repouſſer l'ennemi commun de la patrie. Les eſprits s'échauffent & fermentent. Tout eſt en mouvement, tout eſt en combuſtion; & ſouvent de quoi s'agit-il? D'une pièce déteſtable. J'aſſiſtai à la repréſentation d'une tragédie que l'on vantoit beaucoup. Je bâillai, je m'ennuyai. Elle étoit ſi compliquée, ſi embrouillée, ſi chargée d'in-

cidens & d'épiſodes étrangers au ſujet, que les cinq actes auroient aiſément fourni de la matière pour compoſer cinq pièces différentes. Quelle ſtérile fécondité! Le théâtre eſt maintenant en proie à des poëtes ignorans, ſans verve, ſans enthouſiaſme, ſans génie. Jamais ils ne ſont échauffés par ce feu divin qui produit des chef-d'œuvres, des merveilles. Ces foibles écrivains, ces avortons du Pinde, ne ſavent débiter que de froides ſentences, & ne peuvent peindre le ſentiment. Nulle gradation dans les paſſions : tous leurs perſonnages parlent le même langage. C'eſt toujours le poëte eſſoufflé qui nous refroidit par la peinture de ſon amour glacial & romaneſque. Ces tragédies monſtrueuſes ne doivent leur exiſtence éphémère, qu'aux brigues & aux cabales; mais le tems venge enfin le bon goût, en les plongeant dans le gouffre de l'oubli. Cet abus, cet aviliſſement & cette dégradation de l'art dramatique, préſagent la décadence prochaine, & l'anéantiſſement entier du théâtre d'Athènes. On néglige malheureuſement le ſeul moyen qui auroit pu retarder ſa deſtruction. On ne repréſente plus, comme autrefois, des tragédies ſublimes & héroïques; tendres & harmonieuſes; ſombres & terribles. On néglige, on oublie les pièces immortelles d'Eſchyle,

d'Eſchyle, d'Euripide, & de Sophocle.

Les frivoles Athéniens ſont tellement changés, que les comédies d'Ariſtophane & de Ménandre, quoiqu'aſſaiſonnées du ſel le plus piquant de la plaiſanterie, les ennuyent, & ne peuvent exciter le plus léger ſourire. Ils préfèrent aujourd'hui des pièces écrites d'un ſtyle lourd, peſant, lâche, entortillé, bourſoufflé, ſans comique, ſans intérêt & ſans agrément. Thalie devenue triſte, larmoyante & rêveuſe, s'occupe à filer de longues ſentences, & à dire de graves inepties. Cette muſe vive, enjouée, maligne & légère, a perdu toute ſa gaieté, toute ſa fineſſe. Son ſel s'eſt entièrement affadi; & par une révolution incroyable, arrivée au théâtre, on pleure actuellement à la repréſentation des comédies, & l'on rit à celle des tragédies. Quel renverſement inoui! Le bon goût en gémit. Aveugles Athéniens, juſqu'à quand durera le preſtige qui vous faſcine les yeux?

Depuis quelque tems les jeunes Athéniens ont une paſſion effrénée pour les chevaux. Qu'elle eſt dangereuſe & meurtrière! Ils courent à toute bride au milieu des rues. Ils font plus encore: ils conduiſent avec la célérité, le bruit, l'éclat & l'impétuoſité de la foudre des chars très-élevés qui effrayent, & mettent

en fuite le citoyen modeſte qui marche paiſiblement à pied. Rien ne peut mettre à l'abri de ces chars rapides, & roulans avec fracas ſur le pavé. On a déja porté quelques loix pour les défendre; mais inutilement. Le comble de la déraiſon, de la folie, de l'indécence & du ſcandale; c'eſt que ſouvent de jeunes étourdies tiennent les rênes, dirigent & font voler ces voitures ſi mobiles, ſi fragiles, ſi légères; au riſque de les briſer, de ſe froiſſer elles-mêmes dans leur chûte, & d'écraſer en tombant les enfans, les femmes enceintes, & les vieillards. Ce nouveau goût, ou plutôt cette fureur dévoile clairement l'inconſtance de leur caractère pétulant, volage & frivole.

Après avoir paſſé deux ans au milieu du bruyant tourbillon d'Athènes, je formai la réſolution de parcourir des pays éloignés, afin de juger & de comparer enſemble les loix & le gouvernement des peuples étrangers. Mon deſſein étoit de revenir enſuite à Téos, ma patrie, & d'y paſſer des jours heureux auprès de mes parens. Vains projets! O foibleſſe humaine, un ſouffle diſſipe & détruit nos réſolutions! Téos ſemble fuir devant moi. Tous les jours de nouveaux obſtacles s'élèvent & m'éloignent de cette contrée chérie. Ne pourrai-je donc jamais ſerrer tendrement dans mes

bras, ceux qui m'ont donné la naiſſance! eſſuyer leurs larmes! calmer leurs ennuis!... Le berger voyant que Bathylle s'attendriſſoit, l'interrompit en ces termes : Ceſſez de vous affliger inutilement : un jour vous arriverez dans votre patrie : le ſort ſe laſſera de vous pourſuivre. Les Dieux ſont juſtes. Calmez vos inquiétudes; mais vous devez être fatigué : repoſez-vous. Le murmure de cette claire fontaine, vous invite à vous rafraîchir. Vos diſcours ſont plus agréables pour moi, que la roſée ne l'eſt pour les troupeaux altérés, & que le ſuc odoriférant des fleurs, pour la diligente abeille.

LIVRE TROISIÈME.

APRÈS un moment de ſilence, Bathylle continua le récit de ſes voyages, & s'exprima de la ſorte. En quittant Athènes, je portai mes pas du côté de la Béotie. Dès que je fus arrivé à Thébes, je me rendis à la Cadmée, cette citadelle fameuſe. J'allai viſiter enſuite, avec reſpect & vénération, la petite maiſon où vécut dans la médiocrité le célèbre Epaminondas, ce héros philoſophe, l'honneur de l'humanité. Les Thébains ſont ſimples, francs, généreux, intrépides, & ſoldats excellens ſous un chef habile. Cadmus, le premier fondateur de leur ville, effrayé des malheurs qui ménaçoient ſa poſtérité, s'exila volontairement. Amphion rebâtit les murs de Thébes, & en raſſembla les habitans épars & diſperſés. Les poëtes ont feint, que les pierres ſenſibles aux accords mélodieux de ſa Lyre, ſe mouvoient & s'élevoient d'elles-mêmes pour former de hautes murailles. Belle & ingénieuſe allégorie du pouvoir & des charmes invincibles de l'éloquence & de l'harmonie. Je ſéjournai fort peu de tems à Thébes, & je m'embarquai pour la ſeconde fois ſur la mer Egée. L'horizon paroiſ-

ſoit tout en feu ; le ſoleil commençoit à lancer obliquement ſes premiers rayons, & nous annonçoit une heureuſe navigation. Les matelots pouſſoient des cris de joie, ſe courboient en cadence ſur leurs rames, & ſillonnoient la mer à coups redoublés. La terre diſparoît bientôt à nos yeux, & les vents pouſſent notre vaiſſeau avec la rapidité d'une flêche, lancée avec effort par un bras vigoureux. Nous rangeons l'Eubée, & nous commençons à découvrir dans l'éloignement un point preſque imperceptible. Il augmentoit à meſure que nous avancions, & nous offrit bientôt diſtinctement la pointe d'un rocher. C'étoit le mont Athos. Nous en approchâmes. Je n'apperçus que des roches noircies & brûlées par la foudre qui les frappe ſouvent. Le ciel ſemble d'airain pour cette contrée inculte, couverte de pierres & de ſables arides. La nature, avare de tous ſes tréſors, lui refuſe les productions les plus néceſſaires.

Les vents nous portèrent vers l'île de Lemnos : nous y débarquâmes. Nous n'entendîmes point gémir les enclumes ſous les peſans marteaux des horribles Cyclopes. Nous ne trouvâmes plus ces forges ſouterraines, où l'ardent Vulcain fabriquoit les foudres redoutables de Jupiter. Il n'en reſtoit point de veſtiges ; &

l'on ne voyoit aucune trace des ſentiers tortueux de l'ancien labyrinthe. Le coup-d'œil des campagnes eſt riant : les vallées produiſent de riches moiſſons, & les côteaux ſont couverts de pampres verdoyans & de raiſins colorés. Les Lemniens forts, robuſtes & laborieux, cultivent la terre avec beaucoup de ſoin : elle leur rend avec uſure le fruit de leurs travaux. Tout annonce l'abondance & la fertilité de cette île, peuplée de femmes, dont la peau blanche, les traits délicats, la taille légère, les graces de la figure, charment les regards, & cauſent de douces émotions.

En laiſſant l'île de Lemnos, nous dirigeâmes notre courſe du côté de la Phrygie. Nous jettâmes l'ancre vis-à-vis les ruines de l'ancienne Troye, cette ville devenue ſi fameuſe par la brillante imagination d'Homère. Je reconnus le Scamandre, qui promène lentement ſes ondes dans un canal étroit. Il ſemble par ſes longs circuits, ſe jouer dans la plaine, & la quitter à regret. Autrefois on livra ſur ſes bords des combats terribles, & ſes flots furent ſouvent enſanglantés, pendant que l'acharnement, la rage & la fureur, mettoient aux priſes les hommes & les dieux. Aujourd'hui des troupeaux nombreux paiſſent tranquillement dans les lieux, où de farouches guerriers avoient

dreſſé leurs tantes, ſe défioient au combat, en venoient aux mains, & s'égorgeoient impitoyablement. De ſimples cabanes de chaume couvrent l'eſpace immenſe qu'occupoit le vaſte palais du malheureux Priam. Les temples & les édifices anciens, offrent à peine des ruines. Que les ouvrages des hommes ſont fragiles ! qu'ils ſont peu durables ! Les plus ſolides monumens de l'art, ſont condamnés à être renverſés tôt ou tard; & quelques ſiècles ſuffiſent pour les détruire & les anéantir entièrement. Que la nature travaille avec bien plus de ſolidité ! ſes ouvrages ſont parfaits, portent une empreinte durable, & bravent la révolution des années. Je retrouvai encore le Xanthe & le Simoïs, quelque foible que ſoit leur cours. Je parcourois avec plaiſir ces lieux ſi vantés. Je montai ſur le ſommet élevé du mont Ida, & je promenai ſans obſtacle mes regards ſur un pays immenſe. C'eſt ſur cette montagne que la jalouſe Junon, la chaſte Pallas, & la charmante Vénus, diſputèrent le prix de la beauté. Le berger Pâris fut pris pour juge de leurs appas. Les voiles tombent & diſparoiſſent. Pâris ému, tranſporté, laiſſe errer ſes regards enchantés ; dévore des yeux les charmes ſecrets des trois déeſſes. Il s'approche, recule, héſite, balance..... Enfin il

s'incline reſpectueuſement devant l'épouſe de Jupiter, regarde tendrement Pallas, & tombe ivre d'amour aux pieds de la mère des graces, & lui préſente la pomme fatale. Junon fronce le ſourcil d'indignation ; Minerve, rougit, & Vénus ſourit malicieuſement de ſon triomphe.

Les matelots impatiens déploient toutes les voiles : on lève l'ancre : l'onde écume & blanchit : la cime du mont Ida ſe perd dans les nues. Nous rangeons la côte de Leſbos. Cette île eſt connue par la naiſſance de l'immortelle Sapho, dont les vers brûlans prouvent de quels feux elle étoit conſumée. Les froideurs dédaigneuſes de l'inſenſible Phaon, cauſèrent la mort tragique de cette dixième muſe. Livrée au déſeſpoir, elle ſe précipita du ſaut de Leucade dans la mer, & termina ainſi le cours de ſa vie malheureuſe.

Nous mouillâmes près de Chio, cette île ſi renommée par ſes vins excellens. Nous y prîmes terre. Les montagnes ſont couronnées de forêts odoriférantes, d'orangers, de mûriers, de citronniers & de jaſmins. Il n'y tombe jamais de neige, & l'hiver n'y fait point ſentir ſes rigueurs. Un printems éternel ſourit à cette agréable contrée, où les pluies ſont inconnues; mais d'abondantes roſées déſaltèrent la terre, & rafraîchiſſent les plantes & les arbres. La

mer envoie des vents tempérés qui adouciſſent les chaleurs de l'aſtre brûlant du jour. La nature a prodigué dans cette île toutes ſes richeſſes: des troupeaux nombreux paiſſent & bondiſſent dans les vallons, au milieu de gras pâturages. Les côteaux ſont chargés des riches préſens de Cérès & de Bacchus. Des ſources pures & limpides jailliſſent, s'épanchent, bouillonnent, & murmurent à travers les rochers couverts d'une mouſſe toujours fraîche. Les chanſons ruſtiques des bergers, les concerts amoureux des oiſeaux, la douce haleine des zéphirs, le parfum des fleurs, la beauté des femmes, leur tendre ſenſibilité, rendent le ſéjour de cette île enchanteur. Heureux habitans de Chio, vous ne connoiſſez ni les meurtres ſanglans, ni les guerres deſtructives, ni les calomnies atroces! vous goûtez ſans amertume & ſans remords des plaiſirs toujours nouveaux : vous menez une vie calme, tranquille ; vos mœurs douces & innocentes, retracent le tableau des jours fortunés de l'âge d'or.

Je quittai l'île de Chio en ſoupirant, & je tournai ſouvent mes regards vers ſes hautes montagnes, ombragées d'épaiſſes forêts. Des zéphirs badins ſe jouoient en folâtrant dans nos voiles, & faiſoient voler légèrement notre vaiſſeau. Nous cotoyâmes les Cyclades, &

nous traversâmes les Sporades ſans nous y arrêter. Nous vîmes Gnide, recommandable par ſon temple fameux, érigé en l'honneur de Vénus. Nous découvrîmes Rhodes & ſon coloſſe énorme, ſtatue monſtrueuſe & gyganteſque du ſoleil. La terre de cette île eſt naturellement fertile, & n'attend que la main du cultivateur, pour produire d'abondantes moiſſons; mais les lâches habitans redoutent la plus légère fatigue : leur pareſſe étouffe en eux tout ſentiment. Ils n'ont pas le courage de labourer & de cultiver les campagnes. Ils aiment mieux languir dans la misère, que de ſe procurer l'aiſance par des travaux modérés. Ils dégénèrent, & leur population diminue conſidérablement. Ils ſe nourriſſent de fruits ſauvages, de lait & de poiſſon. Si les Rhodiens vouloient un peu travailler, ils deviendroient bientôt opulens & heureux.

De Rhodes nous cinglâmes vers l'île de Cypre, & nous mouillâmes dans ſon port le plus commode. Deux ſuperbes temples élevés l'un à Paphos, & l'autre à Amathonte, prouvent combien le culte de Vénus eſt en honneur chez les Cypriens. La joie, l'allegreſſe, le plaiſir, éclatent dans toute l'étendue de l'île, où règne en tout tems une chaleur tempérée. Les habitans livrés à la volupté, la célèbrent chaque

jour par des fêtes & des ſacrifices. Rien ne trouble leur repos & leur molle indolence ; jamais la bêche, la herſe, les rateaux & les inſtrumens de labour, ne ſont maniés par leurs mains débiles. Jamais les bœufs ne gémiſſent ſous le joug peſant de la charrue, pour tracer de pénibles ſillons. La terre produit ſans culture, & en abondance, des fruits de toutes eſpèces, & les plaines ſont dorées de moiſſons jauniſſantes. Tout inſpire l'amour dans cette île. Les Cypriennes le diſputent aux lys & aux roſes. Leur beauté eſt éblouiſſante, & le feu voluptueux qui brille dans leurs tendres regards, brûle, enflamme le cœur de ceux qui les regardent. Les échos ne répètent que les tendres gémiſſemens de la tourterelle, que les ſons attendriſſans du roſſignol. Les zéphirs légers agitent mollement les fleurs, les careſſent, & chargent leurs aîles des plus doux parfums. Les êtres même inanimés, paroiſſent ſenſibles. Les ruiſſeaux qui ſerpentent dans les vallées, ſemblent murmurer d'amour, en baignant les fleurs qui couronnent leurs bords. On diroit que les arbres ſe courbent & s'attirent mutuellement. Les roſiers, les jaſmins, les chèvrefeuilles s'entrelacent & forment des berceaux odorans. On reſpire la volupté avec l'air parfumé par ces exhalaiſons ſuaves & balſamiques. Chaque mo-

ment de la vie de ſes habitans eſt joyeux & agréable : un plaiſir ſuccède à un nouveau plaiſir. Leur amour, bien loin de s'éteindre, augmente & s'accroît. Vénus n'a point de ſujets plus fidèles. Si mon cœur n'avoit été armé contre les impreſſions funeſtes de cette paſſion efféminée, par les leçons de Théophante, j'aurois ſuccombé. Une jeune Cyprienne, embellie de tous les charmes, ornée de tous les attraits, auſſi fraîche que la roſe, auſſi blanche que le lys, auſſi piquante que les graces, belle comme Vénus, attira toute mon attention. La douceur de ſon viſage, ſes yeux languiſſans, ſa timidité modeſte, ſa taille haute & riche, les boucles flottantes de ſes beaux cheveux blonds, la diſtinguoient de ſes autres compagnes. Aſſis auprès d'elle ſur un ſiège de gazon, au milieu d'un boſquet de myrtes & d'orangers fleuris, je la regardois voluptueuſement. Mon cœur s'attendriſſoit. Le ſilence, la ſolitude, tout augmentoit le trouble de mon ame : ma raiſon s'égaroit : j'allois tomber aux genoux de cette adorable Cyprienne, & lui faire l'aveu de ma défaite. A l'inſtant la vertu brille d'un nouvel éclat à mon eſprit. Une voix intérieure ſe fait entendre, & me crie de prendte la fuite. Je m'arrache auſſi-tôt d'un lieu ſi dangereux. Je regagne le vaiſſeau : les vents enflent les voiles,

& j'abandonne ſans regret une île où j'aurois langui honteuſement dans la moleſſe, & oublié mes devoirs les plus ſacrés, ma patrie & mes parens.

Nous gagnons la pleine mer, & le pilote dirige notre courſe du côté de Tyr. Nous commençâmes bientôt à découvrir les tours élevées de cette ville immenſe. Les vaiſſeaux rangés dans le port, reſſembloient à une cité flottante. Par ſa poſition favorable Tyr eſt devenue l'entrepôt des autres nations : on s'y rend de toutes les parties de l'univers. On rencontre dans les rues une foule innombrable d'étrangers. Les boutiques ſont remplies de riches marchandiſes, d'étoffes brillantes, des productions les plus rares, & des ouvrages les plus recherchés. La paix & le bon ordre, dont jouit cette ville ſi commerçante, font le plus bel éloge de la police & du gouvernement. Des magiſtrats éclairés veillent continuellement, pour empêcher le trouble, & entretenir la tranquillité. On reçoit, & l'on traite les étrangers avec beaucoup de politeſſe, & on leur procure toutes les commodités. C'eſt cette ſage conduite qui attire une ſi grande affluence à Tyr. Comme la différence des langages eſt auſſi nombreuſe que celle des habillemens, on s'imagine, en parcourant les rues, être tranſporté dans le même inſtant

chez des peuples divers. Les Tyriens ont toujours ambitionné l'empire de la mer ; voilà pourquoi ils entretiennent des flottes bien équippées. Ils ont l'art de former d'excellens matelots, en les encourageant par des récompenſes proportionnées à leurs ſervices ; c'eſt ainſi qu'ils ont ſçu étendre leur commerce, amaſſer des richeſſes incroyables, & ſe faire craindre & reſpecter des autres puiſſances, par la meilleure & la plus formidable marine.

Pendant que j'étois à Tyr, je me liai d'amitié avec un carthaginois, d'un caractère froid, mais plein de franchiſe & de ſincérité : il avoit fait de longs voyages ſur terre & ſur mer. Les détails curieux & intéreſſans dont il m'entretenoit, augmentèrent encore le deſir que j'avois de voyager. Cet homme inſtruit me conſeilla de viſiter les côtes baignées par la mer Adriatique, & de remonter juſques dans la Bétique, cette contrée admirable & merveilleuſe par la pureté de l'air, la fécondité de la terre, la douceur & la bonté de ſes habitans. Un vaiſſeau tyrien étoit prêt à faire voile pour ces climats éloignés : je profitai de cette occaſion favorable, & je m'embarquai ſans délai.

Nous cotoyâmes long-temps la Phénicie & l'Egypte ; nous paſsâmes devant les ſept bouches du Nil, qui arroſe & fertiliſe un pays

immenſe, en y dépoſant un limon précieux. Ce fleuve célèbre prend ſa ſource dans les hautes montagnes de l'Abiſſinie, ſe précipite avec un horrible fracas du ſommet de rochers eſcarpés. Devenu moins orageux, il roule tranquillement ſes eaux, partage en deux la Nubie, deſcend dans l'Egypte, ſe diviſe en mille canaux, & porte l'abondance juſqu'aux extrémités les plus reculées de ce puiſſant empire. L'affreux & redoutable crocodile infecte les bords de ce fleuve : malheur à ceux qu'il peut ſurprendre ! il les déchire, & les dévore.

Un jeune enfant ſe promenoit un jour ſur le rivage du Nil : des ſons plaintifs frappent ſon oreille, il écoute, s'avance, & devient la triſte victime de ſon imprudente ſenſibilité. Un crocodile énorme ſe jette la gueule béante ſur ce jeune infortuné, le met en pièces, & l'engloutit dans ſon large ventre. La mère entend, & reconnoît les cris de ſon fils mourant. Tremblante, déſolée, elle accourt, mais trop tard, pour le ſauver. Elle voit encore la terre enſanglantée, & connoît tout ſon malheur. Furieuſe à cette vue, elle ſe précipite courageuſement ſur le crocodile. Vains efforts ! inutile tendreſſe ! cris ſuperflus ! le farouche reptile la ſaiſit, la broie ſous ſes dents tranchantes, &

ſemble ſe préparer encore à un nouveau carnage. Inſtruit de ſa double perte, le mari s'arme auſſi-tôt d'un long épieu, & vole à l'inſtant pour venger ſa femme & ſon fils. Quel état horrible pour un pere, pour un époux! animé par la douleur & le déſeſpoir, il s'élance hardiment ſur le crocodile, l'attaque, le harcèle, le combat ſans relâche, & lui porte des coups terribles. L'animal bleſſé, hériſſe ſes dures écailles, ouvre ſa gueule ſanglante, roule des yeux rouges & enflammés, avance, recule, fuit, s'arrête, fond ſur l'Egyptien, & le renverſe. Celui-ci ramaſſe toutes ſes forces, fait un dernier effort, ſe débarraſſe, ſe relève, preſſe vivement à ſon tour le crocodile, attend un moment favorable, & lui enfonce ſon épieu juſqu'au fond du goſier. Le reptile vomit à l'inſtant des flots de ſang noirâtre, ſe roule avec fureur, bondit horriblement. Sa rage impuiſſante expire enfin, & ſon corps monſtrueux reſte étendu ſur le ſable ſans vie & ſans chaleur. L'homme bleſſé dangereuſement, & inconſolable, ne put ſurvivre à ſon infortune; mais avant de rendre le dernier ſoupir, il demanda inſtamment que l'on renfermât ſon corps dans un même tombeau avec le crocodile, auteur de tous ſes maux, & qui receloit dans ſes entrailles les deux objets de ſon amour & de ſa tendreſſe,

tendreſſe. On éleva ce monument ſingulier ſur les bords du Nil, dans l'endroit où s'étoit paſſée cette ſcène horrible & ſanglante; & l'on grava ſur la pierre la fin tragique & lamentable de ces trois infortunés Egyptiens.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur l'Egypte. Je ne vous parlerai point de ſes obéliſques, de ſes pyramides, du lac Mœris, de ſes caractères hiéroglyphiques, du commerce & des mœurs de ſes habitans: cet empire vous eſt ſûrement connu; ce que je trouve de plus étonnant, c'eſt que les Egyptiens aient été auſſi ſuperſtitieux. On vante beaucoup leur ſageſſe & leur ſagacité; ils ont cultivé les premiers les ſciences & les arts; ſe ſont adonnés ſur-tout à la géométrie, à l'aſtronomie, & cependant aucun peuple ne s'eſt plus avili par le nombre & la qualité de ſes dieux; preuve bien convaincante que ceux qui ſavent lire dans les aſtres, & débrouiller les calculs les plus difficiles & les plus compliqués, n'en ſont pas plus pénétrans, quand il s'agit de ſonder les profondeurs de la divinité; c'eſt un labyrinthe dans lequel s'égarent également le ſavant & l'imbécile, l'aveugle & le plus clairvoyant.

Un vent impétueux emporta notre vaiſſeau vers les côtes de la Crète, & nous relâchâmes dans cette île, qui, ſuivant les poëtes, a ſervi

de berceau au puiſſant Jupiter. De combien de ſcènes tragiques n'a t-elle pas été témoin ! Idoménée, en revenant du ſiége de Troye, fut près de périr dans une affreuſe tempête. Saiſi de frayeur, & pour appaiſer les dieux, il fit un vœu imprudent, qu'il eut la cruauté de remplir. Père barbare & dénaturé, il trempa ſes mains dans le ſang innocent du jeune Idamante ſon fils. Les Crétois indignés de ce meurtre atroce, ſe révoltent, pourſuivent Idoménée, & le chaſſent de ſes états. Pour accomplir un vœu indiſcret, ce prince aveugle foule aux pieds les droits les plus ſacrés de la nature : quelle religion inſenſée !

Je retrouvai encore quelques légers veſtiges du labyrinthe, cet ouvrage merveilleux de Dédale, & ſi funeſte à ſon fils Icare. Ce jeune téméraire oubliant, ou plutôt dédaignant les ſages conſeils de ſon père, s'élève trop haut dans les airs. Ses aîles ſe fondent & ſe détachent. Il tombe & ſe noie dans la mer, qui de ſon nom eſt appellée Icarienne.

Paſiphaé, femme de Minos, conçut une paſſion infâme pour un taureau, & donna le jour au minotaure, cette production monſtrueuſe, formée d'un commerce encore plus monſtrueux. Cet animal redoutable, renfermé au milieu des détours inextricables du laby-

rinthe, ne ſe repaiſſoit que de chair humaine. L'invincible Théſée purgea la terre de ce monſtre ſanguinaire. Guidé par l'amour, & par un peloton de fil, ce Héros ſortit aiſément de ce dédale tortueux. Mais que Théſée fut ingrat! il oublia dans la ſuite tout ce qu'il devoit à la trop ſenſible Ariane. Il eut la cruauté de l'abandonner ſeule ſur un rocher déſert. Sourd aux plaintes & aux prières de cette princeſſe déſolée, il vit couler ſes larmes, ſans en être attendri.

L'île de Crète eſt fort conſidérable par ſon étendue, ſa fertilité, & le grand nombre de ſes laborieux habitans. L'air qu'on y reſpire eſt pur & ſalutaire. Les vallons ſont arroſés & fertiliſés par des ruiſſeaux limpides. Le gibier abonde dans les campagnes. Les abeilles compoſent le miel le plus délicat. Les côteaux produiſent des vins très-eſtimés. Des troupeaux de brebis paiſſent ſur les montagnes, & fourniſſent une laine fine, & recherchée par les autres nations. La ſoie & l'huile font encore une branche conſidérable & très-étendue de commerce.

Les vents ayant changé, les matelots commencent à appareiller: nous nous éloignons du rivage, & notre vaiſſeau vole légèrement ſur les flots mollement agités. Nous apperçûmes

Digitized by Google

de loin l'île de Cythère, ſi favoriſée de Vénus. Les vents étoient calmes, le ciel pur & ſerein: les monſtres marins quittent leurs grottes profondes, s'attroupent, ſe jouent, & bondiſſent ſur la ſurface unie de la plaine liquide. La ville d'Itaque, perchée comme un nid, ſur la cime d'un rocher eſcarpé, frappe nos regards. Itaque eſt devenue immortelle par les vers harmonieux d'Homère, qui célèbre dans ſon Odyſſée, la prudence, les longs voyages, les malheurs, le courage d'Ulyſſe, & l'attachement inviolable de la chaſte Pénélope, pour ce Héros éloquent.

Nous continuons de voguer tranquillement; nous appercevons le rivage des Phéaciens, nous en approchons, pour y deſcendre. Une forêt épaiſſe couronne les montagnes voiſines, & forme un vaſte amphithéâtre. Ces arbres paroiſſent auſſi anciens, que la terre qui les a produits. Un fleuve majeſtueux roule lentement ſes ondes au pied de ces monts, & va porter à la mer le tribut de ſes eaux. Je vis ſur ſes bords fleuris un palmier antique, & un vieux olivier: ils entrelaçoient enſemble leurs branches touffues, & formoient un berceau impénétrable aux rayons du ſoleil. Alors je me rappellai le naufrage d'Ulyſſe. Ce Héros nud, & couvert d'écume ſalée, ſe retira dans un ſem-

blable asyle, après avoir essuyé une tempête & un naufrage affreux ; & comme il étoit accablé de fatigue, il y goûta les douceurs du sommeil. Je crus reconnoître l'endroit du rivage, où la belle & simple Nausicaa, suivie de ses femmes, venoit laver elle-même ses vêtemens. Près de la ville on trouve les restes du palais d'Alcinoüs. On admire encore son jardin délicieux. Je ne puis vous tracer qu'une esquisse imparfaite des beautés naturelles qui l'embellissent. Les arbres & les fleurs ne redoutent ni les froids rigoureux de l'hyver, ni les ardeurs brûlantes de l'été. Les zéphirs de leurs tièdes haleines entretiennent perpétuellement une douce chaleur. Le printems réunit ses fleurs aux fruits de l'automne. Des pommes mûres & colorées courbent sous leur poids des branches fleuries. Le poirier, le prunier, chargés de fruits vermeils, étalent en même tems des fleurs odorantes. L'olivier verdoyant, le figuier couvert de figues rafraîchissantes, forment de longues allées. La vigne embrasse amoureusement de ses branches flexibles l'ormeau voisin, & porte des raisins couleur de pourpre, & des grappes naissantes. La rose & le lys fleurissent dans le même buisson, mêlent & nuancent leurs belles couleurs, & embaument l'air des parfums les plus exquis. La vue

& l'odorat ſont également ſatisfaits dans ce jardin. L'art en eſt entièrement banni. Une ſeule fontaine s'y fait diſtinguer par ſon architecture noble & ſimple. Le travail en eſt aſſez fini, & la forme élégante. Un pélican s'éleve au-deſſus, & la couronne agréablement. Cet oiſeau merveilleux déchire avec ſon bec ſes entrailles, pour en nourrir ſes petits. Emblême juſte & admirable de la tendreſſe paternelle ! une eau limpide & ſalutaire jaillit en abondance de cette belle fontaine, tombe dans un large baſſin, formé de grandes pierres polies, & unies enſemble, coule dans différens canaux, ſe diſtribue dans mille endroits, arroſe & fertiliſe les différentes parties de cet immenſe jardin, que l'on ne ſe laſſe point de parcourir, & d'où l'on s'éloigne toujours à regret.

Déja notre vaiſſeau ſillonne les flots, les montagnes des Phéaciens diſparoiſſent à nos regards. Le ſoleil près de finir ſa carrière, lançoit ſes rayons agités ſur les vagues. La mer ſembloit un déluge de feu, & réfléchiſſoit une lumière ſi vive, que l'œil ébloui n'en pouvoit ſoutenir l'éclat. Des nuages d'un ſombre azur, rouloient confuſément à l'horizon, préſentoient un contraſte ſingulier, par leurs formes variées & pittoreſques. Dès que l'aſtre du jour eût diſparu, les vents ſe tûrent, la

mer devint calme, ces montagnes mobiles se dissipèrent, & la voûte céleste fut semée d'étoiles brillantes. Les matelots se livrent au sommeil, tandis que le sage pilote veille seul & dirige notre course. Pour moi, ne pouvant alors fermer l'œil, en proie aux plus vives inquiétudes, je me rappellois Téos. Mes parens, me disois-je à moi-même en soupirant, doivent être plongés dans la plus grande tristesse. Leur cœur est dans de continuelles allarmes: ils ne reçoivent aucune nouvelle d'un fils unique, qu'ils aiment avec tendresse. Peut-être que dans ce moment leurs yeux baignés de larmes, se refusent au sommeil. Mais quel noir pressentiment vient troubler mon ame! s'ils étoient malades?..... S'ils avoient malheureusement terminé leur carrière? quel seroit mon désespoir? je me regarderois comme un parricide. Eloignons ces idées funestes, elles me tuent. Je veux abréger mes voyages, & retourner à Téos, le plutôt qu'il me sera possible, afin de faire le bonheur de leur vieillesse. Accablé de lassitude, je m'endormis au milieu de ces tristes pensées. Je fus bientôt réveillé en sursaut, par les cris redoublés des matelots. Un vent violent s'étoit élevé tout-à-coup, souffloit avec fureur, & nous emportoit contre les rochers. Le pilote effrayé, fait plier promptement les

voiles : nous gagnons à force de rames une anſe qui nous mit à l'abri du naufrage. Nous nous trouvâmes au pied des hautes montagnes qui bordent l'île d'Ogygie, ſi célèbre par le ſéjour de la Nymphe Calypſo. Pendant que l'on radouboit notre vaiſſeau endommagé par la tempête, j'eus la curioſité de parcourir cette île, de traverſer ſes forêts, de gravir ſur ſes rochers : & dans cette courſe rapide, je ne rencontrai que des daims légers, des chèvres farouches, & des bœufs ſauvages. Tout étoit agreſte & inculte. Les choſes merveilleuſes que l'on raconte de la grotte de Calypſo, n'ont exiſté que dans l'imagination brillante & féconde du chantre ſublime d'Achille.

Les vents nous appellent : on tend les cordages : on s'empreſſe. Nous fendons les flots, & nous commençons à découvrir les montagnes élevées de la Sicile, qui ſembloient ſe mouvoir & s'avancer au-devant de notre vaiſſeau. On diſtinguoit déja le Mont Etna. Son ſommet étoit couvert de tourbillons ondoyans de flamme & de fumée. Un feu ſouterrain gronde dans ſes abîmes, & lance avec une exploſion épouvantable, un nuage épais de cendres brûlantes. Le ciel en eſt obſcurci : la terre tremble & mugit. On diroit qu'elle va s'écrouler ſur ſes fondemens. Les entrailles de l'Etna bouil-

lonnent comme une fournaiſe ardente : une lave enflammée s'épanche par une large ouverture, avec un bruit horrible, & porte au loin le déſaſtre, la mort, & d'affreux incendies. Les hommes, les animaux, les campagnes, des villes entières, ſont enſevelis ſous cette matière liquide & embraſée. La conſternation & l'effroi ſe répandent dans tous les lieux voiſins. On n'oſe donner du ſecours aux malheureux qui périſſent. Quelqu'un eſt-il aſſez courageux pour l'entreprendre ? il eſt auſſitôt englouti & dévoré par une nouvelle éruption, encore plus terrible que la première.

Pour éviter les feux de l'Etna, nous nous éloignons des côtes de la Sicile. Nous perdions à peine de vue cette île, que les vents nous emportent ſur la gauche, & nous laiſſons à droite les îles Baléares, où l'on élève des frondeurs ſi adroits. Après avoir vogué quelque tems, nous paſſons le détroit des colonnes d'Hercule, & je me trouve pour la première fois ſur le vaſte Océan, dans la mer Athlantique. C'eſt-là que je devois éprouver l'inconſtance de la fortune. Des vents impétueux aſſemblent les tempêtes & les orages, nous dérobent la lumière, des éclairs redoublés ſillonnent les nues, la foudre gronde ſur nos têtes. Tous les efforts des rameurs ſont inu-

tiles. Notre vaiſſeau battu des aquilons, ſe briſe contre des rochers. J'ignore abſolument le ſort de mes autres compagnons. Pour moi, après avoir lutté long-tems contre la fureur des flots, j'ai eu le bonheur d'aborder au pied de cette montagne, & de découvrir cette grotte, l'aſile de la candeur & de l'humanité. Ma confiance a commencé dès-lors à renaître, & je ſuis entré ſans crainte & ſans héſiter, dans cette paiſible retraite. J'ai lieu de m'en applaudir. Vous m'avez reçu & accueilli avec tant de bonté, que j'oublie maintenant les périls que je viens d'eſſuyer. Vous adouciſſez la rigueur de ma ſituation, & vous calmez toutes mes inquiétudes. Puiſſiez-vous recevoir un jour la juſte récompenſe de vos bienfaits! comment pourrai-je trouver des expreſſions aſſez fortes, pour vous peindre ma reconnoiſſance de vos ſoins paternels! je vous regarde comme un Dieu tutélaire. J'ai été ſenſible à vos malheurs, dit le berger; mais les autres habitans de cette île, en auroient été attendris également, & vous en auriez reçu les mêmes ſecours. Je rends graces au ciel qui vous a conduit dans ma grotte; puiſque cet événement me procure l'occaſion de vous connoître & de vous temoigner mon attachement. L'aſtre qui meſure les jours, ne dore plus ces côteaux; la nuit vient;

levons-nous : il eſt tems de vous repoſer, & vous devez en avoir grand beſoin. Que Morphée repande ſur vos paupières ſes pavots aſſoupiſſans, & qu'il ne vous offre que des ſonges agréables.

LIVRE QUATRIÉME.

DÉJA l'Aurore vermeille ouvroit les portes étincelantes du palais du ſoleil. Déja les oiſeaux, en agitant leurs aîles humides, annonçoient par leur gazouillement le retour de la lumière. Le berger réveillé par le bêlement continuel de ſes brebis impatientes, ſe lève, court les mettre en liberté, & les conduit ſur le penchant de la colline, à travers les gazons encore humectés d'une abondante roſée. Le petit troupeau ſe diſperſe auſſi-tôt au milieu des herbes fleuries, & le berger les confie à la garde ſeule de Mélanpe, chien fidèle & vigilant. Il retourne enſuite vers ſa grotte, & trouve Bathylle occupé dans ce moment à mettre un appui, pour ſoutenir des branches courbées ſous le poids de leurs fruits. Ils ſe ſaluent réciproquement, & ſe donnent des marques de la plus tendre & de la plus vive amitié. Trop généreux berger, dit Bathylle, je me reſſouviens que vous m'avez promis de me faire le récit des malheurs que vous avez eſſuyés autrefois. Daignez me raconter toutes vos aventures, rendez-vous à mon empreſſement, ſatisfaites ma curioſité, tandis que nous ſommes ſeuls ſous ce berceau touffu. Le lieu & l'occa-

ſion ne peuvent être plus favorables. J'ai le plus grand deſir de connoître vos infortunes, & de ſavoir par quel haſard ſingulier vous vous trouvez dans ces climats heureux. Le berger après s'être recueilli un inſtant, s'exprime ainſi.

J'ai pris naiſſance à Corinthe, cette ville riche & puiſſante de la Grèce, notre patrie commune. Mon nom eſt Cléobule. Né avec des paſſions vives & impétueuſes, je me livrai dans ma jeuneſſe à bien des excès. Lorſque je perdis les auteurs de mes jours, j'étois dans un âge trop tendre, pour être ſenſible à ce malheur. Mon éducation confiée à des mains étrangères, fut entièrement négligée. Quand j'arrivai à l'époque du développement & de l'effervescence des paſſions, perſonne n'en modéra la fougue & l'emportement. N'étant arrêté par aucun frein, je franchiſſois tous les obſtacles. Rien ne s'oppoſoit à mes goûts, à mes fantaiſies. J'errois, je flottois au gré de mes caprices. Je ne ſuivois que l'impreſſion du plaiſir, & je me plongeois ſans remords, comme ſans retenue, dans la diſſolution la plus effrenée. Héritier d'une fortune conſidérable, je ne trouvai, au lieu d'amis ſincères, que de vils adulateurs; & des corrupteurs infâmes, au lieu d'amis fidèles. Ils ont empoiſonné la moitié de

ma vie. L'infortune ſeule a pu me déſiller les yeux, & me faire rougir de mes déréglemens.

Je paſſois les jours & les nuits au milieu des feſtins & des plaiſirs. Je ne refuſois rien à l'ardeur impétueuſe de mes déſirs. J'étois dans l'enivrement. Malheur aux jeunes Corinthiennes, dont les charmes avoient frappé mes regards! Je mettois tout en œuvre pour corrompre leur innocence, & aſſouvir ma paſſion. Je n'épargnois pour y réuſſir, ni ſoins, ni démarches, ni argent. Quelles ruſes, quels détours n'aurois-je pas inventés, pour dèshonorer une jeune perſonne? Corinthe retentiſſoit du bruit de mes déſordres. L'on me regardoit comme une peſte publique. L'on gémiſſoit en ſecret ſur ma conduite ſcandaleuſe, & perſonne ne s'oppoſoit publiquement aux progrès du mal. Cependant la contagion ſe répandoit dans toute la ville. Séduits, entraînés par mon exemple, les jeunes Corinthiens commençoient à me prendre pour modèle. Les mères de famille me fuyoient avec horreur. Elles craignoient toujours que je ne m'introduiſiſſe dans leur maiſon, & que leurs filles ne devinſſent les victimes malheureuſes de mes intrigues & de ma paſſion. Malgré leurs précautions, j'eus le talent d'approcher d'une jeune beauté, l'art de lui plaire, & d'attendrir ſon cœur.

Je lui jurai mille fois de l'aimer ſeule & toujours. Raſſurée par mes promeſſes & par mes ſermens, elle ſuccomba, & eut la foibleſſe de m'accorder ſes faveurs. Glorieux de ce nouveau triomphe, je publiai par-tout, dès le lendemain, ſa défaite & ma victoire. Cet événement fit beaucoup de bruit. La jeune Corinthienne étoit de la naiſſance la plus illuſtre. Elle fut anéantie à cette nouvelle. Furieuſe, elle m'envoya des tablettes, dans leſquelles on liſoit ſa douleur & ſon déſeſpoir, qu'elle exhaloit en ces mots terribles : monſtre exécrable, que ton procédé eſt lâche, odieux, infâme! Que je te hais! combien je te déteſte! ton nom ſeul me fait friſſonner. Je ne veux plus ſouiller ma penſée de ton reſſouvenir honteux. Je t'oublie pour toujours. O moment d'erreurs & de foibleſſe, que tu me couteras de larmes! mais plutôt tariſſons-les. Puis-je ſurvivre à mon déshonneur. O douce mort, viens finir mes tourmens, & enſevelir ma honte dans un éternel oubli! homme abominable & perfide, mon ombre te pourſuivra ſans relâche. Ton ame atroce, en proie aux plus noires furies, ſera déchirée, mais trop tard, par les plus cruels remords. Cette idée ſeule peut adoucir l'horreur de mes derniers momens. Déja la mort me ſaiſit. Déja mes forces s'affoibliſſent; un nuage épais couvre

mes yeux : un froid mortel ſe gliſſe dans tous mes membres, & ma haine eſt toujours la même. Mon cœur eſt glacé : j'expire, & mon dernier ſoupir eſt une imprécation contre le ſcélérat qui eut la cruauté de m'abuſer, & la barbarie de divulguer ma honte..... Cette infortunée périt en effet, peu de jours après, victime de mon horrible indiſcrétion. Tout Corinthe la pleura. Je fus moi-même effrayé, attendri d'une mort auſſi ſubite, auſſi violente. Cette aventure funeſte fit grand bruit, & mit le comble à mes infamies. La juſtice Divine, trop lente à me punir, fit enfin éclater ſa vengeance. Puiſſent les malheurs que j'ai éprouvés, effrayer & corriger ceux qui mènent une vie ſouillée par un libertinage honteux & aviliſſant.

Je diſſipai en fort peu de tems ma fortune. Je tombai tout-à-coup dans la plus affreuſe miſère ; mes faux amis ſe démaſquèrent dans ce moment critique, s'éloignèrent promptement, & m'abandonnèrent dans la plus grande ſolitude. Je n'avois plus de reſſources. Je fis alors de tardives réflexions ; une lumière importune vint briller à mes yeux faſcinés, juſqu'à cet inſtant fatal. Mon repentir amer m'arracha des larmes. J'eus horreur de mes déſordres paſſés. Le chagrin, le déſeſpoir s'emparèrent

parèrent de mon ame : les remords vengeurs me pourſuivoient par-tout : plus de relâche, plus de repos : la vie m'étoit odieuſe. Je n'eus pas la force & le courage de ſoutenir cette épreuve terrible : je languis quelque tems, & j'eſſuyai une cruelle maladie. Privé d'amis, de ſecours, dénué de tout, ma miſère étoit à ſon comble, & j'allois périr, lorſque d'honnêtes citoyens, touchés de compaſſion à la vue de ma jeuneſſe & de mon état déplorable, me procurèrent les remèdes & les ſecours propres à ma guériſon, & me retirèrent des portes du trépas. Dès que mes forces commencèrent à renaître, & que mes idées devinrent plus nettes, je m'imaginai ſortir d'un ſonge long & pénible. J'admirois l'humanité généreuſe de ceux qui venoient de me ſecourir, ſans me connoître ; je la comparois avec la conduite atroce & intéreſſée des amis perfides, qui avoient développé mes paſſions, flatté baſſement mes goûts, partagé mes plaiſirs, & fomenté mes vices, en diſſipant mes biens. Quel contraſte ! Quelle différence ! Ce reſſouvenir humiliant empoiſonnoit tous les inſtans de ma vie, & je regrettois ſincèrement la mort. Cependant les réflexions, les conſeils, le tems, diſſipèrent, quoique lentement, ces idées ſombres & lugubres, & ramenèrent un peu

le calme dans mon ame. A peine étois-je ſorti de cet état de langueur, que je pris le parti de quitter Corinthe, qui étoit devenue le théâtre de mes ſcènes déshonorantes. Je crus que c'étoit le ſeul moyen de guérir radicalement; j'étois dans la ferme réſolution d'effacer les déſordres de ma jeuneſſe, par une conduite ſoutenue, ſage & réglée.

Sans faire part à perſonne de mon projet, j'abandonne Corinthe: je traverſe l'Iſthme, & je me rends à Epidaure, brûlant d'impatience de m'éloigner de la Grèce, afin d'oublier moi-même, s'il étoit poſſible, la cauſe de mon exil volontaire. Epidaure eſt recommandable par le temple fameux d'Eſculape. Si ce dieu eût guéri les maladies de l'ame, comme celles du corps, j'aurois pu lui adreſſer mes vœux, & lui offrir des ſacrifices. J'eus le bonheur de trouver un vaiſſeau prêt à faire voile pour l'Egypte. Je profite avec joie d'une occaſion auſſi favorable. Je ſens naître pour la première fois l'honneur au fond de mon ame: il m'échauffe & m'enflamme. Mes penſées s'épurent: j'aime, je chéris la vertu. Ce n'eſt point un goût paſſager: je vais enfin parcourir une nouvelle carrière. Que la vertu a de charmes & d'attraits! que ſon empire eſt doux & conſolant! depuis cette époque & cette heureuſe

révolution, je n'ai point abandonné ſon ſentier.

Nous avions à peine quitté le rivage, que notre pilote apperçut un vaiſſeau monté par des Corſaires. Il crie aux rameurs de redoubler leurs efforts, afin de nous dérober à la pourſuite d'ennemis qui alloient nous attaquer, & contre leſquels il faudroit chèrement diſputer la victoire. Leur navire s'avançoit vers nous avec la rapidité de l'aigle, qui s'élance fièrement du creux des rochers, plane dans les airs, & ſe précipite d'un vol aſſuré au milieu d'un troupeau tremblant de brebis. Avec la même célérité ces Corſaires fondent ſur notre vaiſſeau, & le heurtent avec l'impétuoſité de la foudre. A ce choc terrible nous ſommes tous renverſés. Nos ennemis pouſſent des hurlemens affreux, lancent ſur nous une grêle de traits : nous accrochent avec des crampons de fer, & ſe préſentent au combat d'un air menaçant. De notre côté nous nous mettons en défenſe, & nous les recevons à coups d'épées. L'on ſe bat, l'on ſe mêle, le ſang coule & ruiſſèle ; la mer eſt couverte de morts ; aucun parti ne veut céder, l'acharnement eſt incroyable ; le cliquetis des armes, les cris des mourans, le bruit des flots ne ſont point entendus : on ne voit que le péril : rien

ne peut rallentir le carnage. La fureur, la rage, le déſeſpoir, la vengeance, immolent toujours des victimes: c'eſt une horrible boucherie. Le nombre l'emporte enfin ſur la valeur: nous ſuccombons; & ces infâmes Corſaires, maîtres de notre vaiſſeau, nous chargent de chaînes peſantes. Ces tigres altérés de ſang nous dépouillent, & nous déchirent la peau avec des fouets, armés de pointes de fer. C'eſt avec cette barbarie révoltante, qu'ils vengent la mort de leurs compagnons, & qu'ils aſſouviſſent ſur nous leur brutale férocité. Un prompt trépas eût été préférable à ce traitement indigne. Ces Corſaires nous conduiſent vers les côtes de la Lybie, & abordent auprès d'une petite ville. Quand on nous arracha du fond du vaiſſeau, nous pouvions à peine marcher. Notre corps étoit couvert de plaies. Nous ne revîmes la lumière que pour en être privés un inſtant après. On nous traîna dans une priſon ſouterraine, où la clarté du jour ne pénétra jamais. On nous laiſſa languir pendant ſix mois au fond de ce noir cachot. Nous y éprouvâmes les beſoins les plus preſſants de la ſoif & de la faim. On ne nous donnoit tous les trois jours qu'un peu de pain & d'eau: nous aurions dévoré les pierres, & bu les liqueurs les plus immondes. Les expreſſions les plus

fortes ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de l'état horrible où nous nous trouvions. La chaleur devenoit de jour en jour plus insupportable, dans un lieu trop étroit pour le nombre des malheureux que l'on y tenoit renfermés. Nous étions entaſſés les uns ſur les autres: nous étouffions. La plupart de mes compagnons infortunés, ſuccombèrent ſous le poids de ces maux terribles. Notre ſituation en devint encore plus cruelle. Leurs cadavres pourriſſoient dans notre cachot, nous infectoient, & nous rappelloient ſans ceſſe la mort, & ce qu'elle a de plus hideux. Quelle plus affreuſe poſition! c'étoit une longue & douloureuſe agonie: nous mourions lentement & en détail, tandis que nous aurions voulu hâter l'inſtant de notre trépas. Tous nos vœux étoient de mourir. Jamais la barbarie la plus atroce n'inventa de pareils ſupplices. Enfin, nos bourreaux laſſés eux-mêmes des tourmens dont ils nous accabloient, nous tirèrent de notre priſon. Nous étions ſi foibles, ſi languiſſans, que pluſieurs d'entre nous ne purent ſupporter ce retour ſubit à la lumière: ils expirèrent, & je fus inconſolable de leur ſurvivre. Nous fûmes vendus à des marchands d'eſclaves, & j'eus le malheur de tomber entre les mains d'un maître dur & féroce. Son plus

grand plaiſir étoit de tourmenter ſes eſclaves, & de les punir avec une rigueur barbare. Je traînois languiſſamment les chaînes dont mes pieds étoient chargés; je les ſoulevois en ſoupirant: je les arroſois de mes larmes, & je tournois enſuite mes regards vers les bords de la mer. Son voiſinage m'empêchoit de me livrer au déſeſpoir. Je nourriſſois toujours au fond de mon cœur la douce eſpérance de m'arracher un jour à ce dur eſclavage. Cette penſée conſolante relevoit mon courage abattu. Je formai le hardi projet de briſer mes fers, dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Je diſſimulai mon deſſein: j'uſai de prudence: je feignis dès ce moment d'être plus content de mon ſort: je ne murmurois point: je ne me plaignois point: je m'acquittois de mes devoirs avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Je tâchai de gagner l'amitié & la confiance des autres eſclaves. Quand il ſurvenoit entr'eux quelque diſpute, quelque conteſtation, on s'en rapportoit à mon équité; on me prenoit pour arbitre: on ſuivoit mes déciſions. Quoiqu'enchaîné, je reſſemblois à un juge qui dicte ſes arrêts irrévocables. Tous s'intéreſſoient à mon ſort, & cherchoient à l'adoucir. Je me fis des amis dans un lieu, où je n'avois d'abord rencontré que des délateurs & des bourreaux. J'o-

pérai un miracle : j'eus le bonheur de rendre mon maître plus traitable ; c'étoit un prodige. Il me permit de quitter de tems en tems mes chaînes. Cette diſtinction n'excita aucun murmure parmi mes autres compagnons. Ma conduite ſage fit taire la jalouſie. Je n'étois plus ſurveillé avec le même ſoin. Je voyois approcher le moment de recouvrer ma liberté, & j'attendois avec impatience le retour d'une fête ſolemnelle que l'on célébre chaque année dans ce pays. Enfin cet heureux jour arriva. Mon maître, après s'être livré aux plus honteux excès de la débauche, s'enivra & s'endormit profondément.

Dès que la nuit eut déployé ſes voiles les plus ſombres, je me dérobai ſecrétement de la maiſon. Je marchois en tremblant : je craignois à chaque pas d'être pourſuivi, reconnu, arrêté. Le moindre bruit me faiſoit friſſonner. Je gagnai au milieu de ces terreurs, les bords de la mer, je gravis avec beaucoup de difficulté ſur la pointe d'un rocher qui dominoit ſur les flots, & j'attendis dans la plus grande inquiétude, le lever du ſoleil. A peine l'aurore commençoit à diſſiper les ténébres, que je diſtinguai un vaiſſeau qui côtoyoit le rivage. A l'inſtant je me précipite dans l'onde. Je fus un moment étourdi de ma chûte. Les mate-

lots s'appercevant que je nageois, dirigèrent leurs voiles de mon côté, & m'encouragèrent par leurs cris redoublés. Ils m'eurent bientôt donné du ſecours, & tiré du danger qui menaçoit mes jours. Je repris mes eſprits, & je reconnus avec ſatisfaction, que j'étois avec des Carthaginois. Mes craintes ſe diſſipèrent alors, & je leur racontai en peu de mots tous les tourmens que j'avois enduré, & de quelle manière je venois d'échapper à mon honteux eſclavage. Ces Carthaginois me plaignirent, louèrent mon courage & ma hardieſſe, & tachèrent de me conſoler. Nous allons, me dirent-ils, dans l'Heſpérie : nous vous débarquerons où vous le deſirerez : vous pouvez nous l'indiquer ſans crainte ; nous ſerons trop heureux de vous être utiles. Parlez. Magnanimes Carthaginois, ſi vous le permettez, leur répondis-je, mon deſſein eſt de vous accompagner & de vous ſuivre. Je verrai avec bien du plaiſir les fameuſes contrées que vous allez viſiter. Ils applaudirent à mon projet. Qu'une ſeule nuit avoit apporté de changement dans ma ſituation, & que mon ſort étoit différent ! je me trouvois libre avec des hommes honnêtes, polis, humains & ſociables. Avec quelle complaiſance je faiſois la comparaiſon de mes nouveaux compagnons, avec le maître cruel

& farouche qui m'avoit traité ſi cruellement.

Après une navigation heureuſe, nous arrivâmes le cinquième jour ſur les côtes de l'Heſpérie. Je remerciai alors les Carthaginois du ſecours qu'ils m'avoient donné, je pris le parti de voyager ſeul : je leur fis mes adieux & je les quittai. Entraîné par l'ardeur de connoître ce pays riche, abondant & fécond, j'avançai dans les terres, & je reconnus avec ſurpriſe, qu'un peuple que les grecs regardoient comme barbare, étoit policé & gouverné par des loix excellentes. Je m'enfonçai de plus en plus dans ces campagnes fertiles, arroſées par un grand nombre de fleuves & de ruiſſeaux. Je parcourus pendant pluſieurs jours des plaines riantes & bien cultivées, & je me trouvai au pied de hautes montagnes, dont le ſommet toujours couvert de neige, ſe perd dans les nues. Je crus être au bout de l'univers. Cette grande chaîne de rochers m'oppoſoit une barrière inſurmontable. J'étois effrayé, en meſurant de l'œil ces hauteurs inacceſſibles. Je voulus cependant les franchir. La peine, la fatigue, le froid, rien ne me rebuta. Je grimpai ſur ces rochers arides, environné de précipices de tous les côtés; ſouvent menacé d'être entraîné par les torrens qui ſe précipitent avec bruit du

ſommet de ces montagnes. Quelquefois la terre molle fuyoit ſous mes pas, & j'étois ſur le point d'être englouti. Je ſurmontai toutes ces difficultés, tous ces obſtacles. Las, harraſſé, hors d'haleine, je parvins enfin avec des périls toujours renaiſſans, ſur la cime de ces monts. J'en fus bien dédommagé. Quel brillant ſpectable! Quel immenſe tableau! quel vaſte horizon! je découvrois en même-tems des campagnes couvertes de troupeaux bondiſſans, des forêts ſombres & épaiſſes, des moiſſons ondoyantes, des rivières larges & profondes, qui ſerpentoient à travers de vertes prairies, des lacs unis comme une glace, des villages nombreux, & des villes opulentes. Je dominois, pour ainſi dire, ſur le globe entier de la terre. Ma tête touchoit les cieux; je foulois dédaigneuſement ſous mes pieds les nuages, & la foudre grondoit ſous mes pas. Après avoir joui de ce coup-d'œil unique, je deſcendis de l'autre côté de ces montagnes. Je me traînois de rocher en rocher, à travers la neige. A tout inſtant j'étois près de tomber dans des précipices. Je marchois lentement, & avec précaution. Quand un monceau de neige ſe détachoit du haut de ces roches, il acqueroit un volume conſidérable, en roulant ſur le flanc de ces monts. J'en étois couvert, enveloppé.

Le ſeul moyen d'éviter le péril, c'étoit de me coucher & de m'attacher fortement à un quartier de roche. Un moment après, je me relevois, & je continuois de deſcendre toujours au milieu des mêmes dangers. A chaque pas je me trouvois entre la vie & la mort. J'oubliai tous ces maux; je fus bien récompenſé de ma curioſité.

Je connus dans ces montagnes des peuples excellents, de mœurs douces, ſimples & frugales. Leurs richeſſes principales conſiſtent en de gras pâturages, dans leſquels ils nourriſſent des taureaux & des géniſſes d'une groſſeur prodigieuſe. Ils vivent de lait, de fromage & de viande ſalée. Le courage, l'intrépidité, la bravoure, la ſobriété, forment le caractère dominant de ces peuples, qui portent toutes les vertus ſociales, juſqu'à l'héroïſme. Leurs corps durs & robuſtes ſoutiennent aiſément les plus grandes fatigues. Leur ſimplicité, leur candeur, leur bonne-foi, les font aimer & reſpecter des peuples voiſins. La nature les a mis à couvert des inſultes & des entrepriſes des autres nations. Ils ne craignent point pour leurs propres foyers les fureurs & les déſordres qui accompagnent la guerre. Naturellement braves & courageux, ils ſe mettent à la ſolde des princes étrangers, & compoſent ordinairement

leurs meilleures troupes. La garde des rois leur eſt confiée, & elle ne peut être remiſe en des mains plus ſûres & plus fidelles. Leurs femmes ſont chaſtes, laborieuſes, attachées à leur ménage. Comme ce peuple n'a point d'ambition, & qu'il dédaigne par goût les diſtinctions, les grandeurs & les richeſſes, il leur préfère ſans peine ſes toîts ruſtiques, ſa nourriture groſſière, & ſa médiocrité. On peut dire avec vérité, que ces montagnes ſont faites pour cette nation, & qu'elle eſt née pour y vivre. Je paſſai des jours délicieux dans ces climats, & je ne les quittai qu'après un long ſéjour.

Je marchai long-tems; j'eſſuyai beaucoup de fatigues, & j'arrivai dans un pays humide & marécageux, où l'art avoit par-tout forcé la nature. Un peuple commerçant & induſtrieux, le diſpute aux plus puiſſans potentats, qui dans leurs guerres ruineuſes, ont recours à la bourſe de ces riches négocians. Les villes ſont nombreuſes, ſuperbes, magnifiques, coupées de larges canaux, & ornées de quais & de ponts très-hardis, de ports vaſtes, ſûrs, bien entretenus, & d'arſenaux immenſes. Toute cette contrée eſt couverte de digues, élevées à grands frais, pour contenir les eaux dans leur lit, deſſécher le terrein, l'améliorer, & faciliter le tranſport des marchandiſes. Des marais

fangeux, convertis par la main de quelques hommes, en un ſol habitable, offrent préſentement des palais élégans, des jardins agréables, embellis par l'art, & dans leſquels on eſt étonné de voir les fleurs les plus rares, les plus curieuſes & les plus chères. Une nation nouvelle & intelligente travaille, s'enrichit, amaſſe des tréſors conſidérables, ſe fait craindre & reſpecter dans des lieux où l'on n'entendoit autrefois que le coaſſement rauque des grenouilles, & le ſifflement importun des reptiles aquatiques. Quels prodiges n'enfantent pas l'induſtrie, un travail opiniâtre, & ſur-tout, l'amour de la liberté ! ces hommes, ſobres, économes, ſages & prudens, ne prennent ouvertement aucun parti dans les querelles de leurs voiſins. Ils continuent leur commerce, pendant que les autres peuples s'affoibliſſent & ſe détruiſent par des guerres ſanglantes. Leur politique merveilleuſe de neutralité apparente leur réuſſit, & leur produit les plus grands avantages. Ils jouiſſent de la paix & de l'abondance, au milieu des ſecouſſes violentes qui agitent & bouleverſent les autres états. Ce petit continent nourrit une multitude innombrable d'habitans; & quoique le ſol ſoit naturellement ingrat & ſtérile; il n'y a point de pays plus abondant & plus riche. Les femmes ſont

ſimples, modeſtes, & ne connoiſſent que le travail, l'occupation, & leur ménage. Tous les bras ſont employés : la pareſſe eſt en horreur : tout agit ; tout eſt en mouvement. Telles, pendant les beaux jours, les fourmis laborieuſes & prévoyantes, ſe répandent dans les champs, & cherchent des proviſions néceſſaires pour la ſaiſon rigoureuſe de l'hyver. Elles les apportent, les entaſſent dans leurs magaſins ſouterrains, & vivent dans l'abondance, tandis que les autres inſectes pareſſeux périſſent de faim.

Quand j'eus bien approfondi les mœurs, les loix, & connu le commerce & les richeſſes de ce peuple unique & ſingulier ; je m'embarquai pour de nouvelles contrées. Je traverſai un détroit, & je me trouvai dans une île abſolument ſéparée du reſte de l'univers. On s'imagine être dans un autre monde, & ſous un nouvel hémiſphère. Des chevaux fins, vîtes & légers paiſſent dans de vaſtes pâturages. Les brebis ſont couvertes d'une laine exquiſe par ſa qualité ; les chiens fiers, pleins d'ardeur & de feu, ont un jarret infatigable. On déclare dans ce pays une guerre ouverte aux loups, aux ours, aux renards : on les pourſuit ſans relâche. Le nombre de ces animaux voraces & deſtructeurs diminue tous les jours, & leur eſ-

pèce ſera bientôt anéantie. On reçoit des récompenſes pour les détruire. Croiriez-vous que les habitants de cette île poſſèdent à peine quelque ſeps de vigne qu'ils cultivent, comme une plante rare & curieuſe ? Les mines de différens métaux ſont abondantes, & l'on travaille l'acier avec la dernière perfection. Le commerce de ces fiers inſulaires eſt immenſe. Ils parcourent toutes les mers, & rentrent dans leurs ports chargés de riches marchandiſes, qu'ils apportent des extrêmités de la terre. Jaloux de leurs moindres priviléges, ils pouſſent l'amour de la liberté, juſqu'à la licence. Leur ambition, leur hauteur dédaigneuſe, leurs railleries amères, leur mépris inſultant révoltent les étrangers, & rendent déſagréable le ſéjour de leurs villes. Ils s'imaginent être le premier peuple de la terre, regardent les autres nations comme de vils eſclaves, & veulent toujours les dominer. La populace inſolente & brutale, aime les factions, & ſe porte à des excès énormes ; enſorte que cette île eſt auſſi ſujette aux orages & aux révolutions, que la mer qui baigne ſes côtes. Deux traits que je vais vous rapporter, ſuffiront pour vous faire connoître le caractère altier, turbulent, & vindicatif de cette nation remuante & inquiète. Cette république, quoique libre, eſt gouver-

née par un roi ; mais qui n'eſt en effet qu'un ſimulacre, un phantôme de roi.

Un ſimple particulier ſut à force d'intrigues & de cabales s'élever au premier rang, & gouverner avec gloire cette puiſſante république. Ce fourbe cruel, cet hypocrite raffiné, ce dévot ſombre & farouche, cette ame atroce & froide ; cet eſprit artificieux & délié, ce génie vaſte & profond, aſſemblage monſtrueux & bizarre de vices & de vertus, de bravoure & de timidité, eut le talent d'en impoſer à ſes concitoyens, & de ſe rendre néceſſaire, après avoir tout bouleverſé, & briſé les liens ſacrés qui uniſſoient le prince & ſes ſujets. En flattant le peuple, en feignant de lui rendre ſa liberté, il s'empara de tout le pouvoir, régna en deſpote, & fit périr injuſtement ſur un échafaud ſon maître & ſon roi. Mais une énigme encore plus inexplicable, c'eſt qu'un peuple auſſi ſéditieux, & auſſi terrible dans ſes tranſports, vit de ſang-froid trancher la tête d'un prince qu'il chériſſoit, & ne mit pas en pièces l'auteur exécrable de cette ſanglante tragédie. L'infâme régicide mourut tranquilement dans ſon lit, & laiſſa les rênes du gouvernement entre les mains de ſon fils, qui, né plus humain, & ſans ambition, les abandonna auſſitôt volontairement.

Une

Une place très-forte, & regardée comme imprenable, ſituée dans une île alors dépendante de ces Républicains, fut attaquée par une nation voiſine & belliqueuſe. Les aſſiégés, preſſés de tous côtés, envoyèrent demander du ſecours: on donna le commandement de quelques vaiſſeaux à un capitaine brave, courageux, expérimenté. Il s'avance en bon ordre vers la place, eſſaye d'y faire paſſer des vivres & du rènfort, mais inutilement: les ennemis ſur leurs gardes, l'obligèrent de s'éloigner, ſans avoir pu exécuter ſon deſſein; & pouſſèrent le ſiège avec tant de vigueur, qu'ils forcèrent les aſſiégés à capituler, & à ſe rendre. Quand on apprit cette triſte nouvelle, le peuple devint furieux. On accuſa de lâcheté & de perfidie le général de la flotte: on lui fit ſon procès: on le condamna, comme traître envers la patrie. Ce capitaine intrépide au milieu des combats, ne ſe démentit point, & conſerva dans le malheur toute ſa fermeté. Il écouta ſon arrêt de mort, ſans être ému; proteſta hautement contre l'injuſtice de ce jugement, prouva ſon innocence, & en appella à la poſtérité. Cependant on eut la cruauté inique de le faire mourir ignominieuſement. Les ſodats chargés de cette odieuſe commiſſion verſèrent des larmes, quand ils apperçurent

ce général qui s'avançoit ſur le vaiſſeau, avec un front ſerein. Lorſqu'il fut à l'endroit, où il devoit perdre la vie, ce héros vraiment philoſophe prononça un diſcours noble, précis, & touchant; pardonna à ſes ennemis, déplora leur aveuglement barbare, ſe recueillit un inſtant, & donna lui-même le ſignal de ſa mort. Auſſi-tôt les flèches partent en ſifflant, & le percent. Ainſi périt cette victime malheureuſe de la haine, de la politique, & de la calomnie. Les pleurs & les regrets ſincères de tous les bons citoyens ſont ſon éloge, & publient ſon innocence.

Ces Inſulaires ont des goûts bien ſinguliers: ils prennent beaucoup de plaiſir à voir combattre enſemble, ou des taureaux, ou des dogues, ou même des coqs. Le ſang qui ruiſſèle leur fait pouſſer des cris de joie. Tous leurs divertiſſemens annoncent la cruauté. Leurs tragédies monſtrueuſes, & ſans vraiſemblance, les occupent agréablement. Les ombres, les ſpectres, les oſſemens, les tombeaux, ſont pour eux un ſpectacle divertiſſant. Ils outrent toutes les paſſions. L'amour chez eux eſt ſombre & mélancolique, & les porte aux plus grands excès: il dégénère ſouvent en fureur, en frénéſie. Lorſque ces peuples ſont ennuyés de leur exiſtence, & las de vivre, ils ſe donnent

froidement la mort. Ils calculent les avantages, & les incommodités de la vie; ſi le mal fait pencher la balance, ils tranchent auſſi-tôt le fil de leurs jours. Cette odieuſe manie, bien loin de prouver de la fermeté & du courage, annonce au contraire un lâche déſeſpoir.

Dès que j'eus vu les villes & les ports les plus conſidérables de cette île, je me préparai à partir, & je m'embarquai dans l'intention d'aller connoître les pays ſitués au fond du Nord. J'eſſuyai bien des périls dans ces courſes maritimes. Nous nous trouvâmes dans un endroit, où un froid ſi piquant ſe faiſoit ſentir, que nous pouvions à peine avancer: des montagnes de glace, pouſſées par des vents impétueux, s'y oppoſoient: elles fondirent ſur notre vaiſſeau, le briſèrent, & l'engloutirent dans la mer. Heureuſement je me trouvai ſur un morceau de glace d'une largeur prodigieuſe: j'étois porté deſſus au gré des vagues & des aquilons. Je voyois paſſer auprès de moi des ours, des renards, des loups, des rennes, emportés également ſur des quartiers énormes de glace. Ce tableau mouvant & pittoreſque, m'auroit été agréable, ſi je n'avois été que ſimple ſpectateur: mais je n'entrevoyois aucun moyen de fuir le danger, dont j'étois menacé. L'eſprit rempli de crainte, le corps tranſi de

froid, je paſſai la nuit entière dans cette pénible & inquiétante ſituation. Je tremblois à tout moment, qu'un glaçon ne vînt heurter, & briſer celui qui juſques-là m'avoit préſervé de la mort. J'étois ſur-tout effrayé de la fin malheureuſe d'un de mes compagnons. Après avoir eſſayé de ſe ſauver à la nage, deux gros morceaux de glace ſe rapprochent avec violence, le preſſent, & lui coupent la tête. Ce ſpectacle me fit friſſonner, & je vois encore cette tête ſéparée du tronc, cette bouche entr'ouverte, ces yeux éteints, ces cheveux ſouillés de ſang, ce cadavre méconnoiſſable & flottant, qui devient la proie d'un avide poiſſon. Livré à de triſtes réflexions, abſorbé dans la douleur, je m'oublie alors moi-même; je perds l'équilibre, & je gliſſe dans les flots. Je fus obligé pendant long-tems de nager d'une ſeule main, & d'écarter de l'autre les glaçons qui s'oppoſoient à mon paſſage. Ils me heurtoient rudement, & m'entraînoient malgré ma réſiſtance. Mes forces m'abandonnoient, & je connoiſſois toute l'horreur de ma poſition. Froiſſé, meurtri, accablé de fatigue, j'arrive enfin ſur une côte affreuſe & déſerte. Je n'apperçois que des montagnes & des rochers couverts de neige. Un vent glacial ſouffloit avec impétuoſité. J'étois gelé, & je ne trouvois aucune habitation.

Après une marche longue, dure & pénible à travers cette contrée inculte, j'entrevis un peu de fumée. Je me hâte d'arriver dans cet endroit. Je diſtingue une mauvaiſe cabane, creuſée dans la terre au pied d'un rocher. J'approche, j'entre: elle étoit habitée par des ſauvages d'une taille extrêmement petite; & d'une figure hideuſe. Je les effraye: ils ſe lèvent précipitamment, & prennent la fuite. Je les appelle, & je tâche de leur faire comprendre par mes geſtes, qu'ils n'ont rien à craindre. Ils ſe raſſûrent, reviennent, & me regardent avec ſurpriſe. Je leur fais entendre par des ſignes, que j'ai beſoin de manger. Ils m'apportent, au lieu de pain, de la poudre de poiſſon deſſéché, leur nourriture ordinaire. Ces ſauvages mal-propres, ſuperſtitieux, plongés dans les ténèbres les plus épaiſſes de l'ignorance, ſont entièrement abrutis. Leur légèreté à la courſe eſt incroyable, ils devancent les animaux les plus vîtes. Ils menent une vie errante & vagabonde; changent ſouvent d'habitation, & logent toujours ſous des chétives cabanes. Leur miſère, & leur aveuglement égalent la rigueur, & l'âpreté de ces climats glacés. Cependant ils ſont tellement attachés à leur pays natal, qu'ils ne voudroient pas fixer leur demeure dans des contrées plus douces & plus

abondantes. Ils ont ſans interruption trois mois de jour, & trois mois de nuit. La terre eſt preſque toujours engourdie par un froid rigoureux. J'abandonnai, le plutôt qu'il me fut poſſible, ces malheureux Sauvages. J'errai pendant long-tems à travers des régions inconnues. J'ai parcouru, pour ainſi dire, tous les empires, tous les royaumes, tous les états. La vengeance céleſte laſſe de me pourſuivre, m'a fait aborder ſur les rivages fortunés de cette île. L'air pur que l'on y reſpire, la beauté de la ſituation, la fertilité de la terre, la douceur des habitans, tout m'a déterminé à paſſer ici le reſte de mes jours. Je me ſuis creuſé moi-même cette grotte, j'ai planté & cultivé de mes mains ces arbres. Mon cœur eſt exempt de paſſions: la paix règne dans mon ame: tous les inſtans de ma vie ſont heureux; je goûte le bonheur, & j'ai oublié pour toujours la ville de Corinthe. Voilà le tableau fidèle des égaremens de ma jeuneſſe, de mes voyages, & de mes infortunes. Je ſuis enfin arrivé au port depuis long-tems, & jamais je ne me rembarquerai ſur la mer orageuſe. J'atteſte le ciel que je n'abandonnerai point ma grotte chérie, cette tranquille retraite que j'ai créée, embellie, comme vous le voyez; c'eſt mon ouvrage: quels doux inſtans j'ai paſſés ſur cette montagne! quels tréſors pourroient

m'en dédommager ? mon ame eſt auſſi pure que l'air que l'on y reſpire. Combien mes idées ſont changées ! Ah ! Bathylle, partagez avec moi cette habitation le plus long-tems qu'il vous ſera poſſible ; vivons enſemble : vous trouverez ici la vraie félicité. J'ai un preſſentiment que la fortune ne vous a conduit ſur ces bords, que pour vous rendre les biens qu'elle vous a enlevés. Votre jeuneſſe embellira ce ſéjour, & vous aurez pour amis tous les habitants de cette île.

LIVRE CINQUIÈME.

LE berger ayant fini ſont récit, Bathylle l'embraſſe, & le remercie de ſa complaiſance & de ſa bonne volonté. Que vous êtes heureux, ô mon cher Cléobule, d'être ſorti de l'abîme où vous étiez englouti! Le calme a ſuccédé à la tempête. Vous êtes maintenant libre. Avec quel courage vous avez briſé les liens du vice! par combien de vertus n'avez-vous pas fait oublier quelques inſtans de foibleſſe! Un pareil repentir efface tous les crimes. A ces mots ils ſe lèvent, & quittent le berceau qui leur avoit prêté ſon ombre. Le ſoleil avoit bientôt fourni la moitié de ſa brûlante carrière. Les fleurs fraîchement écloſes, entr'ouvroient leurs calices encore humectés des brillantes pleurs de l'aurore, & exhaloient de tous côtés les plus doux parfums. La roſe élevée ſur ſa tige épineuſe, étaloit avec complaiſance ſa pompe orgueilleuſe: on reconnoiſſoit facilement la reine des fleurs, agitée légérement par l'haleine des Zéphirs, elle balançoit mollement ſa belle tête, répandoit au loin une odeur ſuave, & préſentoit à l'œil, des feuilles entr'ouvertes, & d'une fraîcheur éclatante. Bathylle & Cléobule marchoient en

s'entretenant à travers ces riantes campagnes, émaillées des plus vives couleurs, & fouloient ſous leurs pieds les plus riches préſens de Flore. Je vous conduis au milieu de cette île, dit Cléobule ; on doit y célébrer aujourd'hui une fête agréable & bien ſingulière, & dont nous n'avons point d'idée en Grèce. Vous allez en juger vous-même. Elle obtiendra, je crois, aiſément votre approbation. Les habitans des îles fortunées ont coutume de s'aſſembler tous les cinq ans, pour couronner la vertu & la beauté réunies dans la même bergère. Celle qui remporte ce prix, eſt ordinairement auſſi belle que Venus, auſſi chaſte que Minerve. Cette couronne eſt préférable aux lauriers enſanglantés dont on ceint le front des guerriers. Cette victoire eſt plus glorieuſe que celle qui coûte la vie & le repos à tant de malheureux. On ne peut découvrir l'origine d'une coutume auſſi louable, auſſi précieuſe ; elle eſt ſi ancienne, qu'elle ſe perd dans les tems les plus reculés. Comme la vertu & la beauté ſont, pour ainſi dire, héréditaires parmi les habitans de cette île ; il eſt aſſez vraiſemblable que cette fête aura pris naiſſance dans le berceau de ce peuple heureux. A peine Cléobule achevoit de parler, qu'ils apperçoivent s'avancer & ſe réunir dans un vallon

délicieux toutes les bergères, parées des seuls charmes de la nature, & ornées de simples bouquets, qu'elles ont cueillis elles-mêmes dans la prairie. Leur démarche est grave, noble & modeste. Les graces, la candeur, l'innocence, siègent sur leur front: la joie & le contentement brillent dans leurs yeux. Elles vont se rendre dans un grand sallon de verdure, formé par des palmiers, des orangers & des myrtes très-élevés. Au milieu sont suspendues plusieurs couronnes de lys & de roses, qui marient ensemble leurs belles nuances, & mêlent leurs douces odeurs. De gros bouquets sont attachés à chaque arbre. L'esprit le plus pur & le plus suave des plantes nouvelles forme un parfum odoriférant, & embaume les environs. L'émail éclatant & varié des fleurs, le murmure enchanteur des ruisseaux, la tendre harmonie des habitans de l'air, la sérénité du ciel, la beauté du lieu, tout semble favoriser cette fête, & y prendre part. Jamais ces bergères n'ont été aussi belles & aussi charmantes que dans cette circonstance importante. Elles entrent avec respect & en silence, dans le sallon de verdure. On y parvient par quatre portiques majestueux. Des colonnes de marbre n'en soutiennent point la voûte large & élevée: le ciseau n'a point sculpté des feuilles

légères d'Acanthe ; on n'y voit régner ni l'ordre ionique, ni le dorique : le ſculpteur habile n'a pas fait reſpirer le marbre, & le pinceau délicat n'a point animé la toile, pour décorer & embellir ce ſallon champêtre, ſimplement orné de guirlandes de fleurs naturelles. Les mêmes arbres avec leurs tiges hautes & droites, compoſent les colonnes, & forment avec leurs têtes touffues, un dôme mobile qui laiſſe pénétrer à travers le feuillage, quelques rayons de ſoleil, qui rendent cette aſſemblée encore plus brillante. La nature ſeule a été le ſublime architecte de cet édifice ſingulier, & le peintre fécond & hardi de cette décoration pompeuſe, ſans être recherchée. Ce beau ſallon va devenir pour ces bergères, le temple le plus auguſte. C'eſt-là qu'elles doivent recevoir l'hommage le plus diſtingué & le plus flatteur. La beauté jointe à la vertu, règne toujours en ſouveraine. Tout ſe ſoumet ſans murmurer à ſon joug aimable. Ses chaînes ſont douces & légères: on les porte avec plaiſir, & on ne ſonge guères à les briſer. C'eſt un eſclavage que l'on chérit plus que la liberté. Une femme vertueuſe & belle, eſt une divinité. Ses paroles ſont des oracles; ſa volonté des commandemens. Tout lui obéit, tout lui cède & lui rend les armes. Elle tient les cœurs

doucement enchaînés. Elle ſait, quand il lui plaît, ſoumettre, dompter, & vaincre les eſprits les plus rebelles & les plus intraitables. O charmes vainqueurs! ô pouvoir invincible de la vertu & de la beauté réunies!

Toutes les bergères ſe tiennent debout & par la main, & forment le cercle le plus beau, le plus voluptueux. On diroit que les graces ſe ſont multipliées. L'œil eſt enchanté d'un ſpectacle auſſi rare, auſſi raviſſant. Le cœur des ſpectateurs tendrement émus, eſt entraîné tour-à-tour vers chaque bergère. L'eſprit héſite, reſte en ſuſpens, & ne peut adjuger le prix de la beauté. Une bergère charmante eſt à côté d'une bergère aimable. La beauté ſe trouve auprès de la beauté. Une grace touche une grace. Ici une chevelure blonde & flottante couvre de blanches épaules. Là, c'eſt une bergère, dont les cheveux d'ébène tombent à groſſes boucles ondoyantes ſur un ſein de lys. Celle-ci a les yeux bleus, pleins d'une tendre flamme, & les joues nuancées de roſe & d'albâtre. Celle-là, plus blanche que le lait, brille par un grand œil noir, vif & perçant. Elles ſe font encore remarquer par une ſimplicité piquante, une candeur ingénue, une gaieté naïve, un ſourire délicat. Elles n'ont employé aucun art pour ſe rendre plus belles. La nature ſeule forme leur plus riche parure, &

leur donne leurs plus brillans attraits. Quelques fleurs ſimples accompagnent les graces & les charmes qui les embelliſſent. Cette chaſte aſſemblée reſſemble à un magnifique parterre, dans lequel on voit entremêlés la roſe vermeille, le lys éclatant, la douce violette, l'œillet parfumé, le ſuave aneth, le ſouci doré, la jacinthe pourprée, la tendre giroflée, la tulippe orgueilleuſe, & le pavot ſuperbe.

Une femme recommandable par ſon grand âge & ſa rare vertu, ſuivie d'une foule innombrable d'habitans, s'avance à pas lents, un ſceptre & une couronne de fleurs à la main. Elle entre dans le ſallon. A ſon aſpect auguſte & vénérable, ces jeunes bergères s'inclinent modeſtement : leurs joues ſe colorent d'un vif incarnat : leur cœur palpite, leur inquiétude redouble à l'approche du couronnement : un ſilence profond & reſpectueux règne dans l'aſſemblée : on attend en ſuſpens. Cette femme reſpectable, après avoir parcouru pluſieurs fois de l'œil le cercle charmant qui l'environne, ſemble encore héſiter. Enfin elle ſe décide : embraſſe tendrement la jeune & belle *Ada*, (*a*)

(1) Les Aſſyriens & les Babyloniens nommèrent originairement le ſoleil *Ada*, c'eſt-à-dire l'*unique*, parce qu'aucun des aſtres ne lui eſt comparable en éclat & en utilité : c'eſt par la même raiſon qu'ils avoient nommé la lune *Ada*, c'eſt-à-dire l'*unique*.

lui met la couronne ſur la tête, & le ſceptre fleuri dans la main. Quel triomphe ! Quelle victoire ! On pouſſe tout-à-coup des cris de joie & d'allégreſſe : les montagnes & les vallons en retentiſſent. Tous les bergers, toutes les bergères, dépoſent à l'inſtant des bouquets & des guirlandes de fleurs, aux pieds de celle qui vient de remporter un prix auſſi ineſtimable ; en forment une eſpèce de trône, y placent Ada, & ſe proſternent pour lui rendre hommage. Ils la regardent comme leur reine, comme leur ſouveraine. Qu'il eſt doux, qu'il eſt glorieux de régner ainſi ſur les cœurs, ſans exciter la jalouſie ! Quel pinceau pourroit peindre avec des couleurs vraies, cet enthouſiaſme de la vertu, & ſur-tout l'enchantement des parens d'Ada, qui pleuroient de plaiſir & de tendreſſe, en couvrant de baiſers leur fille auſſi belle qu'elle eſt vertueuſe. Quel moment délicieux pour un cœur paternel !

Ada avoit la taille légère & dégagée, de beaux yeux noirs, pleins de vivacité, de fineſſe & d'eſprit ; les dents blanches comme l'yvoire ; le ſourire doux & gracieux ; la bouche fraîche & jolie ; la jambe fine & le pied petit. Ses cheveux d'ébène flottoient voluptueuſement ſur ſes belles épaules, & tomboient juſqu'à terre. Les graces accompagnoient tous ſes

mouvemens : elle étoit remplie de charmes & d'attraits. La ſérénité de ſon ame, & ſa modeſtie, étoient peintes ſur ſon viſage, au milieu même de ſon triomphe.

Les bergers & les bergères, tranſportés de joie, mêlent leurs voix aux ſons mélodieux des muſettes, des flûtes, des hautbois, & des autres inſtrumens champêtres ; forment différens chœurs, & célèbrent ainſi par leurs chants & par leurs danſes, cette victoire glorieuſe. Tout reſpire la gaieté & l'allégreſſe. Déja le ſoleil commençoit à ſe plonger dans l'océan, & l'étoile de Vénus annonçoit le retour des ténèbres. Les chœurs ceſſent de danſer ; on ſe raſſemble ; on ſe preſſe au tour de la jeune Ada ; on l'aſſied ; on l'élève ſur un brancard jonché de fleurs odorantes. Six bergers vigoureux portent ſur leurs épaules ce précieux fardeau, & traverſent la prairie, ſuivis d'un cortège nombreux. Pendant cette marche triomphale, des inſtrumens de muſique font réſonner les échos, & les bergères manifeſtent leur ſatisfaction par des chanſons agréables & conformes à cette fête. On arrive au bas d'une colline. Là, ſe préſente humblement une petite cabane couverte de chaume. C'étoit la demeure, le palais de la bergère couronnée. Auſſitôt on la tapiſſe avec des bouquets & des guir-

landes de fleurs. On la transforme dans un temple, où l'on révère, où l'on adore la modeſte Ada. Ses brebis chéries accourent, ſe raſſemblent auprès d'elle, & paroiſſent marquer leur joie par leurs doux bêlemens. Une géniſſe ſuperbe, les délices de ſa belle maîtreſſe, ſemble toute orgueilleuſe de ſon triomphe, s'approche & la careſſe. A l'inſtant ſes cornes, qui imitent un beau croiſſant, ſont ornées de couronnes de roſes par cette aimable bergère, qui la flatte doucement de ſa main délicate.

Bathylle, témoin de cette fête auguſte, étoit en extaſe; il pouvoit à peine reſpirer, tant il étoit ému, tranſporté de plaiſir. Jamais, diſoit-il, je n'aurois pu me former une véritable idée de cette cérémonie, auſſi utile que reſpectable! Je ne puis me laſſer d'admirer une fête & des divertiſſemens auxquels préſident la décence & l'honnêteté. Ces danſes légères, ces chanſons ruſtiques, cette gaieté pure, cette ſimplicité, ces mœurs ingénues rappellent les plus beaux jours de l'âge d'or. Heureux bergers, s'écrioit-il, dans ſon raviſſement, vous ſeuls jouiſſez des plaiſirs vrais & ſolides! Vos cœurs innocens ne ſont jamais troublés par de noirs ſoupçons. La ſombre jalouſie ne peut ſe gliſſer dans votre ame, & la déchirer avec ſes affreux ſerpens. Vos épouſes ſont toujours chaſtes & fidelles.

delles. Vous goûtez les pures délices de l'amour : vous ne reſſentez ni le dégoût, ni la ſatiété ! vous ignorez les rafinemens des cœurs uſés. Rien ne peut altérer votre bonheur. Que la vie eſt un ſonge doux, agréable & flatteur, au milieu de votre île ! Puiſſiez-vous conſerver long-tems cette innocence & cette candeur, ſource intariſſable de tranquillité & de contentement ; Puiſſent vos bergères, être toujours belles, toujours chaſtes, toujours aimables ! Cléobule vint rejoindre Bathylle, & interrompre ces réflexions. Déja la lune répandoit ſes rayons argentés. Déja les danſes que l'on avoit recommencées, à la porte de la cabane d'Ada, étoient finies. On ſe diſperſe à travers la plaine, & chacun ſe retire dans ſon habitation. Cléobule, accompagné & ſuivi de Bathylle, s'en retourne vers ſa grotte, pour y paſſer tranquillement la nuit.

Un mois après cette fête admirable, celle qui a remporté le prix de la chaſteté & de la beauté, peut habiter, ſi elle le déſire, dans un lieu conſacré & deſtiné aux ſeules bergères couronnées. Cette délicieuſe retraite, formée par la nature elle-même, eſt ſituée ſur le penchant d'une haute montagne. L'art tâcheroit en vain d'en imiter les beautés & les agrémens. On y pénètre par des ſentiers tortueux, tapiſſés

de gazons toujours verds, & rafraîchis par l'eau claire & pure de petits ruiſſeaux, qui coulent & ſerpentent, avec un doux murmure, ſur un ſable léger. Après s'être partagés, diviſés en pluſieurs canaux étroits, ils ſe réuniſſent, produiſent une caſcade brillante, & forment un brouillard humide, en ſe précipitant avec bruit au milieu de deux énormes quartiers d'un rocher couvert de mouſſe, de ronces & d'arbuſtes rampans. Il ſemble que cet immenſe rocher va ſe détacher du flanc de la montagne, s'écrouler & s'abîmer dans les vallons. On trouve au pied un phénomène ſurprenant; c'eſt une grotte ſpacieuſe, creuſée par la nature, & remplie de coquilles rares & précieuſes. Elle eſt arroſée par une fontaine limpide, dont la ſurface n'eſt jamais ridée, pas même par le ſouffle le plus léger des zéphirs. Cette belle ſource entretient dans les plus grandes chaleurs une fraîcheur délicieuſe. Des arbres élevés ombragent de leurs rameaux touffus une cabane ſimple, propre, modeſte, embaumée par le parfum des roſes & des fleurs de différentes eſpèces, qui fleuriſſent à l'entour. On lit ces mots, gravés au-deſſus de la porte en gros caractères: *cet aſyle eſt conſacré à la vertu, à la beauté.* Jamais cette demeure n'a été ſouillée par des regards profanes, & l'on y paſſe les jours les plus purs &

les plus heureux. Les points de vue ſont riches, étendus, variés & pittoreſques. Les vallons, les montagnes & les bocages des environs, ſemblent placés & diſtribués pour être conſidérés de cette habitation enchantée, que l'on voit toujours avec un nouveau plaiſir; que l'on ne peut ſe raſſaſier d'admirer, & que l'on ne quitte point, ſans le deſir de la revoir encore.

LIVRE SIXIÉME.

LES îles fortunées ſont au nombre de ſept; celle où ſe trouve la grotte de Cléobule, s'élève au-deſſus de ſix autres, tel qu'un cerf, armé de ſon grand bois rameux, ſurpaſſe les jeunes faons & les biches; de même qu'un chêne antique & majeſtueux domine avec ſa tête orgueilleuſe tous les arbuſtes qui l'environnent. La température de l'air eſt douce, & la fécondité de la terre merveilleuſe. Des forêts épaiſſes ombragent le ſommet des montagnes. Les vallons ſont toujours rafraîchis par des ruiſſeaux qui coulent, ſerpentent & murmurent doucement au milieu des prairies verdoyantes. Les campagnes couvertes de riches moiſſons, & les arbres chargés de fruits colorés, annoncent l'abondance & réjouiſſent la vue. Les orangers, les citronniers, les grenadiers & les myrtes embelliſſent & parfument les côteaux. Tout rend ce climat préférable aux autres contrées de l'univers. On admire dans ces îles un petit oiſeau charmant, dont le plumage eſt du plus beau jaune. Il l'emporte ſur le roſſignol lui-même, par la douceur, la force & la flexibilité de ſon goſier. On l'inſ-

truit aiſément. Rien de plus docile. Il répète, ſans ſe tromper, tous les tons; imite toutes les inflexions; ſurpaſſe dans ſes chants l'harmonie, la juſteſſe & la préciſion des inſtrumens de muſique, & fait les délices des jeunes bergères, qui cueillent elles-mêmes les plantes & les graines dont il ſe nourrit. Elles le careſſent, lui donnent de tendres baiſers. Il y paroît ſenſible, & les becquète doucement à ſon tour, en agitant légèrement ſes petites aîles.

Les habitans des îles fortunées vivent entr'eux dans la plus parfaite union. Chaque père de famille eſt reſpecté, honoré de ſes enfans, qui regardent ſes conſeils comme des oracles. Ils ne font rien, n'entreprennent rien, ſans le conſulter auparavant; & ils ne ſe décident que d'après ſes avis. La confiance, l'amitié, & la tendreſſe reſſerrent les nœuds du ſang qui les unit; & entretiennent une harmonie merveilleuſe parmi ces ſages citoyens, qui goûtent ſans interruption & ſans mêlange les douceurs de la paix, de la concorde & de la tranquilité. Ils ne ſe livrent point aux mouvemens violens de la haine; ils déteſtent les diſſentions & abhorrent les poiſons de la calomnie. Jamais ils ne commettent de crimes, de meurtres, de forfaits. Chez eux toutes ces abominations, toutes

ces horreurs ſont abſolument inconnues. La candeur, la probité, la vertu règnent dans tous les cœurs. Les terres partagées également, n'ont ni bornes, ni limites ; & cependant perſonne n'empiète ſur l'héritage de ſon voiſin. La bonne foi & la juſtice qui préſident à toutes leurs actions, maintiennent un juſte équilibre & une parfaite égalité dans les fortunes. Naturellement ſenſibles & bienfaiſans, ils ſe prêtent mutuellement du ſecours, s'aident & ſe ſoulagent dans leurs travaux. Lorſqu'ils veulent ſe marier, ils conſultent toujours leur cœur & ſuivent ſon impulſion. L'ambition & les richeſſes n'exercent aucun empire ſur leur eſprit, & ne peuvent les décider à profaner des nœuds ſacrés. Ils choiſiſſent pour épouſe, la bergère qui a ſu leur plaire, & qu'ils aiment le plus. Ces mariages ſont heureux & féconds. Le père, qui ſe reconnoît dans ſes enfans, les chérit, & adore leur mère vertueuſe & ſage, qui les a nourris de ſon lait. La plus grande confiance règne dans ces ménages. Le doute le plus léger ne peut en troubler le repos. Leur eſtime réciproque & ſi bien fondée, entretient & augmente leur tendreſſe & leur amour. Epoux fortunés, vous n'avez rien à deſirer ! Vos plaiſirs ſont purs & inaltérables. Votre bonheur eſt à ſon comble.

Comme l'air eſt pur, ſalubre, & la conduite des habitans ſage & réglée, leur ſanté ſe ſoutient long-temps robuſte & inalterable; c'eſt le ſeul pays au monde où l'on rencontre à la fois un auſſi grand nombre de vieillards reſpectables & vigoureux. La vieilleſſe y fut toujours en honneur; les jeunes gens ſont accoutumés à lui obéir, à l'aimer, à l'honorer: ils ſucent avec le lait ces ſentimens reſpectueux. Dans chaque maiſon l'on voit ordinairement un enfant à la mamelle porté, careſſé par un vieillard en barbe & en cheveux blancs. Ce perſonnage auguſte, père de pluſieurs générations qui vivent enſemble ſous ſes yeux, leur donne le premier l'exemple & le modèle de la douceur, de la juſtice, de la bienfaiſance & de l'affabilité. Son expérience conſommée, ſes réflexions judicieuſes leur ſont très-utiles pour ſe conduire. La famille entière, par un retour ſincère, chérit, révère, adore l'auteur de ſes jours; c'eſt ſa divinité. Ce ſpectacle touchant pénètre le cœur, l'émeut, élève l'ame & aggrandit les idées. Quel peuple! quelles mœurs!

Bathylle n'avoit pu fermer l'œil pendant toute la nuit. L'image de la bergère couronnée, toujours préſente à ſon imagination, l'empêchoit de ſe livrer au ſommeil. Son cœur avoit reçu

une bleſſure profonde. Son ame étoit émue, attendrie; il ſoupiroit. Il ſentoit que les charmes de la belle Ada alloient troubler ſon repos & ſa raiſon; il vouloit combattre cette paſſion naiſſante; mais inutilement. L'amour l'emporte ſur tous ſes raiſonnemens. Pourquoi m'oppoſerois-je, dit-il enfin en lui-même? Pourquoi réſiſterois-je à ce doux penchant? Jamais on ne brûla d'une ardeur & ſi pure & ſi belle! Quel objet peut être plus digne de mes hommages? Il eſt glorieux, il eſt honorable d'aimer la chaſte Ada. C'eſt la vertu, c'eſt la beauté couronnées par un peuple nombreux. Si Ada n'inſpire pas l'amour, quelle femme pourra le faire reſſentir? Je préfère pour épouſe cette jeune bergère, dénuée de biens, mais riche en vertus, aux partis les plus conſidérables de la Grèce. Combien je me trouverois heureux d'être uni pour toujours avec elle! Quel bonheur! quelle félicité! Je veux confier mon amour à Cléobule, & lui faire part des mouvemens qui agitent mon cœur. Pourquoi lui cacherois-je ce qui ſe paſſe au fond de mon ame? Il faut qu'il connoiſſe ma nouvelle ſituation. Son amitié déſintéreſſée & ſincère le rend digne d'une telle confidence. Il ne pourra d'ailleurs blâmer une paſſion auſſi honnête, auſſi décente. Il approuvera ſûrement mon choix, & m'aidera de ſes conſeils.

Bathylle ſe lève alors promptement, va trouver Cléobule, qui conduiſoit déja ſon troupeau ſur le penchant de la montagne, & l'aborde en rougiſſant. O mon cher Cléobule, dit-il, comment pourrai-je vous avouer le trouble de mon ame! Je ne ſuis plus libre : mon cœur, hélas, trop ſenſible, eſt enchaîné; & je ne puis, ni ne veux briſer mes liens! Je les chéris: j'aime mon eſclavage. La jeune & belle Ada règne impérieuſement ſur tous mes ſens. C'en eſt fait; je ſuis ſon eſclave. Sa beauté, ſes graces, ſa modeſtie, ſon triomphe, tout a fait ſur mon ame l'impreſſion la plus forte & la plus durable. Tout en elle me ravit : tout m'enchante. Je ſuis ivre d'amour; & ſi mon ſort n'eſt uni au ſien, plus de repos, plus de tranquillité pour moi dans la vie. O mon cher Cléobule, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure, dans une circonſtance auſſi eſſentielle au bonheur de mes jours. Je ne puis vous exprimer avec aſſez de chaleur, de force & d'énergie, l'amour que je reſſens pour cette bergère divine. Les paroles animées, les geſtes rapides, le viſage enflammé, & tout l'extérieur de Bathylle, font vivement ſentir l'ardeur du feu qui le conſume & le dévore.

Cléobule touché de l'etat, & flatté de la con-

fidence de Bathylle, l'embraſſe avec attendriſſement, & lui dit, qu'il approuve ſon amour & ſon choix. Tâchez cependant, ajoute-t-il, de calmer les tranſports de cette paſſion tumultueuſe, & d'être un peu plus tranquille. J'oſe eſpérer que vous ne rencontrerez point d'obſtacles inſurmontables. Eſſayez ſur-tout de gagner la confiance d'Ada, de toucher ſon cœur, & de l'attendrir. Si cette Bergère devient ſenſible à votre amour, & vous voit avec plaiſir, vous n'aurez plus de difficulté à vaincre : je vous réponds du ſuccès, & vos vœux ſeront remplis. Je connois depuis long-temps les parens d'Ada. L'amitié qui nous unit, n'a point encore éprouvé d'altération. Ils ont beaucoup de confiance en moi, & je ſuis ſûr d'obtenir en votre faveur leur conſentement. Je veux déſormais vous ſervir de père : ſoyez mon fils. A ces mots Bathylle s'élance au cou de Cléobule, le ſerre, l'embraſſe, & le remercie. Cléobule continue de parler en ces termes : Bathylle, ſi vous le déſirez, je vais vous conduire à l'inſtant dans la cabane qui ſert de retraite à la beauté qui vous fait ſoupirer ; nous verrons quelle impreſſion cauſera votre préſence ſur cette jeune bergère ; je vous préſenterai à ſes parens ; je leur ferai votre éloge ; je mettrai tout en œuvre pour

vous les rendre favorables, & pour procurer votre félicité. Bathylle, pendant ce diſcours, flottoit entre la crainte & l'eſpérance. Il étoit dans une agitation violente. Les paroles de Cléobule auroient dû répandre la joie dans ſon ame; mais il craignoit que les événemens ne lui fuſſent contraires. Il ne pouvoit s'imaginer qu'il ſeroit aſſez fortuné pour devenir un jour l'époux d'Ada: un tel bonheur lui paroiſſoit impoſſible. Il n'oſoit ſe livrer à une illuſion ſi chère: au milieu de ces incertitudes, il s'adreſſe ainſi à Cléobule: ô vous, en qui je retrouve un tendre père, comment pourrai-je vous remercier d'une manière digne de vos généreux bienfaits! Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez gravés profondément les ſentimens de la vive reconnoiſſance que je vous dois. Je remets mon deſtin entre vos mains; ſoyez l'artiſan de mon bonheur. En vous le devant, il en ſera plus grand à mes yeux, & je m'en croirai plus heureux. Allons, mon cher Cléobule, puiſque vous le permettez, conduiſez-moi vers la demeure d'Ada. Partons. Ils dirigent auſſi-tôt leur marche de ce côté, traverſent légèrement la plaine, & arrivent bientôt auprès de la cabane. Cléobule entre le premier. La jeune Ada étoit abſente; elle faiſoit paître ſon troupeau dans un

champ voiſin. Mirta ſa mère, étoit reſtée ſeule; & Palémon, ſon père, étoit occupé à élaguer des arbres. Bathylle, en poſant le pied dans la cabane, reſpiroit à peine, ſes genoux ſe déroboient ſous lui. Quelle fut ſon émotion, quand il apperçut les guirlandes de fleurs & les couronnes encore ſuſpendues çà & là! Ces marques récentes du triomphe de la bergère, excitent ſon reſpect & ſa vénération: il eſt tenté de ſe proſterner: il s'imagine être dans un ſanctuaire auguſte. Occupé tout entier de ces idées, il ne prenoit aucune part au diſcours de Cléobule, & de la reſpectable Mirta. Il ne penſoit qu'à l'objet de ſon amour. Quoique abſente, il ne voyoit que la jeune Ada. Eloigné d'elle, privé de ſa vue, que les momens lui paroiſſoient longs! Enfin on entendit les échos répéter des chants naturels & agréables: c'étoit la voix de la charmante Ada, qui conduiſoit lentement devant elle ſon cher troupeau; la candeur & la modeſtie étoient empreintes ſur ſon viſage; elle ſembloit avoir oublié ſa victoire. Dès qu'elle s'approcha, un trouble ſubit s'éleva dans l'ame de Bathylle: les mots inarticulés expirèrent ſur ſes lèvres tremblantes. Ses regards errèrent, & moururent. Ada ſe colore des plus belles couleurs, reſte un moment interdite; regarde Bathylle

avec douceur, démêle ſon embarras, n'en triomphe point, mais paroît en être flattée.

Cette première entrevue fut courte. Bathylle ſe retira plus paſſionné qu'auparavant, ſi l'amour parvenu à ſon dernier période, peut encore croître & augmenter. En s'éloignant, il ſe retourna pluſieurs fois, pour revoir Ada. Depuis ce moment il chercha toutes les occaſions de la rencontrer & de l'entretenir de ſa paſſion. Il rendoit des viſites fréquentes à Palémon & à Mirta, leur marquoit beaucoup d'attachement & de reſpect, gagnoit de jour en jour leur confiance, & leur inſpiroit pour lui du goût & de l'amitié. Ils paroiſſoient le voir avec plaiſir, & être dans les meilleures diſpoſitions à ſon égard. Ada elle-même, la trop ſenſible Ada, étoit plus gaie lorſque Bathylle arrivoit: dès qu'il s'abſentoit, la triſteſſe & la mélancolie s'emparoient de ſon ame. Rêveuſe, inquiète, elle commençoit à fuir les aſſemblées; elle cherchoit la ſolitude, ſoupiroit triſtement, quand elle étoit ſeule; tâchoit de ſe déguiſer à elle-même l'état de ſon cœur, & vouloit étouffer un ſentiment qui troubloit ſon repos. Plus elle oppoſoit de réſiſtance, plus le trait meurtrier s'enfonçoit. La plaie devenoit incurable; les roſes de ſes belles joues s'effaçoient; elle languiſſoit: la pâleur de

ſon viſage, ſes yeux éteints, ſa langueur même, la rendoient encore & plus belle & plus touchante.

Cléobule s'apperçut le premier de ce changement ſubit, & devina aiſément la cauſe. Cette découverte lui fit le plus grand plaiſir: elle annonçoit qu'Ada étoit devenue ſenſible, & que Bathylle ne lui étoit pas indifférent. Il réſolut alors d'en faire part aux parens de cette bergère, & de leur dévoiler tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur de leur fille. Mirta & Palémon furent ſurpris & attendris, en apprenant de la bouche de Cléobule, quelle étoit l'origine de la langueur d'Ada. Ils en avoient cherché long-tems le principe, ſans avoir pu le découvrir. Ada gardoit le plus profond ſilence ſur cet article important. Elle n'oſoit s'avouer à elle-même la ſituation de ſon ame. Elle rougiſſoit, ſoupiroit, verſoit un torrent de larmes, & cachoit obſtinément ſon ſecret au fond de ſon cœur. Au lieu de guérir, elle aigriſſoit, elle augmentoit ſon mal. Quelle poſition plus cruelle! Un excès de pudeur & de délicateſſe la rendoit malheureuſe. Elle aimoit tendrement Bathylle, & trembloit de peur qu'on ne s'en apperçût.

Cléobule parla vivement à Palémon & à Mirta; leur fit entrevoir par ſes réflexions,

le bonheur de leur fille dans ſon union avec Bathylle. Ils conſentirent enfin à cet hymen, ſi Ada aimoit véritablement Bathylle. Charmé du ſuccès de cette démarche, Cléobule court promptement vers Bathylle, pour lui annoncer cette heureuſe nouvelle, & l'embraſſe en l'abordant. Vous touchez enfin, ô mon cher Bathylle, vous touchez au moment que vous déſirez avec tant d'ardeur. Les parens d'Ada vous choiſiſſent pour ſon époux. Tous vos vœux, tous vos ſouhaits ſont accomplis. Il ne faut plus que le conſentement d'Ada. Vous ſeul pouvez la déterminer à cette alliance. Allez vous jetter à ſes genoux. Priez, conjurez cette aimable bergère. Vous ſerez aiſément éloquent auprès d'elle. Son cœur n'eſt point inſenſible : il parlera en votre faveur. Ada vous aime..... Cléobule alloit continuer; mais Bathylle, ſans lui répondre, part comme un trait, & vole dans un bocage ſolitaire, où il eſt ſûr de trouver Ada. Il la cherche des yeux, & l'apperçoit aſſiſe au pied d'un platane, plongée, abſorbée dans une douleur profonde, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & toute baignée de larmes. Quel ſpectacle touchant pour Bathylle ! Il ſe précipite à ſes genoux. Ada pouſſe un cri aigu, ſe lève toute en déſordre, & veut prendre la fuite. Bathylle la retient, &

lui adreſſe ces mots : Pourquoi me fuir, adorable Ada ? Demeurez, je vous en conjure ; vous voyez à vos pieds un malheureux qui ne vit, qui ne reſpire que pour vous. Si vous mépriſez mon amour, la vie me devient à charge ; c'eſt un fardeau pénible dont je veux me débaraſſer. Daignez jetter ſur moi un regard favorable. Vos parens viennent de conſentir à notre union ; il ne faut plus que votre aveu. Parlez. Ada émue, troublée, attendrie, ne pouvoit répondre. Après s'être un peu remiſe de cette violente agitation, levez-vous, dit-elle d'une voix tremblante : levez-vous, Bathylle éloignez-vous de moi. Oubliez une bergère, hélas, trop ſenſible, & qui ne peut vous haïr ! Fuyez : abandonnez-moi, & ceſſez par votre préſence de troubler plus long-tems mon repos..... Ada, ma chère Ada, puis-je m'éloigner de vous. Eſt-il dans mon pouvoir de vous oublier. Puis-je déſormais être privé du bonheur de vous voir, d'admirer vos charmes & de vous adorer ? Laiſſez-vous attendrir : ayez pitié de mon tourment. Vous détournez les yeux. Ah, cruelle ! vous voulez donc ma mort. Ordonnez ; & j'expire à vos pieds. Ces mots prononcés avec tout l'emportement de la douleur & du déſeſpoir, percent le cœur d'Ada. Elle en eſt effrayée & tremblante ; elle ſoupire

pire tendrement, étend les bras vers Bathylle, & l'aide à ſe relever, en laiſſant tomber ſur lui un regard languiſſant. Ah! trop dangereux Bathylle, vous triomphez, & vous arrachez le ſecret de mon cœur. Je ne deſire point votre mort. Vivez. Je partage toute votre tendreſſe. Hélas! vous ne le voyez que trop; & mon trouble doit vous en convaincre : allons trouver mon père : dites-lui..... ou plutôt ne lui dites rien. Mon déſordre, ma confuſion, ſeront plus expreſſifs que vos diſcours. Puiſſe-t-il conſentir à notre hymen! Ada prononça ces derniers mots d'une voix étouffée & en rougiſſant. La pudeur auſtère reprenoit ſes droits dans ſon cœur innocent. Elle brûloit intérieurement d'être l'épouſe de Bathylle, & craignoit de l'avouer. Ces deux jeunes amans s'avancent enſemble vers la cabane de Palémon. Bathylle, enflammé d'amour, reſſentoit la joie la plus vive, & goûtoit déjà d'avance tout ſon bonheur. Ada marchoit les yeux baiſſés; le plaiſir ſe gliſſoit au fond de ſon ame, & une rougeur modeſte étoit répandue ſur ſon viſage. Ils trouvent en entrant dans la cabane, Cléobule qui s'entretenoit avec Palémon & Mirta. Ada ſe précipite dans les bras de ſa mère, cache ſon embarras & ſon déſordre dans le ſein maternel, & l'inonde de ſes pleurs. Bathylle em-

braſſe Palémon, le conjure dans les termes les plus forts, de mettre le ſceau à leur félicité. Cléobule ſe joint à ſon ami, preſſe, ſupplie, conjure Palémon de conſentir à l'hymen de ces deux jeunes Amans. Quel tableau délicieux! Quelle ſcène attendriſſante! Palémon s'approche d'Ada, lui prend la main, & la met dans celle de Bathylle. Puiſque vos cœurs brûlent d'une ardeur mutuelle, dit-il, je vous unis: ſoyez époux. Bathylle, faites le bonheur de ma fille: atteſtez-en le ciel..... Embraſſez votre épouſe. Bathylle ſerre dans ſes bras ſa chère Ada, & lui donne mille ardens baiſers. Ce jeune couple fait alors éclater ſa joie & ſa reconnoiſſance. Cléobule attendri, embraſſe les nouveaux époux, & les appelle ſes enfans.

Dès que les habitans de l'île apprennent cet heureux mariage, ils s'empreſſent de témoigner combien ils approuvent cette alliance, formée par la tendreſſe, la vertu & l'amour. Les jeunes bergers & les jeunes bergères enchantés de cette union, interrompent à l'inſtant leurs travaux, s'attroupent, ſe raſſemblent & viennent danſer auprès de la cabane de Palémon, pour célébrer ce bel hyménée.

Fin des Iſles Fortunées.

HISTOIRE
DES TROGLODITES.

PAR MONTESQUIEU.

HISTOIRE
DES TROGLODITES.

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoires, reſſembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits; ils n'étoient point velus comme des ours; ils ne ſifloient point: ils avoient des yeux; mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblèrent pour choiſir un gouvernement; &, après bien des diſcuſſions, ils créerent des magiſtrats; mais

à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrèrent tous.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers ; ils disoient : « qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux, que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; & pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables. »

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres, chacun dit : « je ne labourerai mon champ, que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuses ; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-

grande, de manière que les terres qui étoient dans les lieux élevés, manquèrent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles; ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année ſuivante fut très-pluvieuſe, les lieux élevés ſe trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées; la moitié du peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſérables trouvèrent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; ſon voiſin en devint amoureux, & l'enleva: il ſurvint une grande querelle; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite qui, pendant que la république ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons: « que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différens, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes; je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos

querelles. » Là-deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin, & de la dureté du juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme; celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur; il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme, qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin: deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſèrent de ſa maiſon, occupèrent ſon champ: ils firent entr'eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois; mais un des d'eux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer: lui ſe trouva trop foible pour ſe défendre; il fut maſſacré.

Un Troglodite preſque tout nud, vit de la laine

qui étoit à vendre : le marchand dit en lui-même : « naturellement je ne devrois eſpérer de ma laine, qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux meſures de bled ; mais je vais la vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit meſures. » Il fallut en paſſer par-là, & payer le prix demandé. « Je ſuis bien aiſe, dit le marchand, j'aurai du bled à préſent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez beſoin de bled ? j'en ai à revendre ; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être : car vous ſaurez que le bled eſt extrêmement cher, & que la famine regne preſque par-tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une meſure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duſſiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle déſoloit la contrée : un médecin habile y arriva du pays voiſin, & donna ſes remèdes ſi à propos, qu'il guérit tous ceux qui ſe mirent dans ſes mains. Quand la maladie eut ceſſé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander ſon ſalaire ; mais il ne trouva que des refus ; il retourna dans ſon pays ; & il y arriva accablé de fatigues d'un ſi long voyage ; mais bientôt après, il apprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette

terre ingrate ; ils allèrent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux : « allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues ; je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colère. »

De tant de familles troglodites, il n'en reſta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien ſinguliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoiſſoient la juſtice ; ils aimoient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation générale, & ne la reſſentoient que par la pitié ; c'étoit le motif d'une union nouvelle : ils travailloient avec une ſollicitude commune ; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître ; &, dans l'endroit du pays le plus écarté, ſéparés de leurs compatriotes indignes, ils menoient une vie heureuſe & tranquille ; la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur repréſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi touchant : ils leur faiſoient ſurtout ſentir, que l'intérêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, & que la juſtice pour autrui, eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des pères vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages; le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu, bien-loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple ſi juſte devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre; & la religion vint adoucir dans les mœurs, ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituèrent des fêtes en l'honneur des

dieux : les jeunes filles, ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve : c'eſt-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir : c'eſt-là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des pères : & c'eſt-là que les tendres mères ſe plaiſoient à prévoir par avance, une union douce & fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux ; ce n'étoit pas les richeſſes & une onéreuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſavoient les deſirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur, & ne leur demandoit d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient la prairie, & que les bœufs fatigués, avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient ; &, dans

un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaiſſante, avec un nouveau peuple, & ſa félicité. Ils chantoient enſuite les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas; ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence; bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs, qu'à leurs beſoins: dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère; ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage: le peuple troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille; les troupeaux étoient preſque toujours confondus; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

Un des Troglodites diſoit un jour: « mon père doit demain labourer ſon champ, je me leverai deux heures avant mon père; & quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré. »

Un autre diſoit en lui-même: « il me ſemble que ma ſœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à

mon père, & que je le détermine à faire ce mariage. »

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé ſon troupeau : « j'en ſuis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une géniſſe toute blanche que je voulois offrir aux dieux. »

On entendoit dire à un autre : « il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frère, que mon père aime tant, & que je chéris ſi fort, a recouvré la ſanté. »

Ou bien : « il y a un champ qui touche celui de mon père, & ceux qui le cultivent, ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre. »

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches : « nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille. »

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & en avoient tout emporté : « s'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie ; les peuples voisins s'assemblèrent, &, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi.

« Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, & nous craignons les dieux ; que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Mettez-bas les armes ; venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela; mais nous jurons par tout ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris : ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence ; mais ils étoient bien disposés à la défense ; ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, &

non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour ſon père, un autre pour ſa femme & ſes enfans ; celui-ci pour ſes frères, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple troglodite. La place de celui qui expiroit, étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu : ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir ; & ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

Comme le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi : ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte ; & ils jettèrent tous les yeux ſur un vieillard, vénérable par ſon âge & par une longue vertu ; il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée ; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : « à dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous

me

me déférez la couronne ; & ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naiſſant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. » A ces mots il ſe mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour ! diſoit-il, & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix ſévère : je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites, votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous, ſans cela vous ne ſauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères ; mais ce joug vous paroît trop dur ; vous aimez mieux être ſoumis à un prince, & obéir à ſes loix, moins rigides que vos mœurs : vous ſavez que pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté ; que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe ? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la

nature ? Troglodites, je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire, que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu ?

Fin de l'hiſtoire des Troglodites.

AVENTURES
D'UN JEUNE ANGLOIS.

AVENTURES
D'UN JEUNE ANGLOIS.

Je ſuis né à Shrowsbury en Angleterre, l'an 1621, de parens aiſés, qui faiſoient un commerce fort étendu. Je fus élevé avec ſoin; on m'envoya à l'univerſité d'Oxford, où je fis aſſez de progrès, & ſur-tout dans la ſcience de la navigation.

Après ſix ans d'étude je retournai chez mes parens; ils m'aſſocièrent à un gros marchand de bled, pour me faire inſtruire dans cette partie. Un jour que je voyageois ſeul pour mes achats, je fus attaqué vers les frontières de la province de Lincoln, par un cavalier, qui, le piſtolet à la main, me demanda la bourſe. Je n'avois point d'armes à feu, & je voulois cependant défendre mon argent; j'eus l'adreſſe d'écarter ſon piſtolet avec le manche de mon fouet, & lui en portant un grand coup ſur le poignet, je le déſarmai; je mis ſur le champ le couteau de chaſſe à la main, & je tombai ſur

mon ennemi. Comme il étoit mieux monté que moi, il fit faire une évolution à ſon cheval, prit un ſecond piſtolet, &, me prenant en flanc, il me cria de me rendre, ſinon qu'il me brûleroit la cervelle; je fus obligé de céder; je lui donnai ma bourſe; elle contenoit environ cent cinquante guinées.

Il me quitta en me laiſſant une guinée pour la reſolution courageuſe que j'avois montrée, diſoit-il, de vouloir me défendre contre un homme mieux monté & mieux armé que moi.

Je continuai ma route, & tâchai de gagner le bourg prochain; mais avant que d'y entrer, mon cheval s'abattit dans un bourbier profond; le jour finiſſoit, je déſeſpérois de me tirer de-là. Mon cheval, après beaucoup d'efforts pour ſe relever, fit un écart & ſe renverſa ſur moi; je me ſentis bleſſé à la tête, & je ſerois certainement reſté dans ce précipice, ſans une perſonne qui appella du monde & qui vint me ſecourir. On me tranſporta dans la meilleure hôtellerie du bourg, où j'appris que c'étoit au Chevalier Widrington que j'étois redevable de la vie. Il vint me voir; je lui dis qui j'étois, & je lui racontai mon aventure. Il me raſſura en m'offrant ſa bourſe. Je pris vingt guinées; je fus, en peu de jours, en état de continuer ma route, & je partis pour ma Province.

Mon premier ſoin, à mon arrivée, fut de renvoyer les vingt guinées à mon bienfaiteur. Quelque tems après je perdis mon père. Le Parlement ayant enſuite déclaré la guerre au roi; je pris le parti des armes. J'acceptai un brevet de capitaine dans un corps de troupes levées pour le ſervice du Parlement; j'y acquis, j'oſe le dire, quelque réputation, & je me fis bientôt connoître des généraux.

Le parti du roi ayant eu du deſſous, notre armée mit le ſiége devant Colcheſter, la ſeule ville importante qui reſtât à ſa majeſté. Notre régiment ſe trouva à cette attaque, & après une vigoureuſe réſiſtance, la ville fut priſe d'aſſaut.

J'appris que le chevalier de Widrington étoit dans cette place, & je réſolus de lui ſauver la vie à quelque prix que ce fût. Je viſitai tous les priſonniers de marque; & ne le trouvant pas, je courus au quartier général pour en avoir des nouvelles. On m'aſſura que Cromwel étoit inquiet de ſavoir ce qu'il étoit devenu, & qu'il vouloit abſolument le déterrer.

Cet avis me fit prendre la réſolution de me charger de cette commiſſion. Je me préſentai au général; je l'aſſurai que je découvrirois cet officier royaliſte mort ou vif, & que je ne voulois, pour cette expédition, que trois cens

hommes & quarante-huit heures. Cromwel me confia cette entrepriſe. Je partis ſur le champ avec ma troupe ; & comme je connoiſſois parfaitement toutes les maiſons du parti royal, qui étoient autour de Colcheſter, je me mis en embuſcade, pendant la nuit, dans un petit bois, entre le grand chemin du nord & un autre détourné, à dix milles de cette ville.

A la pointe du jour mes ſentinelles m'avertirent que deux hommes à cheval venoient par le grand chemin ; je me fis ſuivre auſſi-tôt par dix ſoldats, que je laiſſai un peu en arrière, pour reconnoître ces deux cavaliers. Quelle fut ma joie ! c'étoit Widrington lui-même ; je courus à lui, & lui dis, à voix baſſe, que je n'étois là que pour lui ſauver la vie.

Je lui appris, en peu de mots, l'ordre de Cromwel ; je le prévins de me traiter familiérement vis-à-vis de ma troupe, ce qu'il fit avec une grande préſence d'eſprit. J'ordonnai enſuite à mes dix hommes d'aller rejoindre leurs camarades & de leur dire qu'ils ſe tinſſent prêts à marcher ; que je venois enfin d'apprendre où étoit notre proie.

Après la retraite de mes gens, je rappellai au chevalier les obligations que je lui avois ; je lui donnai un paſſe-port, & je le preſſai vivement de prendre ma bourſe ; je ne pus l'y ré-

ſoudre ; nous nous embraſſâmes tendrement, & nous nous quittâmes les larmes aux yeux. Je ne l'ai point revu depuis ce tems ; mais j'appris, pendant mes voyages, qu'après le rétabliſſement de la maiſon royale, il avoit fait, pour me découvrir, toutes les recherches poſſibles, tant en Angleterre qu'en Suiſſe, où il crut que je m'étois retiré. Je l'ai vainement cherché à mon tour depuis que je ſuis rentré dans le ſein de ma patrie, & j'ai appris, avec une douleur ſincere, l'accident malheureux qui termina ſes jours.

Après avoir ſatisfait à la reconnoiſſance, je quittai le ſervice ; Cromwel avoit levé le maſque ; je ne voulois pas favoriſer ſon ambition déméſurée, ni être le complice de ſes crimes. Je me retirai chez moi, & après avoir arrangé mes affaires, je m'embarquai pour l'île des Barbades en Amérique.

Je reſtai ſix mois dans cette île délicieuſe, où je fis connoiſſance avec Sharpely. Il avoit un bon vaiſſeau de ſeize pièces de canon ; il comptoit faire voile vers la mer du Sud, parcourir les côtes du Chili, du Pérou, & s'enrichir, comme armateur, aux dépens des Eſpagnols. Il me preſſoit, ſans ceſſe, de partager ſa fortune : je cédai à ſes inſtances, ou plutôt à ſes importunités.

Nous mîmes donc à la voile vers le milieu de ſeptembre 1647, avec un équipage de deux cens hommes aguerris & des munitions pour un an.

A la vue des côtes du Bréſil, nous nous éloignâmes de terre pour éviter les Eſpagnols de Buenos-Aires, & nous gagnâmes, à la fin de novembre, une île déſerte où nous reſtâmes quinze jours pour rétablir nos malades. Le quinze decembre, nous remîmes à la voile, & nous entrâmes bien-tôt dans le détroit de Magellan, avec un très-beau tems. Le 20, à quatre heures nous dépaſſâmes ce détroit avec un vent frais qui ſouffloit du cap de Horn, & devenant plus fort, il nous jetta malgré nous vers le nord. Le lendemain le vent baiſſa, & nous fîmes route vers le nord-eſt, & enſuite vers le ſud-eſt; le 25, le vent devenant favorable, nous tirâmes vers le ſud-ſud-eſt; en ſorte que le 6 janvier 1648, nous prîmes terre dans une île inhabitée, à la hauteur des côtes du Chili. Comme nous étions entrés dans la mer du ſud, le champ de nos futurs exploits, nous viſitâmes notre navire que nous fîmes radouber; cette précaution priſe, après nous être un peu repoſés pour rafraîchir l'équipage, nous nous remîmes en mer le 2 Février, & nous arrivâmes en quatre jours à la baye de ſancta-maria.

La nuit ſuivante, nous attaquâmes la ville de ce nom, & nous la prîmes ſans beaucoup de peine. Nous y fîmes un butin conſidérable, & nous nous rembarquâmes contens de notre première expédition. Nous avions gagné plus de trente mille livres ſterling, ſans avoir perdu un ſeul homme, n'en ayant eu que quatre bleſſés très-légèrement. Encouragés par ce ſuccès, nous réſolûmes de gagner les côtes du Pérou, & de ſurprendre Paita, s'il étoit poſſible. Cette ville eſt grande, riche & aſſez peuplée; nous entrâmes dans le port vers minuit, & ſans nous amuſer aux barques qui s'y trouvoient, le capitaine & moi, accompagnés du contre-maître, nous deſcendîmes à la tête de cent ſoixante hommes pour aller droit à la ville; je menois l'avant-garde, le contre-maître le centre, & le capitaine l'arrière-garde: nous avançâmes juſqu'aux portes de la ville, où nous eſſuyâmes une décharge inattendue de la part de quelques ſoldats Eſpagnols; on leur avoit donné l'allarme ſur notre arrivée; mais le pétard que nous attachâmes à la porte ayant fait ſon effet, nous entrâmes dans la ville, & nous allâmes nous mettre en bataille dans la plus grande place, où étoit le palais du gouverneur, qui s'étoit ſauvé à la ſeule nouvelle de notre approche.

Nous fîmes un butin immenſe en or, en pierreries & en autres effets précieux; nous les fîmes porter à notre bord ſous la conduite du contre-maître, & nous reſtâmes, le capitaine & moi, dans la ville avec cent hommes, pour en impoſer au peuple. Au point du jour nous découvrîmes environ ſix cens hommes ſur une petite hauteur à deux milles par-de-là la ville; ils commençoient à deſcendre vers nous en très-bon ordre: je ſongeai ſérieuſement à la retraite, & je dépêchai un ſoldat au contre-maître pour hâter ſon retour, les ſoixante hommes qu'il avoit avec lui m'étoient néceſſaires pour aſſurer notre marche & pour favoriſer notre embarquement.

Mais quel coup de foudre, lorſque je vis revenir mon ſoldat ſeul, & le déſeſpoir peint ſur le viſage! Il m'apprit en peu de mots la trahiſon du reſte de l'équipage, la fuite du contre-maître avec le vaiſſeau & tout le butin. La conſternation que cette nouvelle porta parmi nous eſt difficile à peindre; ſans vaiſſeaux, ſans proviſions, au moment d'être attaqués par ſix cens hommes qui aſſurément ne nous auroient pas donné de quartier, s'ils nous euſſent pris: voilà quelle étoit notre poſition; les réflexions étoient inutiles, notre eſpoir étoit dans une prompte réſolution; je la pris ſur le

champ, & regagnant bien vîte le port, nous nous jettâmes ſur la plus groſſe barque dont nous nous emparâmes aiſément, & nous gagnâmes la haute mer.

N'ayant plus rien à craindre de Paita, nous eûmes le tems de réfléchir ſur notre malheureux état. Nous ne pouvions rien entreprendre, ni même penſer au retour ſans vaiſſeau; notre barque ne valoit rien, elle ne pouvoit pas tenir la mer plus d'un mois, & nous n'y trouvâmes de proviſions que pour huit jours. Après nous être bien conſultés, nous réſolûmes unanimement d'aller attaquer le port de Callao, où le roi d'Eſpagne entretenoit trois vaiſſeaux de guerre; nous nous déterminâmes à tâcher d'en enlever un, ou de périr; ce projet étoit téméraire; mais nous n'avions point d'autre parti à prendre.

Nous fîmes donc route vers Callao: nous ne pûmes arriver à la hauteur de ce port que le quatrième jour vers les deux heures après midi. Nous préparâmes l'attaque, & nous convînmes d'attendre la nuit. Nous apperçûmes un moment après un bâtiment: quelques-uns ſe flattoient que c'étoit notre navire, d'autres plus expérimentés ſoupçonnoient que c'étoit un vaiſſeau Eſpagnol qui nous cherchoit pour venger le ravage que nous avions fait à Paita.

Nous déployâmes toutes nos voiles; à quatre heures nous vîmes bien que nous étions poursuivis, & que ce vaiſſeau gagnoit route ſur nous. Dans cette extrémité, nous tirâmes vers la côte pour tacher de trouver quelque anſe où le bâtiment Eſpagnol ne pourroit pas entrer. A cinq heures ce vaiſſeau nous approchoit fort, & nous étions encore à près d'une lieue de terre; vers ſix heures nous fîmes échouer notre barque, & nous gagnâmes le rivage avec nos armes, nos munitions & tout ce que nous pûmes emporter du reſte de nos vivres. Le navire qui commençoit déjà à nous canoner, envoya ſa chaloupe pour s'emparer de notre barque que nous abandonnâmes; & nous étant mis à couvert derrière une éminence, nous découvrîmes à environ une demi-lieue de diſtance une grande fôret ou nous allâmes paſſer la nuit.

Le lendemain matin, nous vîmes le vaiſſeau Eſpagnol retourner à Callao, en remorquant notre barque. Après avoir tenu conſeil ſur ce que nous avions à faire, nous conclûmes qu'il falloit diriger notre route vers l'Iſthme de Panama & gagner les côtes ſeptentrionales du Pérou, où croiſent ſouvent des Chebeks contrebandiers de notre nation; c'étoit l'unique moyen de nous ſauver.

Nous nous mîmes en marche en cotôyant la liſière de la forêt où la voie étoit battue; vers le milieu du jour, nous arrivâmes à un village d'Indiens qui nous donnèrent auſſi quelques proviſions & un nouveau guide. Ces bonnes gens nous avertirent que le pays étoit en allarmes & qu'il falloit hâter notre retraite. Sur cet avis nous doublâmes le pas, & nous menaçâmes notre guide d'une mort inévitable, ſi nous tombions dans quelque embuſcade; il nous répondit qu'il nous menoit par le chemin le plus ſûr, mais qu'il ne pouvoit pas répondre des événemens, & qu'il ne doutoit pas que la cavalerie Eſpagnole ne fût en campagne pour nous chercher.

Cette réponſe nous donna de l'inquiétude, & nous fit ſouvent regarder de tous côtés. Nous gagnâmes heureuſement la nuit & un bois ſans rien découvrir; le guide nous aſſura que le lendemain au ſoir, ſi nous pouvions joindre la chaîne de montagnes, nous ſerions tout-à-fait hors de danger.

Nous repartîmes dans cet eſpoir de grand matin, & nous rencontrâmes encore une bourgade; on nous y donna de grandes proviſions, des mulets pour les porter & deux guides. Nous reprîmes au plus vîte notre marche pour joindre cette chaîne favorable;

mais nous n'avions pas fait deux lieues, qu'en deſcendant dans une plaine nous vîmes, entre nous & ces montagnes, un gros de cavalerie qui vint nous reconnoître. Ils étoient environ ſix cens cinquante hommes ; en un moment nous fûmes enveloppés ; je fis former un quarré à notre petite troupe, qui étoit bien déterminée à vendre chérement ſa vie. Au premier choc, les Eſpagnols furent répouſſés avec beaucoup de perte par une décharge que je fis faire à propos ; ils nous bleſſèrent bien du monde avec leurs longues piques. Ils ne ſe rebutèrent cependant pas & vinrent fondre encore une fois ſur nous. Ils furent auſſi mal reçus que la première, & nous donnèrent enfin le tems de reſpirer & de panſer nos bleſſés ; nous leur prîmes quelques chevaux ſur leſquels nous montâmes & nous tâchâmes de gagner en bon ordre un bois que nous apperçûmes à notre gauche, à environ une demi-lieue. L'entrepriſe étoit difficile à la vue d'une troupe de cavalerie ; nous avions déjà plus de quarante hommes hors de combat, cependant nous fîmes bonne contenance, & nous marchâmes droit au bois.

Les Eſpagnols qui s'apperçurent de notre manœuvre, nous prévinrent & allèrent border le bois pour nous ôter tout eſpoir de ſalut.

Je

Je voulus faire un dernier effort, & abandonnant nos bleſſés, je me préſentai à eux ſur une ligne pour tâcher de les percer & d'entrer dans le taillis, où nous nous ſerions défendus avec moins de déſavantage; & où leurs chevaux n'auroient pu vous ſuivre; c'étoit notre dernière reſſource. Le capitaine, moi & quelques-uns de nos gens, nous montâmes les chevaux des bleſſés, & à la tête de notre ligne nous attaquâmes les Eſpagnols en déſeſpérés: le choc fut vif & douteux; mais à la fin, accablés par le nombre, manquant de poudre, & preſque tous bleſſés par les piques dont nous ne pouvions parer les coups, nous fûmes obligés de nous rendre. Les Eſpagnols nous traitèrent avec humanité & en vainqueurs généreux; ils louèrent notre bravoure, firent enlever tous les bleſſés & les conduiſirent à la bourgade prochaine, où nous fûmes traités avec beaucoup de ſoin. Nous perdîmes ſoixante hommes & les Eſpagnols cents cinquante.

Après notre guériſon, on nous diſperſa; le capitaine & moi fûmes deſtinés pour Lima: on nous mena au palais du viceroi, qui, de ſon balcon, nous vit arriver; il nous reçut aſſez bien & nous donna la ville pour priſon. Il nous demanda les noms de nos meilleurs

mariniers, qu'il fit diſtribuer dans les frégates du roi, le reſte fut employé aux mines. On nous aſſigna, au capitaine & à moi, chacun trois piaſtres par jour, & on nous logea chez de bons bourgeois. Ce doux traitement auquel nous ne devions pas nous attendre, parce que le capitaine avoit un peu fait le corſaire, nous fit trouver notre ſituation moins inſupportable. Les habitans de Lima avoient pour nous plus de conſidération & de politeſſe que nous n'en eſpérions; quelques-uns même nous recevoient chez eux avec amitié, ce qui m'engagea à apprendre l'Eſpagnol, & je parlai en peu de tems très-paſſablement cette langue.

Un jour que je me promenois ſeul, je fus abordé par une vieille femme, qui me pria de lire un billet qu'elle me remit. Quoiqu'il fût écrit en aſſez mauvais anglois, je compris que c'étoit un rendez-vous qu'on me donnoit dans l'égliſe. Je promis à la duegne de me rendre au lieu & à l'heure indiqués. Ma réponſe parut la ſatisfaire, & elle me laiſſa livré aux réflexions que ma bonne fortune devoit naturellement faire naître. J'en badinai beaucoup avec le capitaine, qui me prédit en riant une partie des aventures qui me ſont arrivées depuis.

Je me rendis donc à cette égliſe de très-

bonne-heure ; j'obſervai exactement toutes les femmes qui y entroient ; je vis arriver entr'autres une jeune dame grande & bien faite ; elle étoit accompagnée de la meſſagère qui m'avoit rendu le billet ; je jugeai que c'étoit la femme au rendez-vous, & je ne me trompai point. Après une courte prière, elle ſe retira dans une des chapelles collatérales, qui lui fut ouverte par un religieux. Un moment après, ce bon père vint me prier de le ſuivre, & me mena dans cette chapelle, où la jeune dame me fit un accueil très-gracieux, mais d'un air timide & embarraſſé. On m'a permis de m'entretenir avec vous, me dit-elle en anglois, je vous ai préféré au capitaine, parce que vous êtes généralement plus aimé que lui ; la douceur de votre caractère fait mieux ſentir la dureté du ſien qu'on a peine à ſupporter.... Que cette préférence me flate ! lui répondis-je avec précipitation ; quels ſentimens différens ne fait-elle point naître dans mon cœur ! Il ne faut que vous voir un moment pour deſirer de vous voir toujours. Oſerois-je vous demander, belle inconnue, par quel haſard vous parlez ma langue ? ... Je ſuis née à Londres, me répondit-elle avec candeur, mes parens m'amenèrent avec eux à l'île des Barbades à l'âge de douze ans. Nous fûmes pris en route par les

Eſpagnols & conduits à Carthagène. Le ſort m'a jettée à Lima où je vis dans l'opulence. Je compte vous inſtruire, pourſuivit-elle, de ce qui me regarde; je veux avant tout vous connoître, ſonder vos ſentimens & éprouver votre diſcrétion: vous me verrez ſouvent dans cette égliſe, mais je ne pourrai vous parler que deux fois par ſemaine, & en préſence des mêmes perſonnes qui m'accompagnent: votre ſituation me touche, je me flatte que vous ne refuſerez pas les ſecours que je vous offre, jaurai peut-être un jour beſoin des vôtres; prenez cette bourſe en attendant, & ſi vous perſiſtez dans les voies de l'honneur & de la vertu, nous pourrons mutuellement nous rendre des ſervices plus eſſentiels.

Je reſtai immobile à ce diſcours; je ne pus refuſer le préſent, elle ne me donna pas le tems de répondre, & partit ſur le champ. Je revins chez moi agité de mille réflexions contraires; je me ſentois ému, le ſon de la voix de la jeune angloiſe ſembloit encore frapper mes oreilles, & ſa généroſité flattoit mon cœur. Je n'avois jamais aimé, j'ignorois les effets de l'amour, je les reſſentis pour la première fois; ſa beauté me parut au-deſſus de tout ce que j'avois vu. Plus je rêvois à mon aventure, moins je pouvois comprendre que

cette belle perſonne eût jetté les yeux ſur un priſonnier de guerre, un inconnu; j'ignorois ſes idées, mais ſans fixer mes incertitudes, ſa décence & la préſence du religieux me raſſurèrent ſur ſes vues.

De retour dans mon appartement, j'ouvris la bourſe, j'y trouvai un rouleau de cinquante doublons & un petit billet par lequel on me preſſoit de me vétir à l'Eſpagnole, & d'étudier leur langue & leurs mœurs. Je courus chez le capitaine pour lui faire part de ma bonne fortune; je le forçai de prendre vingt-cinq doublons; je pris de-là occaſion de lui faire connoître le tort que ſa dureté lui faiſoit dans la ville. Il me remercia de mon amitié, me promit de travailler à corriger ſon caractère, & m'aſſura que je ne tarderois pas à m'appercevoir d'un grand changement. Je le quittai pour aller faire mes emplettes; en peu d'heures je fus vétu à l'Eſpagnole & je m'occupai, dès ce moment, à m'appliquer à la langue de cette nation: je commençois déjà à me faire entendre dans cet idiôme; car que ne fait point l'amour? Un mois après, je fus en état de l'écrire, & il m'étoit preſqu'auſſi familier que le mien.

Le lendemain, je reçus un billet par lequel la jeune angloiſe m'apprit qu'elle alloit à la

campagne pour deux jours, & que le troiſième elle ſe trouveroit au même rendez-vous. Elle me témoigna ſa ſatisfaction de me voir ſi bien remplir ſes deſirs, & elle loua mon procédé avec le capitaine.

Elle étoit très-inſtruite de ce qui ſe paſſoit dans la ville. Il eſt inutile de peindre mon impatience; ce jour heureux arriva, je volai au couvent, & la chapelle m'étant ouverte, je me jettai à ſes genoux que je voulus embraſſer. Elle m'arrêta, en me faiſant remarquer qu'on nous obſervoit; mais étant heureuſement dans l'égliſe, ma poſition pouvoit s'interpréter favorablement. Elle m'ordonna de renfermer mes tranſports & de la ménager; elle me loua enſuite ſur l'aiſance où je paroiſſois être dans mon nouvel habillement. Elle fut agréablement ſurpriſe de m'entendre parler eſpagnol; elle me répondit dans cette langue qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir, ce jour-là, reſter plus long-tems dans l'égliſe, qu'elle partoit pour la campagne où elle reſteroit trois jours. Elle me força encore de prendre une boîte, elle ſe retira en me ſerrant la main, & en me regardant d'une façon ſi tendre, que je faillis à mourir de plaiſir.

Je me retirai chez moi auſſi peu inſtruit que le premier jour: mille idées ſe ſuccédoient &

ſe détruiſoient tour-à-tour dans mon eſprit, & je ne pus m'arrêter à aucune. J'ouvris la boîte, j'y trouva cinquante autres doublons, un très-beau diamant & un billet : on m'y recommandoit la ſageſſe & la patience; elle ſigna Suſanne. Je paſſai les trois jours de ſon abſence avec le capitaine, en qui je trouvai beaucoup de changement : je lui découvris de l'aménité & de la politeſſe ; nous ne ceſſions de faire des conjectures ſur une aventure ſi ſingulière ; il me perſuada toujours qu'elle ne pouvoit qu'être heureuſe.

Le quatrième jour arrivé, je courus au rendez-vous ; mais j'attendis Suſanne inutilement. Je revins chez moi triſte & rêveur, toutes mes réflexions étoient noires, je la croyois malade ; la jalouſie eſpagnole ſe repréſenta à mon imagination ; je voyois tantôt ma chère Suſanne immolée à cette frenéſie cruelle, tantôt je la voyois renfermée dans une tour obſcure, en proie aux fureurs & aux larmes. Je paſſai le jour & toute la nuit dans ces idées affreuſes.

Le cinquième jour je retournai vers la chapelle, & ce fut encore inutilement, perſonne ne parut : je ne pus tenir à l'excès de mes agitations, je vins me mettre au lit ; bien-tôt le friſſon & une fièvre violente me tourmentèrent tour-à-tour. Je fus ſaigné trois fois ; je ne pouvois prononcer que le nom de Suſanne : on

craignoit le tranſport, mais heureuſement un billet qu'elle m'envoya remit le calme dans mes ſens & me mit en état de ſortir le lendemain.

Je me fis tranſporter au couvent; j'étois ſi foible que j'avois beaucoup de peine à me ſoutenir; auſſi-tôt que la belle Suſanne m'apperçut, elle vint à moi..... Que vous êtes changé, me dit-elle avec émotion, vous ſeroit-il arrivé quelqu'accident funeſte ? Mes inquiétudes ſur votre abſence, lui répondis-je d'une voix tremblante, m'ont réduit dans l'état où vous me voyez, je vous croyois perdue pour moi; je vous adore, charmante Suſanne, ma ſenſibilité ne vous le prouve que trop; vous êtes le premier objet qui m'ait fait connoître l'amour & ſes tourmens. Que ſes effets ſont cruels, quand on aime ſans certitude de retour! Mon bonheur & ma vie ſont entre vos mains; daignez m'expliquer l'énigme de vos bienfaits, je mérite votre confiance. Que ne pouvez-vous connoître l'excès de mon ardeur & la ſincérité de mes ſentimens! Je ſuis prêt à tout entreprendre, àtout ſacrifier pour vous plaire. Je ſuis libre, l'êtes-vous, adorable Suſanne ? Parlez..... A ces mots, un ſoupir qu'elle laiſſa échapper me fit trembler pour l'avenir..... Oui, je ſuis libre, cher compatriote, me répondit-elle d'une

voix mal assurée, mais je crains de vous dévoiler l'état de mon cœur. Votre amour me touche & vos sentimens me rassurent en vain : je sens que je n'ai point la force de vous déclarer de vive voix l'horreur de ma situation. Quand vous me connoîtrez, peut-être, hélas ! ne m'aimerez-vous plus !..... Adieu, je vous ferai remettre par notre confidente la cassette fatale qui renferme ce mystère ; adieu, cher compatriote, vous avez besoin de tout votre amour pour soutenir cette épreuve ; c'est trop vous en dire, mon cœur au moins est innocent..... Je voulus la rassurer sur une constance à toute épreuve de ma part ; mais Susanne partit les larmes aux yeux, en me laissant dans une situation moins facile à peindre qu'à sentir. Je n'imaginois point quel pouvoit être le secret qu'elle n'osoit me confier que par écrit.

Je revins chez moi pénétré d'amour & accablé d'incertitude ; j'y trouvai le capitaine. Il me pria d'assister à la cérémonie de son abjuration..... J'étois dans l'erreur où vous êtes, me dit-il, & dont je prie le ciel de vous désabuser un jour ; vous méritez ses faveurs. Je rentre dans le sein de la religion romaine..... Je promis de m'y trouver ; la cérémonie fut auguste ; le vice-roi fut son conducteur ; toute la ville y assista ; j'y vis ma chere Susanne qui n'osoit à peine lever les yeux. Le nouveau con-

verti voulut me faire partager les préſens qu'il avoit reçus à cette occaſion ; je le refuſai conſtamment ; mais il me força de prendre les différentes ſommes qu'il avoit reçues de moi, & partit pour l'Eſpagne, où il trouva de l'emploi à la prière du vice-roi & d'autres eſpagnols de diſtinction.

Deux jours après cette cérémonie, je reçus la caſſette myſtérieuſe. Mais quel fut mon étonnement à la vue des richeſſes qu'elle contenoit ! Elle étoit garnie de diamans, de pierres précieuſes de toute eſpèce & de mille écus d'or : je la renverſai, & je trouvai dans le fond la lettre ſuivante :

« Quoique vous ſoyez préparé à tout, mon cher compatriote, vous avez encore beſoin de rappeller toute votre conſtance pour ſupporter la lecture de l'hiſtoire de mes malheurs. Je vous ai déja dit que je quittai Londres à l'âge de douze ans pour venir avec mes parens à l'île des Barbades, que notre bâtiment fut pris par un vaiſſeau de guerre eſpagnol, & qu'il nous conduiſit au Pérou.

A notre arrivée à Lima, nous fûmes préſentés au Gouverneur, il m'accueillit beaucoup. L'Oydor, c'eſt-à-dire le premier juge, qui dans ce moment là étoit au Gouvernement, me fit auſſi beaucoup d'amitié ; il voulut même m'attacher à lui & me plaça auprès de ſon

épouſe. Cette dame me prit en affection, & me traita comme ſa fille. Elle eut ſoin de mes parens, qui par ſes bienfaits recouvrèrent leur liberté, & allèrent s'établir aux Barbades. Elle les raſſura ſur mon ſort, en leur diſant qu'elle auroit ſoin de ma fortune. Je vivois heureuſe, mais peut-on gouter ici-bas de bonheur permanent ! Ma bienfaitrice mourut dans mes bras trois ans après mon arrivée chez elle, & me laiſſa par ſon teſtament quarante mille écus de Caſtille pour me marier. La douleur que me cauſa ſa mort, me fit regarder le couvent comme le ſeul aſyle où je pouvois trouver des conſolations; mais l'Oydor & ſa ſœur Iſabelle s'y oppoſèrent fortement, ils m'engagèrent à reſter avec eux. L'aimable caractère d'Iſabelle, ſes vertus, ſon amitié pour moi, me déterminèrent à prendre auprès d'elle la place que j'occupois auprès de ſa belle-ſœur. L'Oydor enchanté de ma réſolution, me traita avec plus d'égard; il m'apporta les quarante mille écus en or dans une caſſette, qu'il orna de pluſieurs bijoux de prix. Ses attentions, ſes ſoins, me paroiſſoient trop marqués pour ne point me donner de l'inquiétude : bien-tôt ſes démarches ne furent plus équivoques; il me fit la déclaration d'amour la plus vive, & dans des termes qui m'étonnèrent ſi fort, que je le quittai ſans lui répondre. J'allai me renfermer dans mon

appartement ; j'inſtruiſis ſa ſœur de cette avanture ; elle crut de bonne foi que l'Oydor penſoit à m'épouſer, elle m'exhorta même à lui donner la main, s'il perſiſtoit à me la demander. En vain lui repréſentai-je que la paſſion de ſon frère n'avoit que des vues illégitimes, qu'il ne m'avoit point parlé de mariage, je ne pus la perſuader. Je lui dis même que quand il voudroit m'épouſer, ſa haute fortune ne pourroit jamais vaincre ma répugnance, & que je préférerois plutôt le couvent, ou même l'eſclavage, à une union ſi diſproportionnée. Quelques jours ſe paſsèrent aſſez tranquillement ; mais bien-tôt la paſſion de l'Oydor ſe ralluma à un tel point, qu'il oſa me faire des propoſitions qui me firent frémir d'horreur. Je me ſauvai dans le cabinet d'Iſabelle, qui ne douta plus alors de la brutalité de ſon frère : elle me promit de me défendre contre lui ; je cherchai dès ce moment les moyens de m'échapper de cette maiſon affreuſe. Je m'apperçus que j'étois gardée à vue ; l'amour de la patrie ſe réveilla dans mon cœur ; & je réſolus de tout tenter pour la revoir. La ſœur de l'Oydor l'accabla de reproches ; il promit de ceſſer ſes pourſuites ; tandis qu'il méditoit de ſatisfaire ſa paſſion par la trahiſon la plus noire & la plus infâme. Il gagna la fille qui me ſervoit ; & ayant, de concert avec elle pour me faire dormir profondément, jetté

quelques drogues dans un bouillon que je prenois ordinairement avant de me coucher, le cruel vint au fort de mon ſommeil ſe mettre dans mon lit : hélas ! c'eſt ainſi qu'il triompha de ma répugnance & de ma vertu. Puis-je me rappeller ce moment affreux ſans verſer encore un torrent de larmes ! A mon réveil, je fus ſi ſaiſie que je n'eus ni la force de me venger, ni celle de parler ; je ne voulus plus ſortir de ma chambre ; mais le tems ſuſpend au moins les maux, s'il ne les détruit point. Le projet de fuir & de revoir Londres vint me retirer de ma profonde mélancolie. Je fis ſemblant d'oublier le paſſé ; l'Oydor ne ceſſe actuellement d'aller au-devant de tout ce qui peut me faire plaiſir, il m'accable de préſens. Sous prétexte de me diſtraire, je monte ſouvent à cheval, à la campagne, mais c'eſt pour être bien-tôt en état de fuir avec plus de vîteſſe. Votre arrivée en cette ville, votre réputation, votre valeur, vos vertus, tout me marque que vous devez être l'inſtrument dont la providence veut ſe ſervir pour me tirer de l'état où je ſuis. Ne me parlez plus de votre amour, j'en ſuis peut-être indigne ; ne me donnez que votre pitié. Daignez ſauver une infortunée & la conduire dans ſa patrie ; j'ai perdu mes parens aux Barbades, vous êtes ma ſeule reſſource. Notre fuite ne ſera pas difficile. Adreſſez-vous à un Indien aiſé ; ces gens-là déteſtent les Eſpagnols, ils

aiment qu'on leur témoigne de la confiance, ils n'en abuſent point. Je vous offre la moitié de mon bien. Outre cent cinquante mille écus que j'ai en or, je poſsède en diamans & en pierres précieuſes le quadruple de cette ſomme; ſi je meurs en chemin, je vous donne tout. Réfléchiſſez bien ſur ce projet, il eſt ſimple & facile, ſi vous le conduiſez avec prudence, & vous pouvez compter ſur mon courage.

« Je vous attendrai demain avec beaucoup d'impatience. Que cette nuit ſera longue & cruelle! Adieu, puiſſé-je, en vous revoyant, lire mon bonheur dans vos yeux. SUSANNE. »

Les différentes impreſſions que cette lettre fit ſur moi ſont difficiles à peindre; la précipitation avec laquelle je l'avois lue, égaloit à peine la rapidité des mouvemens de mon cœur; j'y ſentis tout à-la-fois du plaiſir, de la douleur, de l'attendriſſement, de la colère, de la compaſſion. Le procédé de l'Oydor m'indigna. La confiance que Suſanne me témoignoit détermina mon eſtime, piqua ma généroſité, & acheva de me rendre le plus amoureux des hommes.

Je volai le lendemain au rendez-vous, j'y trouvai ma chère compatriote..... Vos ſentimens pour moi ſont, ſans doute, bien changés, me dit-elle; hélas! je l'avois bien prévu!..... Vous voyez le plus fortuné des hommes, l'in-

terrompis-je, puiſque je peux vous rendre heureuſe ; il ne manque à mon bonheur que de pouvoir vous perſuader que vos vertus ſeules ont pu faire naître mon amour, & que votre fortune ne peut rien ſur mes ſentimens. Je veux bien en être le dépoſitaire, continuai-je, mais ce ſera pour vous la remettre en Europe : vos malheurs me pénètrent ; mais en vous rendant la liberté, je deviens votre eſclave ; oui, je veux l'être à jamais, adorable Suſanne, & quoique j'oſe aſpirer au don de votre main, je la refuſerois (& j'en mourrois de douleur), je la refuſerois, dis-je, ſi vous pouviez penſer que je vous la demande à titre de reconnoiſſance, je ne veux vous devoir qu'à l'amour..... Ah ! généreux Anglois, répartit-elle, je m'abandonne à vous, je lis dans votre cœur les ſentimens les plus purs & les plus héroïques. Eh ! me convient-il, pourſuivit-elle, de vous rien promettre dans l'état où je ſuis ? Suis-je libre ? Sommes-nous en Europe ? Adieu, travaillez à mon bonheur, le vôtre y eſt attaché ; c'eſt vous en dire aſſez, adieu.

Elle me quitta en verſant quelques larmes. Je reçus le même ſoir & pluſieurs jours de ſuite, différentes caſſettes pleines d'or & d'autres effets précieux. De mon côté, je ne perdis point de tems pour m'aſſurer d'un Indien fidèle ; je le trouvai & lui communiquai mes projets : je

l'inſtruiſis de mon aventure & de celle de Suſanne qu'il connoiſſoit. Il fut indigné de la brutalité de l'Oydor, & déclama contre les vices des Eſpagnols en général : il nous promit de nous rendre la liberté, ſi nous voulions nous conduire par ſes conſeils. Nous convînmes, pour ſa récompenſe, que je le lui donnerois ſix mille piaſtres : je les lui comptai dans l'inſtant, pour lui marquer la confiance que j'avois en lui.

Trois jours après, il vint m'avertir que tout étoit arrangé, qu'il avoit mis dans ſa confidence ſon fils aîné & ſon gendre, qu'il avoit beſoin de ce monde pour la réuſſité de ſon entrepriſe. Cet Indien étoit un négociant d'une probité reconnue ; il voyageoit ſouvent & faiſoit quelquefois de longues courſes ; il connoiſſoit très-bien le pays ; il étoit très-propre par ſon commerce à tenter une pareille aventure, parce que ſes abſences étant fréquentes, on s'appercevroit moins dans la ville de celle qu'il projettoit. Je fis tranſporter chez lui tous mes effets ; je fis enſuite avertir la belle Angloiſe de s'arranger de façon à s'échapper le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, que tout étoit prêt. Je reçus un billet d'elle le même ſoir : il portoit qu'elle alloit à la campagne de l'Oydor, & que le lendemain elle s'évaderoit par la petite porte

du

du parc qui donne ſur le grand chemin, qu'ainſi je devois l'y attendre avec des chevaux, & la devancer de que'ques momens, pour ne pas manquer une occaſion ſi favorable. Elle finiſſoit ſon billet par une invocation à la providence divine, à laquelle elle s'abandonnoit ainſi qu'à ma bonne foi.

Je tâchai de la raſſurer par ma réponſe, & je lui dis que nous ſerions avant huit heures du ſoir à la porte convenue. Je la connoiſſois déja, m'étant pluſieurs fois promené aux environs de la campagne de l'Oydor, qui n'étoit qu'à deux petites lieues de la ville.

J'avertis mon Indien que le moment étoit donné, & je prévins mon hôte que j'allois paſſer quelques jours dans une campagne de mes amis. Le lendemain je me rendis chez l'Indien, où je dînai avec lui & ſon fils.

Après nous être bien armés de piſtolets, nous partîmes l'un après l'autre, & nous nous rendîmes au lieu indiqué. Nous y trouvâmes le gendre de notre conducteur avec cinq bons chevaux; nous deſtinâmes le plus doux à la belle Suſanne. Le moment approchoit, nous entendîmes ſonner huit heures au château de l'Oydor; tout étoit calme & nous vîmes de la lumière dans l'appartement. J'étois ſeul à la petite porte, mes Indiens étoient à quelques pas de

moi; l'un d'eux étoit en védette un peu plus loin, crainte d'accident. Enfin, cet heureux inſtant arriva; j'entendis une clef qu'une main tremblante avoit peine à mettre dans la ſerrure; la porte s'entr'ouvrit, c'étoit ma chère Suſanne. Au mouvement que je fis pour l'aider à ouvrir, elle me demanda d'une voix mal aſſurée: Eſt-ce vous, cher compatriote?.... Oui, lui répondis-je avec précipitation, ne perdons pas un moment, montez à cheval & partons. Ma voix la raſſura, elle eut la préſence d'eſprit de retirer ſa clef & de fermer la porte en dehors; & montant à cheval avec autant de hardieſſe que de légèreté, nous partîmes tous cinq au grand galop. L'Indien & ſon fils marchoient les premiers, je faiſois l'arrière-garde avec le gendre. Nous courûmes à toute bride, ſans nous arrêter, pendant quatre heures; nous ne rencontrâmes perſonne, & nous arrivâmes au bas d'une montagne très-eſcarpée. Notre guide nous fit mettre pied à terre, & nous ayant dit de mener chacun notre cheval en leſſe, il nous conduiſit par un défilé très-étroit & détourné, juſqu'à l'entrée d'une caverne.

Il donna quelques ſons avec un petit cor qu'il avoit dans ſa poche; ſur le champ nous vîmes ſortir un homme qui prit ſoin de nos chevaux. On nous conduiſit dans une ſeconde entrée de caverne; une porte tournante ſur un pivot &

formée d'une ſeule pierre, s'ouvrit auſſi au bruit du cor, & nous entrâmes dans un vaſte ſouterrein qui ſembloit être taillé dans le roc, & qui étoit éclairé par quantité de flambeaux. Il y avoit pluſieurs chambres; celles qu'on nous avoit deſtinées étoient meublées de tapis & de lits propres; il y avoit du feu dans des cheminées pratiquées aux angles: une table couverte de vivres en abondance, nous apprenoit que nous étions attendus dans ces lieux ignorés. Je ne pus m'empêcher de marquer à notre conducteur mon étonnement & ma ſatisfaction. . . . . Soyez tranquille, me dit-il, vous êtes en ſûreté, & pour rendre vaines toutes les perquiſitions des Eſpagnols, reſtez ici juſqu'à ce qu'ils ſoient las de vous chercher; j'ai pourvu à tout, vous ne manquerez de rien, & je ne crois pas que vous vous ennuyez avec l'objet de vos deſirs. Nous allons, mes enfans & moi, retourner par différens chemins à Lima, pour ôter tout ſoupçon ſur notre abſence: nous vous ferons avertir de ce qui ſe paſſera; & quand il ſera tems, je reviendrai pour vous conduire juſqu'à San-Salvador: adieu, repoſez-vous ſur moi du ſoin de votre liberté & de votre bonheur.

J'embraſſai l'Indien, & j'allai dans la chambre de Suſanne, où je trouvai ſes effets qui y

étoient arrivés avant nous..... Je puis donc vous parler ſans contrainte, adorable Suſanne, m'écriai-je, pouvez-vous encore douter de mes ſentimens pour vous ? Eh quoi ! vous me paroiſſez inquiète, craignez-vous quelque choſe de ces Indiens ?..... Je ſuis perſuadée de leur bonne foi, me répondit-elle, mais je crains votre amour..... Que vous connoiſſez mal mon cœur, lui repartis-je, en me jettant à ſes genoux ; il vous adore, il eſt vrai ; mais il ſait vous eſtimer : tous les hommes ne reſſemblent pas à l'Oydor..... Levez-vous, répliqua-t-elle vivement, oublions à jamais ce monſtre ; retirez-vous, il eſt tems de nous repoſer.

Je quittai la belle Suſanne ; je ne pus m'endormir que fort tard. Le lendemain matin, en attendant que ma compagne de voyage fût levée, je viſitai ce ſouterrein avec l'homme qui en avoit la garde. Il me dit que c'étoit la tyrannie des Eſpagnols qui les avoit forcés à ſe ménager ces retraites pour cacher leurs plus précieux effets, & pour leur ſervir d'aſyle en cas de beſoin.

Nous reſtâmes près de huit jours dans cette ſombre demeure. On imagine bien tout ce que nous pûmes nous dire Suſanne & moi : j'eus le bonheur enfin d'obtenir une promeſſe formelle de mariage à notre arrivée en Angleterre.

Notre conducteur revint le huitième jour : il

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Peint.re Sir Joshua Reynolds

Ah ! ne vous oubliez jamais et souvenez vous
qu'il est tems de nous separer

C. P. Moreau, Del.

Ingouf, Sculp.

nous rapporta que l'Oydor étoit furieux, qu'il avoit fait courir après nous du côté de Panama & de Portobello, mais point du tout du côté où nous devions aller: qu'il avoit même envoyé à Carthagène & au royaume de la nouvelle Grenade. Il nous dit auſſi qu'on étoit très-perſuadé que c'étoit moi qui avois engagé Suſanne à cette fuite; qu'on ſavoit dans la ville l'amour de l'Oydor pour la belle Angloiſe, que chacun rioit aux dépens du vieil Eſpagnol, qu'on étoit charmé de notre évaſion.

Après avoir ſoupé avec nous, l'Indien retourna encore à Lima pour ſe préparer au voyage. Il ne fut nullement ſoupçonné; il prévint ſes amis qu'il alloit faire inceſſamment avec ſon fils aîné & ſon gendre, une tournée de deux mois. Il revint quatre jours après avec quelques mulets pour porter nos effets: il apporta à Suſanne un habit de cavalier à l'eſpagnole; il me donna un fuſil & un ſabre. Nous partîmes tous cinq bien armés, eſcortant notre bagage, voyageant la nuit, & nous repoſant le jour, tantôt dans quelque forêt, tantôt dans de ſemblables ſouterreins connus de nos guides, & où nous trouvions des vivres & des commodités.

Nous fîmes environ cinq cens lieues en quarante-ſix jours. Avant d'arriver à San-Salvador,

nos Indiens me prièrent de leur échanger notre monnoye pour des lingots que leurs correſpondans me donnèrent : cet échange nous étoit réciproquement favorable ; à eux, parce qu'il leur étoit très-défendu d'avoir de l'or en barre ; à nous, parce que ne leur donnant que le même poids d'or monnoyé, où il entre beaucoup d'alliage, il y avoit beaucoup à gagner. Ces bonnes gens me remercièrent & me dirent que lorſque les Eſpagnols leur trouvoient de ces lingots, ils leur faiſoient ſouffrir des maux inouis pour tâcher de découvrir des mines plus abondantes ; ils m'avouèrent de bonne foi qu'ils en connoiſſoient, mais qu'ils aimeroient mieux mourir que de les indiquer à leurs tyrans & à leurs bourreaux.

Nous arrivâmes enfin à San-Salvador, & nous ne pûmes quitter nos Indiens, nos libérateurs & nos amis, ſans verſer quelques larmes. Nous nous embarquâmes ſur un vaiſſeau Portugais qui alloit à Lisbonne ; après trois mois de navigation, nous entrâmes dans le Tage. Nous reſtâmes près d'un mois en Portugal, d'où nous fîmes voile pour l'Angleterre, & en vingt-cinq jours nous abordâmes au port de .... où la belle Suſanne me tint parole, en me donnant ſa main.

Fin des aventures d'un jeune Anglois.

AVENTURES D'UN CORSAIRE PORTUGAIS.

AVENTURES

D'UN CORSAIRE PORTUGAIS,

Tirées des voyages de Mindez Pinto.

FARIA, fameux corſaire portugais, s'étoit ſignalé dans les mers des Indes par pluſieurs expéditions ſouvent heureuſes, quelquefois malheureuſes, mais toujours hardies. Il ne ſavoit quelle nouvelle entrepriſe il formeroit, lorſqu'un autre corſaire célèbre, nommé Similau, ami de ſa nation, que ſa qualité de chinois n'avoit pas empêché d'exercer longtems ſes brigandages ſur ſes propres compatriotes, & qui étoit venu jouir de ſa fortune à Liampo, lui raconta des merveilles d'une île appellée Calempluy, où il l'aſſura que dix-ſept rois de la Chine étoient enſevelis dans

des tombeaux d'or. Il lui fit une ſi belle peinture des idoles du même métal, & d'une infinité d'autres tréſors que les monarques Chinois avoient raſſemblés dans cette île, que, s'étant offert à lui ſervir de pilote, il le détermina facilement à tenter une ſi grande entrepriſe.

La guerre qui occupoit les Chinois parut à Faria un temps favorable. Similau lui conſeilla d'abandonner ſes jonques, qui étoient de trop haut bord & trop découvertes, pour réſiſter aux courans du golfe de Nanquin : d'ailleurs, ce corſaire ne vouloit ni beaucoup de vaiſſeaux, ni beaucoup d'hommes, dans la crainte de ſe rendre ſuſpect, ou d'être reconnu ſur des rivières très-fréquentées. Il lui fit prendre des panoures, qui ſont des eſpèces de galiotes, mais un peu plus élevées. L'équipage fut borné à cinquante-ſix Portugais, quarante-huit matelots, & quarante-deux eſclaves.

» Au premier vent que Similau jugea favorable, nous quittâmes le port de Liampo (1). e reſte du jour & la nuit ſuivante furent employés à ſortir des îles d'Angitur, & nous en-

(1) C'eſt Mend z Pinto qui parle.

trâmes dans des mers où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Le vent continua de nous favoriſer juſqu'à l'anſe des pêcheries de Nanquin. De-là nous traverſâmes un golfe de quarante lieues, & nous découvrîmes une haute montagne qui ſe nomme Nangaſo, vers laquelle tirant au nord, nous avançâmes encore pendant pluſieurs jours. Les marées qui étoient fort groſſes, & le changement du vent, obligèrent Similau d'entrer dans une petite rivière, dont les bords étoient habités par des hommes fort blancs & de belle taille qui avoient les yeux petits comme les Chinois, mais qui leur reſſembloient peu par l'habillement & par le langage. Nous ne pûmes les engager dans aucune communication. Ils s'avançoient en grand nombre ſur le bord de la rivière, d'où il ſembloit nous menacer par d'affreux hurlemens. Le tems & la mer nous permettant de remettre à la voile, Similau, dont toutes les déciſions étoient reſpectées, leva l'ancre auſſi-tôt pour gouverner à l'eſt-nord-eſt. Nous ne perdîmes point la terre de vue pendant ſept jours: enſuite, traverſant un autre golfe à l'eſt, nous entrâmes dans un détroit large de dix lieues, qui ſe nomme Sileupaquin, après lequel nous avançames encore l'eſpace de cinq jours, ſans ceſſer de voir un grand nombre de villes

& de bourgs. Ces parages nous préſentoient auſſi quantité de vaiſſeaux. Faria commençant à craindre d'être découvert, paroiſſoit incertain s'il devoit ſuivre une ſi dangereuſe route. Similau, qui remarqua ſon inquiétude, lui repréſenta qu'il n'avoit pas dû former un deſſein de cette importance, ſans en avoir peſé les dangers; qu'il les connoiſſoit lui-même, & que les plus grands le menaçoient, lui qui étoit Chinois & pilote; d'où nous devions conclure qu'indépendamment de ſon inclination, il étoit forcé de nous être fidèle; qu'à la vérité, nous pouvions prendre une route plus ſûre, mais beaucoup plus longue; qu'il nous en abandonnoit la déciſion, & qu'au moindre ſigne il ne feroit pas même difficulté de retourner à Liampo.

Faria lui ſut bon gré de cette franchiſe. Il l'embraſſa pluſieurs fois, & le faiſant expliquer ſur cette route qu'il nommoit la plus longue, il apprit de lui que cent ſoixante lieues plus loin vers le nord, nous pourrions trouver une rivière avez large, qui ſe nommoit Sum-Hepadano, ſur laquelle il n'y avoit rien à redouter, parce qu'elle étoit peu fréquentée; mais que ce détour nous retarderoit d'un mois entier. Nous délibérâmes ſur cette ouverture: Faria parut diſpoſé le premier à préférer les lon-

gueurs au péril, & Similau reçut ordre de chercher la riviere qu'il connoiſſoit au nord.

Nous ſortîmes du golfe de Nanquin, & pendant cinq jours nous rangeâmes une côte aſſez déſerte. Le ſixième jour, nous découvrîmes à l'eſt, une montagne fort haute, dont Similau nous dit que le nom étoit Fanjus. L'ayant abordée de fort près, nous entrâmes dans un beau port, qui, s'étendant en forme de croiſſant, peut contenir deux mille vaiſſeaux à l'abri de toutes ſortes d'orages. Faria deſcendit au rivage avec dix ou douze ſoldats; mais il ne trouva perſonne qui pût lui donner les moindres lumières ſur ſa route. Son inquiétude renaiſſant avec ſes doutes, il fit de nouvelles queſtions à Similau, ſur une entrepriſe que nous commencions à traiter d'imprudente. — Seigneur Capitaine, lui dit cet audacieux corſaire, ſi j'avois quelque choſe de plus précieux que ma tête, je vous l'engagerois volontiers. Le voyage que je m'applaudis de vous avoir fait entreprendre eſt ſi certain pour moi, que je n'aurois pas balancé à vous donner mes propres enfans, ſi vous aviez exigé cette caution. Cependant je vous déclare encore que ſi les diſcours de vos gens ſont capables de vous inſpirer quelque défiance, je ſuis prêt à prendre vos ordres. Mais après avoir formé un ſi

beau deſſein, ſeroit-il digne de vous d'y renoncer; & ſi l'effet ne répondoit pas à mes promeſſes, ma punition n'eſt-elle pas entre vos mains — ?

Ce langage étoit ſi propre à faire impreſſion ſur Faria, que promettant de s'abandonner à la conduite du corſaire, il menaça de punir ceux qui le troubleroient par leurs murmures. Nous nous remîmes en mer. Treize jours d'une navigation aſſez paiſible, pendant leſquels nous ne perdîmes point la terre de vue, nous firent arriver dans un port nommé Buxipalem, à quarante-neuf degrés de hauteur. Ce climat nous parut un peu froid : nous y vîmes des poiſſons & des ſerpens d'une ſi étrange forme, que ce ſouvenir me cauſe encore de la frayeur. Similau, qui avoit déjà parcouru tous ces lieux, nous fit des peintures incroyables de ce qu'il y avoit vu & de ce qu'il y avoit entendu pendant la nuit, ſur-tout aux pleines lunes de Novembre, Décembre & Janvier, qui ſont les tems des grandes tempêtes; & nous vérifiâmes par nos propres yeux une partie des merveilles qu'il nous avoit racontées. Nous vîmes dans cette mer des raies auxquelles nous donnâmes le nom de Peixes-Mantas, qui avoient plus de quatre braſſes de tour, & le muſeau d'un bœuf: nous en vîmes d'autres qui reſſembloient à de

grands lézards, moins groſſes & moins longues, mais tachetées de verd & de noir, avec trois rangs d'épines pointues ſur le dos, de la groſſeur d'une fleche. Elles ſe hériſſent quelquefois comme des porc-épics, & leur muſeau, qui eſt fort pointu, eſt armé d'une ſorte de crocs d'environ deux pans de longueur, que les Chinois nomment puliſſucoens, & qui reſſemblent aux défenſes d'un ſanglier. D'autres poiſſons que nous apperçûmes, ont le corps tout-à-fait noir & d'une prodigieuſe grandeur: enfin, pendant deux nuits que nous paſſâmes à l'ancre, nous fûmes continuellement effrayés par la vue des baleines & des ſerpens qui ſe préſentoient autour de nous, & par les henniſſemens d'une infinité de chevaux marins dont le rivage étoit couvert. Nous nommâmes ce lieu la rivière des Serpens.

Quinze lieues plus loin, Similau nous fit entrer dans une baie beaucoup plus belle & plus profonde, qui ſe nomme Calindamo, environnée de montagnes fort hautes & d'épaiſſes forêts, au travers deſquelles on voit deſcendre quantité de ruiſſeaux dans quatre grandes rivières qui entrent dans la baie. Similau nous apprit que, ſuivant les hiſtoires chinoiſes, deux de ces rivières tirent leur ſource d'un grand lac nommé Moſcombia, & les deux au-

tres d'une province appellée Alimania, où les montagnes ſont toujours couvertes de neige.

C'étoit dans une de ces rivières, qui porte le nom de Paterbernam, que nous devions entrer. Il falloit dreſſer notre route à l'eſt pour retourner vers le port de Nanquin, que nous avions laiſſé derrière nous à deux cens ſoixante lieues; parce que dans cette diſtance nous avions multiplié notre hauteur, fort au-delà de l'île que nous cherchions. Similau, qui s'apperçut de notre chagrin, nous fit ſouvenir que ce détour nous avoit paru néceſſaire à notre ſûreté. On lui demanda combien il emploieroit de tems à retourner juſqu'à l'anſe de Nanquin par cette riviere; il répondit que nous n'avions pas beſoin de plus de quatorze ou quinze jours, & que cinq jours après il nous promettoit de nous faire aborder dans l'île de Calempluy, où nous trouverions enfin le prix de nos peines.

A l'entrée d'une nouvelle route qui nous engageoit fort loin dans des terres inconnues, Faria fit diſpoſer l'artillerie & tout ce qu'il jugea convenable à notre défenſe : enſuite nous entrâmes dans l'embouchure de la rivière, avec le ſecours des rames & des voiles. Le lendemain, nous arrivâmes au pied d'une fort haute montagne nommée Botinafou, d'où couloient

pluſieurs

pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce. Pendant ſix jours, que nous employâmes à la côtoyer, nous eûmes le ſpectacle d'un grand nombre de bêtes farouches, qui ne paroiſſoient pas effrayées de nos cris. Cette montagne n'a pas moins de quarante ou cinquante lieues de longueur : elle eſt ſuivie d'une autre qui ſe nomme Gangitanou, & qui ne nous parut pas moins ſauvage.

Tout ce pays étoit couvert de forêts ſi épaiſſes, que le ſoleil n'y pouvoit communiquer ſes rayons ni ſa chaleur. Similau nous aſſura néanmoins qu'il étoit habité par des peuples difformes, nommés Gigohos, qui ne ſe nourriſſoient que de la chaſſe & du riz que les marchands chinois leur apportoient en échange pour leurs fournitures : il ajouta qu'on tiroit d'eux chaque année plus de deux cens mille peaux, pour leſquelles on payoit des droits conſidérables aux douanes de Pocaſſer & de Lantau, ſans compter celle que les Gigohos employoient eux-mêmes à ſe couvrir & à tapiſſer leurs maiſons

Faria, qui ne perdoit pas une ſeule occaſion de vérifier les récits de Similau, pour ſe confirmer dans l'opinion qu'il avoit de ſa bonne foi, le preſſa de lui faire voir quelques-uns de ces difformes habitans, doit il exageroit la lai-

deur. Cette propoſition parut l'embarraſſer; cependant, après avoir répondu à ceux qui traitoient ſes diſcours de fables, que ſon inquiétude ne venoit que du naturel farouche de ces barbares, il promit à Faria de ſatisfaire ſa curioſité, à condition qu'il ne deſcendroit point à terre, comme il y étoit ſouvent porté par ſon courage. L'intérêt du corſaire étoit auſſi vif pour la conſervation de Faria, que celui de Faria pour la ſienne. Ils ſe croyoient néceſſaires l'un à l'autre : l'un, pour éviter les mauvais traitemens de l'équipage, qui l'accuſoit de nous avoir expoſés à des dangers inſurmontables; l'autre, pour le conduire dans une entrepriſe incertaine, où toute ſa confiance étoit ſon guide.

Nous ne ceſſions pas d'avancer à voiles & à rames, entre des montagnes fort rudes & des arbres fort épais, ſouvent étourdis par le bruit d'un ſi grand nombre de loups, de renards, de ſangliers, de cerfs & d'autres animaux, que nous avions peine à nous entendre. Enfin, derrière une pointe qui coupoit le cours de l'eau, nous vîmes paroître un jeune garçon qui chaſſoit devant lui ſix ou ſept vaches. On lui fit quelques ſignes, auxquels il ne fit pas difficulté de s'arrêter. Nous nous approchâmes de la rive, en lui montrant une pièce de taffetas verd,

par le conſeil de Similau, qui connoiſſoit le goût des Gigohos pour cette couleur. On lui demanda par d'autres ſignes s'il vouloit l'acheter : il entendit auſſi peu le chinois que le portugais. Faria lui fit donner quelques aunes de la même pièce, & ſix petits vaſes de porcelaine, dont il parut ſi content, que, ſans marquer d'inquiétude pour ſes vaches, il prit auſſi-tôt ſa courſe vers le bois. Un quart-d'heure après, il revint d'un air libre, portant ſur ſes épaules un cerf en vie. Huit hommes & cinq femmes dont il étoit accompagné, amenoient trois vaches liées, & marchoient en danſant au ſon d'un tambour, ſur lequel ils frappoient cinq coups par intervalle. Leur habillement étoit différentes peaux, qui leur laiſſoient les bras & les pieds nuds, avec cette ſeule différence pour les hommes & pour les femmes, qu'elles portoient au milieu du bras de gros bracelets d'étain, & qu'elles avoient les cheveux beaucoup plus longs que les hommes. Ceux-ci étoient armés de gros bâtons brûlés par le bout, & garnis juſqu'au milieu des mêmes peaux, dont ils étoient couverts : il avoient tous le viſage farouche, les lèvres groſſes, le nez plat, les narines larges & la taille haute. Faria leur fit divers préſens, pour leſquels ils nous laiſſèrent trois vaches & leur

cerf. Nous quittâmes la rive; mais ils nous ſuivirent pendant cinq jours ſur le bord de l'eau.

Après avoir fait environ quarante lieues dans ce pays barbare, nous pouſſâmes notre navigation pendant ſeize jours, ſans découvrir aucune autre marque d'habitation, que des feux que nous appercevions quelquefois pendant la nuit. Enfin nous arrivâmes dans l'anſe de Nanquin, moins promptement à la vérité que Similau ne l'avoit prédit, mais avec la même eſpérance de nous voir dans peu de jours au terme de nos deſirs. Il fit comprendre à tous les Portugais la néceſſité de ne pas ſe montrer aux Chinois, qui n'avoient jamais vu d'étrangers dans ces lieux. Nous ſuivîmes un conſeil dont nous ſentîmes l'importance; tandis qu'avec les matelots de ſa nation, il ſe tenoit prêt à donner les explications qu'on pourroit lui demander. Il propoſa auſſi de gouverner par le milieu de l'anſe, plutôt que de ſuivre les côtes, où nous découvrions un grand nombre de lantées. On ſe conforma pendant ſix jours à ſes intentions: le ſeptième nous découvrîmes devant nous une grande ville, nommée Sileupemor, dont nous devions traverſer le havre pour entrer dans la rivière. Similau nous ayant recommandé plus que ja-

mais de nous tenir couverts, y jetta l'ancre à deux heures après minuit. Vers la pointe du jour, il en ſortit paiſiblement au travers d'un nombre infini de vaiſſeaux, qui nous laiſſèrent paſſer ſans défiance; & traverſant la rivière, qui n'avoit plus que ſix ou ſept lieues de largeur, nous eûmes la vue d'une grande plaine que nous ne ceſſâmes point de côtoyer juſqu'au ſoir.

Cependant les vivres commençoient à nous manquer, & Similau, qui paroiſſoit quelquefois effrayé de ſa propre hardieſſe, ne jugeoit point à propos d'aborder au haſard pour renouveller nos proviſions. Nous fûmes réduits pendant treize jours, à quelques bouchées de riz cuit dans l'eau, qui nous étoient meſurés avec une extrême rigueur. L'éloignement de nos eſpérances qui paroiſſoient reculer de jour en jour, & le tourment de la faim nous auroient portés à quelque réſolution violente, ſi notre fureur n'eût été combattue par d'autres craintes. Le corſaire, qui les remarquoit dans nos yeux, nous fit débarquer pendant les ténebres près de quelques vieux édifices qui ſe nommoient Tanamandel, & nous conſeilla de fondre ſur une maiſon qui lui parût éloignée des autres. Nous y trouvâmes beaucoup de riz & de petites féves, de grands pots de miel,

des oies ſalées, des oignons, des aulx & des cannes de ſucre, dont nous fîmes une ample proviſion. C'étoit le magaſin d'un hôpital voiſin, & ce religieux dépôt n'étoit défendu que par la piété publique. Quelques Chinois nous apprirent dans la ſuite qu'il étoit deſtiné à la ſubſiſtance des pélerins, qui viſitoient les tombeaux de leurs rois : mais ce n'eſt pas à ce titre que nous rendîmes graces au ciel de nous y avoir conduits.

Un ſecours qu'il ſembloit nous avoir ménagé dans ſa bonté, rétablit un peu le calme & l'eſprit ſur les deux vaiſſeaux. Nous continuâmes encore d'avancer pendant ſept jours. Quelle différence néanmoins entre le terme que Similau nous avoit fixé, & cette prolongation qui ne finiſſoit pas ! La patiente de Faria n'avoit pas eu peu de force pour ſoutenir la nôtre ; mais il commençoit lui-même à ſe défier de tant de longueurs & d'incertitudes. Quoique ſon courage l'eût diſpoſé à tous les événemens, il confeſſa publiquement qu'il regrettoit d'avoir entrepris le voyage. Son chagrin croiſſant d'autant plus qu'il s'efforçoit de le cacher, un jour qu'il avoit demandé au corſaire dans quel lieu il croyoit être, il en reçut une réponſe ſi mal conçue, qu'il le ſoupçonna d'avoir perdu le jugement, ou d'ignorer

le chemin dans lequel il nous avoit engagés. Cette idée le rendit furieux : il l'auroit tué d'un poignard qu'il portoit toujours à sa ceinture, si quelques amis communs n'eussent arrêté son bras, en lui représentant que la mort de ce malheureux assuroit notre ruine. Il modéra sa colere ; mais elle fut assez vive pour le faire jurer sur sa barbe, que si, dans trois jours, le corsaire ne levoit tous ses doutes, il le poignarderoit de sa propre main. Cette menace causa tant de frayeur à Similau, que, la nuit suivante, tandis qu'on s'étoit approché de la terre, il se laissa couler du vaisseau dans la rivière ; & son adresse lui ayant fait éviter la vue des sentinelles, on ne s'apperçut de son évasion qu'en renouvellant la garde.

Un si cruel événement mit Faria comme hors de lui-même : il s'en fallut peu que les deux sentinelles ne payassent leur négligence de leur vie. A l'instant il descendit au rivage avec la plus grande partie des Portugais, & toute la nuit fut employée à chercher Similau : mais il nous fut impossible de découvrir ses traces ; & notre embarras devint encore plus affreux, lorsqu'étant retournés à bord, nous trouvâmes que de quarante-six matelots chinois, qui étoient sur les deux vaisseaux, trente-quatre avoient pris la fuite, pour se dérober apparemment

aux malheurs dont ils nous croyoient menacés. Nous tombâmes dans un étonnement qui nous fit lever les mains & les yeux au ciel, ſans avoir la force de prononcer un ſeul mot; cependant, comme il étoit queſtion de délibérer ſur une ſituation ſi terrible, on tint conſeil, mais avec une variété de ſentimens qui retarda long-tems la concluſion. Enfin, nous réſolûmes, à la pluralité des voix, de ne pas abandonner un deſſein pour lequel nous avions déjà bravé tant de dangers. Mais, conſultant auſſi la prudence, nous penſâmes à nous ſaiſir de quelqu'habitant du pays, de qui nous puſſions ſavoir ce qui nous reſtoit de chemin juſqu'à l'île de Calempluy. Si nos informations nous apprenoient qu'il fût auſſi facile de l'attaquer que Similau nous en avoit flattés, nous promîmes au ciel d'achever notre entrepriſe; ou ſi les difficultés nous paroiſſoient invincibles, nous devions nous abandonner au fil de l'eau, qui ne pouvoit nous conduire qu'à la mer, où ſon cours la portoit naturellement.

L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup de crainte & de confuſion; & la diminution de nos matelots ne nous permit pas d'avancer beaucoup le jour ſuivant: mais ayant mouillé le ſoir aſſez près de la rive, on découvrit à la fin de la première garde une barque à l'ancre,

au milieu de la rivière. Nous nous en approchâmes avec de juſtes précautions, & nous y prîmes ſix hommes que nous trouvâmes endormis. Faria les interrogea ſéparément, pour s'aſſurer de leur bonne foi, par la conformité de leurs réponſes. Ils s'accordèrent à lui dire que le pays où nous étions ſe nommoit Tanquilem, & que l'île de Calempluy n'étoit éloignée que de dix lieues. On leur fit d'autres queſtions, auxquelles ils ne répondirent pas moins fidellement. Faria les retint priſonniers pour le ſervice des rames : mais la ſatisfaction qu'il reçut de leurs éclairciſſemens ne l'empêcha pas de regretter Similau, ſans lequel il n'eſpéroit plus de recueillir tout le fruit qu'il s'étoit promis d'une ſi grande entrepriſe. Deux jours après nous doublâmes une pointe de terre, nommée Quinai-Taraon, après laquelle nous découvrîmes enfin cette île que nous cherchions depuis quatre-vingts jours, & qui nous avoit paru fuir ſans ceſſe devant nous.

C'eſt une belle plaine, ſituée à deux lieues de cette pointe, au milieu d'une rivière : nous jugeâmes qu'elle n'avoit pas plus d'une lieue de circuit. La joie que nous reſſentîmes à cette vue, fut mêlée d'une juſte crainte, en conſidérant à quels périls nous allions nous expoſer ſans les avoir reconnus. Vers trois heures de nuit,

Faria fit jetter l'ancre assez près de l'île. Il y régnoit un profond silence : cependant, comme il n'étoit pas vraisemblable qu'un lieu tel que Similau nous l'avoit représenté, fût sans défense & sans garde, on résolut d'attendre la lumière pour en faire le tour, & pour juger des obstacles.

A la pointe du jour, nous nous approchâmes fort près de la terre, & commençant à tourner, nous observâmes soigneusement tout ce qui se présentoit à nos yeux. L'île étoit environnée d'un mur de marbre, d'environ douze pieds de hauteur, dont toutes les pierres étoient jointes avec tant d'art, qu'elles paroissoient d'une seule pièce : il avoit douze autres pieds depuis le fond de la rivière jusqu'à fleur d'eau. Autour du sommet, régnoit un gros cordon en saillie, qui, joint à l'épaisseur du mur, formoit une galerie assez large. Elle étoit bordée d'une balustrade en laiton, qui, de six en six brasses, se joignoit à des colonnes du même métal, sur chacune desquelles on voyoit une figure de femme avec une boule à la main. Le dedans de la galerie offroit une chaîne de monstres ou de figures monstrueuses de fonte, qui, se tenant par la main, sembloient former une danse autour de l'île. Entre ce rang d'idoles, s'élevoit un autre rang d'arcades, ouvrage somptueux & composé

de pièces de diverſes couleurs. Les ouvertures laiſſant un paſſage libre à la vue, on découvroit dans l'intérieur de l'île un bois d'orangers, au milieu duquel étoient bâtis trois cens ſoixante-cinq hermitages, dédiés aux dieux de l'année. Un peu plus loin à l'eſt, ſur une petite élévation, la ſeule qui fût dans l'île, on voyoit pluſieurs grands édifices ſéparés les uns des autres, & ſept façades aſſez ſemblables à celles de nos égliſes. Tous ces bâtimens, qui paroiſſoient dorés, avoient des tours fort hautes, que nous prîmes pour autant de clochers: ils étoient entourés de deux grandes rues, dont les maiſons avoient auſſi beaucoup d'éclat. Un ſpectacle ſi magnifique nous fit prendre une haute idée de cet établiſſement, & des tréſors qui devoient être renfermés dans un lieu dont les murs étoient ſi riches.

Nous avions reconnu avec le même ſoin les avenues & les entrées. Pendant une partie du jour, que nous avions donnée à ces obſervations, il ne s'étoit préſenté perſonne dont la rencontre eût pu nous allarmer. Nous commençâmes à nous perſuader ce que nous avions eu peine à croire ſur le témoignage de Similau & de nos priſonniers Chinois; c'eſt-à-dire, que l'île n'étoit habitée que par des bonzes, & qu'elle n'avoit pour défenſe que l'opinion établie de ſa

ſainteté. Quoique l'après-midi fût aſſez avancée, Faria prit la réſolution de deſcendre par une des huit avenues que nous avions obſervées, pour prendre langue dans les hermitages, & régler notre conduite ſur ſes informations. Il ſe fit accompagner de trente ſoldats & de vingt eſclaves. Nous entrâmes dans cette île avec le même ſilence qui ne ceſſoit pas d'y régner, & traverſant le petit bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du premier hermitage. Il n'étoit qu'à deux portées de mouſquet du lieu où nous étions deſcendus. Faria marchoit le ſabre à la main : n'appercevant perſonne, il heurta deux ou trois fois pour ſe faire ouvrir ; on lui répondit enfin que celui qui frappoit à la porte, devoit faire le tour de l'édifice, & qu'il trouveroit une autre entrée. Un Chinois que nous avions amenés pour nous ſervir d'interprète & de guide, après lui avoir impoſé des loix redoutables, fit auſſi-tôt le tour de l'hermitage, & vint nous ouvrir la porte où il nous avoit laiſſés.

Faria, ſans autre explication, entra bruſquement, & nous ordonna de le ſuivre. Nous trouvâmes un vieillard qui paroiſſoit âgé de plus de cent ans, & que la goutte retenoit aſſis. Il étoit vêtu d'une longue robe de damas violet : la vue de tant de gens armés lui cauſa un tranſport de

frayeur, qui le fit tomber preſque ſans connoiſſance. Il remua quelque temps les pieds & les mains ſans pouvoir prononcer un ſeul mot : mais ayant recouvré l'uſage de ſes ſens, & nous regardant d'un air plus tranquille, il nous demanda qui nous étions, & ce que nous déſirions de lui. L'interprête lui répondit, ſuivant l'ordre de Faria, que nous étions des marchands étrangers ; que, naviguant dans une jonque fort riche, pour nous rendre au port de Liampo, nous avions eu le malheur de faire naufrage ; qu'un miracle nous avoit ſauvés des flots, & que notre reconnoiſſance pour cette faveur du ciel nous avoit fait promettre de venir en pélerinage dans la ſainte île de Calempluy ; que nous y étions arrivés pour accomplir notre vœu ; que notre ſeule intention, en le troublant dans ſa ſolitude, étoit de lui demander quelqu'aumône, comme un ſoulagement néceſſaire à notre pauvreté, & que nous nous engagions à lui rendre dans trois ans le double de ce qu'il nous permettroit d'enlever.

L'hermite parut méditer un moment ſur ce qu'il venoit d'entendre ; enſuite, regardant Faria, qu'il crut reconnoître pour notre chef, il eut l'audace de le traiter de voleur, & de lui reprocher ſa criminelle entrepriſe : ce ne fut pas néanmoins ſans joindre à ſes injures des

prières & des exhortations. Faria loua ſa piété ; & feignit même d'entrer dans ſes vues : mais après l'avoir ſupplié de modérer ſon reſſentiment, parce que nous n'avions pas d'autre reſſource dans notre misère, il n'en ordonna pas moins à ſes gens de viſiter l'hermitage, & d'enlever tout ce qu'ils y trouveroient de précieux.

Nous parcourûmes toutes les parties de cette eſpèce de temple, qui étoit rempli de tombeaux, & nous en brisâmes un grand nombre, où nous trouvâmes de l'argent mêlé parmi les os des morts. L'hermite tomba deux fois évanoui, pendant que Faria s'efforçoit de le conſoler. Nous portâmes à bord toutes les richeſſes que nous avions pu découvrir. La nuit qui s'approchoit nous ôta la hardieſſe de pénétrer plus loin dans un lieu que nous connoiſſions ſi peu : mais comme l'occaſion ſeule nous avoit déterminés à profiter ſur le champ de ce qui s'étoit offert, nous emportâmes l'eſpérance de parvenir le lendemain à d'autres ſources de richeſſes. Faria ne quitta pas l'hermite ſans l'avoir forcé de lui apprendre quels ennemis nous avions à redouter dans l'île. Son récit augmenta notre confiance : le nombre des ſolitaires, qu'il nommoit Talagrepos, étoit de trois cens ſoixante-cinq dans les hermitages, mais tous d'un âge très-avancé. Ils avoient quarante valets, nommés

Menigrepos, pour leur fournir les secours nécessaires, ou pour les assister dans leurs maladies. Le reste des édifices, qui étoit éloigné d'un quart de lieue, n'étoit peuplé que de bonzes, non-seulement sans armes, mais sans barques pour sortir de l'île, où toutes leurs provisions leur étoient apportées des villes voisines. Faria conçut qu'en y retournant à la pointe du jour, après avoir fait une garde exacte pendant la nuit, nous pouvions espérer qu'il n'échapperoit rien à nos recherches; & que six ou sept cens moines Chinois, qui devoit être à-peu-près le nombre des bonzes, n'entreprendroient pas de se défendre contre des soldats armés.

Quelque témérité qu'il y eût dans ce dessein, peut-être n'eût-il pas manqué de vraisemblance, si nous avions eu la précaution de nous défaire de l'hermite, ou de l'emmener sur nos vaisseaux. Il pouvoit arriver que les Menigrepos laissassent passer cette nuit sans visiter son hermitage, & nous serions descendus le lendemain avec l'avantage de surprendre tous les autres bonzes: mais il ne tomba dans l'esprit de personne, que notre expédition pût être ignorée jusqu'au jour suivant, & chacun se reposa sur la facilité qu'on se promettoit à réduire une troupe de moines sans courage & sans armes.

Faria donna ses ordres pour la nuit. Ils consis-

ſa diſgrace, l'alarme s'étoit répandue parmi tous les bonzes ; que, dans la crainte du même ſort pour leurs maiſons & pour leurs temples, ils avoient pris le ſeul parti qui convenoit à leur profeſſion, c'eſt-à-dire celui d'avertir les cantons voiſins par des feux & par le bruit des cloches, & qu'ils eſpéroient un prompt ſecours du zèle & de la piété des habitans. Les gens de Faria profitèrent du temps pour enlever ſur l'autel une idole d'argent, qui avoit une couronne d'or ſur la tête & une roue dans la main : ils prirent auſſi trois chandeliers d'argent avec leurs chaînes qui étoient fort groſſes & fort longues. Faria ſe repentant trop tard du ménagement qu'il avoit eu pour le premier hermite, emmena ceux qui lui parloient, & les fit embarquer avec lui. Il mit auſſi-tôt à la voile en s'arrachant la barbe, & ſe reprochant d'avoir perdu par ſon imprudence une occaſion qu'il déſeſpéroit de retrouver.

Son retour juſqu'à la mer fut auſſi prompt que le cours d'une rivière rapide, aidé du travail des rames & de la faveur du vent. Après ſept jours de navigation, il s'arrêta dans un village nommé Suſeguerim, où, ne craignant plus que le bruit de ſon entrepriſe eût pu le ſuivre, il ſe pourvut de vivres, qui recommençoient à lui manquer : cependant il n'y paſſa que deux heures,

pendant leſquelles il prit auſſi quelques informations ſur ſa route, qui ſervirent à nous faire ſortir de la rivière par un détroit beaucoup moins fréquenté que celui de Sileupamor, par lequel nous y étions entrés. Là, nous fîmes cent quarante lieues pendant neuf jours; & rentrant enſuite dans l'île de Nanquin, qui n'avoit dans ce lieu que dix ou douze lieues de largeur, nous nous laiſsâmes conduire pendant treize jours par le vent d'oueſt, juſqu'à la vue des monts de Conrinacau.

Cette chaîne de montagnes ſtériles, qui forme une perſpective effrayante, l'ennui d'une ſi longue route, la diminution de nos vivres, & ſur-tout le regret d'avoir manqué nos plus belles eſpérances, jettèrent dans les deux bords un air de triſteſſe, qui fut comme le préſage de l'infortune dont nous étions menacés. Il s'éleva tout d'un coup un de ces vents du ſud, que les Chinois nomment typhons, avec une impétuoſité ſi ſurprenante que nous ne pûmes le regarder comme un évènement naturel. Nos panoures étoient des bâtimens de rames, bas de bord, foibles, & preſque ſans matelots: un inſtant rendit notre ſituation ſi triſte, que, déſeſpérant de pouvoir nous ſauver, nous nous laiſsâmes dériver vers la côte où le courant de l'eau nous portoit. Notre imagination nous of-

froit plus de reſſources en nous briſant entre les rochers ; qu'en nous laiſſant abîmer au milieu des flots : mais ce projet déſeſpéré ne put nous réuſſir ; le vent, qui ſe changea bientôt en nord-oueſt, éleva des vagues furieuſes qui nous rejettèrent malgré nous vers la haute mer. Alors nous commençâmes à ſoulager nos vaiſſeaux de tout ce qui pouvoit les appeſantir, ſans épargner nos caiſſes d'or & d'argent. Nos mâts furent coupés, & nous nous abandonnâmes à la fortune pendant le reſte du jour.

Vers minuit, nous entendîmes dans le vaiſſeau de Faria les derniers cris du déſeſpoir : on y répondit du nôtre par d'affreux gémiſſemens ; enſuite, n'entendant plus d'autre bruit que celui des vents & des vagues, nous demeurâmes perſuadés que notre brave chef & tous nos amis étoient enſevelis dans l'abîme. Cette idée nous jetta dans une ſi profonde conſternation, que pendant plus d'une heure nous reſtâmes tous muets. Quelle nuit la douleur & la crainte nous firent paſſer ! Une heure avant le jour, notre vaiſſeau s'ouvrit par la contre-quille, & ſe trouva bientôt ſi plein d'eau, que le courage nous manqua pour travailler à la pompe. Enfin, nous allâmes choquer contre la côte, & déjà preſque noyés comme nous l'étions, les vagues nous roulèrent juſ-

qu'à la pointe d'un écueil, qui acheva de nous mettre en pièces. De vingt-cinq Portugais, quatorze ſe ſauvèrent : le reſte, avec dix-huit eſclaves chrétiens & ſept matelots Chinois, périt miſérablement à nos yeux.

Nous nous raſſemblâmes ſur le rivage, où, pendant le jour & la nuit ſuivante, nous ne ceſsâmes de pleurer notre infortune. Le pays étoit rude & montagneux : il y avoit peu d'apparence qu'il fût habité dans les parties voiſines. Cependant, le lendemain au matin nous fîmes ſix ou ſept lieues au travers des rochers, dans la triſte eſpérance de trouver quelqu'habitant qui voulût nous recevoir en qualité d'eſclaves, & qui nous donnât à manger pour prix de notre liberté: mais après une marche ſi fatigante, nous arrivâmes à l'entrée d'un immenſe marécage, au-delà duquel notre vue ne pouvoit s'étendre, & dont le fond étoit ſi humide, qu'il nous fut impoſſible d'y entrer. Il fallut retourner ſur nos traces, parce qu'il ne ſe préſentoit pas d'autre paſſage. Nous nous retrouvâmes le jour ſuivant dans le lieu où notre vaiſſeau s'étoit perdu ; & découvrant ſur le rivage les corps que la mer y avoit jettés, nous recommençâmes nos plaintes & nos gémiſſemens. Après avoir employé le troiſième jour à les enſevelir dans le ſable, ſans autres inſtrumens

que nos mains, nous prîmes notre chemin vers le nord, par des précipices & des bois que nous avions une peine extrême à pénétrer. Cependant nous deſcendîmes enfin ſur le bord d'une rivière que nous réſolûmes de traverſer à la nage: mais les trois premiers qui tentèrent le paſſage furent emportés par la force du courant. Comme ils étoient les plus vigoureux, nous déſeſpérâmes d'un meilleur ſort. Nous prîmes le parti de retourner à l'eſt, en ſuivant le bord de l'eau, ſur lequel nous paſsâmes une nuit fort obſcure, auſſi tourmentés par la faim que par le froid & la pluie. Le lendemain, avant le jour, nous apperçûmes un grand feu, vers lequel nous nous remîmes à marcher: mais le perdant de vue au lever du ſoleil, nous continuâmes juſqu'au ſoir, de ſuivre la rivière. Le pays commençoit à s'ouvrir: notre eſpérance étoit de rencontrer quelque habitation ſur la rive; d'ailleurs, nous ne pouvions nous éloigner d'une route où l'eau, qui y étoit excellente, ſervoit du moins à ſoulager nos forces. Le ſoir, nous arrivâmes dans un bois où nous trouvâmes cinq hommes qui travailloient à faire du charbon, & dont nous nous promîmes quelque ſecours.

Un long commerce avec leur nation, nous avoit rendu leur langue aſſez familière. Nous

nous approchâmes d'eux ; nous nous jettâmes à leurs pieds pour diminuer l'effroi qu'ils auroient pu reſſentir à la vue d'onze étrangers. Nous les priâmes au nom du ciel, dont la puiſſance eſt reſpectée de tous les peuples du monde, de nous adreſſer dans quelque lieu où nous puſſions trouver du remède au plus preſſant de nos maux. Ils nous regardèrent d'un œil de pitié : -- Si la faim étoit votre unique mal, nous dit l'un d'entr'eux, il nous ſeroit aiſé d'y remédier : mais vous avez tant de plaies, que tous nos ſacs ne ſuffiroient pas pour les couvrir --. En effet, les ronces au travers deſquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avoient déchiré le viſage & les mains ; & ces plaies, que l'excès de notre miſère nous empêchoit de ſentir, étoient déjà tournées en pourriture.

Les cinq Chinois nous offrirent un peu de riz & d'eau chaude, qui ne pouvoient ſuffire pour nous raſſaſier : mais en nous laiſſant la liberté de paſſer la nuit avec eux, ils nous conſeillèrent de nous rendre dans une ville voiſine, où nous trouverions un hôpital qui ſervoit à loger les pauvres voyageurs avec les malades. Nous prîmes auſſi tôt le chemin qu'ils eurent l'humanité de nous montrer. Il étoit une heure de nuit lorſque nous frappâmes à la porte de l'hôpital. Sur beaucoup de queſtions qu'on

nous fit, nous répondîmes que nous étions des marchands de Siam, à qui la fortune avoit fait perdre leur vaiſſeau par un naufrage. Notre intention, dîmes-nous, étoit de nous rendre à Nanquin, où nous eſpérions nous embarquer ſur les premières lantées qui partiroient pour Canton, dans la confiance d'y trouver des marchands de notre nation, à qui l'empereur permettoit d'y exercer le commerce. Après ces éclairciſſemens, qu'on ne jugea pas à propos d'approfondir, & pluſieurs autres formalités aſſez incommodes, mais conformes au caractère des Chinois, on nous reçut avec une charité digne du chriſtianiſme. Nous reſtâmes là tout le tems néceſſaire au rétabliſſement de nos forces & de notre ſanté, & nous repartîmes enfin, pénétrés de reconnoiſſance pour les généreux bienfaiteurs qui nous avoient racheté la vie.

Tel fut le triſte dénouement d'une entrepriſe que ſans doute le ciel n'avoit pas approuvée. Au lieu de voir ſe réaliſer les hautes eſpérances que nous en avions conçues, nous ne trouvâmes que le naufrage, la faim, & toutes les extrémités de la miſère. Quant à Faria, malgré des informations ſans nombre, nous reſtâmes toujours dans l'ignorance de

ſon ſort, mais bien perſuadés d'ailleurs qu'il avoit péri, & que la vengeance céleſte ayant puni en nous les moins criminels, n'auroit pas épargné le plus coupable de tous.

Fin des Aventures d'un Corſaire Portugais.

VOYAGES
ET AVENTURES
DU CAPITAINE
ROBERT BOYLE;

Où l'on trouve l'hiſtoire de Mademoiſelle VILLARS, avec qui il ſe ſauva de Barbarie; celle d'un Eſclave Italien, & celle de Dom PEDRO AQUILLO, qui fournit des exemples des coups les plus ſurprenans de la fortune;

AVEC

La Relation du Voyage, du Naufrage & de la Conſervation miraculeuſe du ſieur CASTELMAN, où l'on voit une deſcription de la Penſylvanie, & de Philadelphie, ſa capitale.

Traduits de l'Anglois.

PRÉFACE

Imprimée en tête de l'édition de 1730.

LA relation ſuivante eſt un détail de ce qui m'eſt arrivé de plus remarquable pendant pluſieurs années ; & quelque extraordinaire qu'elle puiſſe paroître, je déclare qu'il n'y a pas juſqu'à la moindre circonſtance qui n'en ſoit vraie. Comme je ne l'avois écrite que pour ma propre ſatisfaction, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût en état de voir le jour ; & je n'aurois jamais penſé à la publier, ſi un de mes anciens amis ne s'étoit emparé de mes papiers à mon inſu, & ne m'avoit aſſuré que ſi je ne voulois pas les mettre au net pour les donner à l'imprimeur, il le feroit lui-même.

L'hiſtoire du naufrage de mon ami M. Caſtelman, & des dangers qu'il a courus, & la deſcription de la Penſyl-

vanie & de Philadelphie ſa capitale, qu'on trouvera enſuite, ne déplairont pas, j'eſpère, aux lecteurs. Il n'y a ni ornement étranger, ni rien qui ne ſoit exactement vrai. Je ſuis perſuadé que tous ceux qui connoiſſent ce gentilhomme, avoueront qu'il y a peu de perſonnes d'une auſſi grande probité, comme le poſte qu'il occupe, & la manière dont il l'occupe, le juſtifient ſuffiſamment.

VOYAGES
ET AVENTURES
DU CAPITAINE
ROBERT BOYLE.

Je ſuis né dans un port de mer, appellé Boſton, en la Province de Lincoln. Mon père étoit capitaine & propriétaire d'un vaiſſeau marchand, qui négocioit aux Indes occidentales; mais en revenant il fut jetté ſur les rochers de Silly (1), où il périt avec tout l'équipage, à la réſerve d'un ſeul homme. Ma mère & moi étions chez une tante à Londres, quand cette triſte nouvelle arriva.

J'étois trop jeune pour ſentir la perte que je faiſois; mais ma mère en mourut bientôt de chagrin, & me laiſſa orphelin, deſtitué de tout

(1) C'eſt un amas de petites îles ſituées entre les côtes d'Angleterre, de France, & d'Irlande, & bordées de rochers. On les appelle autrement les Sorlingues.

ſecours, à l'âge de dix ans. Il eſt vrai pourtant que j'avois une bonne tante, qui étoit aſſez à ſon aiſe, & qui prit ſoin de mon éducation. J'appris en peu de tems à lire & à écrire, quelque peu de latin, & pour ce qui eſt du françois, je le poſſédois parfaitement, ayant commencé à le parler dès mon enfance avec ma mère, qui étoit née à Paris, où mon père l'avoit épouſée, & d'où il l'avoit menée à Boſton.

Quand j'eus atteint l'âge de quatorze ans, ma tante me dit qu'il étoit tems de ſonger à m'appliquer à quelque profeſſion, qu'elle m'en laiſſoit le choix, & qu'elle fourniroit à tout ce qui ſeroit néceſſaire pour cela. Cependant, ajouta-t-elle, ſi j'avois un conſeil à vous donner, je voudrois que vous étudiaſſiez en droit ſous la direction de votre oncle; mais je lui répondis, que je ne me ſoucioiſ pas fort d'embraſſer une profeſſion, où l'on ne peut faire fortune qu'aux dépens d'autrui. Enfin, j'aimai mieux être horloger, me ſentant un génie propre à cela. Ainſi je cherchai un maître, & en ayant trouvé un, qui me revenoit aſſez, je fus mis en apprentiſſage chez lui: je n'eus pas ſujet de m'en plaindre, car il me traita toujours fort honnêtement, en conſidération de ma naiſſance & des malheurs de notre famille.

Ma tante lui donna quarante guinées d'engagement ; ce qui étoit beaucoup dans ce tems-là ; mais il paſſoit pour un des plus habiles de ſon métier : d'ailleurs elle devoit m'habiller, & me fournir de tout ce dont j'aurois beſoin pendant les ſept années de mon apprentiſſage.

Les ſix premiers mois je me trouvai fort bien de ma nouvelle condition ; mais à peine étoient-ils écoulés que mon maître épouſa une femme, qui avoit aſſez de bien, & beaucoup de mauvaiſe humeur. Au bout de quelques ſemaines, elle commença à le maîtriſer, & à me traiter auſſi fort durement, juſqu'à m'obliger de faire tous ſes petits meſſages, & de porter ſon livre à l'égliſe le dimanche, comme ſi j'euſſe été ſon laquais. Je ſouffrois tout cela aſſez bien, mais non ſans me plaindre à ma tante, qui me conſeilloit de prendre patience, croyant qu'il ſeroit inutile d'en parler à mon maître.

Je demeurai dans cet état un an entier, au bout duquel, pour comble d'infortuune, ma pauvre tante mourut d'une hydropiſie. C'étoit-là, en effet, la plus grande diſgrace qui pût m'arriver ; car elle m'avoit toujours tenu lieu de père & de mère. Elle me laiſſa par ſon teſtament 800 livres ſterlings, & me donna mon oncle pour tuteur : je m'abſtiendrai de le nommer, non pas par conſidération pour lui, mais

pour ſes enfans, qui ont été de bons rejettons d'une mauvaiſe tige, & auſſi généreux qu'il étoit avare.

Ma maîtreſſe continua toujours à me maltraiter, & une aventure me fit connoître ſon mauvais cœur.

Mon maître faiſoit un grand commerce de montres, qu'il vendoit au de-là la mer. Un jour qu'il en portoit pluſieurs à bord d'un vaiſſeau chargé pour Lisbonne, qui étoit à Deptford (1); il me prit avec lui. A peine avions-nous fait trois milles, qu'il ſe ſouvint qu'il avoit oublié une montre d'argent, dont il vouloit faire préſent au capitaine du vaiſſeau. Il m'ordonna de l'aller chercher, & me mit à terre, parce que la marée étant contraire, je pouvois me rendre beaucoup plus vîte au logis à pied, que par eau.

Je fis tant de diligence, que je crois que j'arrivai à la bourſe en moins d'une demi-heure. Quand je fus venu à la maiſon, je ne trouvai perſonne dans la boutique, que mon compagnon d'apprentiſſage, qui me dit que ma maîtreſſe étoit dans ſa chambre. J'y montai tout auſſi-tôt pour prendre la montre, mon

(1) C'eſt un bourg ſur la Tamiſe, un peu au-deſſous de Londres.

Maître

maitre m'ayant dit qu'il l'y avoit laiſſée, après l'avoir portée pluſieurs jours pour l'éprouver ; mais je trouvai la porte fermée. M'arrêtant un moment à conſidérer ce que je ferois, j'entendis la voix d'un homme, qui parloit bas à ma maîtreſſe, & je compris bientôt, par leur entretien, que l'amour en étoit le ſujet. Je fus aux écoutes, juſqu'à ce que je m'apperçus qu'ils faiſoient autre choſe que ſe parler.

Au haut de l'eſcalier il y avoit un marche-pied, que la ſervante avoit laiſſé là par négligence, s'en étant ſervie le matin pour clouer des peintes aux fenêtres de la ſalle ; & comme le deſſus de la porte étoit vitré, j'eus grande envie de voir qui c'étoit, qui faiſoit la beſogne de mon maître en ſon abſence. Ainſi je poſai fort doucement le marche-pied contre la boiſerie à côté de la porte, & je montai deſſus ; mais comme j'étois panché ſur la vitre pour regarder dans la chambre, le poids de mon corps fit gliſſer le marche-pied, qui donnant contre la porte la fit ouvrir ; de ſorte que je tombai dans la chambre tout de mon long avec le marche-pied ; ce qui ne cauſa pas un petit bruit.

Vous pouvez bien croire qu'à cette chûte le couple amoureux ne fut pas peu ſurpris ; la frayeur qu'ils en eurent fut ſi grande, qu'ils

oublièrent ce qu'ils faiſoient : mais j'en vis aſſez pour me convaincre que mon maître étoit en beau chemin de gagner paradis, graces à ma maîtreſſe.

Quand nous fûmes revenus de notre ſurpriſe réciproque, & que tout eût été remis en ordre, je me haſardai de dire à ma maîtreſſe la commiſſion que j'avois. Elle me donna la montre, en m'appliquant un bon ſoufflet, & me diſant qu'elle s'étonnoit que j'euſſe eu l'effronterie de monter ſans frapper à la porte ; mais, ajouta-t-elle, je crois plutôt que vous veniez dans quelque mauvaiſe intention, & que vous auriez volé votre maître, ſi je ne me fuſſe trouvée dans la chambre avec mon médecin, qui eſt venu voir comment je me portois.

Il n'étoit pas difficile de deviner quelle médecine elle prenoit ; cependant je m'excuſai du mieux que je pus, en diſant que voulant ôter du paſſage le marche-pied, il m'avoit échappé des mains, & étoit tombé contre la porte qu'il avoit enfoncée : j'ajoutai que j'étois bien fâché de lui avoir fait de la peine ; je fis la révérence, & je me retirai ſans donner à connoître que j'euſſe vu la moindre choſe. Je pris un bateau, & je ſuivis mon maître.

Dès que je fus ſur l'eau, je me mis à conſidérer lequel valoit le mieux, ou de tenir ſecret

ce qui venoit d'arriver, ou d'en inſtruire mon maître. Enfin, après avoir bien peſé le pour & le contre, je me déterminai à ce dernier parti; d'un côté, pour me venger de ma maîtreſſe, qui m'avoit frappé; & de l'autre, pour ne pas laiſſer un auſſi honnête homme que mon maître dans l'ignorance de l'infidélité qu'elle lui faiſoit.

Quand je fus à bord du vaiſſeau, le capitaine pria mon maître de trouver bon que je me miſſe à table avec eux. Nous dînâmes de bon appétit; le vin & le punch (1) ne nous manquèrent point; & toute la compagnie commençoit à être de bonne humeur, lorſqu'on vint dire au capitaine, que ſa lady (2), comme l'appelloit le meſſager, ſeroit à bord dans une heure pour prendre congé de lui. Là-deſſus mon maître ſe mit à le railler; je m'étonne, lui dit-il, que vous autres gens de mer vouliez vous expoſer à avoir des femmes: pourquoi cela? répondit le capi-

(1) C'eſt une eſpèce de liqueur forte, compoſée d'eau de vie & d'eau commune, de ſucre & de jus de citron, qu'on fait au moment même qu'on veut la boire, & qui eſt fort en uſage dans toute l'Angleterre.

(2) C'eſt un titre d'honneur, qui n'appartient proprement qu'aux dames de qualité, mais que les Anglois, par un excès de flatterie, dont on ne les croiroit pas volontiers capables, prodiguent indifféremment aux femmes & aux filles de toute condition.

taine; parce que, répliqua mon maître, vous devriez, à mon avis, vous ſouvenir de la pointe des cocus (1), que vous avez paſſée en deſcendant la rivière; votre abſence leur fournit une ſi belle occaſion, que je crois qu'il y en a bien peu qui la laiſſent échapper. Vraiment, reprit le capitaine, la vôtre ne pourroit-elle point coëffer, au moment même que je parle? N'a-t-elle pas aſſez de tems? Qu'en penſez-vous? Cela eſt bientôt fait? Quand une femme a réſolu, &c. Maint alderman (2) a été fait cocu, pendant qu'il étoit à ſes affaires ſur la bourſe; & j'ai connu la femme d'un miniſtre, qui alloit rarement à l'égliſe, mais qui ne perdoit pas ſon tems au logis. Tandis que le bonhomme endoctrinoit ſon troupeau, elle prenoit ſes ébats avec un jeune fermier fort riche. Mais un jour ayant été attaqué d'un vertige, dans le temps qu'il alloit commencer ſes fonctions, on fut obligé de le ramener à la maiſon, où il découvrit bientôt la cauſe de ſon mal; car ſa femme lui avoit fait pouſſer des cornes, comme les en-

(1) C'eſt une petite langue de terre ſur la Tamiſe, un peu au-deſſous de Londres, à l'extrémité de laquelle il y a une maiſon, où l'on a attaché, par plaiſanterie, des cornes; ce qui a donné lieu à l'appeller la pointe des cocus.

(2) Les aldermans ſont les magiſtrats, ou les membres du conſeil des villes.

ſans pouſſent des dents. Cependant, comme il avoit aſſez de témoins qu'on l'avoit enrôlé malgré lui dans la grande confrairie, il intenta procès au fermier, & en reçut un dédommagement de 500 livres, quoiqu'on lui a ſouvent oüi dire depuis, qu'il ne trouvoit pas que ſa femme en fût eſtropiée.

Cette hiſtoriette donna lieu à en faire quelques autres dans le même goût. A la fin, mon maître & moi, voyant que la marée remontoit, nous prîmes congé de la compagnie, & lui ſouhaitâmes un bon voyage. Comme nous repaſſions auprès de la pointe des cocus, mon maître me dit à haute voix, Robin: pourquoi ne tirez-vous pas votre chapeau à ce Monſieur qui eſt à cette fenêtre? Je le tirai fort docilement, mais je ne vis perſonne; ſurquoi il ſe mit à éclater de rire, me diſant que j'avois bien fait de l'honneur aux cornes. Alors comprenant ſa penſée, je lui répondis que cette eſpèce de civilité ne convenoit qu'aux hommes mariés; & comme j'étois piqué de l'affront que je croyois qu'il m'avoit fait, j'ajoutai qu'effectivement il y en avoit bien peu qui ne fuſſent cornards, ou qui ne duſſent l'être un jour. Comment, fripon, répliqua mon maître, penſez-vous donc que je ſois auſſi du nombre? Vraiment, Monſieur, repartis-je, je n'ai pas grande raiſon de

croire ma maîtreſſe plus ſainte qu'une autre ; & puiſque vous me mettez ſur ce chapitre, je vous prie que nous allions à quelque cabaret, de peur que les bateliers n'entendent ce que nous dirons, & là je vous apprendrai ce que j'ai vu aujourd'hui. A ces mots, mon maître changea de couleur, & impatient de ſavoir ce que j'avois à lui dire, il ordonna aux bateliers de nous mettre à terre, & de nous attendre quelque tems.

Nous entrâmes dans une taverne, & prîmes une chambre en particulier, où je lui déclarai tout ce dont j'avois été témoin. Après m'avoir fait pluſieurs queſtions, je vis bien qu'il ne doutoit nullement que je ne lui euſſe dit la vérité ; car il devint pâle comme la mort & eut de la peine à retenir ſes larmes. Je fus fâché alors de lui avoir appris ce qui s'étoit paſſé, me ſouvenant de ces mots :

Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

Après avoir gardé quelque tems le ſilence, il ſe mit à peſter & à menacer, tenant des diſcours extravagans, & paroiſſant tout en fureur. Enfin je me haſardai à lui dire, que je croyois qu'il avoit tort de s'affliger ainſi pour une choſe qui ne pouvoit ſe réparer ; & que je m'étonnois que le monde fût ſi injuſte que de faire tomber

ſur le mari une ignominie qui ne regarde proprement que la femme.

Peu à peu il devint plus tranquille; & alors il me fit ce compliment: Robin, me dit il, j'ai remarqué en toi un jugement au-deſſus du commun; je te prie, dis-moi comment je dois me conduire dans cette affaire. Je vous remercie, Monſieur, lui dis-je, de la bonne opinion que vous avez de moi; mais ſi j'étois dans votre cas, je ne voudrois pas faire ſemblant de rien, juſqu'à ce que je puſſe trouver ma femme ſur le fait, ou dans de telles circonſtances qu'elle fût obligée elle-même de paſſer condamnation; & cela pour deux raiſons. 1°. Dès que vous en viendrez à une rupture ouverte, vous ne jouirez plus d'aucun repos. 2°. Ma maîtreſſe pourroit bien ſe mettre dans la tête de nier cette aventure; & alors elle ne manqueroit pas de décharger toute ſa colère ſur moi; & franchement, ajoutai-je, je ſouffre déjà trop de ſa mauvaiſe humeur, pour que je puiſſe en ſouffrir davantage.

Mon maître réſolut de ſuivre mon avis, & de ne pas faire connoître à ſa femme qu'il fût rien de ce qui s'étoit paſſé.

Le pauvre homme ne pouvoit deviner qui étoit le galant en queſtion, par la deſcription que je lui en fis, car je ne l'avois jamais vu que

cette seule fois. Nous retournâmes à notre bateau, & delà à la maison. Quand nous fûmes arrivés, ma maîtresse demanda à mon maître, si je ne lui avois point fait de contes : des contes, ma chère ! répondit mon maître ; quels contes ? Il ne m'a rien dit. Vraiment, répliqua ma maîtresse ; ce n'est pas grand-chose ; seulement je lui ai donné un soufflet ce matin, quand il est venu pour la montre que vous aviez oubliée, & je m'imaginois qu'il vous en auroit fait des plaintes ; mais, ajouta-t-elle, je suis fâchée de l'avoir frappé, & je veux lui faire satisfaction ; & elle dit ceci assez haut pour que je pusse l'entendre.

Le lendemain, mon maître étant allé à la bourse, elle monta dans la boutique, où je travaillois au troisième étage, & sous quelque prétexte, elle envoya mon compagnon dehors. Quand il fut parti, elle s'assit, & après m'avoir regardé quelque tems en face : eh bien ! Robin, me dit-elle, je vous suis très-obligée de n'avoir donné aucune connoissance de l'accident qui arriva hier à votre maître ; & pour récompenser votre silence, voilà un jacobus que je vous donne pour vous acheter une paire de gants : je vous promets que vous n'aurez jamais plus sujet de vous plaindre de moi. Je pris sa pièce d'or, & je l'assurai que je ne parlerois de ma vie de

cette affaire : elle me dit que j'étois un bon garçon, & ſe retira.

Mon maître n'avoit pas toujours la commodité de m'entretenir à la maiſon, de ſorte qu'il me donnoit rendez-vous tous les dimanches après le ſermon du ſoir, dans quelque taverne, pour y parler à notre aiſe de l'affaire en queſtion. La première fois que nous y allâmes, je lui fis l'hiſtoire du jacobus, & de l'entretien que j'avois eu avec ma maîtreſſe ; & pour le mieux convaincre, je lui montrai la pièce, qu'il reconnut d'abord appartenir à ſa femme par ſa beauté, étant la même qu'il lui avoit donnée depuis peu, comme une pièce à conſerver.

Pour le coup, Robin, me dit il, je ſuis pleinement perſuadé de l'infidélité de ma femme ; car nonobſtant tout ce que tu m'en avois dit, je me flattois que ce pourroit bien être un conte de ta façon, que tu aurois inventé pour lui rendre la pareille des mauvais traitemens que tu en as reçus. Mais il s'agit de déterrer ce galant, afin que je puiſſe me venger premièrement ſur lui ; car, pour t'avouer ma folie, il faut que je te diſe, Robin, que je ne ſerai jamais capable de haïr cette ingrate.

Quelque tems après, mon maître découvrit que ma maîtreſſe étoit allé avec ſon amant, dans

un jardin près de la ville, & que cet amant étoit un jeune procureur. Ainſi la première choſe ſur laquelle nous conférâmes enſuite, fut de leur fournir une occaſion de ſe voir à la maiſon tout à leur aiſe. Pour cet effet, mon maître dit à ma maîtreſſe qu'il étoit obligé d'aller juſqu'à Sainte-Marguerite, dans la province de Kent (1), retirer certaines marchandiſes, qu'on y avoit débarquées pour ſon compte; qu'il vouloit éviter de les faire paſſer à la douane; & qu'il appréhendoit qu'on n'exécutât pas bien ſon deſſein, s'il n'y étoit lui-même.

Le mardi ſuivant fut choiſi pour le jour de ſon départ. Il me donna ordre, devant tout le monde, d'aller en ſon abſence en pluſieurs endroits, pour parler aux ouvriers, qu'il employoit dans ſa profeſſion (car il y a divers métiers particuliers qui appartiennent à l'horlogerie). Le jour marqué étant venu, mon maître monta à cheval de grand matin, à deſſein, comme ma maîtreſſe & le reſte de la famille le croyoient, d'aller où il avoit dit: mais il ne fut pas plus loin qu'Iſlington (2), il revint d'abord ſur ſes pas, remit ſon cheval à l'écurie, & alla droit au lieu de notre rendez-vous.

(1) C'eſt un port de mer à 60 milles de Londres.

(2) Petit village tout près de Londres.

A peine étoit-il parti, que ma maîtreſſe m'appella, & me demanda ſi j'avois le tems de faire un meſſage pour elle. Je lui répondis que cela étoit impoſſible, ayant de l'ouvrage à finir que je devois porter dehors inceſſamment. Alors elle me pria de faire venir un porteur; ce que je fis, en choiſiſſant un que je connoiſſois particulièrement, & qui étoit fort bien dans ſes affaires; car dans ce tems-là un porteur de la cité gagnoit beaucoup, la poſte d'un ſou (1) n'étant pas encore établie. Je l'inſtruiſis de ce qu'il avoit à faire; je lui dis qu'il devoit monter auprès de ma maîtreſſe, prendre la lettre qu'elle lui remettroit, & aller enſuite à un cabaret à bierre tout joignant, où il m'attendroit quelque tems. Il ſuivit mes inſtructions; & faiſant ſemblant de ſortir pour les affaires de mon maître, je fus le joindre. Delà je le menai ſur le champ dans l'endroit où étoit mon maître, qui ayant ouvert la lettre, y lut ce qui ſuit: « mon cher Thomas, il y a un ſiècle que je ne vous ai vu; le cocu eſt allé pour une ſemaine hors de ville; ainſi trouvez-vous ſur les ſix heures

(1) Cette poſte part toutes les deux heures pour tous les quartiers de Londres, & ſes environs, à dix milles: on donne un ſou par lettre; & c'eſt pour cela qu'on l'appelle la poſte d'un ſou.

du ſoir au rendez-vous ordinaire. ». Ce billet nous laiſſoit dans le même embarras qu'auparavant ; car nous ne pouvions comprendre quel étoit ce rendez vous ordinaire, à moins que ce ne fût le jardin, dont j'ai déjà parlé. Enfin nous prîmes la réſolution d'envoyer le porteur avec la lettre au galant, le chargeant de nous rapporter ſa réponſe, pour voir ſi nous n'en pourrions pas tirer plus de lumière : il s'en fut & revint avec un billet, que nous ouvrîmes, & où nous trouvâmes ces mots : « ma chere, le rendez-vous ordinaire ne me paroît pas convenable, parce qu'un avocat de ma connoiſſance a découvert quelque choſe de notre intrigue ; ainſi je ſerai à vous avant l'heure que vous me marquez, afin que nous puiſſions prendre là-deſſus nos meſures. Je ſuis ravi que votre animal ſoit hors de ville ; nous ajouterons un autre andouiller à ſon bois pour orner ſon front, auſſi-tôt que j'aurai le bonheur de voir celle qui aura toujours tout pouvoir ſur votre, &c. »

Quand mon maître vit que la ſcène devoit s'ouvrir dans ſa propre maiſon, il demeura tout interdit ; mais après avoir gardé quelque tems le ſilence, il me tint ce diſcours : « Robin, cette lettre a en quelque manière confondu notre projet, parce que je ne voudrois

pas, s'il étoit poſſible, exécuter chez moi le deſſein que j'ai formé, de peur que cela ne fît un trop grand éclat; car, ajouta-t-il, quoiqu'un homme ait le malheur d'être cocu, il ſeroit bien fâché que tout le monde le ſût ». Je lui dis que j'étois ravi de le voir de ſi bonne humeur, & ſi raiſonnable ſur le cas; mais que je le priois de ne pas retenir davantage le porteur, de crainte de quelque accident. Il me remercia de mon attention, recacheta la lettre, & la donna au porteur pour la rendre inceſſamment. Quand celui-ci fut parti, mon maître me chargea de retourner à la maiſon, & de prendre garde à ce qui s'y paſſeroit, avec ordre qu'auſſi-tôt que le galant ſeroit venu, je lui renvoyaſſe le même porteur lui dire, que l'ouvrage étoit fait, & prêt à lui porter, s'il le trouvoit à propos.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que j'étois au logis, quand mon galant arriva en carroſſe: il monta droit à la chambre de ma maîtreſſe, mais il ne s'y arrêta point; il deſcendit dans le moment, dit quelque choſe à l'oreille du cocher, & enfila la rue. Je ne ſavois qu'en penſer, ni ce que je devois faire; mais ma maîtreſſe me tira bientôt d'embarras; car elle fit appeller un fiacre. Sur le champ, j'envoyai querir mon porteur, & je lui dis

à l'oreille de ſuivre ce caroſſe, & de ſe dépêcher de me venir dire en quel endroit il ſe ſeroit arrêté. Ma maîtreſſe, deſcendit, ſon maſque à la main, & ſe jetta dans le fiacre : je le ſuivis des yeux auſſi loin que je pus, & je vis que le porteur avoit trouvé le moyen de ſe mettre derrière le carroſſe. Je fus de ce pas joindre mon maître, & je l'inſtruiſis de tout : il me preſſa de retourner à la maiſon pour ne pas faire attendre le porteur, & m'ordonna de l'amener auſſi-tôt qu'il ſeroit venu à la tête du pape, parce que ce cabaret étoit plus proche de chez lui.

Le porteur ne revint qu'au bout de deux heures : il me dit que le carroſſe étoit allé dans York-Buildings, à l'endroit par où l'on deſcend à la rivière ; que là ma maîtreſſe, & un jeune homme qui l'attendoit, avoient pris un bateau à deux rameurs, & avoient paſſé à Lambeth, où ils étoient entrés dans un cabaret, à l'enſeigne du lion blanc ; & que les y ayant ſuivis de près, il avoit attendu quelque tems, pour voir s'ils n'avoient point réſolu d'aller plus loin : je ſuis entré, me dit-il, dans la cuiſine, & j'ai demandé un pot de bierre ; à peine y étois-je, qu'un des ſerviteurs eſt venu, & a dit au cuiſinier, que le gentilhomme & ſa dame qui venoient d'arriver, vouloient qu'on leur

apprêtât une volaille rôtie & du poiſſon, & qu'on ſèchât des draps blancs; parce que, comme le coche devoit les appeller à une heure du matin, ils avoient deſſein de ſe mettre au lit d'abord après dîné.

Le porteur m'ayant ainſi rendu compte de tout, je ne jugeai pas bien à propos de le mener à la Tête du pape; de ſorte que j'y fus ſeul: j'y trouvai mon maître avec un autre homme que je ne connoiſſois point. Quand je lui eus dit ce que j'avois appris du porteur, nous allâmes tous enſemble en carroſſe à Weſtminſter; delà nous paſſâmes en bateau à Lambeth, & nous fûmes droit au Lion blanc par la porte de derrière. Je m'adreſſai au garçon qui tire le vin, comme nous en étions convenus, & je lui demandai s'il n'y avoit pas dans le cabaret un monſieur & une dame, qui vouloient y paſſer la nuit, en attendant le coche, qui devoit les prendre de grand matin; il me répondit qu'oui, ajoutant qu'ils s'étoient allés coucher en ce moment là même, pour être plus en état de ſe lever de bonne heure: je le priai de me dire la chambre qu'ils occupoient, parce que j'avois une affaire de grande importance à leur communiquer; la voilà, me dit-il, en me la montrant du doigt, au premier étage; fort bien, répliquai-je,

apportez-moi une pinte de vin, j'en boirai un verre avant que de monter.

Le garçon courut à la cave, & alors je fis ſigne à mon maître, qui n'étoit pas loin, de me ſuivre : nous montâmes tous trois enſemble ; & enfonçant la porte ſans beaucoup de difficulté, nous entrâmes dans la chambre, où nous apperçûmes bientôt le couple amoureux occupé aux myſtères de Vénus. Je refermai la porte & me tins derrière, pour empêcher que perſonne n'entrât. Auſſi-tôt mon maître ſe ſaiſit du galant tout nud, le renverſa ſur ſon dos, lui mit un piſtolet ſur la gorge, & lui jura qu'il le tueroit, s'il s'aviſoit de branler, ou de crier au ſecours. Alors l'ami qui nous avoit accompagné, tira de ſa poche un étui à inſtrumens de chirurgie, & avec une paire de ciſeaux faits pour cela, il lui enleva ce qui manque à Seneſino, & à bien d'autres muſiciens Italiens. L'opération fut ſi prompte, que je crois que le pauvre diable ne connut ſa perte, que lorſqu'il ſentit le ſang couler le long de ſes cuiſſes : il eſſaya à diverſes repriſes de ſe lever, mais inutilement. Mon maître lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de demeurer tranquille, de peur qu'on ne le traitât plus mal encore ; mais, à mon avis, cela n'étoit guères poſſible. Le chirurgien

gien (car celui qui venoit de faire le coup en étoit effectivement un) avoit avec lui tout ſon attirail, aiguille, onguens, emplâtres, &c.; de ſorte qu'il eut bientôt panſé mon homme, & qu'il ne tint pas à lui de le renvoyer ſur le champ à la maiſon un peu plus léger qu'il n'étoit venu; mais le ſang qu'il avoit perdu, joint à la douleur de l'opération, l'avoit ſi fort affoibli, qu'il tomba en défaillance.

Ma maîtreſſe s'étoit cachée tout ce tems-là derrière les rideaux du lit, & n'avoit pas ouvert la bouche; mais malgré le trouble où elle devoit être, elle eut ſoin de s'habiller; après quoi elle s'aſſit ſur le bord du lit du côté de la muraille, où elle paroiſſoit enſévelie dans une profonde triſteſſe.

Pour ce qui eſt du galant, nous le fîmes revenir à lui avec l'aſſiſtance du garçon du cabaret, qui vit bientôt de quoi il étoit queſtion. Quand cela fut fait, mon maître dit à ſa femme: « madame, il faut que j'avoue que j'ai eu tort de vous troubler dans vos plaiſirs; mais je reconnois ma faute, & je vais tâcher de la réparer, en vous laiſſant ſeuls vous divertir à votre aiſe; ainſi je prends congé de vous. »

Là-deſſus nous deſcendîmes, nous payâmes le vin que nous avions bu, & nous retour-

nâmes à notre bateau, qui nous attendoit ; pour repaſſer la rivière, & nous rendre au logis. Mon maître fut fort inquiet pendant tout le chemin, & il nous fut impoſſible d'en arracher une ſeule parole. Quand nous fûmes arrivés à la maiſon, il monta droit à ſa chambre, s'y renferma à la clef, & y demeura pluſieurs heures. J'aurois bien voulu diſſiper ſa mélancolie ; mais je ne ſavois comment m'y prendre.

Sur les ſept heures du ſoir, il m'appella, & me demanda, ſi je n'avois aucune nouvelle de ſa femme ; je lui dis que non : vraiment, reprit-il, ſi elle n'a pas perdu toute honte, elle ne ſe hâtera pas de revenir à la maiſon. Il ſortit quelque tems après, & ne revint qu'à minuit ; il me demanda de nouveau ſi nous n'avions point entendu parler de ma maîtreſſe, & voyant que nous n'en avions rien appris, il s'alla coucher.

Le lendemain matin, il m'ordonna d'envoyer le porteur à *Lambeth*, pour ſavoir ce que nos deux amans avoient fait après que nous les eûmes quittés. Je l'envoyai ſur le champ ; & il rapporta pour réponſe à mon maître, qu'auſſi-tôt que la dame s'apperçut que nous étions partis, elle s'en étoit allée, laiſſant le galant ſi foible, qu'il n'avoit encore pu ſortir

du cabaret, d'où il avoit envoyé querir plusieurs perſonnes de ſa connoiſſance.

L'après-midi, la mère de ma maîtreſſe vint chez mon maître, & eut un long entretien avec lui; après quoi ils ſortirent tous deux enſemble. Je ne fus de mes jours plus ſurpris, que quand je le vis revenir le même ſoir avec ſa femme & ſa belle-mère. Il me fit la grace de me dire le lendemain que ſa femme étoit bien repentante, & que ſur ſa ſoumiſſion, & les prières inſtantes de ſa mère, il s'étoit enfin déterminé à la reprendre pour cette fois ſeulement. Monſieur, lui repliquai-je, ſi vous pouvez lui pardonner, perſonne n'a droit d'y trouver à rédire; mais, ajoutai-je, je crains bien que je ne ſois la victime de ſon reſſentiment. Non, me dit-il; une des conditions ſous leſquelles je me ſuis raccommodé avec votre maîtreſſe, c'eſt qu'elle ne vous témoignera jamais le moindre ſouvenir de ce que vous avez fait à ſon égard. Et effectivement, elle tint parole, juſques-là qu'elle n'ôſoit pas ſeulement me regarder en face: elle vêcut avec beaucoup de réſerve pendant un long-tems, ne ſortant jamais que pour aller à l'égliſe le dimanche.

Sur la fin de cette même année, mon maître tomba malade, & les médecins lui conſeillèrent

d'aller à la campagne pour changer d'air, ainſi il alla prendre logement à Hampſtead (1). Ma maîtreſſe l'y alloit voir deux ou trois fois la ſemaine ; & j'y allois auſſi le dimanche pour lui rendre compte de l'état de la boutique. Un jour il me dit que ſa femme lui avoit marqué tant de tendreſſe pendant ſa maladie, qu'il croyoit vraiment qu'il n'auroit jamais plus ſujet de ſe plaindre de ſa conduite : je lui répondis que cela me faiſoit autant de plaiſir qu'à lui, & que j'étois auſſi de mon côté très-content d'elle.

Huit jours après, je m'apperçus que ma maîtreſſe ſortit & rentra fort ſouvent, comme ſi elle eût été bien affairée ; & qu'elle donna ordre à mon compagnon d'aller lui retenir une place au coche d'Hampſtead à l'ordinaire. Ceci arriva un mardi ; & je ne la vis plus dès ce jour-là.

Je fus voir mon maître le dimanche ſuivant, il me demanda ſi ma maîtreſſe ne ſe portoit pas bien, qu'il ne l'avoit point vue depuis le lundi précédent : ni moi, répondis-je, depuis mardi ; mais je croyois qu'elle étoit avec vous, car elle prit place au coche, pour vous venir voir ce jour-là ; & elle envoya divers paquets

(1) Village ſitué ſur une hauteur, à quatre ou cinq milles de Londres.

devant elle, comme elle avoit coutume de faire quand elle venoit ici. Le pauvre homme fut ſi frappé de ce que je venois de lui apprendre, qu'il en perdit la parole pour quelque tems, & que la ſueur découloit de ſon viſage à groſſes goutes. A la fin il me dit, Robin, je crains qu'il n'y ait bien du mal, ma femme m'a certainement ruiné. Prenez courage, monſieur, lui répondis-je, & eſpérez pour le mieux.

Tout foible qu'il étoit, il voulut partir ſur le champ pour Londres. Nous prîmes un carroſſe, & nous nous rendîmes en diligence à la maiſon: mais quelle ne fut pas notre douleur de voir que ma maîtreſſe avoit emporté environ cinq mille livres ſterling en billets de banque, & en eſpèces; outre trente-ſix montres d'or, & dix-ſept d'argent, avec toutes ſes nippes? A la vue de cette perte, mon maître tomba ſur ſon lit dans le dernier accablement; je fus appeller quelques-uns de ſes voiſins & de ſes amis pour le conſoler; après quoi je me pris à courir de côté & d'autre comme un fou, pour voir ſi je ne pourrois point avoir de nouvelles de la voleuſe, mais inutilement.

Je m'en fus à la banque, pour arrêter le paiement des billets volés; mais à mon grand chagrin je trouvai que l'argent en avoit déjà

été reçu quatre jours auparavant. Je revins en informer mon maître qui s'étoit mis au lit. Quand il apprit que toutes mes perquiſitions & tous mes ſoins avoient été inutiles, il s'écria; ah, Robin! ce n'eſt pas la perte de mon argent qui m'afflige, c'eſt la mauvaiſe conduite de ma femme; j'en ai le cœur navré, & la douleur que j'en reſſens durera autant que ma vie. Je demeurai auprès de lui juſqu'à ce qu'il me dit qu'il commençoit à s'aſſoupir, & que je devois m'aller coucher; en même tems il me prit la main, & me ſouhaita le bon ſoir. Je m'apperçus par ſon pouls qu'il avoit la fièvre, & je le priai de me permettre d'appeller un médecin; mais il me répondit qu'il falloit attendre juſqu'au lendemain, eſpérant qu'alors il ſeroit mieux. Comme je vis qu'il avoit de la diſpoſition à repoſer, je le laiſſai & fus me coucher.

Dès que je fus éveillé, je me levai, & je deſcendis dans ſa chambre, pour ſavoir comment il avoit paſſé la nuit; je le trouvai ſi foible qu'il n'avoit pas la force de lever la tête. Je voulus aller ſur le champ appeller un médecin, qui demeuroit tout près de chez nous; mais il m'en empêcha, me diſant qu'il étoit trop tard, & qu'il ſentoit approcher ſon dernier moment. Il m'ordonna de m'aſſeoir ſur

le lit à côté de lui, il me prit la main, & me dit : Robin, ma femme m'a tué; j'euſſe pu ſupporter tout autre malheur que celui-là; ſi tu la revois jamais, dis-lui de ma part que je lui pardonne, & que je la conjure de changer de vie; mais apprends-lui en même tems que c'eſt elle qui eſt la cauſe de ma mort. Je lui répondis, qu'il avoit tort de vouloir mourir pour une ingrate, qui ne méritoit pas la moindre attention; qu'il devoit plutôt prendre courage, & me laiſſer appeller le médecin. Non, repliqua-t-il; tous les médecins & tous les avis du monde me ſont déſormais inutiles; je ſens un feu qui me dévore, & que rien ne ſauroit éteindre; adieu Robin, ſouviens-toi de ton maître.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il perdit la parole; & un moment après il rendit le dernier ſoupir. J'en fus frappé comme d'un coup de foudre; & j'avoue qu'un mouvement ſubit de vengeance s'éleva dans mon ame contre la barbare cauſe de ſa mort.

Quand je fus un peu revenu à moi, je m'en allai chez un couſin de mon maître, qui demeuroit dans la même rue, & je le priai de venir prendre ſoin de ſes affaires. Deux ou trois jours ſe paſſèrent avant que je puſſe me tranquilliſer. Au bout de ce tems, je fus chez

mon oncle lui demander vingt livres pour m'habiller de deuil, par reſpect pour la mémoire de mon maître ; car je voulois que mon extérieur répondît à mon affliction intérieure. A quoi bon cette dépenſe, Robin, me dit mon oncle, quand je lui eus expliqué mon deſſein? Si les parens de ton maître ne veulent pas te donner le deuil, il me ſemble que tu ne dois pas te mettre en peine de le porter. Pardonnez-moi, monſieur, repliquai-je, je crois qu'il eſt de mon devoir de le faire ; car ſi même ma maîtreſſe n'en a pas bien uſé envers moi, mon maître m'a toujours été fort bon. Mais loin de ſe rendre à mes inſtances, il me dit nettement que je n'aurois pas un denier pour cela. Je lui répondis, que je ne lui demandois que le mien ; il me repliqua, que quand il jugeroit que j'aurois aſſez de raiſon pour ménager mon petit fait, il pourroit peut-être me le remettre entre les mains, mais qu'en attendant ce tems-là, il en prendroit ſoin pour moi.

Cette repartie de mon oncle me fit beaucoup de peine, car il ſembloit qu'il eût deſſein de me retenir mon bien ; auſſi ne fis-je pas difficulté de lui dire en termes honnêtes ce que j'en penſois ; mais ce fut inutilement. Je le quittai le cœur fort gros, & m'en revins à la maiſon ; je me couchai dans un déſordre d'eſprit

inconcevable, & cependant je dormis juſqu'au matin. Je me levai ſur les ſix heures, avec de triſtes idées de mon ſort à venir. A huit heures, le valet de mon oncle vint, & me rendit une lettre de ſa part, dans laquelle il me demandoit excuſe de ce qui s'étoit paſſé le jour précédent, m'aſſurant que ce qu'il en avoit fait n'avoit été que pour m'éprouver. Le valet me donna en même tems par ſon ordre dix guinées, & me dit que ſon tailleur alloit venir pour m'habiller; en effet il arriva un moment après, prit ma meſure, & me promit que l'habit ſeroit fait pour le lendemain environ midi; il me tint parole.

Cependant j'eus ſoin de m'acheter, avec l'argent que mon oncle m'avoit envoyé, tout ce qu'il me falloit d'ailleurs pour le deuil; & le même ſoir j'allai chez lui pour le remercier. Robin, me dit-il, ne ſois point choqué de ce que je te dis hier, je voulois ſeulement connoître ton humeur, & je vois bien que tu es le fils de ton père, un rejetton du vieux tronc. Il m'arrêta à ſouper avec lui, & entr'autres diſcours qu'il me tint, il me demanda ce que j'avois deſſein de faire à préſent que mon maître étoit mort; car il ne croyoit pas que je ſuſſe aſſez bien ma profeſſion pour l'exercer. Je lui répondis, que je l'entendois ſuffi-

ſamment pour trouver un autre maître, chez qui je pourrois achever mon apprentiſſage ſans rien payer. Il me repliqua que je n'avois que faire de me tant preſſer, qu'il falloit prendre du tems pour y penſer, & qu'en attendant je demeurerois chez lui, où j'étois le très-bien venu: & afin de me convaincre de la ſincérité de ſes diſcours, il me donna cinq guinées pour mes menus plaiſirs, & me dit, que je partagerois la chambre & le lit avec un de ſes clercs, jeune garçon de bon naturel qui avoit été mon camarade d'école.

Je fus bien aiſe de profiter de cette offre, & je paſſai un mois chez mon oncle avec le plus grand plaiſir; il paroiſſoit m'aimer tendrement, ne me refuſant jamais rien de ce que je lui demandois. Un Dimanche matin, il m'appella dans ſa chambre, & après mille démonſtrations d'amitié, il me demanda ſi mon maître ne m'avoit jamais chargé de quelque affaire particulière dans le négoce qu'il faiſoit en montres. Je compris d'abord ſa penſée, & je lui répondis qu'oui. Fort bien, me dit-il, je veux vous envoyer demain à Graveſend, pour une pareille choſe; & ſi vous exécutez comme il faut ma commiſſion, vous n'y perdrez rien.

Le lendemain, dès que je fus levé, il me

donna une lettre, pour remettre à un de ſes cliens dans le Pall-mall, & dont je devois lui apporter la réponſe. A mon retour, je le trouvai qui diſoit adieu à un homme qui avoit tout l'air d'un officier de marine. Auſſi-tôt qu'ils ſe furent ſéparés, mon oncle me dit de partir, après m'avoir donné les inſtructions néceſſaires; je devois m'informer du vaiſſeau nommé le Succès, à Graveſend, & quand je m'y ſerois rendu, ſuivre les ordres du capitaine Stokes, qui en avoit le commandement.

Pendant que je lui parlois, mon camarade me fourra un livre dans la poche, me diſant que ſa lecture pourroit me divertir ſur le bateau, au cas que je n'y trouvaſſe pas de compagnie qui me revînt. Je ne fis pas grande attention à cela, & après avoir pris congé de mon oncle, je partis. Je ne fus pas plutôt entré dans le bateau de Graveſend, que nous deſcendîmes la rivière; j'eus le bonheur d'y rencontrer bonne compagnie, & entr'autres un jeune homme qui devoit aller au même vaiſſeau que moi.

Nous nous divertîmes tout le chemin à faire de petits contes. Environ deux heures après-midi nous fûmes à bord du Succès, & la première perſonne que j'y vis fut le même homme que j'avois vu le matin dire adieu à mon

oncle, & qui ſe trouva être le capitaine du vaiſſeau; il me prit par la main, me conduiſit dans ſa chambre, & me fit donner à manger. Quand j'eus dîné, il me dit que mes affaires ſeroient à bord dans un moment; je lui répondis que c'étoit fort bien, ne me défiant pas de la moindre choſe. Après cela, il ſortit & me laiſſa ſeul; je regardai par la fénêtre & je vis que nous étions ſous voiles; cela me ſurprit un peu; mais j'étois ſi ignorant que je crus que nous remontions la rivière. Comme j'y rêvois, le capitaine entra & me dit que ce que j'attendois étoit arrivé, & que je n'avois qu'à le faire mettre où je voudrois. Je montai ſur le pont; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis mon coffre, que j'avois laiſſé chez mon Oncle, & toutes mes hardes dedans! J'en fus ſi troublé, que je demeurai quelque tems ſans pouvoir dire une ſeule parole. A la fin, ayant un peu recueilli mes eſprits, je demandai au capitaine ce que cela vouloit dire. Ce que cela veut dire, me repliqua-t-il? quoi mon ami, voudriez-vous faire un auſſi long voyage que celui que nous entreprenons, ſans vous pourvoir des choſes néceſſaires? Quel voyage, repartis-je? Vraiment, me dit-il, ne le ſavez-vous pas? Celui de la Virginie. A ces mots, je m'aſſis ſur

mon coffre, & me mis à verſer un torrent de larmes; la douleur m'accabla même à un tel point, que j'en perdis pour quelques momens juſqu'à la force de penſer. Le capitaine fit tout ce qu'il put pour me conſoler; & alors il m'apprit que mon oncle avoit fait marché avec lui pour mon paſſage, & l'avoit chargé de me remettre entre les mains d'un parent que j'avois à Charles-Town, ſur le continent de l'Amérique. Je lui demandai le nom de ce parent; mais il me nomma une perſonne dont je n'avois jamais oui parler.

Quand je vis que mon barbare d'oncle m'avoit certainement vendu, je me jettai aux pieds du capitaine, & je le ſuppliai de me mettre à terre, l'aſſurant que je trouverois moyen de lui payer la ſomme qu'il devoit avoir pour mon paſſage. Il me répondit, qu'il étoit déjà trop bien payé pour me laiſſer aller, & que le meilleur parti que j'avois à prendre, étoit de me tranquilliſer, parce que j'avois bien l'air de ne pas mettre le pied en Europe, que je n'euſſe vu auparavant l'Amérique. Je compris alors qu'il étoit inutile de le ſolliciter davantage là-deſſus: j'avoue que j'avois plutôt du penchant, que de l'averſion, à aller en mer, & ſi mon oncle m'eût honnêtement propoſé ce voyage, & donné de quoi le faire agréable-

ment, il y a à parier dix contre un, que je l'aurois accepté avec plaisir. Mais l'idée de me voir trahi, & enlevé comme par force, jointe à la crainte d'être vendu pour esclave, me jetta dans la dernière consternation. Cependant comme j'étois d'une humeur naturellement portée à la joie, huit ou dix jours dissipèrent presque mon chagrin, & je commençai, au bout de ce tems, à prendre en patience mon malheur. Je m'appliquai avec toute la diligence possible à apprendre les mathématiques, & la manœuvre, & je puis dire qu'en peu de tems j'en acquis une médiocre connoissance, à l'aide de plusieurs de notre équipage dont je ne tardai pas à gagner l'amitié.

J'ai parlé d'un livre, que le clerc de mon oncle m'avoit fourré dans la poche, comme je recevois ses ordres pour me rendre au vaisseau. Je n'y pensai point les trois ou quatre premiers jours, mais enfin me l'étant rappellé, je voulus voir ce que c'étoit; je le pris, & j'y trouvai la lettre suivante qui m'étoit adressée.

Mon cher Robin,

» Pendant que vous êtes allé ce matin à St. James (il supposoit que je lirois cette lettre ce jour-là même) j'ai entre-oui mon maître qui parloit à un capitaine de vaisseau, & j'ai

compris par leurs diſcours qu'il a deſſein de vous envoyer à la Virginie, & que le marché en eſt conclu. L'amitié que je vous porte, & la barbarie de votre oncle m'obligent à vous en avertir; & j'eſpère que ce ſera encore à tems. Tirez-vous d'affaire du mieux que vous pourrez; mais quelques meſures que vous preniez pour cela, ne me compromettez point, vous en ſavez la conſéquence. J'ai imaginé ce moyen de vous faire ſavoir ce qui ſe paſſe, craignant que je ne puſſe pas avoir l'occaſion de vous parler. Adieu juſqu'au revoir, ce qui, j'eſpère, ſera bientôt.

A. M.

Cette lettre me fit maudire de nouveau ma deſtinée; car ſi je l'euſſe heureuſement lue avant que de venir à bord du vaiſſeau, j'aurois prévenu le deſſein de mon oncle. Mais ce devoit être là mon ſort, ainſi je pris le parti de m'y ſoumettre.

Nous ne rencontrâmes rien de remarquable dans notre voyage, juſques à ce que nous fûmes près des îles Canaries. Un ſoir nous entendîmes pluſieurs coups de canon; ce que nous jugeâmes venir d'un vaiſſeau, à deux lieues de diſtance. Notre capitaine changea auſſi-tôt de route, pour éviter la rencontre de quelque ennemi; car il n'avoit que dix ca-

nons & vingt hommes d'équipage, outre les paſſagers.

Mais malgré toute ſa diligence, nous nous trouvâmes le lendemain, dès que le jour eut commencé à paroître, & que le brouillard ſe fut un peu élevé, à un demi mille ſeulement d'un corſaire de Barbarie. Nous fûmes tous étrangement ſurpris; car il faiſoit force de voiles & de rames pour nous joindre, ayant l'avantage du vent. Notre capitaine propoſa d'abord de ſe rendre, mais les matelots aimèrent mieux ſe battre, & furent confirmés dans leur réſolution à la vue d'un autre vaiſſeau qui venoit à nous, & qui faiſoit pavillon d'Eſpagne. On plaça ſur le champ tous nos canons ſur le ſtribord, & chacun ſe prépara au combat pour ſauver ſa liberté.

Cependant le corſaire parut en un inſtant à notre avant de ſtribord, diſpoſé à venir à l'abordage. Nous avions avec nous quelques grenades, & diverſes autres munitions de guerre deſtinées pour le fort de Charles-town, & un canonnier au nombre des paſſagers. Celui-ci fit poſter quelques matelots avec des grenades ſur la grande hune, & il les y ſuivit lui-même; & dès que la galère ennemie fut à portée, nous prîmes la chaſſe, & lui envoyâmes une bordée qui la prenant par devant & par derrière,

derrière, lui fit beaucoup de mal : en même tems ceux qui étoient ſur la hune jettèrent leurs grenades, ce qui acheva de mettre ſon équipage en déſordre. Mais tout cela ne nous auroit pas ſervi de grand-choſe, ſi nos ennemis n'avoient apperçu le vaiſſeau de guerre Eſpagnol qui venoit à nous. Alors ils changèrent de deſſein, & ſans chercher davantage à nous aborder, ils ſe contentèrent de nous incommoder par le feu continuel de leur canon & de leur mouſqueterie.

Je m'étois muni d'un fuſil que je croyois avoir déchargé en tirant avec les autres; car la poudre du baſſinet avoit pris feu, mais le bruit du canon & des autres armes m'avoit empêché de m'appercevoir que le coup n'étoit pas parti. Je le rechargeai, & je vis alors par la baguette que je m'étois trompé ; cependant je réſolus de le tirer : je me poſtai, pour cet effet, contre le plat-bord du bas-bord, préciſément ſur le château d'avant, pour être auſſi loin de l'ennemi que je pourrois ; mais le fuſil ayant double charge, & étant très-mauvais, il repouſſa d'une telle force, qu'il me jetta à la renverſe par deſſus le plat-bord ; mon pied s'étant accroché aux cordages de l'éperon, je demeurai quelque tems ſuſpendu la tête en bas hors du vaiſſeau, mais faiſant effort

pour me relever, mon pied ſe dégagea, & je tombai à plomb dans la mer.

Quoi que j'euſſe appris à nager, la frayeur, le bruit, la fumée, tout cela enſemble m'avoit ôté la connoiſſance; de ſorte que je ne fis que me débattre. Inſenſiblement pourtant j'avois avancé du côté du vaiſſeau Corſaire, & lorſque je fus un peu revenu à moi, je ne m'en trouvai éloigné que d'environ cinq braſſes: & comme dans cet inſtant il prenoit la chaſſe ayant vent-arrière, les matelots me firent l'amitié en paſſant de me décharger un grand coup de rame qui m'étourdit, & de me prendre enſuite dans leur bord.

Ils forcèrent de voiles & de rames, & comme ils avoient le vent en pouppe, ils ſe furent bientôt éloignés du Succès qui ſerra de voiles, attendant le vaiſſeau Eſpagnol. Celui-ci ne tarda pas à le joindre; & nous les vîmes enſuite venir de compagnie après nous. Le capitaine Corſaire étoit un renégat Irlandois; dès qu'il ſe crut hors de danger, il me fit appeller dans ſa chambre, & me demanda où notre vaiſſeau alloit, & qui j'étois; car il me prit pour quelque choſe de plus qu'un matelot, voyant que je n'en avois pas l'habit. Je lui contai mon hiſtoire telle que je viens de la faire. Il branla la tête, & me dit avec un

ſouris moqueur que je ſavois fort bien mentir. Monſieur, répliquai-je, je ſuis ſi éloigné de vous en impoſer, que je me ſuis jetté dans la mer à deſſein de vous venir joindre, aimant mieux être eſclave que d'aller je ne ſais où, avec le fripon qui m'a vendu: & pour convaincre votre grandeur (car je voulois flatter ſa vanité pour m'inſinuer plus aiſément dans ſes bonnes graces) que je dis vrai, voilà la lettre que le clerc de mon oncle avoit miſe dans le livre qu'il me fourra dans la poche; heureuſement j'avois l'un & l'autre avec moi. Quand il l'eut lue, il me dit qu'il étoit perſuadé de ma ſincérité; & tu verras, ajouta-t-il, malgré la mauvaiſe opinion qu'on a de nous autres renégats, que tu n'en feras que mieux pour t'être confié en moi. Monſieur, repartis-je, cet accident doit vous convaincre que j'ai eu une très-bonne idée de votre grandeur; car dès que je vous ai apperçu ſur le tillac donnant vos ordres, j'ai remarqué en vous un air de gentil-homme qui m'a fait plaiſir. Notez pourtant qu'il avoit la phiſionomie du monde la plus patibulaire.

Je lui donnai ſi bien de la grandeur, qu'il commença à ſe croire en effet un héros: & en reconnoiſſance il me fit ôter mes chaînes, (car ſes gens m'en avoient honnêtement pourvu au

moment qu'ils m'avoient pris dans leur bord) & me dit que ſi je voulois me faire Mahométan, je commanderois ſous lui. Je lui repondis, que j'eſpérois qu'il me donneroit quelque tems pour y penſer. Oui, oui, repliqua-t-il, tu auras ſix mois pour te déterminer: en même tems il me mena ſur le pont, & conta mon hiſtoire à ſon équipage qui en fut charmé, & qui me ſalua à la manière des maures, en baiſſant la tête & mettant les mains en croix ſur la poitrine.

Il y avoit ſur cette galère pluſieurs renégats Anglois, qui en étoient officiers; mais la plupart des matelots étoient des naturels Maures. Le capitaine me dit, qu'il vouloit ſe rendre en diligence à Salé, parce que ſon vaiſſeau & ſon équipage avoient beaucoup ſouffert dans un combat qu'il avoit ſoutenu le jour d'auparavant, avec un vaiſſeau de guerre Eſpagnol: mais il ajouta, qu'il remettroit bien-tôt à la mer avec une autre galère qu'il avoit toute prête ſur la route de Salé: ainſi nous fîmes voile de ce côté-là. Dix jours après nous découvrîmes les côtes d'Afrique, & nous nous trouvâmes cinq lieues à l'oueſt de Salé; & le vent nous étant favorable, nous entrâmes dans le port de cette ville ſur les ſix heures du ſoir.

J'avoue que je commençai alors à concevoir quelque eſpérance de revoir ma patrie, quoique je ne compriſſe pas encore comment cela pourroit ſe faire; néanmoins je réſolus de me confier entiérement à cet égard à la providence.

Le lendemain matin, mon maître (car j'appellerai déſormais ainſi le capitaine corſaire) m'envoya chercher à la ville par un jeune renégat, qui étoit né à Londres, & qui avoit changé ſon nom de François Corbet pour celui de Muſtapha : le drôle ne manquoit pas d'eſprit, & entendoit fort bien les mathématiques; il n'avoit pas accompagné le capitaine dans ce voyage, parce qu'il étoit malade de la fièvre quand il partit. Je lui demandai comment il avoit pu renier le ſauveur du monde pour ſe faire Mahométan; il me répondit, qu'il n'étoit tel que de nom, & qu'il avoit cru qu'il valoit mieux confier ſon ame à Dieu, que ſon corps à ces chiens de barbares. Je trouvai la déclaration bien libre, pour être faite à un homme qu'il ne connoiſſoit point.

Quand nous fûmes débarqués, nous rencontrâmes preſque toute la ville de Salé qui étoit ſortie pour me voir comme une eſpèce de prodige; car mon maître avoit pris grand ſoin de publier mon hiſtoire; & l'on me té-

moigna autant de considération qu'à lui-même. Il me mena chez lui, & m'y traita fort honnêtement pendant huit ou dix jours: je fus, entr'autres, deux ou trois fois avec lui à une maison de campagne qu'il avoit à six milles de là, en remontant la rivière. Cette maison étoit située dans un endroit fort agréable, au milieu d'un petit bois que la rivière environnoit de tous côtés, & dont on ne pouvoit approcher que par le moyen d'un pont-levis: c'est-là qu'il gardoit ses femmes, car l'on me dit qu'il en avoit plusieurs.

Je remarquai que son jardin étoit assez mal entretenu, & je ne pus m'empêcher de le lui dire; il me répondit, que c'étoit faute d'un bon jardinier, aucun de ses esclaves n'entendant cette profession. Je lui offris mes services, l'assurant, que quoique ce ne fut pas là mon métier, j'y aurois bien-tôt fait de bonnes réparations, avec le secours de quelques-uns de ses domestiques. Il accepta mon offre, & m'ordonna de prendre autant de ses eunuques que j'en voudrois pour m'aider, ajoutant, que comme il desiroit avec impatience de voir son jardin en meilleur état, il alloit me laisser pour y travailler sur le champ. Je le priai de m'excuser pour le coup, parce qu'il me manquoit plusieurs choses nécessaires pour cela. Si ce sont

des outils, ou des ſemences, me dit-il, j'en ai de toutes les ſortes; & là-deſſus il me conduiſit à une petite maiſon, faite pour un cabinet de verdure, où je trouvai tout ce dont je pouvois avoir beſoin. Comme je lui témoignai en être ſatisfait, il fit mettre un lit pour moi dans ce cabinet, & me donna un vieil eunuque qui entendoit fort bien le françois, pour me ſervir, avec ordre de me fournir tout ce que je demanderois; ſeulement je ne devois pas approcher de la maiſon en ſon abſence pour quelque raiſon que ce fût. Je lui dis, que la curioſité ne me portoit point de ce côté-là, & que j'eſpérois lui montrer quelque choſe qui lui feroit plaiſir, la première fois qu'il reviendroit, ce qui devoit être dans 20 jours.

Dès qu'il fut parti, je me mis à travailler; heureuſement pour moi, j'avois toujours pris beaucoup de plaiſir au jardinage, ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique, en ſorte que je l'entendois paſſablement. Je tirai des deſſeins, & je les fis exécuter à mes ouvriers; ils me ſecondèrent ſi bien, qu'en ſix jours j'eus donné une nouvelle forme au jardin. Il y avoit au milieu un grand bourbier, je le fis ſaigner, & je trouvai, en creuſant, une fontaine qu'on avoit laiſſé remplir de toute ſorte de vilenies.

Je demandai au vieil eunuque s'il ſe ſouvenoit de l'avoir jamais vue jouer; il me répondit que non, & qu'on ne s'étoit pas même imaginé qu'il y eût-là une fontaine; parce qu'un vieux renégat Eſpagnol, de qui ſon maître avoit acheté cette maiſon de campagne, il n'y avoit que quatre ans, lui avoit dit que c'étoit autrefois un vivier. Je me mis à chercher du côté de la rivière, s'il n'y auroit point de conduit, & je trouvai effectivement des tuyaux, dont l'ouverture étoit bouchée par la grande quantité d'ordures & de limon qu'il y avoit dans cet endroit-là. Je les fis déboucher, & inſenſiblement l'eau vint dans la fontaine, d'où elle reſſortoit par un autre canal. Je m'apperçus qu'il y avoit eu au deſſus des figures, proche des tuyaux; je demandai à mon eunuque s'il n'en avoit point vu en quelque endroit de la maiſon; il me dit qu'il y en avoit pluſieurs dans une cour ſur le derrière de la maiſon. J'y fus avec lui, & j'y trouvai quatre petites figures de Tritons, & un Neptune dans ſon char tiré par des chevaux marins. J'ordonnai qu'on les apportât à la fontaine; & après avoir arrêté l'eau, je les plaçai comme elles devoient l'être; je la lâchai enſuite, & je vis avec un extrême plaiſir qu'elle jouoit admirablement bien au travers des narines des che-

vaux, & du trident de Neptune, & de là hors des écailles des Tritons qu'ils ſembloient enfler de leur ſouffle. Les ouvriers que j'avois employés, fort ſurpris à cette vue, & ne comprenant pas comment je pouvois avoir exécuté tout cela en ſi peu de tems, s'imaginèrent que j'avois commerce avec le diable, & ne ſavoient que penſer de moi. Le lendemain matin, l'eunuque vint dans ma chambre, avant que je me fuſſe levé, & me pria de lui en donner la clef, & de vouloir être ſon priſonnier juſqu'à ce qu'il revînt. Cela me ſurprit un peu, de ſorte que je lui en demandai la raiſon; il me dit, qu'il ne pouvoit point m'en donner, parce que ce ſeroit outrepaſſer ſa commiſſion; ainſi il me renferma & s'en fut. Je me mis à rêver à cet accident, mais je n'en pouvois comprendre la cauſe: il n'y avoit point dans ma chambre d'ouverture du côté du jardin, & de la maiſon; de ſorte que je ne pus voir ce qui s'y paſſoit, comme j'en aurois bien eu la curioſité dans ce moment-là; mes fenêtres regardoient ſur la rivière & ſur le bois, du côté tout oppoſé. Je fus donc obligé de prendre patience, en attendant mon eunuque; il revint au bout de deux heures, & nous dînâmes enſemble. Je déployai toute ma rhétorique, pour l'engager à me dire les raiſons qu'il avoit

eues de m'enfermer ainſi, mais ce fut en vain; il m'apprit ſeulement qu'il ſeroit obligé d'en faire encore autant le lendemain matin. Ma ſurpriſe n'augmenta pas peu à cette nouvelle, & je commençai à croire que j'allois perdre par degrés ma liberté. Le vieil eunuque découvrant ma penſée, m'aſſura qu'on n'avoit aucun mauvais deſſein ſur moi, & que je pouvois dormir en repos. L'après-midi je finis toutes les réparations que je voulois faire au jardin; c'étoit trois jours avant que mon maître dût arriver. Sur le ſoir j'apperçus un autre eunuque de la maiſon qui parloit avec feu à celui qui me ſervoit, lequel vint à moi ſur le champ, & me dit qu'il me prioit de me retirer à l'inſtant dans ma chambre; je fis ce qu'il demandoit ſans lui repliquer un ſeul mot, ſachant bien que ce ſeroit inutilement.

Je me donnois la torture pour trouver la raiſon, qui m'avoit fait renfermer avec tant de précipitation, lorſque j'entendis des voix de femmes. J'en fus d'abord ſurpris; mais après y avoir rêvé un moment, je vis bien que c'étoit-là la cauſe de la conduite qu'on avoit tenue à mon égard. Quand l'eunuque vint m'apporter à ſouper, je lui dis qu'il avoit eu tort de me faire un ſecret d'une choſe que j'avois découvert par moi-même, & en même tems

je lui contai que j'avois oui des voix de femmes dans le jardin.

Comment ? repliqua-t-il tout étonné; je prendrai ſoin qu'elles tiennent leur langue à l'avenir. Là-deſſus il ſortit & revint un moment après, m'aſſurant que je ne les entendrois plus parler. Un procédé ſi extraordinaire ne fit qu'augmenter ma curioſité.

Lorſque je me vis ſeul dans ma chambre, je l'examinai avec ſoin, pour voir ſi je ne pourrois point découvrir quelque petit trou qui donnât ſur le jardin; heureuſement j'en trouvai un que les mauvais tems avoient fait à la longue deſſous l'auvent. Auſſi-tôt je regardai au travers, & j'apperçus trois femmes dans l'une des allées du jardin, qui me tournoient le dos: elles étoient en deshabillé Turc, le ſein découvert: il y en avoit une entr'auſtres, qui me parut avoir la taille plus belle & plus dégagée, que ne l'ont communément les femmes de Maroc. Je ne ſais quelle émotion je ſentis tout-à-coup, mais j'attendis avec impatience qu'elles s'approchaſſent du lieu où j'étois. A la fin mes déſirs furent ſatisfaits; car après s'être arrêtées quelque tems à examiner ma nouvelle fontaine, elles tournèrent leurs pas du côté de ma priſon. Quand elles furent un peu proche, je pus diſcerner que c'étoient

trois belles femmes ; mais celle dont j'avois déjà admiré la taille, ſurpaſſoit encore à cet égard les deux autres, du moins dans mon opinion : elle me parut avoir environ vingt-ans, extrêmement blonde, & faite à-peu-près comme une Angloiſe : elle marchoit ſeule, d'un air fort rêveur, la mélancolie peinte ſur le viſage ; & je remarquai qu'elle ſoupiroit fort ſouvent. Juſques-là je n'avois pas eu la moindre inclination pour le ſèxe ; mais dans ce moment je me ſentis pour cette inconnue une tendreſſe inexprimable. J'en fus comme hors de moi-même, juſqu'à ce qu'elle ſe fût retirée avec les deux autres ; mais alors je me mis à penſer à cet accident, & après m'être bien examiné, je trouvai que l'amour comme le deſtin ne peut s'éviter ; plus même j'y réfléchiſſois, & plus je m'engageois dans cette cruelle, mais agréable paſſion. Cependant je ſentois bien que je faiſois une folie, vu les circonſtances ; je n'avois rien à eſpérer, & j'avois tout à craindre ; j'étois pauvre, priſonnier, étranger, fort éloigné de ma patrie, ſans amis & ſans ſecours. Quelle apparence que je puſſe jamais ſeulement faire connoître mon amour à celle qui en étoit l'objet ? & quand je l'aurois pu, quelle apparence qu'elle voulût y répondre, me trouvant réduit à un ſi triſte

état? Ces réfléxions me déſoloient, mais elles ne m'ôtoient pas toute eſpérance; je me flattois encore de pouvoir réuſſir, malgré les difficultés inſurmontables que j'y voyois; ainſi je réſolus d'aimer à quelque prix que ce fût. Dans cette réſolution, je me mis à penſer à la conduite que je tiendrois, & aux moyens de ſatisfaire mon amour. Je ſavois que les Maures ſont extrêmement jaloux de leurs femmes, & je ne doutois point que mon renégat Irlandois n'eût aquis parmi eux cette belle qualité. Pour me précautionner de ce côté-là, je m'aviſai enfin de cet expédient; je réſolus de faire paroître à mon maître une entière averſion pour toutes les femmes; & la vérité eſt que cela ne m'étoit pas bien difficile, parce que la conduite de ma maîtreſſe d'apprentiſſage m'avoit donné une très-mauvaiſe idée du ſèxe en général. Cet expédient me parut merveilleux, & j'en eſpérai beaucoup. Quand l'eunuque vint me rendre la liberté, je le priai à ſouper ce ſoir-là avec moi; il l'accepta de bon cœur, & s'en fut chercher une bouteille d'excellent vin de Grèce, qu'il eut grand ſoin de cacher ſous ſon habit, de peur que quelqu'un ne l'apperçût. J'avoue que je fus bien, mais agréablement ſurpris; car comme je ſavois que l'uſage du vin eſt interdit aux Maures, je ne m'attendois

point à en trouver-là. Le gaillard me dit, en ſouriant, qu'il avoit apporté ce cordial pour me faire réparation de ce qu'il m'avoit enfermé; car, ajouta-t-il, quoiqu'il ne ſoit pas permis aux Muſulmans de boire du vin, nous ſavons fort bien que vous autres Européens ne mangez guère ſans cela; & notre maître n'eſt pas ſi rigide obſervateur de la loi qu'il n'en boive lui-même ſouvent, & qu'il n'en faſſe en ſecret de bonnes proviſions pour ſon propre uſage. Je lui répondis, que je croyois que Mahomet avoit ordonné à ſes ſectateurs de s'abſtenir du vin, parce que l'uſage immodéré en eſt pernicieux, & ne manque jamais d'enflammer les paſſions; au lieu que pris avec ſobriété, il donne de la vigueur au corps, & réjouit l'eſprit. Il convint de ce que je diſois, & pour montrer qu'il étoit dans les mêmes ſentimens, il but à ma ſanté. Malgré les efforts que je fis ſur moi pour cacher le trouble où m'avoit jetté l'amour, mon obligeant eunuque s'apperçut à mon air que j'avois du chagrin, & tâcha de le diſſiper à force de me faire boire; & comme il crut que j'étois choqué de ce qu'il m'avoit ainſi renfermé, il me pria de ne point le prendre en mauvaiſe part, m'aſſurant que dès que ſon maître ſeroit venu, j'aurois ma liberté toute entière, parce qu'alors ſes femmes ne

ſortiroient point de leurs appartemens. Je lui dis avec une apparence de joie, que je ſerois ravi quand cela arriveroit, que je haïſſois les femmes dès mon enfance, & que la connoiſſance que j'avois de leur perfidie avoit ſi fort augmenté cette averſion, que je n'en pouvois pas même ſupporter la vue; ajoutant, que je croyois que la plus grande malédiction qui pût tomber ſur l'homme étoit celle d'en être né. Là-deſſus je lui dis l'hiſtoire de mon maître d'apprentiſſage, & de ma maîtreſſe, & pluſieurs contes extravagans de ma façon, où je dépeignois des couleurs les plus noires cette belle partie de la création. Mon homme loua beaucoup le mépris que je faiſois du ſexe, & en dit auſſi à ſon tour pis que pendre. Le vin qui commençoit à lui monter à la tête, le fit cauſer plus qu'il n'auroit dû; il m'apprit que ſon maître avoit pluſieurs femmes, à la manière du païs, outre une eſclave qu'il avoit faite tout nouvellement, & qui paroiſſoit [illegible]ppoſée à ſa paſſion, qu'il n'avoit encore pu la gagner avec toute ſa rhétorique; il ajouta qu'il ne ſavoit point de quelle nation elle étoit, mais qu'elle parloit fort bon françois. Je conçus bien que ce ne pouvoit être que la charmante blonde que j'avois vue, ce qui me fit changer de couleur; mais pour empêcher que l'eunu-

que ne s'en apperçût, je lui dis auſſi-tôt avec une eſpèce de paſſion, la peſte ſoit de toutes les femmes, ne parlons plus de cette maudite engeance, je vous prie. J'ai peur, me répondit-il, que vous n'aimiez les hommes, & que ce ne ſoit ce qui vous fait mépriſer ſi fort le ſexe. Je ne compris pas d'abord ce qu'il vouloit dire; mais s'étant expliqué, je lui témoignai tant d'horreur d'une pratique ſi abominable, qu'il en fut tout étonné. Vraiment, me dit-il, c'eſt une choſe ſi commune dans ce païs, qu'on ne la regarde que comme une galanterie. Pour moi, repliquai-je, je crois que ceux qui s'y abandonnent méritent d'être traités plus mal que les bêtes, & je la déteſte encore plus, s'il eſt poſſible, que je ne déteſte les femmes. Nous nous ſéparâmes là-deſſus bons amis; & comme il ſortoit, je lui dis, qu'il n'avoit que faire de m'enfermer une autre fois, que je ſaurois bien me garder moi-même. Oui, oui, repliqua-t-il en branlant la tête, je crois que je puis vous laiſſer ſur votre parole. Dès qu'il fut parti, je me couchai, non pas pour dormir, mais pour rêver à mes amours; car je commençois à eſpérer beaucoup de ma diſſimulation. Je paſſai toute la nuit à inventer mille moyens d'avancer mes affaires, juſqu'à ce que confondu par la multitude, & à force de me tourmenter

tourmenter l'eſprit, je m'endormis ſur le matin ; mais le bruit de quelques voix que j'entendis dans le jardin, me réveilla bien-tôt. Je ſautai ſur le champ du lit, barrai ma porte de peur que quelqu'un n'entrât, me jettai mes habits ſur le corps, & courrus à mon trou. Je vis d'abord mon aimable enchantereſſe qui liſoit dans un livre, en ſe promenant ſeule dans l'allée qui conduiſoit à ma priſon ; les autres femmes étoient auprès de la fontaine occupées à admirer le jeu des eaux. Elle vint tout proche de moi ; mais quelle ne fut pas ma ſurpriſe, quand je l'entendis chanter en anglois des paroles, dont voici le ſens ? » Ma » douleur eſt toute en dedans ; & ces marques » extérieures de chagrin qu'on voit en moi, ne » ſont que de foibles ſignes de l'affliction ſe- » crette qui tourmente mon ame ».

J'avoue que dans ce moment je ſentis des tranſports d'amour au-deſſus de toute expreſſion. Cette charmante perſonne avoit la voix ſi douce & ſi harmonieuſe, que j'en tombai dans une eſpèce d'extaſe, dont je ne revins que quand elle eut ceſſé de chanter, & qu'elle m'eût tourné le dos pour aller rejoindre les autres femmes qui ſe promenoient. Je la ſuivis des yeux auſſi long-tems que je le pus ; & quand je l'eus perdue de vue, mon imagination en

étoit ſi remplie, que je croyois la voir encore. Je ne pouvois plus douter que ce ne fût une angloiſe, que mon maître retenoit en eſclavage. Je formai ſur le champ la réſolution de lui faire ſavoir par quelque moyen, que j'étois diſpoſé à la ſervir de toutes mes forces, ſi elle vouloit l'accepter.

Le vieux Eunuque vint frapper à ma porte, que j'étois encore à mon trou ; ce qui me réveilla de la profonde, mais douce rêverie où j'étois enſeveli. Il fallut changer de note, & prendre le parti de diſſimuler. Je laiſſai mon homme frapper deux ou trois fois, avant que de lui ouvrir, pour avoir le tems de me remettre. Il ne fut pas plutôt entré que je lui dis en me plaignant, mais d'un ton d'ami ; vous me promîtes hier que je ne ſerois jamais plus incommodé du babil de ces diableſſes de femmes ; & cependant elles viennent de m'étourdir ſi fort pendant une heure, que j'ai été obligé de barrer ma porte, & de me ſauver en haut pour ne les entendre plus. Il me répondit en ſouriant, que les fumées du vin qu'il avoit bu le ſoir précédent lui avoient fait oublier ce qu'il m'avoit promis ; & qu'il ne manqueroit point de les avertir de ſe taire à l'avenir. Fort bien, repliquai-je ; mais cela ne ſuffit pas, elles pourroient me ſurprendre dans le jardin, lorſ-

que j'y penſerois le moins. Non, me dit il, j'aurai ſoin de vous venir avertir, quand elles voudront s'y promener. Je le remerciai de ſa précaution. Il m'apprit enſuite qu'il avoit deſſein de dîner avec moi ce jour-là, parce qu'il n'en auroit plus l'occaſion de long-tems, à cauſe que le capitaine lui avoit envoyé dire qu'il viendroit le lendemain ſans faute. Effectivement, à l'heure du dîné je revis mon homme qui apportoit un faiſan rôti, du ris bouilli, & une bouteille de vin de Grèce.

Nous nous mîmes auſſi tôt à table; & malgré ma nouvelle paſſion, je mangeai & je bus de bon appetit. Mon Eunuque ſe griſa preſque; & les fumées du vin lui montant à la tête, il me pria de le laiſſer dormir quelque tems ſur mon lit. Je n'avois garde de le lui refuſer, ſachant très-bien, que ſi on l'eût vu dans cet état, nous aurions pu tous deux être châtiés, pour avoir goûté du jus de la treille; quoi que j'euſſe beaucoup mieux aimé qu'il fût allé dormir dans ſon appartement, parce que je n'étois pas libre de faire ce que j'aurois ſouhaité. Mais il tomba bien-tôt dans un profond ſommeil, dont il ne me fut pas difficile de m'aſſurer par ſon ronflement. Je profitai de ce tems, pour écrire ce qui ſuit.

A la belle Angloiſe.

MADAME,

J'ai eu le plaiſir de vous voir, & votre air mélancolique, joint à d'autres circonſtances, me fait croire que vous êtes priſonnière dans cette maiſon. La perſonne qui vous écrit eſt votre compatriote; & quoiqu'elle ſoit réduite au même état que vous, elle a aſſez de courage & d'induſtrie pour vous rendre ſervice. Je me flatte qu'il ſera quelque jour en mon pouvoir de procurer votre liberté & la mienne. Si vous n'avez aucune vue de ce côté-là, je me perſuade que vous êtes trop généreuſe pour cauſer le moindre préjudice à un homme qui eſt prêt à tout entreprendre pour l'amour de vous. Vous comprenez de quelle conſéquence il eſt que ce billet ne ſoit vu de perſonne; ainſi je vous prie de le mettre en pièces dès que vous l'aurez lu. Si vous voulez m'honorer d'une réponſe, & m'apprendre vos ſentimens ſur ce que je vous marque, vous trouverez un cordon pendant au nord de la petite maiſon du jardin, vous n'avez qu'à y attacher votre billet, j'aurai ſoin de le retirer, & de prévenir la découverte de ce qui pourroit nuire & à vous, & à celui à qui vous pouvez librement commander.

Je n'avois ni cire, ni oublie, pour cacheter

ma lettre; ainſi il fallut ſe contenter de la plier: j'y mis l'adreſſe, à la belle Angloiſe. Quand j'eus fait, je commençai à douter du ſuccès de mon deſſein: peut-être, diſois-je en moi-même, cette dame eſt-elle contente de ſa fortune, ou craindra-t-elle d'entreprendre quoi que ce ſoit pour recouvrer ſa liberté? Peut-être auſſi s'imaginera-t-elle qu'on m'a apoſté pour la trahir; & pour faire voir ſon innocence, me découvrira-t-elle au capitaine? mille penſées diverſes me rouloient dans l'eſprit: quelquefois je voulois brûler mon billet; mais à la fin l'amour l'emporta ſur toutes les raiſons que je pouvois avoir pour le faire, & je réſolus d'en tenter le ſuccès à la première occaſion.

J'avois demeuré près de trois heures, tant à écrire ma lettre, qu'à conſulter ſur ce que j'en ferois; ainſi je crus qu'il étoit bien tems d'éveiller mon Eunuque: il ſauta du lit tout effrayé d'avoir dormi ſi long-tems, & me remercia de mon attention, perſuadé que ſa préſence étoit néceſſaire à la maiſon. Il ſe retira fort à propos, car avant qu'il fût à moitié de la promenade, je vis les femmes qui étoient à l'autre bout. Il leur parla quelque tems, après quoi il les quitta pour aller dans la maiſon.

Elles ſe promenèrent aſſez long-tems: à la fin il y en eut deux qui s'aſſirent auprès de la

fontaine, tandis que la troiſième, qui étoit ma belle angloiſe, continua à marcher du côté de mon petit logement A ſa vue mon ſang ſe précipita dans mes veines, & je reſſentis dans tout mon corps de violentes émotions. Il me ſembloit que c'étoit-là une belle occaſion de lui faire tenir ma lettre, & cependant je craignois d'en profiter; mais enfin rappellant tout mon courage, je me réſolus à tenter la fortune. Ainſi quand cette charmante perſonne fut à une vingtaine de pas de moi, je jettai mon billet, qui par grand bonheur tomba au milieu de l'allée couverte de gravier, de ſorte qu'il étoit preſque impoſſible qu'elle ne le vît pas; mais ſi le contraire fût arrivé, j'avois encore aſſez de tems pour courir en bas, & le reprendre avant que quelque autre perſonne pût l'appercevoir. Quand elle fut arrivée à l'endroit où il étoit, elle lui donna deux ou trois coups de pied, & enfin elle le prit. Je pus voir qu'elle l'ouvrit, & qu'elle l'étendit ſur un livre dans lequel elle liſoit auparavant, de ſorte qu'il ſemſembloit qu'elle y lût encore. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'inquiétude où je fus alors, mais je me remis un peu, quand je vis qu'elle déchiroit ma lettre en petits morceaux qu'elle répandit enſuite en pluſieurs endroits du jardin, afin qu'on s'en apperçût moins. Elle avoit à

peine fait un tour de promenade, qu'elle revint ſur ſes pas, pour examiner mon logement avec beaucoup d'attention. Il me parut qu'elle cherchoit à venir au Nord, comme je le lui avois marqué dans ma lettre; mais elle ſembloit craindre, regardant ſouvent derrière elle, & ne ſavoir quel parti prendre: à la fin elle s'en fut, comme malgré elle, rejoindre les autres femmes. Cela me donna quelque eſpérance que ma lettre lui avoit fait plaiſir, & que je ne ſerois pas long-tems ſans recevoir de ſes nouvelles.

Je remarquai qu'elle s'aſſit auprès de la fontaine, & qu'elle étoit fort attachée à ſon livre, ce qui ne me plut pas beaucoup. Au bout d'un quart d'heure elle ſe leva, & ſe mit à marcher vers le lieu où j'étois. Quand je la vis venir, je courus en bas attacher une ficelle au haut de la fénêtre de ma chambre, de peur que ſi elle tournoit de ce côté-là, & qu'elle ne vît point de cordon, comme je le lui avois marqué, elle ne s'imaginât qu'on la jouoit. J'eus le tems de faire ce que je voulois, & de remonter à mon trou, avant qu'elle fût arrivée au ſud de ma petite maiſon. Elle vint ſi près, que je ne pus plus la voir; mais en moins d'une minute, je l'apperçus qu'elle retournoit ſur ſes pas, s'arrêtant d'eſpace en eſpace à conſidérer le lieu où

j'étois renfermé. Auſſi-tôt qu'elle fut au bout de la promenade (car je n'eus pas la force de quitter mon trou auparavant) je deſcendis, & tirant à moi la ficelle, j'y trouvai attaché un morceau de papier. Je le détachai avec beaucoup d'impatience, & j'y lus les paroles ſuivantes, qu'elle avoit écrites avec un crayon ſur une feuille blanche d'un livre, qu'elle avoit ſans doute arrachée de celui qu'elle liſoit.

» J'ai été extrêmement ſurpriſe à la lecture d'un billet, que j'ai trouvé dans l'allée du jardin, & que je crois m'être adreſſé. J'avoue que je ſuis réduite à un triſte état; mais comment me fier à la parole d'un inconnu, qui n'eſt peut-être qu'un eſpion domeſtique? & qui ſait ſi ce billet n'a pas été écrit par l'ordre de celui qui ſe croit permis de me traiter en tyran, parce que je ſuis en ſon pouvoir; & ſi ce n'eſt pas là un expédient dont il ſe ſert pour découvrir mon inclination, afin d'avoir un prétexte de ſatisfaire ſa barbare vengeance? ainſi j'attends dans une demi-heure de nouvelles aſſurances de ſincérité du même endroit; & alors je profiterai du premier moment de liberté pour vous apprendre mes vrais ſentimens. »

Je ne ſaurois exprimer la joie que je reſſentis à la lecture de ce billet. J'y fis ſur le champ cette réponſe.

MADAME,

» Si je vous disois quel est le motif qui me porte à vouloir vous rendre service, vous seriez bien-tôt convaincue de ma sincérité. Mais je remets à vous en instruire que j'aie le plaisir de vous entretenir, si jamais je suis assez heureux pour cela. Vous aurez, sans doute, ouï parler de l'esclave que le maître de cette maison à nouvellement amené avec lui de Salé : c'est celui-là même qui vous écrit, & qui se fera une gloire de travailler à votre délivrance. Je vous jure par celui qui est mort sur la croix pour nos péchés, que je suis sincère dans ce que je vous propose ; & si je ne puis vous être utile de ce côté-là, c'est le plus grand chagrin qui puisse m'arriver, voulant être toujours votre, &c. »

R. B.

Quand j'eus écrit cette lettre, je m'en fus à mon endroit accoutumé, & je vis ma belle Angloise fort près de moi. Je jettai mon billet comme la première fois ; elle le prit d'abord, & retournant sur ses pas, elle le lut & le déchira, comme elle avoit fait l'autre, après quoi elle se retira. Au moment qu'elle entroit dans la maison, l'autre Eunuque, non pas celui qui étoit mon ami, sortit ; & se promenant dans le jardin, il apperçut les morceaux déchi-

rés de mes deux billets, & les ramaſſa avec ſoin. Si quelqu'un m'eût vu alors, il auroit aiſément découvert le trouble inexprimable où cette action me jetta. Je crus que nous étions perdus ſans reſſource, & je ne ſavois comment me conduire dans une circonſtance ſi délicate. Je me repentois quelquefois de mon entrepriſe, mais cependant je trouvois toujours que je m'intéreſſois bien plus pour celle que j'aimois, que pour moi-même. Auſſi-tôt que ce maudit Eunuque eut ramaſſé tout ce qu'il put de mes deux lettres, il s'en retourna: je l'accompagnai de ma malédiction, & je ſouhaitai de bon cœur qu'il pût être obligé, pour ſa peine, d'avaler toutes ces petites pièces de papier qu'il emportoit avec lui.

Je ne ſai quand je me ſerois remis du trouble où j'étois, ſi la vue de ma charmante blonde ne l'eût fait pour moi. Elle fut s'aſſeoir au bord de la fontaine, & après y avoir demeuré quelque tems, elle vint droit à ma priſon: elle fit deux ou trois tours, & puis je la perdis de vue, parce qu'elle avoit paſſé au nord. Je demeurai dans l'endroit où j'étois, juſqu'à ce que je la revis dans l'ailée; & alors je courus en bas, je tirai ma ficelle, & je trouvai un petit billet écrit avec de l'ancre, en ces termes:

» Je ſuis convaincue de votre ſincérité, &

je me repoſerai entièrement ſur vous du ſoin de ma délivrance. Si vous réuſſiſſez, je ſuis en état de vous recompenſer quand nous ſerons arrivés en Angleterre. Comme nos malheurs ſont ſemblables, je ne ſerois pas fâchée de voir la perſonne à qui j'ai obligation, quand même ſes bons deſſeins devroient être ſans effet. Au reſte, j'ai toute la liberté que peut avoir une eſclave, & l'on ne m'obſerve pas de fort près. Le maître de la maiſon en a bien uſé juſqu'ici avec moi; ſeulement je le trouve inſupportable quand il me dit qu'il m'aime. Je l'ai retenu, par quelques petites civilités, dans les bornes de la modeſtie; mais je ne ſaurois dire combien cela durera. C'eſt ce qui me fait craindre ſa préſence; & le plutôt que je ſerai hors de ſon pouvoir, le plutôt ſerai-je contente. Voilà ce que déſire, »

Votre très-humble ſervante.

En liſant ce billet, mon cœur nageoit dans la joie; & ſi ce n'eût été l'appréhenſion où j'étois qu'il ne nous arrivât quelque mauvaiſe affaire, à l'occaſion des morceaux de lettres que l'Eunuque avoit ramaſſés, je n'aurois pas été le maître de modérer mes tranſports; mais cette ſeule idée, ſemblable à de l'eau qu'on jetteroit ſur le feu, en eut bientôt éteint la vivacité. Je demeurai entre l'eſpérance & la crainte, juſques

à ce que mon Eunuque vint pour ſouper avec moi. J'avois déchiré en mille pièces le billet de la belle Angloiſe, & caché avec ſoin tous les morceaux où il y avoit quelque choſe d'écrit; mais il en étoit tombé à terre deux ou trois, que je ne m'étois pas mis en peine de relever parce qu'ils étoient blancs. Mon homme ne les eut pas plutôt vus qu'il les ramaſſa, me diſant que je ne faiſois pas bien de marcher ſur le papier; car, ajouta-t-il, ſi Achmet (voulant parler de l'autre Eunuque) s'appercevoit d'une telle choſe, il ſe mettroit dans une furieuſe colère. Il a bien fort grondé l'eſclave que mon maître a amené dernièrement, pour avoir jetté des morceaux de papier dans le jardin, perſuadé qu'il n'y avoit qu'elle qui pût l'avoir fait, parce que les autres ſont Mahométanes, & qu'elles en ſavent la conſéquence. Je lui demandai la raiſon de tout ce bruit pour une choſe que nous autres Européens faiſons ſervir aux uſages les plus vils. Il me répondit après s'être fait un peu prier, que tous les vrais Muſulmans ont une grande vénération pour les morceaux de papier, parce que le nom de dieu, ou celui de leur prophète, pourroit être écrit deſſus. D'ailleurs, il y a une tradition qui porte, que quand ils ſortiront du purgatoire au jour du jugement, pour être reçus dans le

ſéjour des bienheureux, il n'y aura point d'autre chemin pour y aller, que celui de traverſer à pieds nuds une grande grille de fer toute rouge: & au moment qu'ils voudront y paſſer, tous les morceaux de papier qu'ils auront relevés de terre pendant leur vie, iront ſe placer d'eux-mêmes ſous leurs pieds; en ſorte que le feu ne les touchera point, & qu'ils pourront ſans beaucoup de peine arriver à leur prophète Mahomet. Ce conte borgne manqua de me faire éclater de rire; & le diſcours de l'Eunuque diſſipant toutes mes craintes, me rendit la joie. Nous ſoupâmes gaiment, vuidâmes notre bouteille de vin qui tenoit deux quartes, & nous nous quittâmes bons amis. Je m'en fus coucher, l'eſprit ſi content, que je ne tardai pas à m'endormir, & d'un ſommeil ſi profond que je ne m'éveillai que le lendemain a dix heures. Je fus ſurpris, & fâché d'avoir demeuré ſi long-tems au lit, craignant que peut-être je n'euſſe perdu le moment où je pouvois voir ma belle. Je m'habillai, & je deſcendis dans le jardin pour y faire un tour de promenade, voyant qu'il n'y avoit point de danger. Comme le ſoleil étoit déjà fort chaud, je me mis à l'ombre de quelques lauriers; mais je ne fus pas peu ſurpris d'y trouver celle qui étoit toujours dans mon eſprit, aſſiſe & fort rêveuſe.

Au bruit que je fis en approchant, elle tourna la tête, & me voyant, elle voulut s'enfuir. Je ramaſſai, avec beaucoup de peine, aſſez de courage pour lui parler : madame, lui dis-je, ne craignez rien ; ſi j'euſſe ſu que vous étiez ici, je ne ſerois point venu vous interrompre. Je vous dirai ſeulement ; que je ſuis la perſonne qui a fait vœu de vous ſervir de tout ſon poſſible. Monſieur, répondit-elle, je ne ſuis du tout point fâchée de cette entrevue, qui eſt un pur effet du hazard ; au contraire, c'eſt avec plaiſir que je vois pour la première fois celui à qui j'eſpère d'avoir un jour obligation de ma liberté, & je ſouhaite que nous puiſſions nous rencontrer ſouvent, pour conſulter enſemble ſur les moyens de réuſſir. Madame, repliquai-je, ſi vous voulez bien y condeſcendre, je ne doute pas d'en trouver aſſez d'occaſions. Je l'inſtruiſis en même tems de la conduite que j'avois tenue avec mon Eunuque, & de l'eſpérance que j'en concevois. Elle approuva mon deſſein, & tout ce que j'avois fait, m'aſſurant qu'elle ſe promeneroit le plus ſouvent qu'elle pourroit dans le jardin, où je lui avois dit que je pouvois la voir ſans être vu ; & ainſi nous nous ſéparâmes, craignant que ſi nous demeurions plus long-tems enſemble, nous ne fuſſions découverts. Elle s'en fut

à la maiſon, & moi à mon logement; & en moins de demi-heure le capitaine arriva. Il vint me chercher pour dîner, & me dit qu'il falloit que j'euſſe travaillé par magie, ou qu'autrement je n'aurois jamais pu mettre en ſi peu de tems ſon jardin dans l'état où il le voyoit. Il ajouta qu'il croyoit m'être fort obligé, & que je n'y perdrois rien. Je lui répondis, que ce n'étoit que mon devoir de le ſervir en tout ce qui dépendoit de moi; & que s'il le jugeoit à propos, j'y ferois encore de nouvelles réparations. Il me fit force complimens à ſa mode, & me déclara qu'il me laiſſoit le maître de faire ce que je voudrois.

Quand on eut ſervi le dîné, il m'ordonna de me ſeoir à table avec lui; car quoi qu'il ſe fût fait Mahométan, il mangeoit à la manière des Européens, & non pas à terre ſur des tapis, comme font les Aſiatiques & les Afriquains. Les viandes étoient apprêtées à l'Angloiſe, & nous bûmes copieuſement de ſon vin de Grèce. Il me dit en ſouriant, qu'il avoit diſpenſe du Muphti de boire de vin. Je lui répondis, que je croyois que pourvu qu'on en prît avec modération, c'étoit un crime fort pardonnable, ſuivant Mahomet même. Pour ce qui eſt de moi, repliqua-t-il, je ne penſe pas que la religion conſiſte dans la mortification & l'abſti-

nence; & je ſuis perſuadé qu'un honnête homme, ſoit Juif, Turc, ou Chrétien, peut également trouver le chemin du ciel. Nous parlâmes beaucoup de religion pendant le dîné, mais je m'apperçus bientôt que mon homme n'avoit pas grande idée d'aucune, ni ne s'en embarraſſoit pas fort; & je crois qu'il y a bien peu de renégats qui en ayent quelques principes, le motif de leur changement c'eſt le plaiſir, ou l'intérêt. Mais laiſſons-là cette petite digreſſion.

Au ſortir de table, nous fûmes nous promener dans le jardin, & je montrai au capitaine les nouvelles réparations que j'avois deſſein de faire. Après avoir tout approuvé, il me dit qu'il avoit appris de Mirza ſon Eunuque, l'averſion que j'avois pour le ſexe: mais ajouta-t-il, je vous avertis de ne pas faire paroître vos ſentimens; car ſi les femmes de ce païs s'en appercevoient, elles ne manqueroient pas de s'en venger. Après tout, continua-t-il, c'eſt une choſe fort étrange qu'un homme auſſi jeune & auſſi bien fait que vous l'êtes, puiſſe haïr les belles. Je lui répondis, que j'avois de très-bonnes raiſons pour cela, & qu'il n'y avoit pas juſqu'à ma propre mère que je n'avois jamais pu ſouffrir, quoi que je lui fuſſe redevable de la vie. Je le veux, repliqua le capitaine, mais

le

le tems & un beau viſage pourront bien vous faire changer d'idée. Je lui dis, que j'étois fort aſſuré, que je porterois ma haine juſqu'au tombeau. Je crois pourtant, reprit-il, que ſi vous voyiez une eſclave angloiſe que j'ai amenée ici derniérement, elle vous feroit tenir un tout autre langage. Monſieur, repartis-je, je ſuis prêt à en faire l'épreuve pour vous convaincre du contraire; quoi que j'aimerois autant voir un ſerpent que de voir la plus belle femme. Eh bien, me dit-il, je ne ſuis pas auſſi rigide ſur cet article que les Maures; & quand même je le ſerois, votre averſion pour le ſèxe m'empêcheroit de rien craindre de votre part. Là-deſſus il me quitta, m'aſſurant qu'il alloit revenir dans un moment. Il s'en fut à la maiſon, & revint en moins de cinq minutes. J'ai donné ordre, me dit-il en me joignant, que mes femmes viennent ſe promener dans le jardin; ainſi allons nous cacher derrière ces lauriers, d'où nous pourrons les voir tout à notre aiſe ſans en être vus. A peine nous y étions-nous placés, que nous appercûmes trois femmes qui venoient à nous: les deux premières étoient fort belles, mais un peu graſſes, âgées, à ce qu'il me parut, l'une d'environ trente ans, & l'autre d'environ vingt, & pas tout à fait ſi blanches que nos angloiſes. La troiſième étoit

ma charmante blonde, que j'attendois avec impatience, & que le capitaine me montra auſſi-tôt du doigt, pour me faire comprendre que c'étoit celle dont il m'avoit parlé. Quelque attention que j'euſſe à me compoſer dans ce moment, la rougeur me monta au viſage. Il s'en apperçut, & me dit dès qu'elles furent hors de portée de nous entendre; eh bien, j'ai pris garde à votre déſordre, & je vois à préſent que votre averſion pour le ſèxe eſt inſurmontable; ce dont je ne ſuis pas faché, parce que cela fera que vous aurez plus de liberté: je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous renfermer, quand mes femmes veulent ſe promener dans le jardin; car je m'imagine ajoûta-t-il, en riant, que vous les fuïrez bien aſſez de vous-même. Aſſurément, lui dis-je, tout comme je fuirois des vipères, avec cette ſeule différence que je ne voudrois pas les tuer, quand même j'en aurois le pouvoir, par le reſpect que j'ai pour vous. La dernière que vous avez vue, reprit le capitaine, eſt de votre nation; je la pris, l'avant-dernier voyage que j'ai fait, dans un vaiſſeau qui alloit à l'île de Zante. Elle me plut ſi fort, que je refuſai cinq cens livres ſterling pour ſa rançon; & ſes charmes m'ont captivé à un tel point, que je voudrois bien en jouir de ſon conſen-

tement, car la contrainte bannit le plaiſir. Je lui ai donné vingt jours pour y penſer, & quand ce terme ſera expiré, ſi elle ne veut pas ſe rendre de bonne grace, je ſuis réſolu d'employer la force.

Bonté! m'écriai-je dans une eſpèce d'emportement; comment pouvez-vous vous tourmenter ſi fort pour une choſe qui ne mérite pas la moindre attention? Si tout le monde, me dit le capitaine, étoit de votre humeur, les femmes paſſeroient bien mal leur tems de ce côté-là. Pour moi, repris-je, je ne comprends pas comment il peut y avoir des hommes qui ſe tuent de peine, qui vivent durement, & qui s'expoſent à toute ſorte de dangers, pour venir enſuite chez eux dépenſer le fruit de leurs travaux avec ces gueuſes (pardonnez moi l'expreſſion) qui peut-être ne les payent d'aucun retour de tendreſſe, ſur-tout dans ces païs chauds, où les femmes ſont d'une compléxion fort amoureuſe, & où elles n'ont pourtant qu'un ſeul homme entre pluſieurs, quelquefois entre une douzaine & plus, pendant qu'une douzaine d'hommes ſuffiroient à peine à une ſeule.

C'eſt auſſi pour cela, repliqua mon maître, qu'on les renferme & qu'on les obſerve de ſi près; car nous connoiſſons aſſez leur tempéra-

ment. Si je n'avois pas, lui dis-je, cette averſion que vous me voyez pour le ſèxe, & que j'euſſe envie d'en tâter, j'ai un ſecret où il n'entre aucun ſortilége, pour rendre une femme amoureuſe à la folie d'un homme. Quoi! s'écria-t-il, vous avez un tel ſecret; ſi vous voulez me le communiquer, non ſeulement je vous donnerai votre liberté, mais je vous récompenſerai largement d'ailleurs. Monſieur, lui repartis-je, je vous ſuis fort obligé, mais pour ce qui eſt de découvrir mon ſecret, c'eſt une choſe que je ne puis point faire; je puis bien cependant, ſi vous le ſouhaitez, vous préparer une potion chymique, qui mêlée dans du vin blanc, produira ſon effet; mais cela demande beaucoup de tems & de dépenſe. Pour la dépenſe, repliqua le capitaine, je n'y ferois point d'attention; mais en combien de tems cette potion pourroit-elle être faite? Pas en moins de cent jours après la projection, répondis-je. Là-deſſus il ſe mit à rêver un moment; cent jours, dit-il, c'eſt bien du tems, cependant je penſe qu'il vaut encore mieux attendre pour avoir le conſentement de ma belle eſclave, que d'employer avec elle la force. En cela je crois que vous avez raiſon, repartis-je; & de plus, ſi vous prenez ce parti, vous pourrez faire qu'elle vous aimera auſſi

long-tems que vous le voudrez, en mettant de fois à autre, quelques gouttes de cette liqueur dans ſa boiſſon, après qu'elle aura pris la première doſe.

Mon homme parut fort goûter ma propoſition, & me demanda à combien monteroient les frais de ce breuvage chymique. Je lui répondis, que je craignois qu'il ne coûtât bien près de deux cens livres ſterling; quoi qu'en Angleterre on l'auroit à beaucoup meilleur marché; parce qu'il étoit plus facile d'y trouver la plupart des ingrédiens qui devoient y entrer; que cependant je ne pouvois rien dire de poſitif là-deſſus, que je ne viſſe quel étoit le prix des choſes dont j'avois beſoin. J'ajoûtai, que j'appréhendois que je n'euſſe beaucoup de peine à me pourvoir d'un alambic, & que c'étoit-là pourtant le premier meuble qu'il me falloit. Il me repliqua, qu'il ne doutoit point que je ne trouvaſſe aiſément tout ce qu'il m'étoit néceſſaire pour de l'argent, & qu'il auroit ſoin de m'en fournir autant que j'en voudrois. Il me dit encore, qu'il y avoit nombre de juifs à Salé, qui vendoient toute ſorte de drogues, & à ce qu'il croyoit, toute autre choſe dont je pourrois avoir beſoin. Ne voulant rien riſquer, je lui répondis, que je n'aurois point à faire de drogues les cinquante

premiers jours, & que je demandois ſeulement un alambic, & la liberté d'aller de nuit dans les bois voiſins pour y chercher certaines herbes qu'il me falloit cueillir au clair de la lune, les unes à ſon plein, & d'autres à ſon déclin. Il m'aſſura que j'aurois toute la liberté que je voudrois, perſuadé que je n'en abuſerois pas. Je lui dis, que pour en être plus certain, il n'avoit qu'à envoyer avec moi qui il jugeroit à propos. Non, repliqua-t-il, je vous laiſſe le maître de vous-même; mais vous pouvez prendre celui de mes domeſtiques qui vous conviendra le mieux, ſi vous en avez à faire. En même tems il me dit de monter avec lui dans ſon cabinet, & qu'il me donneroit l'argent dont j'avois beſoin: je le ſuivis; & quand nous y fûmes entrés, il ouvrit un coffre fort, & en tira deux cens cinquante piſtoles d'Eſpagne, qu'il me donna, en diſant que ſi cela ne ſuffiſoit pas, il m'en donneroit davantage. Je lui répondis, que j'étois perſuadé qu'il y en avoit de trop. Eh bien, dit-il, nous compterons quand tout ſera fait: & comme il y a du tems d'ici-là, je ferai un voyage en mer dans cet intervalle, de peur que l'impatience ne me prenne. Je fus ravi de ſa réſolution, parce que cela me donnoit plus de liberté d'exécuter mon deſſein. Cependant je diſſimulai ma joie, & je

lui dis que j'étois fâché qu'il prît ce parti-là, parce que j'aurois ſouvent quelque choſe à faire prendre à la perſonne ſur laquelle je devois exercer mon art. N'importe! me repliqua-t-il; Mirza aura ſoin de cela. Là-deſſus il l'appella, & le chargea de ſuivre mes ordres, & de faire tout ce que je lui commanderois avec la même exactitude, que ſi j'étois le maître de la maiſon. Il lui dit cela en langue Moreſque, mais il me l'expliqua en Anglois. Mirza m'apprit auſſi lui-même en François la commiſſion qu'il avoit reçue, ajoutant, qu'il eſpéroit que je lui ordonnerois ſouvent de viſiter la cave. Je lui dis de ne point s'inquiéter de ce côté-là, que nous ne manquerions de rien. Je priai enſuite le capitaine de me permettre d'aller au plutôt en ville, pour chercher un alambic, & me faire connoître aux marchands droguiſtes. Si vous voulez, me repliqua-t-il, nous y irons ſur le champ; j'y conſentis, & il donna ordre qu'on tînt des chevaux prêts. En même tems je fus à mon logement prendre ce dont j'avois beſoin; heureuſement pour moi, car je trouvai un billet que ma belle correſpondante avoit pris le tems d'attacher au cordon qui pendoit à ma fenêtre, lorſqu'elle étoit venue ſe promener dans le jardin avec les autres femmes par l'ordre de mon maître. En voici le contenu.

MONSIEUR,

» Je me ſers de cette occaſion pour vous donner avis que le tyran de capitaine eſt arrivé, & qu'il ne m'a donné que vingt jours pour acquieſcer à ſon abominable paſſion. J'eſpère que vous me croirez aiſément quand je vous dirai, que cela m'a preſque fait perdre l'eſprit. Je crains que le tems ne ſoit trop court pour exécuter le deſſein de notre liberté; & ſi nous ne réuſſiſſons pas avant le jour fatal, je ſuis la perſonne du monde la plus infortunée. Donnez-moi de vos nouvelles; & ſi vous pouvez adoucir mes chagrins, en me faiſant entrevoir quelque lueur d'eſpérance, ne refuſez pas cette conſolation à celle qui eſt,

Votre, &c.

Que je fus heureux de trouver ce billet! Il auroit pu tomber entre les mains du capitaine; & alors dans quel état euſſions-nous été? Je n'eus le tems que d'écrire ces deux mots, que je jettai dans le jardin; eſpérez tout, & n'écrivez plus juſqu'à demain. Après quoi je ſerrai mon cordon, je fermai ma porte, & j'en pris la clef avec moi.

Quand nous fûmes à cheval, le capitaine & moi, nous ne nous entretînmes preſque d'autre choſe que d'enchantemens, de philtres amoureux, & de ſortiléges. Je le convainquis qu'il

n'y avoit rien de ſemblable, & que ma potion chymique étoit la ſeule choſe qui pût produire l'effet qu'il ſouhaitoit. Il me demanda ſi je n'en avois jamais fait moi-même l'expérience: plus d'une fois, lui repliquai-je; & ſur le champ je lui fis ce conte.

Dans le voiſinage du lieu où j'ai été élevé, il y avoit un vieil homme riche, & fort amoureux, mais horriblement laid: il étoit camus; il avoit les yeux chaſſieux, les épaules rondes, la face large; & la grandeur de ſa bouche répondoit à celle de ſon viſage. Ce bel objet s'amouracha d'une fort jolie perſonne, fille d'un mercier qui demeuroit vis-à-vis de chez lui; c'étoit une beauté extrêmement fière; & ſes charmes lui aſſurant preſque autant de conquêtes qu'elle avoit de ſpectateurs, elle croyoit qu'il n'y avoit qu'un homme de la première qualité qui fût digne de la poſſéder. Elle ne pouvoit ſouffrir le vieux barbon, & la manière dont elle le traitoit toutes les fois qu'il lui parloit de ſa paſſion, l'avoit preſque rendu fou. Je le voyois ſouvent, & avant qu'il ſe fût mis l'amour en tête, il étoit fort ſociable, & le premier à plaiſanter ſur ſa laideur. Un jour que je lui rendis viſite, je le trouvai dans un état qui me fit pitié. Je déployai toute mon éloquence pour le ramener à la raiſon,

mais c'étoit vouloir arrêter un torrent. A la fin je me ſouvins de cet Elixir dont, quoique je ne m'en fuſſe jamais ſervi auparavant, je connoiſſois ſa vertu, parce que j'avois vu ce qui y entroit; le principal ingrédient n'étoit pourtant que de l'or calciné.

Un de mes oncles, continuai-je, qui avoit employé ſoixante ans à la recherche de ce que la nature a de plus caché, avoit découvert cet admirable ſecret. Etant ſur le point de mourir, il m'appella, & me le donna par écrit, me conjurant par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne le révéler jamais à perſonne, & de ne le faire même écrire, que lorſque je verrois ma fin prochaine : car de peur que la recette qu'il m'en avoit donnée, ne tombât par hazard entre les mains de quelqu'un, il m'ordonna de la brûler au bout de dix jours, ce terme étant aſſez long pour l'imprimer dans ma mémoire. Je te remets ce précieux ſecret, me dit mon oncle mourant, parce que je vois que ta connoiſſance ſurpaſſe ton âge, & que l'averſion que tu as pour les femmes ne te permettra jamais d'en faire un mauvais uſage : d'ailleurs, ajouta-t-il, les frais en ſont ſi grands, que cela t'empêchera bien de le mettre en œuvre pour ton ſeul plaiſir. Je lui promis ſolemnellement, en prenant de ſa main un pa-

pier cacheté où il étoit écrit, de ne jamais le révéler qu'à mon lit de mort, à ſon exemple, car ſi mon oncle eût réchappé de cette maladie, j'aurois été obligé de lui rendre ce papier tel que je l'avois reçu : mais il expira peu de momens après.

Pour revenir à mon hiſtoire, je plaignis ſi fort le vieux bon homme, & j'avois d'ailleurs une ſi grande envie d'éprouver mon ſecret, que je lui dis, qu'il étoit en mon pouvoir de faire en ſorte que ſa belle l'aimât paſſionnément, s'il vouloit en faire les frais. Il me répondit auſſi-tôt, que la dépenſe ne l'épouvantoit point, mais qu'il n'avoit pas de foi aux enchantemens. Je lui repliquai, qu'il n'y avoit rien que de naturel dans mon ſecret ; je le perſuadai de me laiſſer travailler, & je me mis ſur le champ à l'ouvrage. J'en vins heureuſement à bout, & je fis aſſez de cette potion chymique pour pouvoir me ſervir cent ans. Notez, dis-je au capitaine, que je l'avois avec moi quand vous me fîtes eſclave ; elle étoit dans mon coffre à bord de notre vaiſſeau, & ſi vous euſſiez eu le bonheur de la prendre, cela vous auroit épargné bien du tems & de l'argent.

Quand j'eus apporté à mon vieux barbon une bouteille de cette liqueur, il me parut qu'il

n'y avoit pas encore grande foi ; mais je le priai d'attendre qu'il en eût fait l'épreuve. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à en mettre adroitement environ quarante gouttes dans un verre de vin blanc qu'il feroit prendre à ſa belle à jeun. Cela ſera difficile, me répondit-il, parce que je ſais qu'elle me hait, & qu'elle ne peut ſouffrir ma compagnie. Je lui promis de faire mes efforts pour lui procurer l'occaſion d'éxécuter la choſe ; & je l'avertis de porter conſtamment dans ſes poches de culottes une petite bouteille de cette potion chymique, à cauſe qu'il faut qu'elle ſoit échauffée naturellement de la chaleur de la perſonne qui doit l'adminiſtrer. Au bout de trois jours, j'obtins d'une de mes parentes qu'elle inviteroit la demoiſelle à déjeuner avec elle ; & j'avertis auſſi-tôt ſon vieux fou d'amant de s'y rendre comme par hazard, & d'apporter avec lui une pinte de vin blanc, dont il nous feroit tous goûter, comme pour ſavoir notre ſentiment ſur une certaine quantité qu'il en avoit à vendre. L'artifice réuſſit à merveilles. Mon homme vint à l'heure marquée, & profitant d'un moment favorable, il mit quelques gouttes de mon élixir dans un verre de vin, que j'eus le plaiſir de voir boire à ſa belle. Nous nous retirâmes, ſans que perſonne ſe fût apperçu de rien ; mais en moins

de dix jours la pauvre créature devint amoureuſe à la fureur du vieux barbon, qui prit ſon tems, en jouit, & la mépriſa enſuite.

Mon conte fini, j'ajoutai que telle étoit la nature de cet élixir, qu'à moins qu'on n'en renouvellât la doſe à chaque pleine lune, l'objet aimé retomboit dans ſa première indifférence. Le capitaine qui m'avoit écouté avec beaucoup de plaiſir, me dit alors qu'il croyoit que j'aurois pu faire aiſément ma fortune par le moyen de ce ſecret. Mais je lui repliquai, qu'une des conditions ſous leſquelles mon oncle me l'avoit communiqué, étoit que je n'en vendrois jamais une goutte; ce que je voulois obſerver fort religieuſement.

Cependant, nous arrivâmes à la ville; & j'avoue que j'en fus bien aiſe, car j'étois également las, & d'inventer des bourdes pour amuſer mon homme, & d'aller à cheval à la manière des Maures, les genoux preſque auſſi hauts que le menton, ſans qu'on puiſſe allonger les étriers. Nous deſcendîmes à la maiſon du capitaine; il envoya ſur le champ de côté & d'autre pour un alambic, & en moins d'une heure il en eut acheté un complet. Il fut enſuite avec moi chez les juifs qui vendent des drogues, & heureuſement je pus me rappeller les noms de pluſieurs ſortes: j'en fis une aſſez

bonne proviſion, diſant qu'il m'en faudroit encore davantage dans la ſuite. J'empruntai en même tems du marchand, par le crédit de mon maître, un creuſet pour fondre l'or, comme je le lui avois dit. Cela fait, nous repartîmes pour la campagne, & nous arrivâmes à la maiſon au ſoleil couchant. Je courus d'abord à mon cabinet pour voir ſi le petit billet, que j'avois jetté à terre pour ma belle, le matin, y étoit encore; mais je ne l'apperçus point, ce qui me fit beaucoup de plaiſir, ayant lieu d'en conclure qu'elle l'avoit ramaſſé.

Je fus me coucher, & le lendemain je me levai de bon matin. Je deſcendis dans le jardin, comme un homme fort empreſſé, & j'envoyai appeller mon Eunuque. Je l'informai de ce que j'avois réſolu de faire pour le capitaine, ajoutant que s'il ne m'accordoit pas ſa compagnie de tems en tems, muni d'une bonne bouteille de vin, je ne viendrois jamais à bout de mon entrepriſe. Il me répondit en ſouriant, qu'il avoit ordre de ſon maître de faire tout ce que je lui commanderois. Mais, repris-je, j'ai encore une choſe à exécuter, plus difficile que tout cela; c'eſt que je ſuis obligé d'avoir quelque entretien avec la femme ſur laquelle je dois exercer mon art, pour pouvoir découvrir quel eſt ſon tempérament; car ſuivant cela, il fau-

dra que j'ajoute, ou que je diminue pluſieurs ingrédiens. Rien au monde, continuai-je, n'eût été capable de me porter à une démarche de cette nature, que je déteſte infiniment, que l'eſpérance de recouvrer ma liberté; car le capitaine s'eſt engagé de me l'accorder, ſi je réuſſis dans mon deſſein, ce dont je ne doute nullement. Je ſouhaite, repliqua l'Eunuque, que vos vœux ſoient accomplis; cependant je ſerois très-fâché de perdre votre compagnie. Ce ne ſera pas ſans regret que je vous quitterai, lui dis-je; mais le déſir de ma liberté, & franchement auſſi celui de me venger de mon barbare d'oncle, ce qui eſt naturel à nous autres mortels, me fait paſſer par deſſus toute ſorte de conſidérations, & me rendra fort expéditif dans mon entrepriſe. Je le chargeai de me donner une couple de domeſtiques pour m'accompagner cette nuit-là dans les champs, & porter les herbes que j'y cueillerois; il me dit qu'il m'obéiroit, & là-deſſus il me quitta.

Je penſai alors à informer ma belle angloiſe d'une partie de mon deſſein. Pour cet effet je montai à ma chambre, & je lui écrivis ces deux lignes.

MADAME,

« J'eſpère avoir l'honneur de vous entretenir en toute liberté, & même du conſentement

de votre perſécuteur. J'ai un projet pour nous tirer d'ici, & je me flatte, avec la bénédiction de dieu, de pouvoir l'exécuter. Vous rirez, ſi je vous dis que je dois entendre pour cela la magie blanche : mais rien ne me ſera difficile, ſi je puis venir à bout de procurer la liberté à celle, qui aura toujours tout pouvoir ſur »

Votre, &c.

En moins d'une heure, je vis les femmes deſcendre dans le jardin. Je courus à mon trou, & j'apperçus avec plaiſir ma charmante blonde ſe promener ſeule de mon côté : elle fit le tour de mon logement, à ſon ordinaire ; & dès que je la vis revenir ſur ſes pas, je deſcendis dans ma chambre, je tirai le cordon qui pendoit à ma fenêtre ; j'y trouvai un billet attaché, à la place du mien, & qui contenoit ce qui ſuit.

» J'ai été un peu conſolée à la lecture de la courte ſentence que vous m'écrivîtes hier. J'appris que vous deviez aller en ville avec le capitaine par un diſcours que j'ouis entre Achmet & Mirza ; car j'entends aſſez la langue de ce païs, pour attraper le ſens de ce qu'on dit. Je ne me ſerois cependant pas avanturée à vous écrire, de crainte que mon billet ne ſe perdît, ſi je ne vous avois vu de ma fenêtre parler à Mirza.

Mirza. Conſidérez, je vous prie, que le tems preſſe, & que ſi je ne puis par quelque autre voie me mettre à couvert des pourſuites du capitaine; il faut que je me jette entre les bras de la mort, comme mon unique refuge. Au nom de dieu, penſez y bien, & me faites réponſe au plutôt, car l'incertitude où je ſuis me tue. Adieu. »

Je lui répondis ſur le champ, en ces termes:

MADAME,

» Je ne vous écrirai plus, & je vous demande auſſi la grace de vous épargner cette peine; parce que j'aurai le plaiſir de vous parler librement demain, & de vous communiquer tout le plan que j'ai formé pour notre délivrance. Mais je vous ſupplie de vous tranquilliſer, & d'être un peu plus gaye. Seulement prenez un air reſervé quand nous nous rencontrerons, de peur qu'on ne s'apperçoive de quelque choſe. »

Elle revint à ma fenêtre une heure après, avec un autre billet; mais liſant le mien, elle le remporta. Nous dînâmes enſemble, mon Eunuque & moi. Enſuite je fus dans le bois voiſin, accompagné de deux eſclaves noirs. Je les chargeai d'herbes de toutes ſortes, que je cueillois à l'aventure, & je leur ordonnai de

les porter dans le jardin. Là je fis des paquets d'une partie, que je pendis aux branches des arbres; j'étendis le reſte ſur la verdure, où je le couvris de terre, comme s'il y eût eu quelque choſe de myſtérieux. Quelquefois j'avois peine à m'empêcher de rire, malgré l'inquiétude où j'étois par rapport au ſuccès de mon entrepriſe, quand je penſois aux folies qu'il me falloit faire pour cela, & à la ſotte crédulité du capitaine. D'autrefois auſſi je craignois mortellement qu'il n'allât découvrir à quelque médecin mon prétendu ſecret; car quoi que les Maures qui exercent la médecine, ſoient généralement fort ignorans, cependant ils en ſavoient aſſez, pour pouvoir reconnoître dans un inſtant mon impoſture.

Tandis que j'étois occupé à accommoder mes herbes, le capitaine entra dans le jardin, & j'avoue que ſa vue me fit quelque peine. Il vint à moi, & regardant ce que j'avois fait, il me dit: vraiment ceci a bien l'air de quelque choſe. Oui, monſieur, lui répondis-je, j'ai cru que je ferois bien de commencer, pour avoir plutôt fait: mais j'ai une grace à vous demander, c'eſt que vous ne communiquiez mon deſſein à qui que ce ſoit de votre famille, qu'à Mirza, ni à aucune autre perſonne pour quelque raiſon que ce puiſſe être:

ſi vos domeſtiques ſont curieux de ſavoir ce que je fais, dites-leur que je diſtille des ſimples pour votre uſage. J'approuve votre avis, repliqua le capitaine, & je ne manquerai pas de le ſuivre. Au reſte, continua-t-il, je viens vous dire adieu; car j'ai deſſein de partir demain de bon matin pour aller en courſe, ayant appris d'un eſclave Eſpagnol qu'on a amené ici dernièrement, qu'il doit y avoir à la hauteur de Salé, dans dix jours, un vaiſſeau richement chargé. Je ne ſai point combien de tems je demeurerai dans ce voyage; mais j'eſpère de trouver tout prêt à mon retour. Monſieur, repartis-je, je ne doute point, qu'avant ce tems-là je ne ſois venu à bout de mon entrepriſe. C'eſt fort bien, me dit il; mais n'aurez-vous point beſoin de quelque autre choſe? De rien, lui répondis-je, excepté d'un peu d'eau de mer de tems en tems. Vous en pourrez avoir tant que vous voudrez, & quand il vous plaira, me repliqua-t-il, car je laiſſerai Muſtapha en ville, avec ordre de faire tout ce que vous lui commanderez; j'y vais coucher ce ſoir, adieu, portez-vous bien: & là-deſſus il me quitta. J'en fus ravi, & je ſouhaitai de tout mon cœur que ce pût être la dernière fois que nous nous verrions; non que j'euſſe autrement ſujet de me plaindre de lui, car il avoit toujours

agi fort honnêtement avec moi ; mais c'eſt que je réſolus dans ce moment-là même de profiter de ſon abſence pour exécuter mon deſſein, l'occaſion ne pouvant être plus favorable.

Quand il fut parti, Mirza vint me trouver, & me dit que ſon maître l'avoit ſi fort chargé de ſuivre aveuglément mes ordres, que ſuppoſé que je vouluſſe vendre tout ſon bien, il ne pourroit pas l'empêcher : car ajouta-t-il, ni moi, ni les autres domeſtiques ne devons vous déſobéir en quoi que ce ſoit. Je ne l'entends pas ainſi, lui répondis-je, car ſi jamais je vous demande quelque choſe qui n'ait aucun rapport à cette affaire, je vous permets de me le refuſer ; ſeulement je vous ordonne, puiſque j'en ai le pouvoir, de venir ſouper avec moi, & d'apporter un peu du nectar ordinaire, car je ſuis très-fatigué d'avoir été tout le jour au ſoleil à cueillir ou à accommoder mes herbes. De tout mon cœur, repliqua Mirza ; ſi tous vos ordres ne ſont pas plus difficiles à exécuter que celui là, vous pouvez compter que je vous obéirai très-fidélement : mais j'ai une grace à vous demander, qui eſt que vous ordonniez auſſi à Achmet d'être de la partie. Non pas pour aujourd'hui, Mirza, lui dis-je ; une autrefois je le veux bien. Ce que j'en fais, repartit-il, ce n'eſt pas par amitié pour lui,

mais je voudrois qu'il eût ſa part du péché, s'il y en a, pour me mettre plus à couvert; car s'il me ſurprenoit jamais en flagrant délit, je ne ſais ce qui en arriveroit. Hé bien, lui repliquai-je, nous trouverons une autre occaſion pour cela. L'heure du ſoupé étant venue, Mirza revint, ſelon mes ordres, avec une couple de bouteilles des vin de Grèce. Nous mangeâmes & bûmes de bon appétit; & mon homme s'en donna ſi bien au cœur joie, qu'il ſe griſa, & que je commençai à me repentir de l'avoir tant fait boire. Je fus obligé de le coucher ſur mon lit; mais ce qui me faiſoit le plus de peine, c'eſt la crainte où j'étois qu'Achmet ne vînt le chercher, & ne le trouvât dans cet état; car je ne doutois pas qu'on n'eût affaire de lui dans la maiſon. Malheureuſement cela arriva, comme je le craignois; environ à minuit on frappa à ma porte, je me levai pour ouvrir, après avoir penſé comment je pourrois me tirer de ce mauvais pas; c'étoit Achmet qui demandoit Mirza. Je lui fis comprendre par ſignes, que je l'avois envoyé me chercher des herbes au clair de la lune; il parut ſatisfait, & s'en alla. Comme Mirza gardoit la clef de la porte de la maiſon, je pouvois mentir en ſûreté, perſonne ne ſachant s'il n'étoit point effectivement ſorti pour aller où je diſois.

Sur les quatre heures du matin, mon homme s'éveilla, mais tout hors de lui-même de voir qu'il étoit jour. Je lui dis, pour le tranquilliſer, l'expédient dont je m'étois ſervi avec Achmet. Il me remercia mille fois du ſervice que je lui avois rendu, ajoutant qu'il ne pourroit jamais aſſez le reconnoître. Je lui demandai comment il falloit que je fiſſe pour voir la femme ſur laquelle je devois exercer mon art, parce que je ne pouvois pas me mettre à travailler, qu'auparavant je n'euſſe eu quelque entretien avec elle, quoi que je vous jure, lui dis-je, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que cette entrevue m'embaraſſe plus qu'aucune choſe qui me ſoit jamais arrivée: cela étoit effectivement vrai, car mon eſprit étoit alors partagé entre l'eſpérance & la crainte, la joie & l'inquiétude. Franchement je vous plains, me repliqua Mirza, & je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous épargner cet embarras. Hé bien, lui dis-je, laiſſez-là venir ſeule dans le jardin, pendant que j'y ſerai occupé à arroſer mes herbes; car je crois qu'une femme eſt déjà plus qu'il n'en faut pour faire enrager un homme. Oh! dit Mirza, tous les hommes ne ſont pas de votre avis; mais il faut que je vous quitte, eſpérant de vous trouver de meilleure humeur quand je vous reverrai.

Quelques heures après, je deſcendis dans le jardin. Je me fis apporter une grande quantité d'eau, & de ſel que j'y jettai, ſeulement pour amuſer mes gens. J'en arroſai enſuite les herbes que j'avois cueillies, comme un homme tout occupé de quelque grand deſſein.

Je n'y eus pas été long-tems, que je vis ma belle angloiſe qui venoit à moi, & Mirza qui couroit devant elle. Quand il m'eut abordé, il me dit qu'il me demandoit excuſe, s'il ne pouvoit pas être auprès de moi de quelque tems; parce que ſon abſence de la nuit précédente avoit ſi fort reculé ce qu'il avoit à faire dans la maiſon, qu'il avoit beſoin de tout ſon tems pour en venir à bout. Je lui répondis, que je ne voulois pas l'empêcher d'aller à ſes occupations, quoique je fuſſe très-fâché d'être privé de ſa préſence dans une conjoncture ſi embarraſſante pour moi. Comme la dame étoit déja à portée de nous entendre, il ſe retira ſans me repliquer un ſeul mot.

Dès que je me vis ſeul avec cette charmante perſonne, je l'abordai d'un air fort timide. Madame, lui dis-je, voici enfin l'heureux moment où je puis vous parler ſans crainte, & vous dire de bouche combien je vous ſuis dévoué. Monſieur, répondit-elle, je ſuis pleinement convaincue que vos proteſtations de ſer-

vice ſont ſincères ; & comme je vous l'ai marqué dans un de mes billets, ſi le ciel bénit notre entrepriſe, & que nous arrivions ſains & ſaufs en Angleterre, j'eſpère qu'il ſera en mon pouvoir de vous recompenſer. Madame, lui repliquai-je, le plaiſir que je goûterai dans ce cas, me dédommagera largement de toutes mes peines; & puis qu'un même païs nous a donné la naiſſance, il eſt de mon devoir de faire tout ce qui dépend de moi pour vous rendre la liberté, quand même je n'y ſerois porté par aucun autre motif. Mais, s'il vous plaît, continuai-je, ne perdons pas le tems en complimens; voyons comment nous réglerons nos affaires. Monſieur, repartit-elle, je ſuis perſuadée que vous n'avez pas beſoin de mes inſtructions, & je m'abandonne entiérement à votre prudence. Hé bien, lui dis-je, auriez-vous quelque repugnance à vous déguiſer en homme ? parce que de cette manière nous pourrions plus aiſément exécuter notre deſſein. Je n'y en ai point, me répondit-elle, dès que vous m'aſſurez que cela pourra nous ſervir ; mais comment ferez-vous pour me procurer un habit ? Je vous prie, lui repliquai-je, de vous repoſer ſur moi de ce ſoin, & j'eſpère qu'en moins de dix jours nous ſerons hors de danger. Je lui expliquai alors tout mon plan,

qu'elle approuva fort, me disant que ma capacité surpassoit mon âge. Je lui répondis qu'il arrivoit de certaines choses dans la vie qui aiguisoient l'esprit, & que si nous réussissions, elle en devoit avoir la gloire plutôt que moi, parce que je pouvois dire qu'elle m'avoit inspiré dans cette occasion. Je remarquai qu'elle rougit à ces paroles, mais non pas comme si elle en eût été choquée; & sans me faire aucune réponse, elle se mit à parler d'autres choses. Quand je vis cela, je ne jugeai pas à propos de m'expliquer davantage, espérant que lorsqu'elle auroit recouvré sa liberté, la reconnoissance l'engageroit à m'écouter plus favorablement. Je connus par sa conversation qu'elle avoit beaucoup d'intelligence, & un tour d'esprit fort heureux. En un mot cette entrevue acheva de me rendre éperduement amoureux d'elle. J'eus plusieurs fois envie de la prier de me faire son histoire; mais je considérai que nous n'avions pas assez de tems pour cela, & qu'il valoit mieux attendre une autre occasion. Elle me dit qu'elle craignoit que nous ne fissions trop durer notre entretien; non pas, ajouta-t-elle, en me regardant d'un air qui me ravit, que votre compagnie me soit à charge, mais j'appréhende qu'on ne nous observe. Je lui fis comprendre que nous ne pour-

rions pas avoir beaucoup de pareilles entrevues; de ſorte que je la priai de ſe préparer, en peu de jours, à quitter ce maudit lieu, dès que je trouverois un moment favorable pour cela. Elle me répondit, qu'elle l'attendroit avec impatience, & qu'elle ſeroit prête à toute heure; ajoutant qu'elle ſouhaiteroit de tout ſon cœur d'être auſſi prête à quitter le monde, lorſque la providence l'y appelleroit. Je la conjurai de bannir de ſon eſprit toute mélancolie, & de ſe repoſer ſur le grand arbitre des événemens du ſuccès de notre entrepriſe. Elle m'aſſura qu'elle étoit entiérement réſignée à la volonté de Dieu, & qu'elle feroit tout ce qu'elle pourroit pour ſe tranquilliſer, quelque choſe qui arrivât, duſſions-nous même échouer dans notre deſſein: & là-deſſus nous nous ſéparâmes.

Quand elle fut partie, je m'apperçus bientôt que ſa vue n'avoit fait que redoubler l'ardeur qui m'enflammoit, ſi tant eſt qu'elle fût ſuſceptible d'augmentation. Et comme du tems jadis, c'étoit l'amour ſeul qui faiſoit des merveilles; ce fut auſſi l'amour qui me réveilla de l'indolence où je vivois dans mon eſclavage, & qui me procura par ce moyen ma liberté: car il faut que j'avoue encore une fois, que ſans cette fatale paſſion, je n'aurois jamais rien tenté

de ce côté-là. Je réſolus alors de mettre mon deſſein en exécution avec toute la diligence poſſible ; de peur d'accident : je continuai à amuſer les domeſtiques, en travaillant d'un air fort empreſſé & fort myſtérieux à ma prétendue préparation chymique ; & il ne ſe paſſoit point de jour que je n'en envoyaſſe quelqu'un en ville, me chercher la première choſe qui me venoit dans l'eſprit, pour les affermir dans la penſée que j'étois réellement occupé à compoſer quelque grand remède pour l'uſage de leur maître.

Mirza vint me trouver bientôt après que ma belle fut rentrée dans la maiſon : je fis ce que je pus pour paroître un peu tranquille à ſon approche, mais inutilement. Hé bien, monſieur, me dit-il, vous voilà délivré du rude choc que vous avez eu à ſoutenir : cependant je m'apperçois à votre air que le chagrin que que cela peut vous avoir fait, ſe diſſiperoit bientôt, ſi vous le vouliez. Vous vous trompez, lui répondis-je, mais c'eſt que je ſuis maintenant agité de deux paſſions contraires, la joie, & la triſteſſe. L'eſpérance de réuſſir dans l'affaire que j'ai entrepriſe me fait un très-grand plaiſir ; mais d'un autre côté, la peine que me cauſe la vue de cette femme, dont il faut que j'endure la converſation, pour mieux

exécuter mon deſſein, m'afflige vraiment. Conſidérez, repliqua Mirza, la récompenſe qui vous attend, & prenez courage. Je changeai de diſcours, pour n'être pas obligé de parler plus long-tems contre ma conſcience. Je lui dis, qu'il falloit que j'allaſſe à la ville, pour avoir de l'eau de mer, & d'autres choſes dont j'avois beſoin. Ne pouvez-vous pas y envoyer, me répondit-il, ſans prendre la peine d'y aller vous-même? Non, lui repartis-je, je ſuis obligé d'y être en perſonne, à cauſe qu'il faut puiſer l'eau préciſément lorſque le ſoleil eſt à une certaine hauteur. Ce que j'en dis, reprit Mirza, n'eſt que parce que j'ai engagé Achmet, avec bien de la difficulté, à dîner aujourd'hui avec vous. Hé bien, lui dis-je, je ne veux pas déranger votre projet; je remettrai mon voyage à demain, pour vous obliger. Il me remercia fort de ma condeſcendance, & s'en fut à la maiſon donner ordre à notre dîné.

Quand l'heure de ſe mettre à table fut venue, il entra dans ma chambre, ſuivi d'Achmet qui me ſalua à ſa manière. Il avoit pris ſoin d'apporter pluſieurs bouteilles de vin, & de les cacher dans une voute qu'il y avoit au deſſous. Il en fut chercher une, me priant de vouloir dire que c'étoit un cordial, dont le capitaine m'avoit fait préſent avant que de partir,

pour engager plus ſurement Achmet à en boire. La précaution étoit aſſez inutile, car cet Eunuque n'entendoit ni l'anglois, ni le françois, & Mirza lui-même étoit obligé de nous ſervir d'interprète. Le dîné étoit bon, auſſi mangeâmes-nous de bon appétit. Après avoir bu chacun un coup, Mirza & moi, du prétendu cordial, nous eûmes bien de la peine à engager Achmet d'en faire autant. Mais quand il eut vuidé le premier verre, il parut le trouver fort de ſon goût; & bientôt il en demanda un ſecond, puis un troiſième; en un mot il y revint ſi ſouvent, que les fumées commençant à lui monter à la tête, il ſe leva de table, & ſe mit à danſer, à chanter, à ſe rouler, & à faire un tel charivari, que nous tremblions de peur que quelqu'un ne l'entendît. Pour prévevir cela, nous le fîmes boire comme un Templier, juſques à ce qu'il tombât par terre, & qu'il s'endormît. Nous le mîmes ſur mon lit; & nous le laiſſâmes ronfler tout à ſon aiſe.

Je dis alors à Mirza, que puiſque nous étions venus à bout d'enivrer notre homme, j'avois envie d'aller de ce pas à la ville, parce que le ſoleil luiſoit, & que peut-être ne luiroit-il point le lendemain, étant bien aiſe de ne point perdre de tems. Il me répondit, que j'étois le maître, & qu'il lui ſuffiſoit d'avoir enfin mis

Achmet dans la néceſſité de ſe taire. Ainſi il me fit préparer des chevaux & des valets, & je m'en fus ſur le champ à Salé. Je trouvai Muſtapha à la maiſon, qui me félicita de ce que j'étois ſi bien dans les bonnes graces de ſon maître, ajoutant qu'il avoit ordre de ſa part de m'obéir en tout ce que je lui commanderois. Je lui dis que j'avois à faire de lui dans le moment même, que je ſouhaitois qu'il me fît avoir un petit bateau pour aller chercher de l'eau de mer, qu'il m'y accompagnât ſeul, & qu'il prît avec lui ſon aſtrolabe, parce que j'aurois beſoin de ſon art. Il fut prêt à l'inſtant; nous entrâmes dans le bateau, & nous nous mîmes à ramer du côté d'une petite pointe de terre qu'il y a un peu au delà de la baye. Quand nous y fûmes arrivés, je priai Muſtapha de prendre l'élévation du pole, ce qu'il fit; après quoi nous emplîmes d'eau de mer un vaiſſeau que nous avions apporté dans ce deſſein, & nous retournâmes à la maiſon. De là j'allai chez le marchand juif, où j'avois acheté mes drogues, & je lui demandai de me faire avoir un habit à la Moreſque, pour porter à la place du mien; car lui dis-je, les gens de ce païs ouvrent de ſi grands yeux quand ils me voyent, parce que je ſuis habillé autrement qu'eux, que j'en ai honte. Il m'en fut chercher un qui étoit fort propre; je

lui en payai le prix, & je l'empaquetai avec beaucoup de ſoin, de manière qu'on ne pût point s'appercevoir de ce que c'étoit. J'achetai encore de lui pluſieurs bagatelles, dont je n'avois que faire, & quelques autres habits riches qui pouvoient m'être d'uſage ; mais en particulier une choſe dont je comptois bien d'avoir beſoin, ſavoir une pinte de *Laudanum* liquide.

Je revins à la maiſon où Muſtapha m'attendoit, & donnai ordre qu'on préparât tout pour partir : pendant qu'on étoit occupé à cela, je le ſondai pour ſavoir s'il ne penſeroit point à ſa liberté ; me ſouvenant de la facilité avec laquelle il m'avoit découvert ſes ſentimens la première fois que je le vis. Mais je n'en pus rien tirer, je remarquai ſeulement par tous ſes diſcours, qu'il étoit d'une humeur fort changeante, deſorte que je n'eus garde de m'ouvrir à lui, & je réſolus ſur le champ de tenter une autre voie pour l'exécution de mon deſſein. Je lui dis adieu, & nous reprîmes le chemin de la campagne. Quand nous fûmes arrivés, je déchargeai moi-même les chevaux, & pris bien ſoin en particulier des herbes que j'avois achetées. Je mis l'eau de mer dans de grands ſeaux de bois que j'expoſai au ſoleil, & en peu de jours j'y trouvai une aſſez bonne quantité de

ſel. Je ne penſois à rien moins qu'à faire cette expérience, cependant elle me fit plaiſir.

Le lendemain je commençai à mettre en œuvre mon alambic : Mirza ne tarda pas à me venir trouver. Vraiment, monſieur, me dit-il, ne nous voilà pas mal à cheval avec ce diantre d'Achmet ; il jure qu'il ne ſera pas content qu'il n'ait bu encore une fois du cordial du Franc (car les Maures appellent tous les Européens, Francs). Je lui demandai comment il avoit fait avec lui quand il s'étoit éveillé, après que je les eus quittés. Il me dit que le gaillard avoit ſi bien pris goût à la précieuſe liqueur, qu'il ne put ſortir ſans avoir vuidé ce qui reſtoit dans les boutéilles; & qu'il croyoit que ſi Mahomet lui-même fût entré dans la chambre lorſqu'il avoit le verre à la main, il ne l'auroit point quitté qu'il n'en eût vu le fond. Cela me fit rire, & je dis à Mirza, qu'il ſavoit bien que le vin ne m'appartenoit pas ; mais que s'ils avoient envie de s'en donner au cœur joie, Achmet & lui, je m'engageois de leur tenir tête. S'il vous plaît donc, me repartit-il, nous aurons l'honneur de ſouper avec vous. De tout mon cœur, lui repliquai-je ; ainſi la choſe fut bien-tôt conclue. Il me dit que les dames avoient envie de voir mon alambic, & la manière dont je m'en ſervois pour diſtiller des ſimples. Je lui répondis

répondis qu'elles pouvoient faire comme il leur plairoit, mais que je voulois auparavant me retirer; & là-deſſus, il fut les chercher. Elles vinrent toutes en courant à l'alambic, excepté ma charmante angloiſe qui s'achemina ſelon ſa coutume vers mon logement. Je m'étois caché derrière les lauriers, pour voir ce qu'elle feroit; & quand je m'apperçus qu'elle venoit à moi, je m'avançai de ſon côté, afin qu'elle ne fût point ſurpriſe. Dès qu'elle me vit, elle s'approcha du lieu où j'étois avec beaucoup de précaution, & me dit tout bas qu'elle ſouhaitoit d'avoir un moment d'entretien avec moi. Je lui répondis, que l'occaſion n'en pouvoit être plus favorable, les autres femmes étant occupées à examiner mon alambic; outre que nous étions ſi bien poſtés, que nous pouvions voir, ſans être vus, ſi quelqu'un venoit à nous, & avoir le tems, moi de me retirer dans mon cabinet, & elle de ſortir d'entre les lauriers, avant qu'on y fût arrivé. Elle me dit donc, qu'elle avoit penſé que nous aurions aſſurément beſoin d'une bonne ſomme d'argent, pour un voyage auſſi long & auſſi dangereux que celui que nous allions entreprendre. Là-deſſus, je lui appris ce que j'avois pu mettre de côté de celui que le capitaine m'avoit donné avant ſon départ, ajoutant que cela ne ſuffiſoit pas encore, ſur tout

ſi nous étions obligés de prendre notre route par l'Eſpagne. C'eſt juſtement-là, me dit-elle, une des raiſons pour leſquelles je ſouhaitois de vous parler : il eſt en mon pouvoir d'emporter une ſomme conſidérable ; mais quoiqu'elle n'égale pas celle que le capitaine me prit lorſque je tombai entre ſes mains, je me fais quelque ſcrupule de me ſaiſir clandeſtinement de ce que je puis dire qui m'appartient de droit. J'eus bien-tôt levé ce ſcrupule, qui étoit aſſurément mal fondé ; & alors elle me dit, que ce qu'elle pouvoit prendre, conſiſtoit principalement en joyaux, qu'il étoit plus facile de cacher, & de porter avec ſoi que des eſpèces. Comme elle me parloit encore, elle apperçut les autres femmes qui venoient du côté où nous étions ; de ſorte qu'elle me quitta pour les aller joindre, pendant que je me cachai parmi les lauriers. Quand elles ſe furent toutes retirées, Mirza vint me dire que j'étois libre, & que les dames avoient pris beaucoup de plaiſir à examiner mon travail & mes matériaux. J'eſpère, lui répondis-je, qu'elles ne viendront pas ſouvent m'interrompre, car elles me feroient ſouffrir. Il me promit qu'il y mettroit bon ordre.

Cependant, le moment critique où je devois mettre mon projet en exécution, approchoit. J'allai le lendemain à la ville, & nous fûmes,

Muſtapha & moi, faire une nouvelle proviſion d'eau de mer: je lui dis que j'aurois encore beſoin de lui dans un ou deux jours, pour en prendre au clair de la lune. Ce procédé le ſurprit; mais ſon maître l'avoit ſi bien averti que j'étois un homme extraordinaire, & qu'il ſoupçonnoit de magie, qu'il n'oſa jamais me faire de queſtion là-deſſus; d'autant plus qu'il ſavoit que c'étoit pour ſon uſage, que j'exerçois mon art. J'ajoutai que j'avois pluſieurs choſes à laver dans la mer au plein de la lune, qui étoit préciſément alors, & qu'après cela je ne l'importunerois plus. Quand nous fûmes de retour, je m'en allai chez mon marchand juif, où j'achetai ſecrétement des vivres pour notre voyage, comme des langues de bœuf, du poiſſon ſalé, du biſcuit, du vin, un petit poinçon d'eau, & pluſieurs autres choſes, que je lui dis de me tenir toutes prêtes, pour pouvoir les emporter au moment que je voudrois.

Ayant ainſi fait proviſion de tout ce dont nous pouvions avoir beſoin, je retournai à la maiſon de campagne, & le même jour j'eus occaſion de parler à ma maîtreſſe. Je la priai de ſe tenir prête à partir cette nuit-là, avec tout ce qu'elle vouloit emporter. Elle me dit qu'elle ne ſavoit pas comment échapper à la vigilance des Eunuques, parce qu'ils l'enfermoient toutes

les nuits dans ſa chambre quand ils s'alloient coucher, & même dans le jour lorſqu'ils n'étoient pas avec elle. Je lui répondis que je trouverois bien le moyen d'ouvrir ſa priſon, & qu'elle n'avoit qu'à ſe tranquiliſer là-deſſus: pour cet effet, j'invitai Mirza & Achmet à ſouper avec moi, leur diſant qu'il falloit que je veillaſſe cette nuit-là, parce que mon opération chymique tiroit à ſa fin, & que je devois aller en ville avant le jour. Ils s'y engagèrent avec plaiſir; & l'heure venue, ils fermèrent les portes de la maiſon, & ſe rendirent dans ma chambre réſolus de ſe bien divertir. Nous nous mîmes à table, & je leur fis boire du vin tant qu'ils en voulurent: pour les achever, je leur offris un verre d'une liqueur de ma façon, qu'ils acceptèrent auſſi-tôt: je fus chercher une bouteille d'eau de vie, que j'avois achetée à deſſein, & dans laquelle j'avois mis une bonne doſe de *Laudanum*. Je leur en donnai à chacun un grand verre, qu'ils avalèrent tout d'un trait, mais dont ils n'agréèrent pas fort le goût. Je leur dis que j'avois diſtillé cette liqueur pour ſervir à abattre les fumées du vin, ou du cordial, comme Achmet l'appelloit, lorſqu'on en avoit un peu trop bu. Ils me répondirent qu'ils ſeroient ravis, ſi elle pouvoit produire cet effet ſur eux; cependant ils me prièrent de leur

donner un autre verre de vin pour leur ôter le mauvais goût de la bouche, ce que je fis volontiers. Le *Laudanum* ne tarda pas à déployer ſa vertu, & j'eus le plaiſir de les voir tomber dans un profond ſommeil, qui leur fit perdre l'uſage de tous leurs ſens. Auſſi-tôt je pris, non ſans quelque crainte, les clefs de la maiſon dans la poche d'Achmet, & je m'en fus droit au lieu où étoit renfermé mon plus précieux tréſor. J'ouvris avec aſſez de peine la chambre de ma belle, qui m'attendoit avec impatience : quoiqu'elle eût alors lieu de tout eſpérer, la crainte de quelque accident la rendit toute tremblante. Je fis ce que je pus pour la raſſurer, & je la priai de ſe dépêcher de mettre l'habit d'homme que je lui apportois. Je me retirai par bienſéance, & pendant qu'elle s'ajuſtoit, je fus à l'écurie dire à un eſclave Italien, que j'avois chargé de tenir prêts des chevaux pour cette heure-là, de les ſortir. Cet eſclave m'avoit accompagné auparavant deux ou trois fois à la ville ; & comme il entendoit un peu de françois, qu'il étoit fort adroit, & que j'avois remarqué dans ſa phyſionomie quelque choſe qui faiſoit connoître qu'il étoit digne d'un meilleur ſort, je n'avois pas héſité un moment à le choiſir pour notre compagnon de voyage, étant impoſſible

que nous le fiſſions ſans le ſecours de quelqu'un. Je ne lui avois pourtant pas encore communiqué la moindre choſe de notre deſſein, de peur d'accident. Je remontai à la chambre de ma maîtreſſe, quand je crus qu'elle pouvoit être habillée: je la trouvai effectivement toute prête; mais je lui dis qu'avant de ſortir, il falloit qu'elle ſe ſoumît à un autre expédient qui acheveroit de la déguiſer. Elle me demanda ce que c'étoit; je tirai de ma poche un papier de terre d'Ombre, qui eſt une maudite couleur jaunâtre dont les peintres ſe ſervent, & je la priai de me permettre de lui en frotter le viſage & les mains, ce qu'elle fit. Le plaiſir que j'eus de la toucher me mit preſque hors de moi-même: elle s'en apperçut, & il me ſembla que cela ne lui déplut pas; quoique je ne l'attribuaſſe point à un retour de tendreſſe, mais uniquement au beſoin qu'elle avoit de moi, qui l'engageoit à me ménager. Quand j'eus fait, nous ſortîmes, & je fermai les portes, comme je les avois trouvées. J'avoue que mon eſprit flottoit dans ce moment entre l'eſpérance & la crainte, entre la joie & la terreur; & je ne doutois pas que ma belle ne fût dans un état encore pire, ce qui augmentoit ma peine. Après que je lui eus aidé à monter à cheval, nous

montâmes chacun le nôtre, l'eſclave Italien & moi; car je ne voulus pas le laiſſer marcher à pied à la manière du païs, pour faire plus de diligence.

Quand nous nous fûmes un peu éloignés de la maiſon, je me mis à faire diverſes queſtions à ce jeune homme ſur ſa patrie, ſur ſa famille, ſur la manière dont il avoit été fait eſclave, & ſur ſa condition préſente. Je compris par ſes réponſes, qu'il avoit perdu l'eſpérance, & non le déſir, de ſa liberté; car il me dit qu'il avoit écrit pluſieurs lettres à ſes parens en Italie, & qu'il n'en avoit jamais pu recevoir de nouvelles. Alors je lui découvris une partie de notre deſſein, avec proteſtation que rien au monde ne m'empêcheroit de l'exécuter. A peine avois-je commencé à lui en parler, qu'il me ſupplia de lui permettre de nous ſuivre, & de courir même fortune; ajoutant que ſi par mon moyen il pouvoit recouvrer ſa liberté, il m'en auroit une éternelle obligation, comme ſi je lui avois ſauvé la vie; car, dit-il, vivre en eſclavage, c'eſt mourir à chaque moment de la plus cruelle de toutes les morts. Je fus charmé de l'entendre parler ainſi, & j'eus tout lieu d'en conclure qu'il étoit ſincère. Je lui promis de le prendre avec nous, & je lui

communiquai enfin tout notre projet qu'il approuva fort, disant qu'il étoit si bien conçu, qu'avec la bénédiction de Dieu, il ne pouvoit manquer de réussir.

Cependant, nous arrivâmes à la maison que le capitaine avoit en ville, & nous y trouvâmes Mustapha qui m'attendoit. J'avois considéré que nous ne pouvions pas faire le voyage sans lui; cependant je ne voulus pas lui en rien dire, que nous ne fussions en mer. Je fis porter sur le champ dans le bateau les provisions que j'avois achetées du juif, & tout ce que nous avions pris avec nous: & pour satisfaire Mustapha sur le chapitre de ma maîtresse déguisée, je lui dis que c'étoit un jeune homme qui avoit été mordu d'un chien enragé, & que j'amenois à la prière de ses parens, qui demeuroient dans le voisinage de la maison de campagne, pour le plonger dans la mer; ce qui étoit le seul remède capable de le guérir.

Quand nous fûmes en pleine mer, je découvris mon dessein à Mustapha, qui ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il se mit à crier au secours de toute sa force. Cela me surprit un peu; mais sans perdre de tems, je tirai de ma poche un pistolet (car j'en avois acheté plusieurs paires) que je lui portai à la gorge, le mena-

çant de le tuer au moment même, s'il ouvroit la bouche. J'ajoutai que nous en avions trop fait, pour nous arrêter en ſi beau chemin, & je crois effectivement que s'il eût fait la moindre réſiſtance, je l'aurois expédié ſur le champ. Quand il vit qu'il n'étoit pas le plus fort, il ſe jetta par terre, & ſe mit à pleurer tout ſon ſou. Son affliction me fit vraiment de la peine; & pour le conſoler, je lui promis qu'auſſi-tôt que nous ſerions arrivés à Magazan (qui eſt un port de mer bien fortifié ſur la côte d'Afrique, appartenant aux Portugais) où nous avions deſſein de paſſer, non ſeulement je le laiſſerois en liberté d'aller où il voudroit, mais encore je lui donnerois cinquante piſtoles de récompenſe. J'ajoûtai, que je ne l'aurois jamais mis dans cette peine, s'il m'avoit été poſſible de faire autrement. Il parut ſatisfait, & promit de nous aider de toutes ſes forces; mais ce qui lui fit le plus de plaiſir, c'eſt que notre voyage ne ſeroit pas long, Magazan n'étant éloigné de Salé que de vingt lieues; & comme nous avions le vent favorable, nous devions y arriver en deux jours pour le plus tard. J'avois fait proviſion de tout ce qu'il falloit pour un beaucoup plus long voyage, & quand nous eûmes réglé notre route, & mis tout en bon ordre, je priai

ma belle de prendre quelque rafraîchiſſement, & de ſe tranquilliſer, l'aſſurant que nous étions entiérement hors de danger. Ce que j'en diſois n'étoit que pour la raſſurer, car j'étois toujours dans des craintes mortelles que nous ne rencontraſſions quelque Corſaire, & peut-être notre capitaine lui-même ; d'ailleurs l'eſclave Italien m'avoit fait faire une réflexion qui m'allarmoit extrêmement, c'eſt que comme j'avois dit à Muſtapha que je n'avois jamais été à Magazan, ni ne ſavois où il étoit ſitué, il étoit à craindre qu'il ne nous conduiſît en quelque port appartenant aux Maures. J'en touchai deux mots à Muſtapha lui-même, lui promettant bien de l'envoyer ſur le champ dans l'autre monde, s'il s'aviſoit de nous trahir ; mais il m'aſſura qu'il nous ſeroit fidèle, & qu'il n'y avoit pas même un ſeul port de Salé à Magazan. Après que nous eûmes pris quelque rafraîchiſſement, je conjurai ma maîtreſſe de nous faire l'hiſtoire de la manière dont elle étoit tombée entre les mains de notre tyran commun. A préſent que nous ſommes un peu tranquilles, je le veux bien, me dit-elle obligeamment; & elle commença ainſi.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE VILLARS.

MON père qui s'appelloit Villars, étoit un fameux marchand de Briſtol. Ma mère mourut, que j'étois encore fort jeune, de ſorte que je ne pus pas connoître la perte que je faiſois. Les ſoins que mon père prit de mon éducation la réparèrent en quelque manière; mais avant que j'euſſe atteint ma ſeizième année, il mourut auſſi. Un bien de deux mille livres ſterling de rente, dont il me laiſſa entièrement la maîtreſſe, outre pluſieurs joyaux de prix qui avoient appartenu à feue ma mère, ne fut point capable de calmer la douleur que me cauſa ſa mort. Comme je paſſois pour un fort bon parti, j'eus bien-tôt nombre d'adorateurs; mais ne connoiſſant point encore l'amour, je ne me ſentois aucune inclination pour le mariage. Je me trouvai même à la fin ſi fatiguée des importunités de mes amans, que pour m'en débarraſſer tout-à-fait, je me retirai à une maiſon de campagne que j'avois, ſur le bord de la mer, où je vécus preſque en récluſe.

Pour mon malheur, je me vis chargée d'affaires, quoique jeune; car mon père avoit

pluſieurs vaiſſeaux en mer. Le capitaine de l'un de ces vaiſſeaux qui négocioit en Turquie, m'apporta un jour un connoiſſement, & je ne ſai par quelle fatalité je lui plus au point qu'il devint éperduement amoureux de moi; mais apprenant l'averſion que j'avois pour le mariage, il n'oſa jamais me déclarer ſes ſentimens. Cependant à force de préſens, il eut bientôt mis dans ſes intérêts ma fille de chambre, qui pour cent livres ſterling qu'elle en reçut, le cacha enfin un ſoir dans un cabinet qu'il y avoit dans ma chambre à coucher. Je me déshabillai, & me mis au lit à mon ordinaire, ſans m'appercevoir ni me douter de rien; mais à peine étois-je couchée, que je ſentis quelqu'un qui tiroit doucement la couverture & qui cherchoit à ſe fourrer dans le lit. Je fus prodigieuſement ſurpriſe & effrayée, comme on peut le croire. Je me mis à crier au ſecours, mais inutilement, ma coquine de fille de chambre y avoit bien pourvu. Je ſautai du lit avec aſſez de peine, & je courus à la porte pour ſortir, mais je la trouvai fermée. Quand je vis cela, je conjurai les larmes aux yeux le ſcélérat qui en vouloit à mon honneur, & qui étoit ſi bien déguiſé que je ne pouvois le connoître, d'avoir pitié de moi, & de m'épargner; ce fut en vain: il

me ſaiſit par le milieu du corps, & m'enleva. Je réſiſtai quelque tems, mais enfin les forces me manquèrent, & j'allois être immolée à ſa brutale paſſion, lorſque la porte de mon autre cabinet (car il y en avoit un à chaque bout de la chambre) s'ouvrit tout-à-coup, & il en ſortit un autre homme maſqué. Il n'étoit guères poſſible que ma frayeur augmentât; mais je me trouvai dans ce moment ſi atterrée, que je ne ſavois ſi j'étois morte ou vive.

Ce dernier maſque ſe jetta d'abord ſur l'autre, qui pour ſe défendre fut obligé de me laiſſer. Je courus auſſi-tôt à la porte, & la frayeur me donnant des forces, je fis ſi bien qu'elle s'ouvrit; mais je ne ſaurois dire comment. Je deſcendis à la chambre de ma ſervante, toute hors de moi même; & le bruit que nous fîmes l'une & l'autre, joint à celui des deux inconnus qui ſe battoient, éveilla tous les domeſtiques. Je mis vîtement une robe de chambre qui ſe trouva ſous ma main; & quand j'eus raſſemblé tous mes gens, je leur dis la cauſe de ce bruit. Ils s'armèrent ſur le champ & coururent à ma chambre, mais il n'y avoit plus perſonne; ils trouvèrent ſeulement un morceau de maſque emporté, un mouchoir marqué L. K. & des taches de ſang

en plusieurs endroits du plancher. Nous ne pouvions nous imaginer qui étoient ces deux inconnus; & j'avoue que ma frayeur étoit si grande, que je ne pus de cette nuit-là examiner à fond cette étrange aventure. Je fus me coucher dans une autre chambre, presque morte de peur; mais après avoir donné ordre à deux de mes valets de faire sentinelle à la porte.

Quand je l'eus bien fermée en dedans, & que j'eus visité les cabinets, & regardé sous le lit; en un mot que je me crus en sûreté, je me couchai avec ma servante, que j'avois pris avec moi pour plus de précaution. Malgré le trouble & la frayeur où j'étois, je m'endormis; & quand je m'éveillai le matin, je me trouvai beaucoup mieux. Je me mis alors à raisonner tranquillement sur mon aventure du soir précédent, & je jugeai bien-tôt qu'il falloit qu'une ou deux de mes servantes fussent du complot, parce que ma porte n'avoit jamais été fermée en dehors auparavant. Je me levai, & je fis monter sur le champ tous mes domestiques, hommes & femmes. Après leur avoir récité plus en détail ce qui m'étoit arrivé, ils m'apprirent que la Prichard (c'étoit le nom d'une de mes servantes) s'en étoit allée, & qu'on ne savoit où, ni quand. Je

voulus envoyer viſiter ſa chambre ; mais ils me dirent qu'elle avoit emporté toutes ſes hardes. Nous conclûmes tous auſſi-tôt qu'elle étoit la cauſe du déſordre de la nuit précédente. Je ne jugeai point à propos de faire courir après elle, m'eſtimant fort heureuſe d'être échappée d'un ſi grand danger, juſques à ce que je fuſſe montée dans ma chambre, où je trouvai qu'on m'avoit enlevé un collier & une bague de diamants, ma montre d'or, & environ ſoixante guinées en eſpèces ; outre cela mon buffet étoit enfoncé, & l'on y avoit pris un billet de cinq cens livres ſterling qui étoit échu. J'envoyai ſur le champ un exprès à Briſtol pour en arrêter le paiement ; mais l'on fit réponſe que ma ſervante étoit venue de ma part, & en avoit reçu l'argent, il y avoit déjà quelques heures. Nous fimes inutilement toutes les perquiſitions poſſibles pour la découvrir. Six ſemaines ſe paſſèrent ſans que j'en puſſe avoir aucune nouvelle. Un jour que je me promenois dans le jardin, je fus toute ſurpriſe qu'un matelot entra, & me remit de ſa part cette lettre.

MADAME,

« Je ſuis vraiement repentante de la trahiſon que je vous ai faite. Après avoir exécuté mon infame deſſein, je crus que le meilleur

pour moi, étoit de me réfugier à bord d'un vaiſſeau qui appartient à mon frère, & qui eſt à préſent à l'ancre à environ ſix milles de terre. Si vous voulez bien prendre la peine d'y venir, le porteur de ce billet vous y conduira. Vous ne douterez pas de la ſincérité de ma repentance quand vous ſaurez que je touche à mon dernier moment, ayant eu le malheur de tomber à fond de cale, & de me caſſer la jambe gauche, & la tête, d'une ſi terrible manière, que j'en ai été deux jours ſans ſentiment. Mais Dieu me faiſant la grace de me reconnoître, quoique l'on m'aſſure que je ne ſaurois vivre vingt-quatre heures, je ſuis convaincue que le moyen d'obtenir de lui le pardon de mes péchés, eſt de vous rendre ce que je vous ai volé, & de vous faire une confeſſion ingénue de la noire infidélité dont je me ſuis rendue coupable à votre égard. Ainſi je vous ſupplie, madame, que j'aye le bonheur de vous voir. Je vous expliquerai tout le myſtère de cette fatale nuit, qui m'a fait perdre mon intégrité, & qui ſera la cauſe de ma mort; & je vous inſtruirai de certaines choſes qu'il eſt bon que vous ſachiez pour prévenir le mal qui pourroit vous arriver encore.

Votre affligée ſervante, SUSANNE PRICHARD.

P. S.

P. S. « Je vous prie, madame, de garder le ſecret ſur ce que j'ai l'honneur de vous écrire; & pour donner le change aux domeſtiques que vous prendrez avec vous, vous pouvez leur dire que vous allez à bord d'un vaiſſeau marchand de Turquie, pour voir le préſent que la compagnie envoie à l'empereur de Conſtantinople. Le porteur vous conduira. »

Effectivement, j'avois oui parler d'un vaiſſeau de la flotte de Turquie, qu'une violente tempête avoit obligé de relâcher, & où il y avoit une chaiſe à porteurs, à glaces, fort artiſtement travaillée, & dont on vouloit faire préſent au grand Turc. Je fis pluſieurs queſtions au matelot touchant la lettre qu'il m'apportoit; mais il me répondit bruſquement, qu'il ne ſavoit ce que c'étoit, & que tout ce qu'il pouvoit me dire, c'eſt qu'il y avoit dans le vaiſſeau d'où il venoit, une jeune femme qui étoit tombée à fond de cale, & qui s'étoit preſque tuée, de ſorte qu'on déſeſpéroit qu'elle en revînt. Je réſolus de le ſuivre, & de prendre avec moi deux valets & une ſervante pour plus grande ſûreté. Quand nous fûmes au bord de la mer, qui n'étoit qu'à un quart de mille de ma maiſon, nous trouvâmes une fort belle chaloupe à huit

rames qui nous attendoit. J'y entrai ſans héſiter avec mes domeſtiques, & nous prîmes le large. En moins d'une heure & demie nous arrivâmes au vaiſſeau marchand qui nous donna d'abord le côté. On m'aida à y monter, & l'on me conduiſit dans la chambre du capitaine où je trouvai ma ſervante en queſtion ſur un lit de veille dans un coin. Dès qu'elle me vit, elle voulut ſe mettre ſur ſon ſéant, mais elle ſembloit n'en avoir pas la force, & elle ſe laiſſa retomber. Je lui dis, que j'étois fâchée de la voir dans cet état, & que je la priois de ſe tranquiliſer pour pouvoir m'inſtruire de ce qu'elle m'avoit promis dans ſa lettre de m'apprendre. Ah, madame! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots, & comme ſi elle alloit s'évanouir, vous ne ſauriez croire ce que je ſouffre en vous voyant. Vous me rappellez le ſouvenir de cette malheureuſe nuit où je vous ai ſi indignement trahie; mais j'eſpère de votre bonté que vous me pardonnerez, après que je vous aurai remis entre les mains ce que je vous ai volé. J'oublie tout le paſſé, lui répondis-je, & je me flatte que le ciel voudra bien vous traiter avec la même indulgence, puiſque vous vous repentez ſérieuſement de votre faute. Elle me remercia, mais elle ajouta qu'elle ſe trouvoit ſi foible,

qu'elle me prioit de lui laiſſer quelques minutes de tranquillité pour reprendre haleine.

Je conſentis à ce qu'elle ſouhaitoit; mais elle garda ſi long-tems le ſilence que je crus réellement qu'elle étoit expirée. Je l'appellai par ſon nom; & enfin elle me répondit d'une voix ſi baſſe qu'il ſembloit qu'elle fût ſur le point de rendre l'ame. Je vois bien, madame, me dit-elle, que vous êtes impatiente de ſavoir ce dont je vous ai promis de vous inſtruire: je vais tâcher de vous ſatisfaire du mieux qu'il me ſera poſſible.

Le capitaine Bourn avoit conçu depuis quelques mois une violente paſſion pour vous; mais apprenant votre averſion pour le mariage, il tâcha de m'engager dans ſes intérêts, & m'offrit de ſi groſſes ſommes d'argent, que je ne pus y réſiſter. Il me donna cent livres ſterling, outre d'autres préſens de valeur, pour l'introduire dans l'un des cabinets de votre chambre, avant que vous y montaſſiez pour vous coucher; ce que je fis, éblouie par l'éclat de l'or. Vous ſavez ce qui en arriva, & comment il auroit exécuté ſon deſſein, s'il n'eût été prévenu par la perſonne qui ſortit de l'autre cabinet. Je vous prie, lui dis-je alors avec empreſſement, connoiſſez-vous cette perſonne? Oui, madame, répliqua-t-elle, c'étoit M. Laurent

Kendrick, votre ancien amant & tuteur, que votre femme-de-chambre avoit caché dans cet endroit-là, pour lui fournir le moyen de ſatisfaire ſa brutale paſſion. Quoi! m'écriai-je toute interdite, êtes-vous bien aſſurée que c'étoit lui? Madame, continua-t-elle, quand vous fûtes ſortie de la chambre, M. Kendrick ſe jetta ſur M. Bourn, & ils furent quelque tems aux priſes; mais le maſque du premier lui étant tombé du viſage, l'autre qui ne fut pas peu ſurpris de la rencontre, l'appella par ſon nom, & ſe démaſqua auſſi-tôt. En un mot, ils en vinrent à un éclairciſſement, & ſe retirèrent au plus vîte, ſans être apperçus d'aucun des domeſtiques. M. Kendrick dit au capitaine Bourn, qu'il avoit donné une bonne ſomme d'argent à votre femme-de-chambre pour l'introduire dans le cabinet d'où il l'avoit vu ſortir; ce qu'elle avoit exécuté fort ſecrettement. Puiſſent à jamais, m'écriai-je alors, tous les attentats de cette nature échouer de la même manière!

Quand cette malheureuſe eut fini ſon récit, elle me pria d'avoir encore un peu de patience, pendant qu'elle tâcheroit de recueillir aſſez de forces pour me rendre mon argent & mes joyaux. Je n'avois pas envie de demeurer plus long-tems, cependant quinze cens livres ſterling me paroiſſoient une trop groſſe

ſomme pour riſquer de les perdre par ma précipitation; car mon collier, ma bague, & ma montre avoient été évalués par mon père à mille livres. Il y avoit bien trois heures que j'étois-là, & j'avois des affaires qui me rappelloient à la maiſon : ainſi après avoir attendu quelque tems, voyant que ma ſervante ne me parloit point, je rompis une ſeconde fois le ſilence, en lui diſant que j'avois un grand chemin à faire pour me rendre chez moi & que je craignois de m'enrhumer. Alors elle me pria de ſonner une cloche qu'il y avoit à côté de ſon lit, ce que je fis; & auſſi-tôt le même matelot qui m'avoit apporté la lettre entra. Elle lui demanda ſi ſon frère étoit venu. Oui, lui répondit-il, il y a près d'une demi-heure. C'eſt fort bien, répliqua-t-elle, dites-lui qu'il peut entrer. Là-deſſus elle leva la main, & défit la cheville d'un volet qu'il y avoit au-deſſus de ſa tête, & qui tombant de lui-même donna du jour dans la chambre, car il n'y en avoit preſque point auparavant; mais je n'y avois pas fait autrement attention, m'imaginant que c'étoit à cauſe de ſa maladie. Je vous laiſſe à juger quel fut mon étonnement, quand je la vis alors ſe lever de ſon lit auſſi-bien portante que je l'euſſe jamais vue. Avant que je puſſe ouvrir la bouche pour lui témoigner ma ſur-

priſe, le capitaine Bourn entra ; ce qui acheva de me confondre. J'en fus ſi ſaiſie, que je ne pénétrai point d'abord ce myſtère, & que je demeurai quelque tems ſans pouvoir parler. A la fin m'adreſſant à ce ſcélérat, je lui dis, j'eſpère, capitaine, que vous vous repentez de votre infâme entrepriſe ſur mon honneur. Si j'en ſuis fâché, répliqua-t-il, c'eſt de ce qu'elle n'a pas eu un meilleur ſuccès ; mais je compte qu'il eſt à préſent en mon pouvoir d'exécuter mon deſſein. Il ajouta, pour mieux s'expliquer, que ſi je ne voulois pas conſentir à ſa paſſion, il trouveroit bien le moyen de la ſatisfaire dès cette nuit-là même. A ces paroles, qui furent pour moi comme un coup de foudre, j'appellai mes domeſtiques, mais l'infidèle Suſanne me dit qu'on les avoit renvoyés à terre. Oui, madame, reprit le capitaine, ils ſont dans ce moment à plus de douze milles loin de nous ; & s'il vous plaît de regarder par la fenêtre, vous verrez que je vous dis vrai. J'y jettai les yeux, & je m'apperçus effectivement que nous étions déja avant dans la mer. A cette vue, je m'évanouis, & je ne revins à moi que pour tomber de nouveau en défaillance, ce qui dura juſques à près de minuit. Alors je me trouvai ſi foible que mes pauvres jambes ne pouvoient plus ſoutenir mon corps ;

& la douleur que je reſſentois étoit ſi violente, que tous ceux qui me virent dans cet état ne doutèrent point que je n'y ſuccombaſſe enfin. Sur le matin une groſſe fièvre me prit, & tout ce dont je pus me reſſouvenir pendant ſix ſemaines qu'elle dura, c'eſt qu'on me mit au lit, & qu'on me donna pour garde la malheureuſe qui m'avoit trahie. Mais l'état où j'étois la toucha vivement, & produiſit en elle une vraie converſion. Elle s'affligeoit plus que moi, & ſe maudiſſoit cent fois le jour d'avoir été capable de me faire une telle infidélité.

Quand la fièvre m'eut quittée, je n'étois plus qu'un vrai ſquelette, & aſſurément perſonne dans mon état ne ſe ſeroit attendu à autre choſe qu'à la mort. Mais il plut à la providence de faire un miracle en ma faveur, & de me redonner ma première ſanté; il n'y avoit que mon eſprit qui ne pouvoit ſe remettre de ſes agitations & de ſes craintes, ni penſer à l'avenir ſans des angoiſſes mortelles.

Dès que j'eus lieu de me perſuader que la repentance de ma ſervante étoit ſincère, je lui pardonnai de bon cœur. Elle m'apprit que le capitaine ne m'avoit point approché pendant toute ma maladie, que pour s'informer de mon état. Mais quand il vit que j'avois recouvré mon embonpoint, & ce qu'il appelloit ma

beauté, il ſe livra de nouveau à ſa brutale paſſion, & ne ceſſa de me perſécuter. Il me dit que ſi je voulois conſentir à l'épouſer, & lui pardonner tout le paſſé, il reprendroit ſur le champ la route d'Angleterre, où nous pouvions arriver en peu de jours. Je conſidérai que j'étois au pouvoir d'un ſcélérat, qui, à en juger par ce qu'il avoit déja fait, ne ſe feroit conſcience de rien pour arriver à ſon but. Ainſi je réſolus de flatter ſon amour, par l'avis de ma ſervante à qui j'avois rendu toute ma première affection, quoiqu'elle fût la vraie cauſe de mon malheur. Je lui dis un jour, que s'il vouloit me rendre inceſſamment la liberté, je lui promettois de l'épouſer dès que nous pourrions avoir un eccléſiaſtique pour faire la cérémonie : mais il me répliqua, que le ſeul moyen qu'il avoit pour que je ne lui échappaſſe point, étoit de jouir de moi à l'avance ; & que ſi je croyois qu'il y eût du crime, il guériroit bien-tôt mon ſcrupule par le moyen d'une diſpenſe de l'égliſe ; car, ajouta-t-il, ſi vous avez réellement deſſein de tenir votre parole, vous condeſcendrez aiſément à ce que je ſouhaite, & il n'y a que cela au monde qui puiſſe me convaincre de votre ſincérité. Je vous donne un jour pour y penſer ; mais je vous déclare, continua cet infâme, que ſi vous ne voulez pas vous rendre de

bonne grace, demain j'employerai la force ; & là-deſſus il me quitta. J'avois bien recommandé à ma ſervante de lui cacher notre raccommodement, ce qu'elle fit auſſi avec beaucoup de ſoin & d'adreſſe ; de ſorte qu'elle avoit ſouvent occaſion, en parlant avec lui, de lâcher un mot en ma faveur.

Quand nous fûmes ſeules, je me livrai toute entière à la douleur, & je demeurai pluſieurs heures ſans penſer à autre choſe qu'à la déplorable ſituation où je me trouvois. Nous gardâmes long-tems le ſilence ; & la vérité eſt, que pour moi je n'avois pas la force de parler, tant j'étois conſternée ; quoique le ciel m'inſpirât dans ce moment aſſez de courage pour former la réſolution de mourir plutôt que de me ſoumettre à la brutale propoſition du capitaine. Je communiquai mon deſſein à ma ſervante, & je lui dis que quand le tems que ce malheureux m'avoit donné pour me déterminer à ce qu'il ſouhaitoit, ſeroit expiré, je me plongerois dans le ſein un couteau que j'avois caché tout exprès pour cela ſous ma robe. Cette réſolution la ſurprit étrangement ; elle en fut pénétrée de douleur ; & mêlant ſes larmes aux miennes nous ne ceſſâmes d'en répandre que lorſque la ſource en fut entiérement tarie. A ce torrent de pleurs ſuccéda le plus morne ſilence ; mais

enfin ma ſervante le rompit, & me parla en ces termes :

Madame, entre pluſieurs expédiens qui me ſont venus confuſément dans l'eſprit, pour vous tirer de la cruelle ſituation où vous êtes ; en voici un qui a quelque apparence de ſuccès, & qui vous convaincra tout au moins de la ſincérité de ma repentance. Le capitaine me croit encore dans ſes intérêts ; & ſi nous pouvons en trouver les moyens, je veux bien me ſoumettre en votre place à ſa brutale paſſion. Pour cela, il faut à mon avis ménager la choſe de cette maniére : dites-lui que vous conſentez enfin à ce qu'il ſouhaite ; mais à condition qu'il viendra la nuit ſans lumière, qu'il ne demeurera pas plus d'une heure avec vous, & qu'il ne reprendra point les mêmes privautés que vous ne ſoyez unis enſemble par les mains d'un prêtre.

J'avoue que cette ouverture me donna quelque eſpérance, ſachant que ſi elle pouvoit réuſſir, je n'aurois rien à craindre des pourſuites de ce brutal, quand une fois nous ſerions arrivés en Angleterre, où il promettoit de me ramener inceſſamment. D'ailleurs il me parut que la choſe étoit aſſez faiſable, parce que nous étions à-peu-près du même âge, ma ſervante & moi, & qu'il n'y avoit pas grande

différence dans notre taille, du moins étoit-il comme impoſſible de s'en appercevoir dans l'obſcurité.

Ainſi je réſolus de me ſervir de cet expédient, & de prendre un air plus gai lorſque le capitaine viendroit, ce qui fut bien-tôt après, quoiqu'il m'eût donné plus de tems pour me déterminer. Quand il entra dans la chambre, il me demanda pardon s'il venoit m'interrompre, me diſant pour excuſe qu'il m'apportoit un préſent: & là-deſſus il me remit une petite boîte qu'il me pria d'ouvrir; ce que je fis auſſi-tôt, & j'y trouvai mes joyaux & mon argent. Je vous reſtitue, madame, ajouta-t-il, ce qui vous appartient, car je ne me ſoucie pas d'avoir autre choſe à vous, que vous-même; vous ſerez toujours la maîtreſſe de diſpoſer de votre bien comme il vous plaira, & au moment que vous conſentirez à mes deſirs, je vous donnerai un écrit par lequel je m'engage à ſigner toutes les conditions que vous voudrez m'impoſer. Je demeurai quelque tems ſans lui répondre, mais en vérité c'étoit parce que je me faiſois de la peine d'être obligée de lui tenir un langage où mon cœur n'avoit aucune part.

Capitaine, lui dis-je, vous prenez le ſeul chemin capable de vous conduire à votre but;

& j'avoue que cette marque de généroſité que vous venez de me donner, en me rendant mon argent & mes joyaux, quoiqu'il ſoit en votre pouvoir de me les reprendre quand il vous plaira, diminue un peu la mauvaiſe opinion que j'ai ſujet d'avoir de vous. S'il vous plaît de m'accorder encore une demi-heure pour penſer à cette affaire, je vous promets de vous donner une réponſe poſitive cette nuit. A ces paroles il fut tout tranſporté de joie, & m'en donna des marques également extravagantes & impolies. Cependant il me remercia, & s'en fut.

Je n'avois pas beſoin de ce tems-là pour me préparer à lui répondre, mais je crus qu'il n'étoit pas à propos de le faire ſur le champ. La demi-heure étoit à peine écoulée, que mon homme rentra d'un air impatient. Je le priai de s'aſſeoir, ce que je vis à ſa mine qu'il prit à bon augure. Monſieur, lui dis-je, j'ai mûrement peſé toutes choſes, & ſi vous voulez vous ſoumettre à deux ou trois conditions que je vous dirai, vous poſſéderez cette nuit même ce que vous déſirez ſi fort. Des conditions, madame! s'écria-t-il, je vous donnerai un blanc-ſigné, ſi vous ſouhaitez. Il n'en eſt pas beſoin, lui répondis-je, il ſuffit que vous en conveniez, les voici. Premiérement je ne veux

point avoir de lumière dans la chambre; ſecondement vous ne demeurerez qu'une heure avec moi; & enfin n'attendez plus de pareilles faveurs juſques à ce que nous ſoyons mariés ſelon les loix. Madame, répliqua le capitaine, vous me tranſportez ſi fort de joie, que je ne ſai où j'en ſuis: je conſens à tous ces articles, & je m'eſtime le plus heureux des hommes. Il ajouta pluſieurs autres complimens de cette nature, auſſi inſipides que peu conformes à mes inclinations. Enfin il me quitta, dans l'eſpérance que je ne différerois pas long-tems ſon prétendu bonheur. Heureuſement pour moi, que j'étois aſſiſe dans un coin obſcur de la chambre; car ſi j'euſſe été expoſée au jour, il ſe ſeroit facilement apperçu de la confuſion où m'avoit jetté cet entretien.

Cependant l'heure fatale s'approchoit, & ma pauvre ſervante ſe mit dans le lit du capitaine toute en pleurs, & auſſi affligée que ſi elle fut allée à la mort. Je fus vivement touchée du ſacrifice qu'elle me faiſoit, car elle m'avoit toujours paru fort ſage de ce côté-là. Le capitaine vint peu de tems après dans l'obſcurité, & fut auſſi heureux que ſa fauſſe imagination put s'étendre. Pour moi je tremblois de peur qu'il ne s'apperçût de la tromperie, ou que la pauvre fille ne ſe trahît elle-même;

mais tout alla à merveilles; & quand l'heure fut écoulée, mon homme ſe retira ſans ſe le faire dire.

Dès qu'ils fut parti, ma ſervante ſe leva, & venant à moi le viſage tout baigné de larmes! Eh bien, madame, me dit-elle, j'eſpère maintenant vous avoir convaincue, quoiqu'à ma honte éternelle, de la ſincérité de ma repentance; mais je me flatte que le ciel ne m'imputera point ce crime, non plus qu'à vous, puiſqu'une fatale néceſſité en eſt l'unique cauſe. Je la conſolai du mieux que je pus, & je lui dis, entr'autres choſes, que je ne déſeſpérois pas d'obliger le capitaine à l'épouſer, quand nous ſerions en Angleterre où nous l'aurions en notre pouvoir, & que cela effaceroit toute la honte du paſſé. Non, madame, me répliqua-t-elle, ſi j'ai fait ceci, ce n'a été que pour vous rendre ſervice; & je vous déclare, que plutôt que d'être la femme d'un tel homme, ni même d'aucun homme que ce ſoit, je me ſoumettrois aux emplois les plus vils pour gagner ma vie. Je ſuppoſe que le capitaine, inſtruit de la vérité du fait, m'offrît dans ce moment même de m'épouſer pour réparer ſa faute & mon honneur, je ne pourrois me réſoudre à l'accepter, car je me ſens pour lui une averſion inſurmontable. Eh bien donc! lui dis-je,

quand nous ſerons en lieu de ſûreté, & que le plaiſir de reſpirer notre air natal nous aura fait oublier toutes nos ſouffrances, je t'aſſignerai un revenu annuel pour te faire vivre honnêtement le reſte de tes jours. Madame, me répondit-elle, c'eſt tout ce que je ſouhaiterois, & alors je m'en irois dans quelque lieu retiré, y vivre inconnue à toute la terre, & y pleurer à loiſir tous mes crimes & toutes mes folies. Je lui dis qu'elle n'avoit pas beſoin de faire cela, & qu'elle pouvoit vivre avec moi malgré ce qui s'étoit paſſé. Il n'y a pas moyen, répliqua-t-elle, car il faudra néceſſairement, pour votre juſtification, que vous rendiez publique toute cette hiſtoire, & alors comment oſerois-je paroître devant le monde ? Je tâchai de la perſuader que le ſacrifice qu'elle m'avoit fait, ſeroit regardé comme une action vertueuſe en elle-même, & à laquelle il n'y avoit rien à reprendre. Tout ce que je pus lui dire ne fut pas capable de lui faire changer la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe retirer du monde & de vivre en récluſe; ainſi je ne lui en parlai pas davantage.

Il auroit infiniment mieux valu pour nous que nous euſſions gardé le ſilence; car à peine eûmes-nous fini notre entretien, que le capitaine entra comme un furieux, tenant une

chandelle à la main. C'eſt donc toi, vilaine diableſſe, qui m'as trahi! dit-il, en s'adreſſant à ma ſervante; quoi, ſcélérate! après tout ce que j'ai fait pour toi, me tromper de cette manière! Mais je ſaurai bien en tirer une pleine vengeance. Et pour vous, madame, continua-t-il, en ſe tournant de mon côté, je vous donne encore le même tems pour accepter les propoſitions que je vous ai d'abord faites; mais ce tems là paſſé, n'eſpérez plus rien, je jouirai de vous, la mort dut-elle me ſaiſir un inſtant après! Quand il eut ceſſé de parler, il ſortit, & nous laiſſa dans un étonnement dont nous ne revînmes qu'avec beaucoup de peine.

Comme nous n'avions pas lieu de douter qu'il n'eût été aux écoutes, & qu'il n'eût entendu tout ce que nous avions dit, quoique nous parlaſſions fort bas; nous craignions d'ouvrir la bouche, de peur qu'il ne nous entendît encore. Enfin ma ſervante rompit le ſilence. Juſte ciel! s'écria-t-elle, les maux que tu m'appelles à ſouffrir ſont des châtimens de mes crimes. Si la réſignation avec laquelle je m'y ſoumets pouvoit déſarmer ta colère, que je m'eſtimerois heureuſe! Il n'eſt point de tourmens que je n'enduraſſe avec plaiſir dans cette douce eſpérance. J'étois hors d'état de lui rien dire pour

pour la conſoler; car la vue de mes propres malheurs m'avoit lié la langue, & le trouble de mon eſprit paſſoit toute imagination. Je priai Dieu avec ardeur de me délivrer de cet état, ou de me donner aſſez de raiſon & de forces pour préférer la mort à la perte de mon honneur. Quand ma ſervante eut un peu repris de courage & qu'elle s'apperçut de mon agitation, elle me dit qu'elle ne voyoit point d'autre iſſue de ce labyrinthe de maux où nous étions plongées, que la mort; &, ajouta-t-elle, puiſqu'il nous faut mourir une fois, le plutôt que nous quitterons ce miſérable monde, le plutôt ſerons-nous tranquilles.

La mort avoit encore pour moi quelque choſe d'horrible, cependant je m'y réſolus; ſeulement j'étois incertaine ſur le choix du genre : enfin nous prîmes toutes deux le parti de nous noyer, & pour cela, de nous jetter par la fenêtre de la chambre, dès que le capitaine viendroit pour exécuter ſon infâme deſſein. Eſt-ce ainſi? dit ce ſcélérat, qui avoit été tout ce tems aux écoutes, (car la douleur nous avoit miſes hors d'état de prendre aucune précaution) & qui entra dans ce moment; vous voulez donc vous noyer? Mais je vous en empêcherai bien. Là-deſſus, il prit un marteau & des clous, & cloua les volets

contre la fenêtre, de manière qu'il nous eût été impoſſible, avec le peu de force que nous avions, de les défaire. Après qu'il fut ſorti, nous nous mîmes en prières, & nous paſsâmes la nuit dans cet état. Sur le point du jour, nous comprîmes par le branlement du vaiſſeau, par le bruit du vent & des matelots, que nous étions dans une furieuſe tempête. Cela nous donna quelque eſpérance que le vaiſſeau feroit naufrage, & que Dieu avoit exaucé nos prières & ne permettroit pas qu'on usât de violence envers nous. Nous nous flattions même que nous pourrions être jettés ſur quelque côte, où nous trouverions de la protection lorſque nous nous y attendrions le moins. La tempête continua tout le jour & une partie de la nuit ſuivante; mais à meſure qu'elle s'appaiſoit, nos craintes augmentoient. Quand elle eut à-peu-près ceſſé, le capitaine entra dans la chambre & me dit: Eh bien! madame, j'eſpère que vous avez eu aſſez de tems pour penſer à la propoſition que je vous ai faite, & je viens à préſent pour ſavoir votre dernière réſolution Le ciel, lui repliquai-je, vous a répondu pour moi; & ſi vous avez le moindre ſentiment d'une divinité, vous ne ſauriez douter que ce ne ſoit ſa voix que vous avez entendue dans cette violente tempête

qu'elle a excitée pour vous détourner de votre infâme deſſein. Si vous croyez, me dit-il, d'un air moqueur, m'en diſſuader par vos ſermons, ſermonnez au nom de Dieu tant qu'il vous plaira. Scélérat que tu es! repartis-je, oſe-tu bien proférer ce ſacré nom dans le tems que tu roules dans ton eſprit des projets que cet Etre ſuprême a en horreur? Je penſe, madame, me repliqua ce brutal, que vous êtes un peu ſujette à la lune; & de peur de contagion, je vous quitte pour un moment; mais par tous les diables d'enfer, puiſque vous ne voulez pas que je jure par le ciel, ſi vous ne conſentez à mes deſirs quand je reviendrai, je vous violerai, & après m'être bien raſſaſié, je donnerai la permiſſion à tous mes gens d'en faire autant; & je les crois d'aſſez bon appetit pour ne pas manquer cette occaſion de s'en donner au cœur joie.

Il ajouta pluſieurs autres groſſièretés ſemblables, qui ne pouvoient ſortir de la bouche que d'un homme comme lui. Et pour vous convaincre, madame, continua-t-il, que je ferai ce que je dis, je vais commencer par votre ſervante. Allons, mademoiſelle, dit-il à cette pauvre malheureuſe, puiſque j'ai eu le premier morceau de la pièce, il eſt juſte que je l'abandonne à mon équipage. En même

tems, il nous prit toutes deux par le bras, & nous fit monter malgré nous sur le tillac, où il appella tous les matelots : Enfans, leur dit-il, je n'ai que deux bons morceaux, & je vous en donne un entre vous, afin que vous ne pensiez pas que je sois trop gourmand. A ces paroles, les matelots se regardoient les uns les autres, ne comprenant pas bien ce que ce scélérat vouloit dire, jusqu'à ce qu'il le leur expliqua en termes assez clairs, avec promesse de récompenser celui qui se montreroit le plus grand fripon. La pauvre fille, voyant qu'elle alloit être immolée à leur brutalité, se jetta à genoux, & les conjura les larmes aux yeux de ne point suivre l'exemple de leur barbare capitaine, mais d'avoir pitié d'une infortunée qui se voyoit réduite à la fatale nécessité de ne pouvoir plus vivre. Les uns se firent un jeu de son malheur, tandis que les autres commencèrent à la plaindre. Un certain drôle qui avoit l'air fort brusque, se mit à crier, au diantre soit l'affaire ! J'aime assez les femmes, mais je ne me soucie point qu'on me force à en jouir : c'est la même chose que de manger quand on n'a point d'appétit. D'ailleurs, dit un autre, je soupçonne fort qu'il y a quelque raison secrète de cette libéralité du capitaine ; car je doute qu'il eût voulu se dessaisir

ſi facilement d'un bon morceau. J'apperçus, dans ce moment, un jeune homme qui ſe tenoit à quelque diſtance, & qui paroiſſoit prendre peu de plaiſir à toute cette ſcène. Il avoit l'air de quelque choſe de plus qu'un ſimple matelot, & ſon viſage ne m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je pris ſur le champ la réſolution de lui parler & d'implorer ſon ſecours, mais il ne m'en donna pas le tems. Dès qu'il me vit, il s'écria dans la dernière ſurpriſe, juſte Dieu! Madame, eſt-ce vous? Comment êtes-vous ici? Je lui dis que le capitaine m'avoit trahie, & qu'il en vouloit à mon honneur. Je ſavois bien, me répondit-il, qu'il y avoit à bord deux dames qui vouloient aller à l'île de Zante, mais je ne penſois guère que vous en fuſſiez une, car je n'étois pas ſur le vaiſſeau quand vous y vîntes, je n'y arrivai qu'une heure après vous, & je n'ai point eu depuis occaſion de vous voir. Je le ſuppliai de me prendre ſous ſa protection; ce qu'il me promit avec ſerment, m'aſſurant qu'il ſe couperoit plutôt la gorge avec le capitaine. Madame, ajouta-t-il, je ſuis le contremaître de ce vaiſſeau, établi dans ce poſte par feu votre digne père; & j'en ſerois aujourd'hui le maître, ſans la friponnerie de ce coquin, montrant au doigt le capitaine.

Les matelots étoient ſi diviſés entr'eux qu'ils

n'en étoient encore venus à aucune violence avec ma pauvre ſervante, & ils l'avoient laiſſée dans la poſture que j'ai dite, toute en pleurs. Le capitaine n'avoit fait que rire tout ce tems de leur diſpute; mais s'appercevant que le contre-maître me parloit, il vint à lui, & lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il avoit à faire avec moi. Rien autre choſe, lui répliqua ce jeune homme, qu'à la défendre contre vos inſultes. Vous, petit faquin! S'écria le capitaine, je vous apprendrai à vous mêler de vos affaires; & en diſant cela, il lui ſangla un coup de poing. Mais le contre-maître le lui rendit bien-tôt avec uſure, & le jetta par terre. Les matelots accoururent ſur le champ, & les ſéparèrent; mais le capitaine, enragé, jura qu'il en coûteroit la vie à l'autre : & là-deſſus il courut dans ſa chambre chercher quelque inſtrument pour le tuer. Celui-ci le ſuivit de près, & connoiſſant ſon tempérament furieux, il ferma la porte ſur lui à double tour, & le laiſſa exhaler ſa colère à loiſir. Cela fait, il prit un coutelas de ſa cabane qui étoit toute voiſine; & ſe mettant contre la porte, il jura qu'il le plongeroit dans le ſein du premier qui s'aviſeroit de vouloir ſecourir le capitaine, & ordonna aux matelots de ne point branler qu'ils n'euſſent entendu ce qu'il avoit à leur dire.

A ces mots, tout l'équipage s'approcha de lui pour l'écouter, ſans ſe mettre plus en peine de ma ſervante : il leur apprit qui j'étois, & comment l'on m'avoit trahie. Quand les matelots entendirent que j'étois leur maîtreſſe, & la propriétaire du vaiſſeau, ils commencèrent à ſe repentir de ce qu'ils alloient faire, & déclarèrent qu'ils me ſerviroient au péril de leur vie. Alors, pour me les attacher davantage, je leur fis au long mon hiſtoire, à la réſerve de l'affaire de ma ſervante avec le capitaine, que je ne jugeai pas à propos de leur dire. Ils parurent tous extremêment ſurpris, & demeurèrent immobiles comme des ſtatues tout le tems que je leur parlai.

Cependant le capitaine juroit, maudiſſoit, & faiſoit un bruit terrible dans ſa chambre. Je dis au contre-maître que s'il vouloit, nous le mettrions en liberté : oui, madame, me répondit-il, mais ce ſera pour le renfermer dans quelque autre endroit, car ſon eſprit turbulent ne lui permettra jamais de demeurer en repos. Je l'aſſurai que je me laiſſerois conduire par lui, & que s'il vouloit accepter le commandement du vaiſſeau, je le lui donnois dès ce moment là même, ſuppoſé qu'il fût en mon pouvoir de le faire. Il me remercia fort, m'aſſurant que j'étois la maîtreſſe, & qu'il me ſerviroit fidèlement.

Enſuite on ouvrit la porte au capitaine ; mais quand il fut monté ſur le pont, on ſe ſaiſit de lui quoiqu'avec beaucoup de peine, on lui mit les fers aux mains & aux pieds, & on l'enferma dans une autre chambre. Il fit le furieux, mais en vain. Je lui dis qu'il ne lui manqueroit rien que la liberté, & que je ne voulois pas même le pourſuivre, comme il le méritoit, quand nous ſerions arrivés en Angleterre.

Je priai le contre-maître de faire force de voiles pour Briſtol, avec promeſſe de donner à chaque matelot le double de ce que pouvoit lui valoir le voyage que le capitaine avoit entrepris. A cette nouvelle ils pouſsèrent tous des cris de joie, & promirent de ſeconder mes vœux de toutes leurs forces. Le contre-maître me dit que nous avions le vent contraire, mais qu'il iroit de bout au vent, comme l'on parle en termes de marine, dans l'eſpérance qu'il changeroit bien-tôt. Je lui demandai où nous étions ; & il me répondit que nous n'étions pas loin du détroit de Gibraltar, & que nous ſerions déja arrivés à Zante ſans les vents contraires, & ſur-tout ſans la terrible tempête que nous avions eue à eſſuyer. Je lui dis comment le capitaine m'avoit trompée, en m'aſſurant que nous pouvions, en moins de ſix jours, arriver aux côtes d'Angleterre.

Je ne ſaurois exprimer la joie que reſſentit ma ſervante à la vue de notre heureuſe délivrance; & vous pouvez bien être perſuadé que la mienne n'étoit pas moins grande, quoique je ne la fiſſe pas autant paroître. Mais nous éprouvâmes bien-tôt quelle eſt l'incertitude des choſes de ce monde; car, avant la fin du jour, un corſaire nous donna la chaſſe, nous atteignit, & nous prit après une vigoureuſe réſiſtance: cependant nous ne perdîmes pas un ſeul homme dans le combat, excepté notre coquin de capitaine qui fut tué dans ſa priſon par accident.

Le capitaine de ce vaiſſeau corſaire étoit le même que celui à la tyrannie duquel nous venons de nous dérober. Il n'a jamais voulu m'apprendre ce qu'il fit, après m'avoir renfermée, de ma ſervante & de l'équipage. Madame, dit alors Muſtapha, il les mit tous en liberté, & leur rendit même leur vaiſſeau pour la ſomme de mille livres ſterling. Les pauvres gens firent tout ce qu'ils purent pour vous racheter auſſi, mais inutilement: il leur fut même impoſſible de ſavoir ce que vous étiez devenue; car le capitaine avoit pris grand ſoin de vous faire conduire ſecrettement à ſa maiſon de campagne.

C'eſt ainſi que finit le récit de mademoiſelle Villars; elle ajouta ſeulement que ce malheureux corſaire devint éperduement amoureux

d'elle, & ne voulut jamais entendre parler de ſa rançon; que cependant il la traita toujours avec honnêteté, ne lui refuſant rien que la liberté; & que même il avoit laiſſé à ſa bienſéance une jolie bibliothèque qui étoit le fruit de ſes pirateries, avec les joyaux & autres choſes de valeur qu'il avoit priſes ſur le vaiſſeau.

Quand cette charmante perſonne eut achevé ſon hiſtoire, je la remerciai de la bonté qu'elle avoit eue de nous en faire part. Monſieur, me dit-elle, vos remercîmens ne ſuffiſent pas pour me dédommager de la peine que j'ai priſe, je veux que vous me rendiez la pareille. Je lui répondis que je n'avois rien à lui refuſer, mais que je la priois de me permettre de m'exprimer en françois, afin que notre italien pût m'entendre; car, ajoutai-je, j'ai deſſein de l'engager à nous faire auſſi le récit de ſes aventures. Je vous aurois, me répliqua-t-elle, raconté les miennes avec plaiſir dans cette même langue, ſi vous m'en euſſiez inſinué la moindre choſe. Mais il y a bon remède, je vais recommencer mon hiſtoire en françois, pour porter d'autant mieux notre homme à nous donner cette ſatisfaction. Je la priai de me permettre de lui épargner cette peine, ne fut-ce, lui dis-je, que pour vous faire voir que j'ai ſi bien imprimé dans ma mémoire ce qui vous eſt

arrivé, que j'en pourrois répéter juſqu'aux moindres circonſtances. Je le veux bien, me dit-elle, commencez quand il vous plaira. Je lui obéis ſur le champ, & je m'en acquittai avec tant d'affection, qu'il étoit aiſé de voir que le cœur étoit de la partie. Quand j'eus fini, elle me remercia de la peine que j'avois priſe. Sans être long, j'avois trouvé le moyen de m'étendre en réflexions ſur ce que ſon ſort avoit de cruel. Comment ſe peut-il, diſois-je, qu'une perſonne ſi bien partagée du côté de la naiſſance, de la beauté, de la vertu, & même des richeſſes, ait été maltraitée de la fortune au point de ſe voir réduite à un indigne eſclavage?

Je fis enſuite le récit de mes propres aventures. Je n'eus garde de m'expliquer ouvertement ſur la paſſion que j'avois conçue pour cette dame; cependant j'en dis aſſez pour lui faire comprendre qu'elle étoit l'idole de mon cœur: & quoique l'amour, comme l'eſpérance, nous trompe ſouvent, je crus avoir lieu de me perſuader que ma déclaration, toute enveloppée qu'elle étoit, ne lui avoit pas déplu. Mon hiſtoire finie, nous priâmes l'Italien de nous faire la ſienne. Il nous dit en ſoupirant, qu'il m'avoit trop d'obligation pour me refuſer quelque choſe, quoique cela lui renouvellât le

ſouvenir de certains événemens qui lui feroient verſer, malgré lui, des larmes. Après s'être recueilli un moment, il commença ainſi.

HISTOIRE
DE L'ESCLAVE ITALIEN.

JE ſuis né à Rome, ville renommée pour ſa magnificence & ſon antiquité, & je puis dire ſans me vanter, que je ſuis ſorti d'une famille noble. Mon père avoit quatre autres fils & deux filles, tous plus âgés que moi : il poſſédoit de grands biens, mais ce qu'il donna en dot à mes deux ſœurs de ſon vivant, en emporta une bonne partie. Il les avoit mariées à des gens beaucoup plus riches qu'elles, quoique d'une naiſſance inférieure à la leur : mais vous ſavez que les richeſſes tiennent aujourd'hui lieu de tout, & que celui qui a le plus d'argent a le plus de mérite.

Je perdis ma mère, que je n'avois pas encore dix ans : mon père la ſuivit d'aſſez près. Il donna tout ſon bien à ſon fils aîné pour ſoutenir l'honneur de la famille, & nous laiſſa à ſa diſcrétion, dénués de tout. Il nous avoit élevés d'une manière convenable à notre naiſſance ; & je dois

dire à la louange de mon frère, qu'il continua à prendre le même ſoin, & qu'il ne négligea rien pour nous rendre accomplis. Il procura des poſtes honorables dans l'armée à deux de mes frères, qui perdirent la vie dans une glorieuſe campagne. Le troiſième mourut jeune.

Tous ceux qui me connoiſſoient ne doutèrent point que cette perte ne me fût avantageuſe avec le tems; &, en effet, pendant quelques années tout parut me le promettre. Mon frère avoit déja atteint ſa trentième année, qu'il n'avoit pas même encore penſé à ſe marier. Mais un parti avantageux lui ayant enfin été propoſé, il crut ne devoir pas le refuſer. Il n'avoit jamais vu la perſonne qu'on lui deſtinoit, mais on l'avoit aſſuré, qu'elle étoit jeune, belle & riche. Dès la première viſite qu'il lui fit, il en devint paſſionnément amoureux, & cela alla toujours en augmentant. Le jour fut marqué pour les noces, ce qui devoit être quelques ſemaines enſuite. J'avois alors dix-huit ans, & je n'étois point encore pourvu: le mariage de mon frère ſembloit même ne m'être pas favorable de ce côté-là. Un jour il me dit, qu'il avoit obtenu pour moi la place de capitaine des gardes du pape. Quoique ce poſte fût fort au-deſſous de ma naiſſance, j'en

fus charmé, parce qu'il me fourniſſoit les moyens de vivre ſans être ſujet aux caprices de la fortune, & à l'humeur inconſtante d'un frère. Comme il avoit ce jour-là même des affaires preſſantes qui l'appelloient hors de la ville, il me donna une lettre pour remettre à ſa maîtreſſe; dans cette lettre il s'excuſoit de ce qu'il étoit obligé de partir ſans la voir.

Je fus auſſi-tôt m'acquitter de ma commiſſion; & comme l'on me connoiſſoit dans la maiſon pour le frère de l'époux futur, j'eus la liberté de remettre la lettre à cette dame en main propre. Mais que cela me coûta cher! Je ne l'eus pas plutôt vue, que mon cœur en fut embraſé d'amour; & tout ce que je devois à mon frère ne put tenir contre ſes charmes. Je remarquai qu'elle lut la lettre d'un air indifférent, ce qui ne me déplut pas. Cependant je cachai ſi bien ma paſſion naiſſante, que je parlai en faveur de mon frère. Je compris bien-tôt par les diſcours de cette belle, que le mariage propoſé ne lui faiſoit pas grand plaiſir. Elle fut même juſqu'à m'avouer, enfin, que ſi elle y conſentoit, c'étoit plus par devoir que par inclination. Je lui dis que ſi j'étois en la place de mon frère, & que je fuſſe ce qu'elle venoit de m'apprendre, j'en ſerois au déſeſpoir; mais que, cependant, quelque grande que fût la

perte que je ferois, j'aurois trop d'eſtime pour elle pour vouloir être redevable à ſa ſeule obéiſſance du bonheur de la poſſéder.

Elle me répondit en rougiſſant, que ces ſortes de mariages où l'inclination n'avoit aucune part, n'étoient jamais heureux. J'en convins avec elle ; mais j'ajoutai que je craignois qu'elle n'eût donné ſon cœur à quelqu'un à qui elle ne pouvoit plus donner la main. Monſieur, me dit-elle, j'ai toujours été de bonne foi, & la vérité me paroît quelque choſe de ſi aimable, que je ne veux ni ne puis vous le nier. Heureux mortel ! qui que tu ſois, m'écriai-je dans un tranſport dont je ne fus point le maître, la fortune te comble de ſes faveurs, & il n'eſt plus en ſon pouvoir de te rendre miſérable puiſque tu poſsèdes le cœur d'une ſi charmante perſonne ! Monſieur, me répliqua-t-elle, celui que vous eſtimez ſi heureux, ignore que j'aie quelque inclination pour lui, & la crainte m'empêchera de lui en faire jamais rien connoître. La principale raiſon qui me porte à vous découvrir ce ſecret, c'eſt afin que vous en informiez votre frère ; car, ajouta-t-elle les larmes aux yeux, ſi je ſuis forcée de l'épouſer, je ſerai malheureuſe toute ma vie. Son affliction me perça le cœur, & elle s'en apperçut à mon air. Je vois, me dit-elle, que l'amour que vous avez pour votre frère, fait

que ce que je viens de vous dire vous cauſe du chagrin. Madame, lui répliquai-je, puiſque vous m'avez déclaré ſi ingénument votre penſée, je veux auſſi être ſincère, & vous découvrir mes ſentimens les plus ſecrets : le chagrin que vous remarquez ſur mon viſage n'eſt qu'un effet du trouble de mon eſprit, dont vous ſeule êtes la cauſe. Du moment que j'ai été frappé de l'éclat de vos charmes, l'amour m'a percé de ſes traits, & ne m'a laiſſé en partage qu'un cruel déſeſpoir. Elle écouta cette déclaration avec beaucoup de plaiſir, & demeura quelque tems ſans y répondre, en me regardant fixement; ce qui me fit baiſſer les yeux. Monſieur, me dit-elle à la fin, d'une voix tremblante, j'eſpère que vous parlez ſincèrement, & dans cette ſuppoſition je vais vous découvrir un ſecret qui vous intéreſſe fort; la raiſon pour laquelle je ne ſaurois aimer votre frère, c'eſt qu'il y a déja long-tems que je vous ai donné mon cœur. Un aveu ſi ingénu & ſi tendre me cauſa une joie inexprimable : je me jettai aux pieds de cette belle, & je lui dis tout ce que la paſſion la plus vive me put ſuggérer. Elle m'aſſura qu'elle mourroit plutôt que de conſentir à épouſer mon frère, & qu'il y avoit plus de deux ans qu'elle m'aimoit. La première fois qu'elle m'avoit vu, c'étoit lorſque je dis

adieu

adieu à mes deux frères qui partoient pour cette malheureuſe campagne où ils perdirent la vie ; & dès-lors elle conçut pour moi une inclination qui étoit toujours allée en croiſſant. En un mot, nous nous communiquâmes nos plus ſecrètes penſées, & nous nous jurâmes un amour inviolable.

Nous convînmes de nous voir le jour ſuivant dans le même endroit où j'avois la liberté d'entrer comme ſon beau-frère futur. Avec quelle impatience n'attendis-je point cet heureux moment ? Je me rendis à l'heure marquée dans la chambre de ma belle. Nous ne nous entretînmes pendant long-tems, que de notre amour réciproque ; à la fin nous tombâmes ſur le mortifiant ſujet des noces qui s'approchoient, & ſur le moyen de les prévenir. Je lui propoſai de nous ſauver dans les pays étrangers, & de nous y unir par les ſacrés liens du mariage. Quoique je ne veuille jamais être à d'autre qu'à vous, me répondit-elle, il faut pourtant penſer à l'avenir : vous n'avez pas de bien, & celui qui doit me venir un jour, & qui eſt très-conſidérable, eſt au pouvoir de mon père : je trouverai moyen de faire différer le mariage, & de votre côté tâchez d'en diſſuader votre frère ; peut-être en viendrez-vous à bout, car je crois qu'il en veut plus au bien qu'à la

perſonne. Je l'aſſurai du contraire, & qu'il avoit pour elle une forte inclination. Nous aurions bien ſouhaité tous deux que cela fût autrement; cependant nous réſolûmes de nous aimer toujours. Nous nous ſéparâmes, après être convenus que nous nous rencontrerions le lendemain dans un endroit reculé de la ville, chez une perſonne de ma connoiſſance en qui je pouvois me confier; quoique je ne vouluſſe pas lui découvrir tout le ſecret, de peur d'accident. Je fus à l'heure même parler à cet ami, & je lui dis que j'avois une intrigue avec une femme de qualité que je ſouhaitois de pouvoir voir dans ſa maiſon pour plus de ſecret; il y conſentit ſans peine.

Ainſi nous nous rendîmes le lendemain chez lui à l'heure marquée; mais ſéparément & ſans domeſtiques, pour n'être pas découverts. Dès-lors, il ne ſe paſſa point de jours que nous ne nous y viſſions. Une fois, entr'autres, que les yeux de la belle étoient tout étincelans d'amour, je m'aventurai, & je fus aſſez heureux pour trouver l'heure du berger. La poſſeſſion, loin d'éteindre mes deſirs, ne fit que les enflammer. Nous paſsâmes un mois entier dans les plus doux plaiſirs; mais au bout de ce tems, les choſes changèrent bien de face. Mon frère revint de la campagne, & le jour marqué pour

les noces s'approchoit. Nous nous étions tellement livrés à la joie de nous poſſéder, que nous n'avions point penſé à l'avenir ; ou ſi l'idée du malheur qui nous menaçoit, venoit quelquefois troubler nos plaiſirs, nous la banniſſions auſſi-tôt comme une idée importune.

La dernière fois que nous nous ſéparâmes, ce fut avec un regret qui préſageoit bien nos diſgraces. Le père de ma maîtreſſe avoit fait de grands préparatifs pour célébrer ſes noces avec une magnificence extraordinaire ; mais deux jours avant le mariage, le bruit ſe répandit dans Rome, que la fille unique de don Antonio Grimaldi (c'étoit le nom de ce gentilhomme,) étoit dangereuſement malade. Cette nouvelle me fit plaiſir, perſuadé que c'étoit une feinte pour gagner du tems. Mon frère en fut frappé comme d'un coup de foudre, parce qu'il l'aimoit paſſionnément. Il ne bougeoit pas d'auprès d'elle, mais j'étois bien aſſuré que ſa préſence lui faiſoit une très-grande peine. Un jour, le trouvant fort mélancolique, je lui demandai ſi c'étoit la maladie de ſa future épouſe qui le rendoit ſi chagrin : il me répondit qu'oui ; d'autant plus qu'il croyoit s'appercevoir que ce n'étoit qu'une feinte pour ſe débarraſſer de lui, & qu'il avoit pluſieurs raiſons de ſe perſuader qu'elle avoit donné ſon cœur à un autre. Je

déployai toute mon éloquence pour l'engager à la laiſſer, lui repréſentant qu'elle ne méritoit pas qu'il penſât plus à elle : mais il m'aſſura qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de le faire, tant il l'aimoit. Je commençai alors à réfléchir ſérieuſement ſur ma conduite, & je vis bien que je m'étois engagé dans une très-mauvaiſe affaire : mais malgré toutes mes réflexions, je me trouvois plus amoureux que jamais ; & l'abſence qui guérit les paſſions légères, donna de nouvelles forces à la mienne. Il y avoit quinze jours que je n'avois vu celle qui en étoit l'objet : je réſolus enfin de lui faire viſite, & je pris, pour cet effet, le tems que mon frère étoit occupé avec le pape dans ſon cabinet. Je n'eus pas de peine à être introduit dans la chambre de ma belle, parce qu'on ſavoit qui j'étois ; mais malgré tous mes ſoins, je ne pus jamais trouver un moment favorable pour lui parler de mon amour, à cauſe du grand nombre de perſonnes qui étoient venues la voir : cependant ſous prétexte de lui tâter le pouls, j'eus le plaiſir de la toucher & de lui ſerrer la main. Je n'oſai pas m'arrêter longtems, de peur que mon frère ne vînt pendant que j'étois là ; ainſi je me retirai. Quand je fus ſorti, je conſidérai qu'il valoit beaucoup mieux inſtruire mon frère de cette viſite, que la lui cacher, parce que s'il venoit à l'apprendre d'ail-

leurs, il pourroit ſoupçonner quelque choſe; ce que je fis la première fois que nous nous rencontrâmes, mais, en ajoutant, que ç'avoit été pour l'obliger que je m'étois donné cette peine. Il me remercia, & me demanda ce que je penſois de ſa maladie : je lui dis que je ne pouvois pas répondre de l'état de ſon cœur, mais que pour celui de ſon corps, j'étois très-aſſuré qu'elle avoit une violente fièvre : voyant que je ne pouvois pas lui perſuader de l'abandonner, je crus qu'il falloit au moins, pour notre avantage, lui faire croire que l'indiſpoſition étoit réelle. Il fut la voir un moment après, & à ſon retour il me dit que j'avois trop bien rencontré; que les médecins avoient aſſuré qu'elle étoit dangereuſement malade, & ordonné qu'on la ſaignât; & que ſon père vouloit l'envoyer dès le lendemain à la campagne, dans l'eſpérance que le changement d'air lui feroit du bien. Je fus ravi de voir qu'il donnoit dans le panneau de même que le père; car je ne doutois point que ma charmante maîtreſſe n'eût gagné les médecins, pour mieux couvrir ſon jeu.

Cependant on la porta le lendemain dans une litière à une maiſon de campagne que ſon père avoit à deux lieues de Rome ſur le Tibre. Je me flattai d'abord que je pourrois la voir plus facilement là qu'en ville; mais il ſe paſſa près

de ſix ſemaines, ſans que, malgré tous les ſoins que je me donnai pour cela, j'en puſſe venir à bout, & même ſans que j'y viſſe encore la moindre apparence. J'étois comme un homme qui auroit perdu l'eſprit; & quelqu'effort que je fiſſe pour me contraindre devant le monde, tous mes amis, & particuliérement mon frère, s'apperçurent bien-tôt de mon chagrin, mais je n'eus garde de leur en dire la vraie raiſon. Tous ceux qui ſavent ce que c'eſt que l'amour, jugeront aiſément de ma peine dans ces triſtes circonſtances. Je ne pus jamais rien apprendre de ma maîtreſſe, ſinon qu'elle étoit toujours fort mal. Mon eſprit étoit troublé de mille penſées diverſes: quelquefois je la croyois infidèle, & je me figurois que c'étoit elle-même qui mettoit obſtacle à ce que je la viſſe; d'autres fois je me perſuadois qu'elle étoit réellement malade, & toujours je n'appercevois que des ſujets de déſeſpoir.

Il ſe paſſa encore un mois, que je n'étois pas plus avancé que le premier moment. Un jour je fus ſurpris de voir mon frère entrer dans ma chambre avant que je fus habillé. Il me parut de la dernière complaiſance, & fort touché de mon état. Je penſe, me dit-il, que l'amour vous a captivé malgré vous, & que l'objet de votre paſſion eſt inſenſible aux maux que vous ſouffrez. Je l'aſſurai qu'il n'y avoit rien de ſem-

blable, & que l'inquiétude de mon eſprit étoit un effet de la mauvaiſe diſpoſition de mon corps. Il me dit pluſieurs choſes obligeantes à cette occaſion, m'offrit tout ce qui dépendoit de lui, & me quitta.

Dès qu'il fut ſorti, je m'habillai, & je montai à cheval pour aller encore une fois tenter la fortune; car j'étois réſolu de voir ma maîtreſſe à quelque prix que ce fût, ne pouvant plus vivre ſans avoir de ſes nouvelles. Quand je fus arrivé à l'entrée d'un bois qui eſt à une demi-lieue de la maiſon de campagne, je me vis entouré d'une douzaine de cavaliers, qui malgré toute la réſiſtance que je pus faire, me deſcendirent de cheval, me lièrent, & me portèrent dans le bois. Je les pris d'abord pour des voleurs; mais comme ils ne ſe mirent point en devoir de me rien prendre, je changeai de ſentiment, & je commençai à craindre qu'ils n'euſſent quelque deſſein ſur ma vie. Ils me gardèrent dans le bois juſques ſur la brune, & alors ils me jettèrent dans une litière qu'ils accompagnèrent, & à laquelle ils firent faire toute la diligence poſſible. Nous marchâmes toute la nuit, ſans que je puſſe deviner où l'on me menoit, & le lendemain matin l'on me met dans un bateau, qui me conduiſit à bord d'un vaiſſeau qui étoit une lieue avant

dans la mer. Dès que j'y fus arrivé, on leva l'ancre, & nous fîmes voile. On m'avoit porté lié dans la chambre du capitaine : il y deſcendit auſſi-tôt, & me remit de la part de mon frère une lettre de ſa main, dans laquelle il y en avoit une autre, dont je ne reconnus pas le caractère à l'adreſſe. En diſant ceci, l'Italien les tira toutes deux de ſon ſein : voilà, nous dit-il, le paquet fatal qui eſt la cauſe de tous mes malheurs, & que j'ai cependant conſervé avec ſoin. La première lettre, qui étoit celle de ſon frère, étoit conçue en ces termes :

« Je ne t'appellerai point du nom de frère ; tu t'en es rendu indigne par ta lâcheté. Mais ſaches que la vengeance divine te pourſuit, pour te punir de la noire trahiſon que tu as faite à celui qui regarde comme la plus grande des malédictions d'être né de mêmes parens que toi. L'incluſe m'eſt tombée entre les mains par la probité de celle qui avoit ordre de te la remettre : déteſtant dans ſon ame le commerce criminel que tu entretenois avec ſon ingrate maîtreſſe, elle m'a découvert tout le ſecret de cette abominable intrigue. Après avoir lu ceci, prépare-toi à porter la peine de ta perfidie. Tu n'as plus qu'une heure à vivre ; & ta mort me ſemble encore une vengeance trop douce pour l'injure atroce que tu as faite à

HERNANDO ALVARÈS. »

Voici la ſeconde.

A don Antonio Alvarès.

« Vie de ma vie! Je haſarde tout pour te faire ſavoir mon état. Je crains qu'enfin la mort ne te prive de ce qui t'appartient entiérement. Ma maladie feinte ſe changea en une maladie réelle le jour que vous me vîtes, ſans qu'il nous fut poſſible de nous entretenir un ſeul moment enſemble. La fièvre me prit ſur le ſoir avec tant de force, qu'elle me cauſa un tranſport au cerveau. J'eſpère que dans mon délire je n'aurai pas trahi le ſecret de mon cœur. La vue de votre frère retarde le rétabliſſement de ma ſanté; & ſi j'ai encore quelque eſpérance de ce côté-là, ce n'eſt que parce que je deſire paſſionnément de vous revoir & de vous embraſſer. J'ai engagé une de mes femmes, à force de promeſſes & de préſens, à vous remettre celle-ci; & je me flatte qu'elle s'en acquittera fidèlement. Je crains que le petit commerce que nous avons eu enſemble ne me devienne funeſte, car ſi je réchappe de cette maladie, je ſerai certainement mère. Cependant je ſuis réſolue à mourir plutôt que de vous expoſer à quelque malheur en révélant tout le myſtère; ainſi tranquilliſez-vous de ce côté-là, & me croyez toute à vous juſqu'au tombeau. »

La lecture de ces deux lettres fit naître dans mon ame des paſſions bien différentes, l'une m'accabla de douleur, à la vue du triſte état de celle que j'aimois plus que ma vie; & l'autre m'inſpira de vifs ſentimens de vengeance contre mon barbare de frère : car comme il avoit dépouillé envers moi toute tendreſſe naturelle, je crus que je pouvois en juſtice en uſer de même à ſon égard. Je fus quelque tems dans un trouble inexprimable, auquel la crainte de la mort n'avoit aſſurément aucune part : j'étois ſi agité d'ailleurs, que l'idée de la fin tragique dont mon frère me menaçoit, ne me vint pas même dans l'eſprit. Le capitaine du vaiſſeau me voyant dans cet état, me parla en ces termes. Monſieur, quoique je ſois bien payé pour vous ôter la vie, l'accablement extrême, où vous jette ſans doute la vue d'une mort prompte & inévitable me touche, ſachant que tout votre crime eſt d'avoir aimé. Je veux adoucir votre ſentence; je vous mettrai dans un bateau avec deux matelots pour vous conduire où vous voudrez avec tout ce qui vous ſera néceſſaire; mais ſous la condition que vous me donnerez votre parole d'honneur de ne point paroître à Rome avant quarante jours.

Vous pouvez juger ſi je le remerciai de ſon humanité; je lui promis tout ce qu'il voulut,

& je lui dis que ce n'étoit pas tant parce que je craignois la mort, que pour confondre l'attente de mon frère. Auſſi-tôt il fit mettre en mer un bateau, & le pourvut de tout ce qu'il falloit pour un voyage d'un mois: j'y deſcendis avec deux matelots qui furent payés à l'avance pour ce tems-là, & nous quittâmes le vaiſſeau. Je leur ordonnai de faire route pour Livourne, parce que j'étois ſûr d'y trouver ce dont j'aurois beſoin, auprès d'une de mes ſœurs qui y demeuroit, depuis deux ans avec ſon mari, gentilhomme de Florence. Mais le vent nous étant devenu contraire, il nous fit dériver, & ſans un vaiſſeau marchand qui alloit à Malthe, & qui nous prit, nous étions certainement perdus. Il auroit preſque été à ſouhaiter pour moi que la choſe fût arrivée, & que j'euſſe eu la mer pour ſépulture; car deux jours après, ce vaiſſeau fut attaqué par un corſaire de Barbarie qui s'en rendit le maître, & qui nous fit tous captifs.

J'étois ſi mal habillé, qu'on ne m'auroit pas pris pour un jeune homme de famille; m'étant ainſi déguiſé pour n'être pas reconnu, quand je fus à la campagne dans le deſſein d'y voir ma maîtreſſe. Hamet, qui eſt le nom de notre renégat Irlandois, ou du capitaine corſaire qui prit notre vaiſſeau, ne demanda pour ma ran-

çon que deux cens piſtoles, me jugeant aſſez peu de choſe par mon équipage. J'écrivis à mes deux ſœurs, pour les prier de m'envoyer cette ſomme, leur repréſentant l'état où j'étois. J'ai même réitéré pluſieurs fois mes inſtances, mais inutilement; je n'en ai jamais pu recevoir de nouvelles, ſoit que mes lettres aient été perdues, ou que mes ſœurs aient cru devoir oublier un malheureux comme moi. Cependant ſi le ciel nous favoriſe, & que je puiſſe revoir l'Italie, j'ai réſolu de faire tenir ma rançon à Hamet le plutôt que je pourrai, parce qu'il en a toujours bien uſé à mon égard.

Fin de ce volume.

79714

TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES

Contenus dans ce Volume.

AVERTISSEMENT de l'Éditeur, Page 1
ALCIMÉDON, 97
Avertiſſement de l'Auteur des Iſles Fortunées.
LES ISLES FORTUNÉES, livre Ier, 101
Livre II, 111
Livre III, 132
Livre IV, 156
Livre V, 184
Livre VI, 196
HISTOIRE DES TROGLODITES, 213
AVENTURES D'UN JEUNE ANGLOIS, 225
AVENTURES D'UN CORSAIRE PORTUGAIS, 261
Préface des Voyages de Robert Boyle, 299
Les Voyages & Aventures du Capitaine ROBERT BOYLE, 301
Hiſtoire de Mademoiſelle Villars, 411
Hiſtoire de l'Eſclave Italien, 444

Fin de la Table.